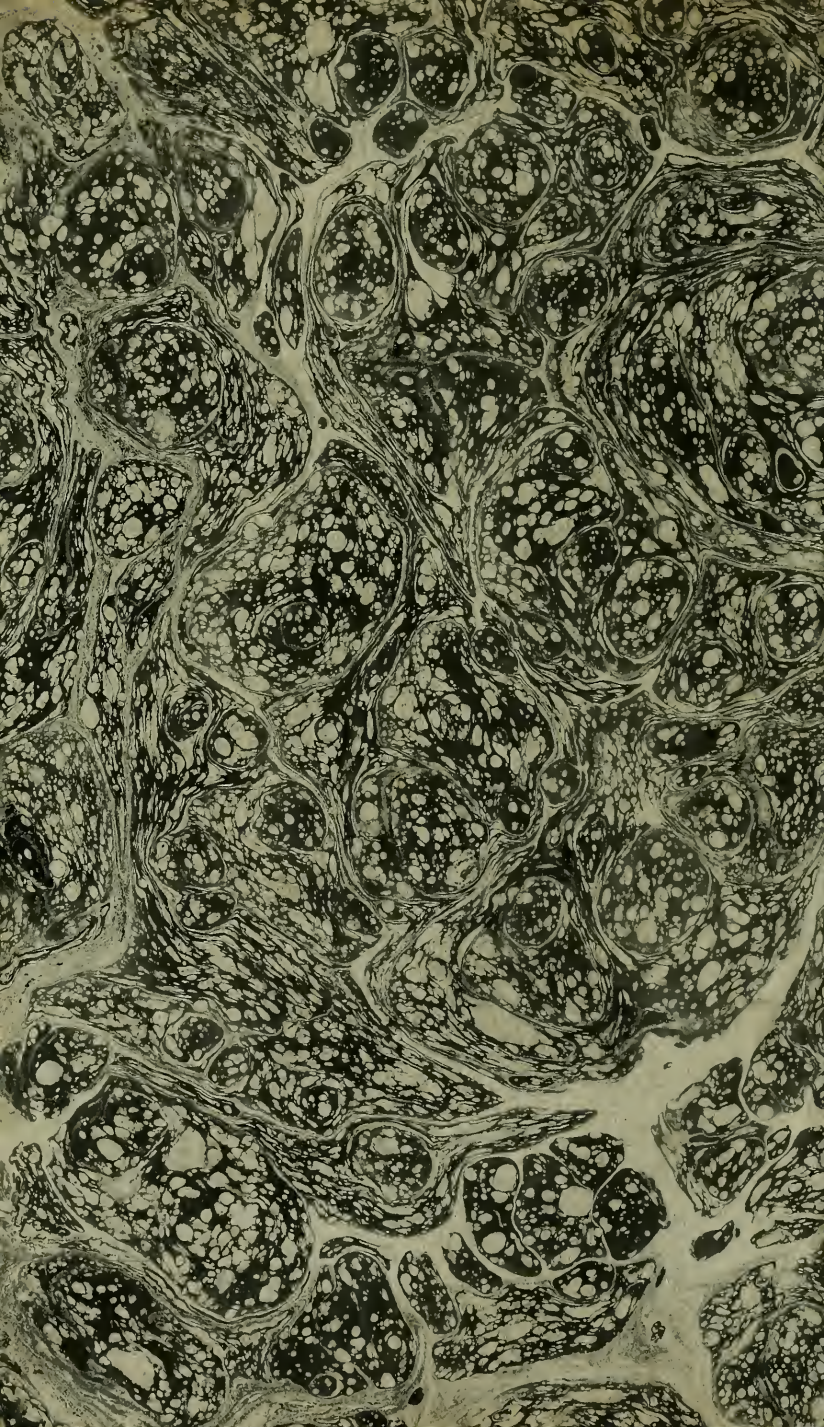
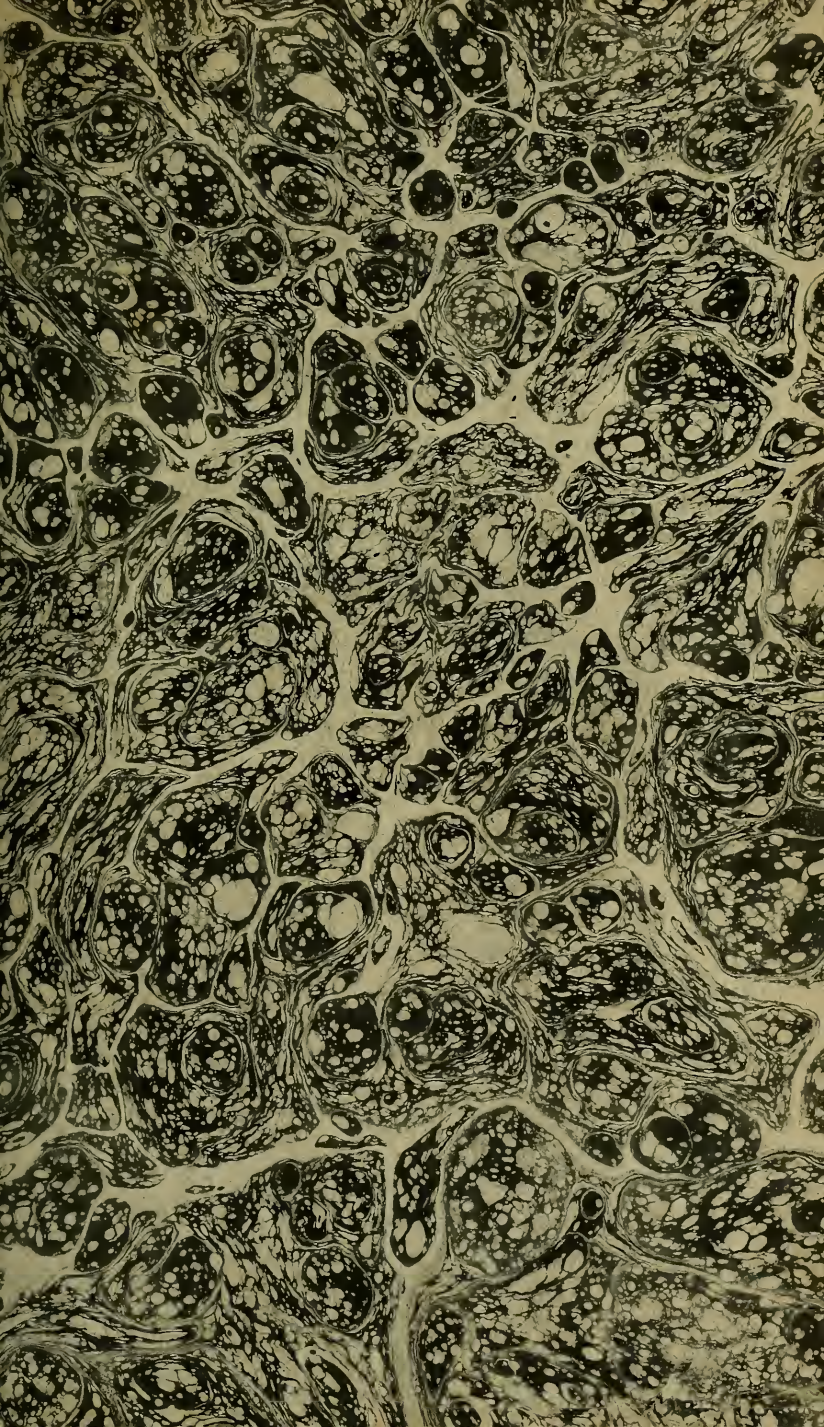




ŒUVRES DIVERSES

CONCERNANT

LES ARTS.

PAR M. FALCONET,

Statuaire du Roi, Adjoint à Recteur en l'Académie royale de Peinture & Sculpture de Paris, honoraire de celle de Saint-Pétersbourg, membre de la société établie pour l'encouragement des arts dans la ville & le territoire de la république de Geneve.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DIDOT FILS = JOMBERT JEUNE, Libraire, rue Dauphine, près du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

FAUTES A CORRIGER

DANS LE TOME II.

Pages

22, *ligne dernière*, communément, *lisez* & communément.

28, l. 2, mon article, *lisez* un article.

41, l. 29, pas dire autant, *ajoutez :* Mais il étoit plus à propos d'ajouter : l'aſpect de cette Vénus nue, ſans perdre aucune de ſes graces, interdit au ſpectateur juſqu'à la moindre penſée libre.

66, l. 2, qu'il eſt, *lisez* qu'il eſt à.

70, l. 26 & 29, Timomaque, *lisez* Nicomaque.

118, l. 15, de ſujet, *lisez* de ce ſujet.

194, l. 11, la repréſente, *lisez* le repréſente.

263, l. 3, que ſur-tout au mois de mai, *lisez* qu'en été.

269, l. 15, renverſent, *lisez* traverſent.

309, l. 8, le climat brûlant de l'Inde, *lisez* les déſerts de l'Inde brûlés par le ſoleil.

325, l. 20, p. 94, *lisez* p. 96.

326, l. 20, de la queue d'un cheval, *lisez* de la queue du loup.

413, *après la ligne* 3, *ajoutez :* Notre auteur dit (lib. 11, cap. 37), *Talpis viſus non eſt ;* il n'avoit donc pas vu leurs petits yeux noirs & brillants.

441, l. 5 de la note, *floruiſſet*, ajoutez, *non.*

TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

DE PLINE.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION PREMIERE.

Du luxe des marbres.

Il reste à traiter de la nature des pierres, c'est-à-dire de cette manie particuliere qu'on a pour les marbres, sans parler des pierres précieuses, de l'ambre, des cristaux & des vases murrhins. Toutes les matieres dont nous avons traité jusqu'ici, peuvent sembler produites pour l'homme : mais la nature avoit fait les montagnes pour elle-même, afin de presser dans les entrailles de la terre quelques parties qui servoient à lier, à consolider les autres, & aussi pour domter l'impétuosité des fleuves, pour briser les flots, & pour retenir par leur solidité les parties mobiles. Nous les coupons, nous les traînons, ces montagnes qu'il a autrefois paru merveilleux de tra-

verſer; & cela ſans autre raiſon que nos plaiſirs. Nos ancêtres regardoient comme un prodige qu'Annibal, & les Cimbres enſuite, euſſent franchi les Alpes. A préſent on les taille en mille eſpeces de marbres; on ouvre des promontoires à la mer, & l'on travaille à rendre la ſurface du globe unie. Nous ſoulevons les bornes que la nature avoit aſſignées aux nations pour les ſéparer; nous conſtruiſons des vaiſſeaux pour le marbre, & nous tranſportons de tous côtés à travers les flots cette partie la plus furieuſe de la nature, les ſommets des montagnes: extravagance qui l'emporte ſur celle d'aller chercher, pour rafraîchir nos breuvages, un vaſe *de cryſtal* juſque dans les nuées, & de creuſer les roches les plus voiſines du ciel, afin de boire à la glace. Que l'on penſe, quand on entend parler du prix de ces matieres, quand on voit ſoulever & traîner ces maſſes, combien on étoit plus heureux ſans elles, & à combien d'hommes il en coûte néceſſairement la vie pour nous procurer ces richeſſes ou plutôt ces tourments. Mais quel uſage en tirons-nous? quelle volupté? D'être couchés au milieu de pierres tachetées, comme ſi les ténebres de la nuit ne privoient pas du plaiſir de les voir pendant la moitié de la vie (1).

SECTION SECONDE.

Qui produisit le premier du marbre dans les édifices publics.

Quand on fait ces réflexions, on doit bien rougir même pour l'antiquité. Il y a des loix faites par les censeurs, qui défendent de servir sur la table des glandes de porc, des loirs, & d'autres petits mets friands; & il n'en a été fait aucune qui ait défendu l'importation des marbres, & de traverser les mers pour ce sujet.

CHAPITRE II.

On dira peut-être qu'on n'en apportoit pas alors; cela est faux. On a vu, du temps de l'édilité de M. Scaurus, porter trois cents soixante colonnes pour la scene d'un théâtre, élevé seulement pour un temps, & qui devoit à peine servir un mois; & les loix se sont tues. C'est, dira-t-on, par indulgence pour les plaisirs publics. Mais pourquoi l'a-t-on eue, cette indulgence? Par quel plus grand chemin les vices s'introduisent-ils, que par le chemin public? Par quel autre moyen l'ivoire, l'or, les pierres précieuses, sont-ils devenus en usage chez les particuliers? Que réserverons-nous donc pour les dieux? Mais soit, accordons qu'on ait voulu favoriser les plaisirs publics: pourquoi a-t-on gardé le silence, lorsque d'énormes colonnes de marbre lucullien, de trente-

huit pieds de hauteur, furent placées dans le veſtibule de Scaurus ? cela ne s'eſt pas fait en ſecret & à la dérobée. L'entrepreneur chargé de l'entretien des égoûts publics ſe fit donner caution pour le dommage que pouvoit occaſionner le tranſport de ces colonnes juſqu'au quartier du Palatium. N'eût-il pas été plus utile, voyant un ſi mauvais exemple, de veiller à la pureté des mœurs ? Cependant les loix ſe turent en voyant ces maſſes énormes, traînées dans les rues, paſſer devant les toits d'argille conſacrés aux dieux (*a*), pour aller embellir une maiſon particuliere (2).

CHAPITRE III.

SECTION TROISIEME.

Quel fut le premier à Rome qui eut des colonnes de marbre étranger.

On ne ſauroit dire que Scaurus ait profité de l'ignorance de la ville, qui n'avoit encore rien vu de

(*a*) Toutes les éditions portent, *fictilia deorum faſtigia :* le manuſcrit de Pétersbourg porte, *fictilia deorum ſimulacra.* Dans les premieres, il s'agiroit des faîtes de terre cuite, élevés au-deſſus des ſtatues des dieux ; & dans le ſecond, des ſtatues même des dieux faites en argille. M. Poinſinet a raſſemblé, en quelque maniere, l'un & l'autre ſens dans ſa traduction : *Les loix*, dit-il, *ſe turent en voyant paſſer ces colonnes dans une maiſon privée, à la face des dieux de terre cuite qui ornoient le faîte des temples.* Cette traduction eſt noble ; j'ai cru devoir être plus ſimple.

ſemblable

ſemblable, pour y gliſſer le principe d'un mal qu'elle ignoroit; car M. Brutus, dans une conteſtation qu'il eut avec L. Craſſus l'orateur, qui le premier eut des colonnes de marbre étranger dans le même quartier du Palatium, l'avoit, pour cette raiſon, appellé *Vénus palatine*. Cependant il n'avoit que ſix colonnes de marbre d'Hymette, de douze pieds ſeulement de haut (*a*). Il y a plutôt apparence que, les mœurs étant dépravées, on a paſſé par-deſſus ces conſidérations, & que, voyant les défenſes ſans effet, on a mieux aimé ne pas faire de loix, que d'en faire d'inutiles. La poſtérité nous trouvera moins blâmables; car aujourd'hui, qui a d'auſſi énormes colonnes à un veſtibule? Mais avant de parler des marbres, jugeons le mérite des hommes qui les ont travaillés : nous allons donc examiner les artiſtes (3).

(*a*) Au chap. 1 du livre 17, il n'en compte que quatre : *Jam columnas quatuor Hymettii marmoris.* Il y a, dans l'un des deux paſſages, une faute de copiſte, ou une inadvertence de Pline lui-même.

CHAPITRE IV.

SECTION QUATRIEME.

Quels furent les premiers en réputation pour travailler le marbre, & en quel temps. Célébrité de 126 ouvrages en marbre, & de leurs auteurs.

1°. Les premiers qui se rendirent célebres en sculptant le marbre, furent Dipœnus & Scyllis (4), nés en Crete, lorsque l'empire de cette isle étoit encore sous la domination des Medes, & avant que Cyrus commençât à régner en Perse, c'est-à-dire vers la 50e olympiade. Ils allerent à Sicyone, qui fut long-temps la patrie de toutes les fabriques de métaux. Les Sicyoniens étoient convenus de prix avec ces artistes pour les simulacres de quelques dieux, que ceux-ci laisserent imparfaits à cause d'une injustice qu'on leur fit; ils se plaignirent, & se retirerent chez les Etoliens. Sicyone fut aussitôt affligée de stérilité & d'une famine cruelle. Les habitants ayant consulté l'oracle, Apollon Pythien répondit qu'ils seroient délivrés de leurs maux, si Dipœnus & Scyllis achevoient les simulacres des dieux; ce qu'on obtint d'eux à force d'argent & de prieres. Ces simulacres étoient ceux d'Apollon, de Diane, d'Hercule & de Minerve; le dernier fut depuis frappé de la foudre.

CHAPITRE V.

2°. Quand ces deux artiſtes parurent, il y avoit déja eu, dans l'iſle de Chio, Malas ſculpteur, puis ſon fils Micciade; après eux ſon petit-fils Antherme de Chio, dont les fils Bupale & Athénis furent très célebres dans cet art : ils étoient contemporains du poëte Hipponax, qui vécut certainement dans la 60e olympiade. En remontant ainſi juſqu'à leur biſaïeul, on trouvera que l'art de ſculpter le marbre a commencé avec les olympiades. Comme Hipponax étoit extraordinairement laid, ces artiſtes expoſerent, par moquerie, ſon portrait dans une ſociété de plaiſants (5). Le poëte, indigné contre eux, donna carriere à ſa vengeance dans des vers ſi mordants, qu'on dit qu'il les força de ſe pendre : ce qui eſt faux; car ils firent encore pluſieurs figures dans les iſles voiſines, comme à Délos, où ils mirent un vers dont le ſens étoit que Chio n'étoit pas fameuſe ſeulement par ſes vins, mais encore par les ouvrages des fils d'Antherme. Les Jaſiens montrent auſſi une Diane de leur façon; & dans l'iſle de Chio même on parle d'une tête de Diane qu'ils ont faite, qui eſt placée fort haut, & dont les ſpectateurs croient que le viſage eſt triſte, quand ils entrent, & gai, quand ils ſortent (6). Il y a de leurs ouvrages à Rome ſur le faîte du temple d'Apollon Palatin, & dans preſque tous ceux qui furent conſ-

truits par Auguſte. Il y en eut auſſi de leur pere dans les iſles de Délos & de Lesbos. Ambracie, Argos & Cléone, ont été remplies des ouvrages de Dipœnus. Tous ces artiſtes n'ont employé que du marbre blanc de l'iſle de Paros, que d'abord on nomma *lychnitès*, parcequ'on le tailloit, ſelon Varron, dans les carrieres à la lueur des lampes. On en a depuis trouvé beaucoup d'autres plus blancs, comme dernièrement dans les carrieres de Lunes. Mais un fait merveilleux qu'on rapporte de celui de Paros, c'eſt que dans un bloc qu'on fendit avec des coins on trouva une figure de Silene (7).

3°. N'oublions pas de remarquer que l'art de ſculpter en marbre eſt fort antérieur à celui de la peinture & à celui de la ſtatuaire, qui l'une & l'autre ont commencé à Phidias, environ 332 ans plus tard, (*a*) & dans la 83e olympiade, (8). On dit que Phidias a lui-même auſſi travaillé le marbre, & que la Vénus d'une beauté exquiſe qu'on voit à Rome dans les portiques d'Octavie, eſt de lui. Il eſt certain qu'il fut maître d'Alcamène, Athénien, qui ſe diſtingue entre les plus célebres, & dont il y a beaucoup d'ouvrages dans les temples d'Athenes. La belle Vénus, hors de la ville, qu'on appelle *Aphrodite aux jardins*,

(*a*) C'eſt-à-dire, après le temps où a commencé la ſculpture en marbre, qui eſt celui de l'inſtitution des olympiades, comme le dit Pline au précédent numéro.

eſt de cet artiſte. On dit que Phidias y mit la derniere main. Phidias eut auſſi pour éleve Agoracrite de Paros, qu'il aima à cauſe de ſa jeuneſſe; c'eſt pourquoi on prétend qu'il mit pluſieurs de ſes ouvrages ſous ſon nom. Les deux éleves concoururent enſemble pour une Vénus; & Alcamene remporta l'avantage, non par ſon talent, mais par le ſuffrage de la ville, qui favoriſa le concitoyen contre l'étranger. C'eſt pourquoi on rapporte qu'Agoracrite vendit ſa figure à condition qu'elle ne ſeroit pas placée à Athenes, & qu'il l'appella Néméſis. Elle fut placée à Rhamnus, bourg de l'Attique, & M. Varron a donné à cette ſtatue la préférence ſur toutes les autres. Dans Athenes, au temple de la mere des dieux, il y a un autre ouvrage d'Agoracrite.

4°. Chez tous les peuples qui connoiſſent la réputation du Jupiter Olympien, perſonne ne doute que Phidias ne ſoit très célebre; mais afin que ceux même qui n'ont pas vu ſes ouvrages ſachent combien les louanges qu'on lui donne ſont juſtes, nous produirons ſeulement quelques légers traits de ſon génie. Nous ne citerons pas, pour leur donner une idée de l'artiſte, la beauté de ſon Jupiter Olympien, ni la grandeur de ſa Minerve d'Athenes, qui eſt de vingt-ſix coudées, & qui eſt compoſée d'or & d'ivoire; mais le bouclier de cette déeſſe, ſur le tour ſaillant duquel il grava le combat des Amazones; dans la partie concave, le combat des dieux & des

géants; sur la chaussure, celui des Centaures & des Lapithes : tant les plus petites parties de cette statue lui semblerent propres à recevoir quelque travail de son art (*a*). Il a nommé *naissance de Pandore* (9) ce qui est représenté sur la base : il y a vingt dieux naissants; la Victoire sur-tout est admirable. Les connoisseurs admirent aussi le serpent, &, sous la lance de la déesse, un sphinx de bronze. Cela est dit en passant d'un artiste qu'on ne peut jamais assez louer, & pour montrer aussi qu'il a déployé de la richesse, même dans les petites choses (10).

5°. En parlant des statuaires, nous avons fait mention de Praxitele qui s'est surpassé lui-même dans le marbre. Ses ouvrages sont à Athenes dans le Céramique (*b*). Mais la premiere des statues, non seulement de Praxitele, mais de toute la terre, c'est sa Vénus, qui a engagé bien des gens à entreprendre la navigation de Gnide pour la voir. Cet artiste avoit

(*a*) Ma note sur ce passage, & sur ce qui peut y avoir quelque rapport, est devenue trop longue pour être placée ici. Vous la trouverez page 184 de ce volume, sous ce titre : *Sur deux ouvrages de Phidias.*

(*b*) Il y avoit deux Céramiques à Athenes : l'un dans la ville, où l'on enterroit ceux qui étoient morts pour la défense de la patrie : l'autre hors des murs ; c'étoit le quartier des femmes publiques. Junius pense que les ouvrages de Praxitele étoient dans le dernier, & qu'il se peut que Pline l'entende ainsi.

fait deux Vénus qu'il mit en vente en même temps. L'une étoit couverte d'une eſpece de voile ; &, par cette raiſon, ceux de Cos, qui avoient le choix, la préférerent, quoiqu'ils puſſent avoir l'autre au même prix, croyant montrer en cela de la pudeur & des mœurs ſéveres : les Gnidiens acheterent l'autre. La différence de leur réputation eſt extrême (*a*). Le roi Nicomede voulut dans la ſuite acheter celle des Gnidiens, ſous la promeſſe de payer les dettes de la ville qui étoient immenſes ; mais les habitants aimerent mieux s'expoſer à tout que de s'en défaire, & ils eurent raiſon ; car, par cette figure, Praxitele illuſtra la ville de Gnide. Le petit temple où elle eſt placée, eſt ouvert de toutes parts, afin que la figure puiſſe être vue de tous côtés, ce qu'on croit de pas déplaire à la déeſſe ; &, de quelque côté qu'on la voie, elle excite une égale admiration. On dit qu'un homme épris d'amour pour cette figure, s'étant caché, en jouit pendant la nuit, & qu'une tache qui y reſta fut la marque de ſa paſſion. On voit à Gnide d'autres ſtatues de marbre d'artiſtes illuſtres : un Bacchus de Bryaxis, un autre Bacchus, & une Minerve de Scopas : &, ce qui prouve le mieux la beauté

(*a*) M. Winckelmann s'eſt mépris dans ſes *Monumenti antichi inediti*, vol. 2, page 36. » *Venere in ambedue i marmi è* » *veſtita, com'era quella di Gnido* ». Plin. l. 36, c. 5. Il confond la Vénus de Gnide qui étoit nue, avec celle de Cos qui étoit drapée.

de la Vénus de Praxitele, c'eſt qu'entre ces beaux ouvrages on ne parle que d'elle ſeule. Il y a de Praxitele un Cupidon que Cicéron reproche à Verrès d'avoir enlevé; c'eſt pour cette figure qu'on alloit voir Theſpies : il eſt aujourd'hui placé dans les portiques d'Octavie (11). Il en fit un autre nu à Parium, colonie de la Propontide : il égale en réputation la Vénus de Gnide, & il a reçu le même outrage (12); car Alchidas de Rhodes en fut épris, & y laiſſa le même veſtige de ſa paſſion (*a*). Les ouvrages de Praxitele, à Rome, ſont une Flore, un Triptoleme, une Cérès dans les jardins de Servilius; les ſimulacres du Bon-Succès & de la Bonne-Fortune, ils ſont dans le Capitole; des Ménades, ce qu'on appelle des Thyades, & des Caryatides; des Silenes enfin; & dans les monuments d'Aſinius Pollion, un Apollon & un Neptune.

6°. Céphiſſodore, fils de Praxitele, fut héritier de ſon talent. On a loué de lui, à Pergame, un grouppe, excellent ouvrage; il ſemble que les doigts ſoient plutôt imprimés ſur un vrai corps, que ſur du marbre (13). A Rome, ſes ouvrages ſont une La-

(*a*) On a imprimé dans l'Encyclopédie : *Cette figure*, dit Pline, *produiſit les mêmes effets ſur les* SŒURS *d'Alchidas de Rhodes*. Art. *Praxitele*. Mais ne ſeroit-ce pas *les ſens* que M. de Jaucourt auroit écrit? L'imprimeur aura vraiſemblablement fait le *qui-pro-quo*. Pline dit : *Adamavit enim eum Alchidas Rhodius, atque in eo quoque ſimile amoris veſtigium reliquit.*

tone dans le temple Palatin, une Vénus dans les monuments d'Asinius Pollion; & dans l'intérieur des portiques d'Octavie, au temple de Junon, un Esculape & une Diane.

7°. La réputation de Scopas entre en concurrence avec celle de ces artistes. Il a fait une Vénus, le Desir, & un Phaéton; statues auxquelles on rend à Samothrace le culte le plus religieux. Il a fait aussi Apollon Palatin, Vesta assise, qui est estimée: elle est dans les jardins de Servilius, avec deux de ses compagnes assises auprès d'elle. Il y en a de pareilles dans les monuments d'Asinius Pollion, où est aussi le *canéphore* (*a*) du même auteur. Mais les plus renommées de ses statues sont dans le temple de Domitius au cirque flaminien, Neptune, Thétis, Achille, & les Néréides assises sur des dauphins, sur des baleines & sur des chevaux marins; des Tritons, le troupeau de Phorcus, des monstres marins (*b*), & beaucoup d'autres figures marines, toutes de sa

(*a*) Qui porte un panier ou une corbeille.

(*b*) *Pristes. Pristis* est chez les naturalistes le poisson appellé *la scie*. (Πρίων, *serra, une scie.*) Ce poisson, comme on sait, porte au bout du museau une longue & large scie, dentelée des deux côtés. M. Poinsinet traduit des *pristes;* mais je crois que ce n'est pas traduire, attendu que ce mot n'étant pas françois, il ne peut être compris que par ceux qui savent déja sa signification: je ne pense pas que ce soit pour eux qu'on fasse des traductions.

main : bel ouvrage, y eût-il employé toute sa vie (14). Mais outre ceux dont nous avons parlé, & ceux que nous ignorons, on voit encore de lui un Mars assis, de proportion colossale, dans le temple de Brutus Callaïque, au même cirque. De plus, on voit au même endroit une Vénus nue, supérieure même à la fameuse Vénus de Praxitele, & qui pourroit illustrer quelque autre lieu que ce fût où elle seroit placée (15).

8°. A la vérité elle est comme perdue à Rome dans le nombre immense d'ouvrages que renferme cette ville, où la multitude des devoirs & des affaires ne permet à personne d'examiner ces sortes d'objets. Il faut du loisir, & le silence d'un lieu tranquille, pour se livrer à l'admiration convenable à de tels ouvrages. Aussi ignore-t-on l'auteur de la Vénus que l'empereur Vespasien a consacrée dans le temple de la Paix qu'il a procurée à l'empire. Cette statue est digne de la réputation des anciens sculpteurs. On est également incertain si la Niobé mourante avec ses enfants, dans le temple d'Apollon Sosien, est de Scopas ou de Praxitele (16), & si le Janus apporté d'Egypte, qu'Auguste a consacré dans le temple de ce dieu, & qui est actuellement caché par l'or, est de l'un ou l'autre de ces deux sculpteurs. On a la même incertitude sur le Cupidon tenant un foudre, dans les portiques d'Octavie. Ce qu'on assure au moins, c'est que sa figure est celle qu'Alcibiade avoit à cet âge.

Il y a dans les portiques d'Octavie beaucoup de morceaux qui plaisent, quoique les auteurs en soient inconnus. Quatre satyres, dont l'un porte Bacchus enfant, revêtu de la robe de Vénus; un autre présente également *Libera* (*a*); un troisieme veut empêcher l'un de ces deux enfants de pleurer; le quatrieme donne à boire à l'autre dans une coupe : & deux Zéphyrs encore, dont les vêtements sont agités par le vent. On n'est pas moins incertain au sujet des figures qui sont dans l'enclos du champ de Mars, Olympus & Pan, Chiron & Achille, assez particulièrement estimés cependant pour mériter que leurs gardiens en répondent sur leur vie.

9°. Scopas eut pour rivaux & pour contemporains Bryaxis, Timothée & Léocharès, desquels il faut parler en même temps, parcequ'ils ont travaillé ensemble au tombeau de Mausole, roi de Carie, qui mourut la seconde année de la 106e olympiade. Ces artistes ont le plus contribué à faire de ce monument une des sept merveilles du monde. Son étendue est, du midi au septentrion, de soixante-trois pieds de longueur; ses faces qui regardent le levant & le couchant sont moins larges; son circuit est en tout de

(*a*) Dans l'ancienne mythologie, *Libera* étoit Bacchus femelle, ou Ariane, ou Proserpine, ou même Vénus. Comme M. Poinsinet change ici le texte, & met *Cereris* pour *Veneris*, ma traduction ne doit pas s'accorder avec la sienne.

quatre cents onze pieds ; sa hauteur est de vingt-cinq coudées ; il est entouré de trente-six colonnes : on l'a nommé *pteron* (*a*). Scopas a travaillé la face du côté de l'orient, Bryaxis celle du septentrion, Timothée celle du midi, & Léocharès celle du couchant (17). La reine Artémise, qui faisoit élever ce monument à la mémoire de son mari, mourut avant qu'il fût achevé ; ces artistes n'abandonnerent cependant pas l'ouvrage, pensant qu'il y alloit de leur gloire & de celle de l'art qu'il fût terminé : aujourd'hui même, on ne sait encore auquel attribuer la supériorité (18). Un cinquieme artiste eut part à ce monument ; car au-dessus de l'aile il éleva une pyramide d'une hauteur égale à celle de l'édifice, & formée par vingt-quatre degrés, qui vont en diminuant par le haut, & se terminent par une plateforme ; ce monument est surmonté par un quadrige de marbre fait par Pythis. Cette addition donne en tout à l'ouvrage cent quarante pieds de hauteur.

10°. On voit à Rome, dans le temple d'Apollon au Palatium, une Diane de la main de Timothée, à laquelle Aulanius Evander a refait une tête. On admire aussi beaucoup un Hercule de Ménestrate, & une Hécate qui est à Ephese derriere le temple de Diane ; les gardiens du temple avertissent ceux qui vont la voir, de ne pas la regarder trop fixement, à

(*a*) L'aile.

cauſe du prodigieux éclat du marbre (19). On n'eſtime pas moins les Graces qui ſont dans le veſtibule de la citadelle d'Athenes : elles ont été faites par Socrate ; c'eſt un autre que le peintre, c'eſt lui ſelon quelques-uns (20). A Smyrne il y a de Myron, célebre dans le bronze, une vieille femme ivre, remarquable entre les ouvrages du premier ordre. Aſinius Pollion, eſprit d'une extrême véhémence, voulut auſſi que ſes édifices euſſent le même caractere. On y voit des Centaures portant des Nymphes, par Archéſitas ; les Muſes Theſpiades, par Cléomene ; l'Océan & Jupiter, par Entochus ; des femmes à cheval, par Stéphanus ; Mercure & Cupidon réunis, par Tauriſcus, non pas le ciſeleur, mais celui de Tralles ; un Jupiter hoſpitalier, de Pamphile diſciple de Praxitele ; un grouppe de Zéthus & Amphion avec Dircé, le taureau & le lien, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Cet ouvrage, d'Apollonius & de Tauriſcus, a été apporté de Rhodes. Ils ont occaſionné un doute ſur leur pere, ayant déclaré qu'ils regardoient Ménécrate pour tel, mais que leur pere naturel étoit Artémidore (*a*). On eſtime au même endroit un Bacchus d'Eutychis. Près du portique

(*a*) Par un uſage des anciens, ces deux artiſtes, dans l'inſcription du grouppe, ont nommé *leur pere* le ſtatuaire Ménécrate, parcequ'étant leur maître, il étoit leur pere dans l'art ; Artémidore étoit leur pere naturel.

d'Octavie il y a un Apollon de Philiſque, Rhodien : il eſt dans le temple de ce dieu ; Latone, Diane, les neuf Muſes, & un autre Apollon nu. Celui qui, dans le même temple, tient une lyre, eſt de Timarchide. Dans l'intérieur du portique d'Octavie, dans le temple de Junon, il y a deux figures de cette déeſſe ; l'une de Dionyſius & l'autre de Polyclès. La Vénus, encore au même lieu, eſt de Philiſque, & les autres figures ſont de Praxitele. Le Jupiter du temple voiſin eſt des fils de Timarchide. Le Pan & l'Olympus luttants à qui l'emportera ſur la flûte, & qui ſont au même endroit, ont été faits par Héliodore ; ce grouppe eſt le ſecond fameux dans le monde (21). Polycharme a fait la Vénus au bain, & le Dédale debout. On voit combien on eſtimoit l'ouvrage de Lyſias, par l'honneur qu'on lui a fait, puiſque Auguſte l'a conſacré à la mémoire de ſon pere Octavius dans le Palatium, au-deſſus du cintre, dans une niche ornée de colonnes : c'eſt un char à quatre chevaux, avec Apollon & Diane, le tout d'un ſeul bloc de marbre. Dans les jardins de Servilius on eſtime l'Apollon de Calamis le ciſeleur, les athletes au pugilat de Dercylis, & Calliſthene l'hiſtorien par Amphiſtrate.

11°. Il n'y a pas beaucoup d'autres artiſtes dont les noms ſoient fameux, parcequ'il y a des ouvrages exquis où le nombre des artiſtes qui y ont coopéré a été un obſtacle à la réputation particuliere de cha-

cun d'eux : car un ſeul ne doit pas en avoir toute la gloire, & cependant, quand on parle d'un ouvrage, on ne peut les nommer tous. Je citerai, pour exemple, le Laocoon qui eſt dans la maiſon de l'empereur Titus ; ouvrage préférable à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture (22). Il eſt d'un ſeul bloc, ainſi que les enfants & les replis du ſerpent. Ce grouppe a été fait de concert par les trois excellents artiſtes, Agéſander, Polydore & Athénodore, Rhodiens (23). Cratérus avec Pythodore, Polydecte avec Hermolaüs, un autre Pythodore avec Artémon, & Aphrodiſius de Tralles ſeul, ont également rempli d'excellentes figures les maiſons de Céſar au mont Palatin (24). Diogene, Athénien, a décoré le panthéon d'Agrippa : & les Caryatides qui ſervent de colonnes à ſon temple ſont des plus eſtimées, ainſi que les ſtatues poſées ſur le faîte ; mais, à cauſe de leur élévation, elles ſont moins célébrées (25).

12°. L'Hercule à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, devant l'entrée du portique des Nations (26). Proche du temple de la Félicité il y avoit les ſtatues des Muſes de Theſpies, de l'une deſquelles Junius Piſciculus, chevalier romain, devint amoureux, ainſi que Varron le rapporte. On admire auſſi Paſitele qui a écrit cinq livres ſur les ouvrages célebres dans le monde. Cet artiſte, né dans la grande Grece à l'extrémité de l'Italie,

& qui reçut le droit de citoyen romain en même temps que ces villes, a fait le Jupiter d'ivoire qui eſt dans le palais de Métellus ſur le chemin du champ de Mars. Il lui arriva qu'un jour faiſant ſur le port, où il ſe trouvoit des bêtes féroces apportées d'Afrique, une étude d'après un lion renfermé dans ſa loge, une panthere s'élança d'une autre loge, & que l'extrême application de l'artiſte le mit en grand danger. On dit qu'il a fait beaucoup d'autres ouvrages; mais ſans ſpécifier préciſément quels ils ſont.

13°. Varron donne auſſi de grands éloges à Arcéſilas, dont il dit avoir eu une lionne de marbre avec laquelle jouoient des amours ailés; les uns la tenoient attachée, les autres la forçoient de boire dans une corne, les autres lui chauſſoient des brodequins; le tout étoit d'un ſeul bloc. Il dit auſſi que les quatorze nations qui ſont autour du théâtre de Pompée ſont de Coponius (27).

14°. Je trouve que Canachus, dont j'ai fait l'éloge parmi les ſtatuaires, a fait auſſi des ouvrages en marbre. Il ne faut pas oublier non plus Saurus & Batrachus, Lacédémoniens, qui ont fait les temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Quelques uns penſent qu'ils étoient fort riches, & qu'ils avoient fait ces ouvrages à leurs dépens, ſe flattant qu'on leur accorderoit une inſcription; mais que leur ayant été refuſée, ils furent l'uſurper à une autre place & d'une autre maniere. Il eſt certain

que

que, sur les bases des colonnes, on voit des figures qui représentent les choses mêmes signifiées par leurs noms; savoir, un léfard & une grenouille (28). Dans le temple de Jupiter, il y a une peinture & d'autres ornements propres à la dévotion des femmes; ce qui est, dit-on, arrivé de cette maniere. Quand on porta les statues dans le temple de Junon, les porteurs se tromperent; &, par religion, on laissa subsister l'erreur, comme si ces dieux eux-mêmes eussent fait entre eux cet échange. C'est pourquoi, dans le temple de Junon, le culte est tel qu'il devroit être pour celui de Jupiter.

15°. Ceux qui ont obtenu de la réputation par de petits ouvrages de marbre, sont Myrmécide qui a fait un char à quatre chevaux & le cocher qu'une mouche couvroit de son aile, & Callicrate qui a fait des fourmis dont les pieds & les autres membres sont imperceptibles (29).

C'est là tout ce que nous nous étions proposé d'écrire de la sculpture en marbre, & des plus célebres artistes qui l'ont exercée.

Voilà tout ce qui concerne la peinture & la sculpture. Le reste de ce livre ne traite que des marbres employés dans les édifices, des pyramides, des pierres, du plâtre, de la chaux, &c.

NOTES

SUR LA TRADUCTION

DU TRENTE-SIXIEME LIVRE

DE PLINE.

(1) *Page* 2. TOUT ce morceau eſt ſans doute philoſophique : mais l'eſt-il autant de dire que la nature a placé les montagnes où elles ſont, pour aſſigner des bornes aux nations ? Pline eſt reſté en beau chemin : il devoit auſſi nous apprendre ſi les montagnes qui ſe trouvent en grande quantité dans la mer y ſont pour marquer les logis des requins, des baleines, des eſturgeons & des ſoles.

Eſt-ce là de la ſcience, de la philoſophie, de la phyſique ? & peut-on dire que la nature a placé les montagnes ſur la terre, pour ſéparer des nations qui n'exiſtoient pas quand les montagnes, appellées *primitives*, furent formées ? Pline dit pourtant quelques lignes plus haut : *Montes natura ſibi fecerat :* » La nature avoit fait les montagnes pour elle-même.

Pline a raiſonné comme l'abbé Pluche, qui prétend que les marées furent faites pour conduire les vaiſſeaux dans les ports de l'océan, & qui oublie les mers qui ont des ports & point de marée. On lit cependant cette inadvertence contradictoire de notre auteur, comme ſi elle étoit de la plus ſaine logique & du plus beau ſavoir. C'eſt que les hommes ſe laiſſent ordinairement conduire par les mots : ce ſont le plus ſouvent les moteurs & les guides uniques de leurs opinions. Après avoir lu ce latin élégant, cette penſée fauſſe, mais ſéduiſante, *Evehimus ea quæ ſeparandis gentibus pro terminis conſtituta erant*, il reſte dans la mémoire un beau tour de phraſe, une idée qui paroît hardie, qu'on adopte à cauſe de ſon air de nouveauté, communément on ne va pas plus loin.

Ammien Marcellin emploie la même idée que Pline ; mais il la modifie de maniere qu'elle n'eſt point choquante. Il dit, en parlant des monts *Hæmus* & *Rhodope*, qui ſéparent les Illyriens & les Thraces : *Et (tanquam naturâ in ditionem romanam redigendas nationes circumſitas prænoſcente) ita figurata conſultò*, l. 21, c. 10. Ce qui ſignifie : » Et comme ſi la nature, pré-» voyant que les nations environnantes ſeroient un jour au » pouvoir des Romains, eût conſtruit ces montagnes dans » cette vue ». Le *tanquam* fait diſparoître ce que l'idée auroit ſans lui de ridicule & de faux, & Marcellin n'eſt pas un écrivain de la force de Pline.

Je ne puis ſauver à Pline une contradiction au ſujet du vin rafraîchi. Au livre 31, chapitre 3, il loue Néron d'avoir inventé, par une très ingénieuſe découverte, *ſubtiliſſimo invento*, le ſecret de boire frais & à la neige. Comment concilier ce compliment avec le trait lancé contre ceux qui vont chercher de la neige pour boire frais ?

(2) *Page* 4. Dans le bel article *Théâtre*, par M. le chevalier de Jaucourt, on trouve une traduction du paſſage où Pline décrit, ch. 15 de ce livre, le théâtre de M. Scaurus. Après cette traduction on lit : » Un hiſtorien (*il falloit le nommer*) ajoute » au récit de Pline ; que l'entrepreneur chargé de l'entretien » des égoûts de Rome ſe crut obligé d'exiger de Scaurus » qu'il s'engageât à payer le dommage que le tranſport de tant » de colonnes ſi peſantes pourroit cauſer aux voûtes, qui de-» puis Tarquin l'ancien, c'eſt-à-dire depuis près de 700 ans, » étoient toujours demeurées immobiles, & elles ſoutinrent » encore une ſi violente ſecouſſe ſans s'ébranler ».

C'eſt dommage qu'en faiſant cet article, M. de Jaucourt n'ait pas eu ſous les yeux le troiſieme tome de l'Encyclopédie : il y auroit vu dans ſon article *Cloaque*, que c'eſt Pline lui-même qui dit tout cela ; & s'il eût ouvert cet auteur, il y eût trouvé, l. 36, c. 15 (& non pas l. 33, comme l'imprimeur l'a

marqué dans l'article *Cloaque*), *Durant tamen a Tarquinio Prisco annis DCC. prope inexpugnabiles*, &c. » Ces voûtes » existent depuis Tarquin l'ancien, c'est-à-dire depuis près de » 700 ans, sans aucune atteinte ». Il auroit vu aussi au ch. 2 du même livre, que c'est Pline qui rapporte le fait du transport des colonnes, & de la caution que demandoit l'entrepreneur des réparations: *Satisdari sibi damni infecti coegit redemptor cloacarum, cùm in Palatium extraherentur.*

Ceux qui voudront prendre la peine de feuilleter les écrivains qui ont parlé des antiquités romaines, trouveront, après de vaines recherches, tant chez les anciens que chez les modernes, que Pline est le seul des anciens qui nous ait transmis cette particularité. M. de Jaucourt n'a certainement pas entendu que Pline fût lui-même cet *historien*, parcequ'un si bon écrivain ne dit pas: *Pline ajoute au récit de Pline.* Voilà donc un *historien* imaginaire, dont l'annonce ne pourroit que donner de l'inquiétude à un lecteur qui ne seroit pas bien instruit sur cet article, & qui n'auroit pas sous la main les sources où il voudroit puiser pour s'instruire: mais je lui conseille de se tenir tranquille; le fantôme d'*historien* a disparu.

(3) *Page* 5. On ne conçoit pas trop que le même homme, qui, dans le même ouvrage, donne de grands éloges aux statues de marbre & de bronze, à l'art en un mot, s'avise de moraliser d'un ton lugubre, parcequ'on exploite les carrieres & les mines. Il n'y auroit rien à dire à cette tirade chagrine, si elle se trouvoit dans le discours qui a remporté le prix à l'Académie de Dijon, en 1750. Sur-tout on n'y trouveroit pas de ces especes de pointes: » Par quel plus grand chemin les vices s'in- » troduisent-ils, que par le chemin public »? *Quâ magis viâ irrepunt vitia, quàm publicâ?*

Si l'auteur célebre de ce *discours* eût voulu dire que l'acteur Esopus avoit fait servir sur sa table un plat d'oiseaux qui avoient su chanter & parler, il n'eût pas écrit qu'Esopus avoit

mangé des langues d'hommes à ſon ſouper, *hominum linguas cœnaſſe* (Pline, l. 10, c. 51.); car il ſavoit que des pointes ne ſont pas des figures, que du clinquant n'eſt pas de l'éloquence, & qu'il faut renvoyer ce jargon aux Précieuſes ridicules de Moliere.

Le docteur de l'égliſe qui dit aux païens, *Vous adorez la main de Phidias*, emploie une figure élégante, juſte & fort délicate. Properce, Martial, & d'autres, l'emploient auſſi: Pétrone dit, *Zeuxidos manus vidi.* Voyez le peu de diſtance qu'il y a quelquefois entre la véritable éloquence & le jargon des pointes: mais pourtant, quelle différence de cette *main de Phidias* & *de Zeuxis* à ces *langues d'hommes* & à *ce grand chemin!*

Les deux traits ſuivants ont entre eux beaucoup plus de reſſemblance. *A ferro ſanguis humanus ſe ulciſcitur; contactum namque eo, celeriùs ſubinde rubiginem trahit.* (Pline, liv. 34, c. 14). » Le ſang humain ſe venge du fer; car auſſitôt » qu'il le touche, il en fait ſortir la rouille.

Ah! voici le poignard qui du ſang de ſon maître
S'eſt ſouillé lâchement! il en rougit, le traître!

Le paſſage où ſe trouvent ces *langues d'hommes*, n'eſt pas non plus du goût de Bayle, ce qui n'eſt pas difficile à croire. » Il me ſemble, *dit-il*, que Pline veut trop faire l'homme » d'eſprit, & que ſa penſée en devient fauſſe ». Puis rapportant l'*hominum linguas cœnaſſe*, il continue ainſi: » Mais quand » Pline ajoute . . . que c'eſt un plus grand déſordre de manger » des langues d'hommes, que de manger les plus excellentes » productions de la nature, ne découvre-t-il pas manifeſtement la fauſſeté de ſa penſée »? *Dict.* article *Eſope*, remarque (A).

(4) *Page 6.* » Pline aſſure, *dit M. de Jaucourt*, que Di» pœne & Scyllis ſe rendirent extrêmement célebres par l'in-

» vention de ſculpter le marbre & de lui donner le poli ».
Pline dit plus ſimplement : *Marmore ſcalpendo primi omnium inclaruerunt Dipœnus & Scyllis.* »Les premiers qui ſe ſont fait » un nom en ſculptant le marbre, ont été Dipœne & Scyllis ». Ainſi *donner le poli* eſt du commentaire; *extrêmement* en eſt auſſi. Cette maniere de citer n'eſt pas bonne, en ce qu'elle fait dire à Pline *une petite choſe* quand il ne la dit pas. Quoique le mot *poli* ne ſoit pas ici dans Pline, il eſt fort en uſage, & beaucoup de gens diſent tous les jours, *Voilà une belle figure, elle eſt bien polie ;* ou bien, *Cette figure ſera belle, quand vous l'aurez polie.* Comment ne pas appercevoir, dans cette façon de parler de la ſculpture & de la voir, une grande connoiſſance de l'art? En effet, une cheminée ou une table de marbre, & une ſtatue de marbre, ſont des ouvrages de la même matiere : pour être bien, la table & la cheminée doivent être polies; pourquoi pas la ſtatue? Voilà ſouvent comme on nous juge.

M. de Jaucourt ajoute quelques lignes plus bas : » Dipœne » & Scyllis avoient formé, SELON PAUSANIAS, *l.* 3, *ch.* 25, » un grand nombre d'éleves dont les ouvrages étoient extrê- » mement eſtimés; tels étoient Léarchus, Théoclès, Doryclı- » das, Médon, Tectéus & Argélion ». Cela pourroit être : mais en vertu de l'habitude qu'on m'a fait contracter ſi à propos de vérifier, j'ai cherché dans Pauſanias, au livre & au chapitre indiqués, & je n'ai pas vu qu'il y fût dit un mot de ces ſtatuaires. Voici ce que j'ai trouvé ailleurs.

Tectéus & *Argélion* ont fait une ſtatue d'Apollon, liv. 2, ch. 32. On voit un Jupiter en bronze, qui eſt de toutes les ſtatues de brouze la plus ancienne; on dit qu'elle eſt de Léarchus, l. 3, ch. 17. Il y a une ſtatue de Thémis par Doryclidas, l. 5, ch. 17. Une Minerve armée paſſe pour être de Médon, liv. 5, chap. 17. Il y a des ſtatues de bois de cedre, par Théoclès, l. 6, ch. 19. Si je ne me trompe, voilà tout ce que dit Pauſanias des éleves de Dipœne & de Scyllis que M. de

Jaucourt a nommés. Ainſi, *ſelon Pauſanias*, leurs ouvrages n'étoient pas *extrêmement eſtimés*, puiſque cet écrivain voyageur n'en porte aucun jugement. Quoique cette inattention ne ſoit pas *extrêmement* importante à l'art, il ſemble que l'habitude une fois priſe d'écrire légèrement influe ſur toutes les productions d'un écrivain, & que ſes fautes alors peuvent devenir *extrêmement* importantes.

(5) *Page 7.* On faiſoit donc des portraits dans la 60e olympiade, *imaginem . . . ejus propoſuere.* On en faiſoit auſſi dans la 64e, puiſque Théodore avoit fait ſa propre figure, *qui exprimoit admirablement la reſſemblance.* On en faiſoit auſſi dans la 66e, au temps d'Harmodius & d'Ariſtogiton; ce que les Grecs appelloient *iconicas*, portraits. Pline a dit tout cela; il devoit donc s'en ſouvenir avant d'écrire enſuite, comme il a fait, que Lyſiſtrate *inventa l'art d'exprimer la reſſemblance* dans la 114e olympiade. Je l'ai déja remarqué.

Ce ne ſont là, pourroit-on dire, que de petites inattentions, des erreurs de dates : un écrivain qui paſſe rapidement ſur une matiere qui n'eſt qu'un point dans la carriere qu'il parcourt, ne s'appeſantit pas ſur les dates qui la concernent. Pline vous crie : Je ne ſuis ni peintre, ni ſtatuaire; ce n'eſt pas des beaux arts ſeulement que je traite, c'eſt l'hiſtoire du monde que j'écris. Mais que Pline ait traité des beaux arts *ſeulement*, ou qu'il n'en ait parlé que par occaſion, c'eſt ce qu'il importe peu de ſavoir; la queſtion eſt s'il a bien ou mal raiſonné des arts dont il parle. Si, par un ſophiſme aſſez commun, on vouloit canoniſer les erreurs de Pline, en diſant qu'on doit quelquefois plus à une erreur ſinguliere qu'à une vérité commune, & qu'il n'y a que le petit nombre des têtes hardies qui s'affranchiſſent de la routine; ſi on s'emparoit de ce retranchement, on proſtitueroit une belle & grande vérité, en l'appliquant mal à propos à un objet qui n'eſt point de nature à la recevoir : il n'y auroit guere d'ouvrages qui, par ce ſubterfuge,

ne fussent trouvés bons. Par exemple, Moréri, à la premiere édition de son dictionnaire, vous auroit dit : Mon article n'est qu'une parcelle de mon ouvrage, & n'est pas mon objet principal. Il auroit pu se moquer ainsi des gens, les mener d'article en article, & leur crier aussi : Ce n'est ni de ceci ni de cela *seulement* que j'écris, vous oubliez le titre de mon ouvrage : je ne suis ni peintre, ni sculpteur, ni architecte ; j'ai bien autre chose dans la tête : c'est l'histoire entiere de l'univers que je fais. On auroit laissé crier l'auteur de l'histoire entiere de l'univers ; on lui eût répondu *seulement :* Reprenez votre ouvrage, faites-le mieux, si vous pouvez, & sur-tout ne nous bercez plus du moyen de faire & de laisser dans un livre toutes les fautes imaginables ; *age quod agis.*

Quant aux sculpteurs Bupale & Athénis, ils méritoient bien les vers du mordant Hipponax. Qu'ils se soient pendus ou non, c'étoient des lâches qui se servoient de l'arme des sots.

(6) *Page* 7. Il semble que Pline n'a pas dit assez nettement ce qu'il faut penser de cette tête de Diane ; il n'en a pas du tout parlé *comme Raphaël auroit parlé d'une tête de Michel-Ange :* on ne sait si ceux qui entroient & ceux qui sortoient étoient des visionnaires en croyant y voir ces deux humeurs si contraires, ou si vraiment elle paroissoit les avoir : le texte ne dit pas l'un plus que l'autre : *Cujus vultum intrantes tristem, exeuntes hilaratum putant.* La maniere dont une tête est éclairée, peut produire, jusqu'à un certain degré, ces deux expressions si différentes : une lumiere large d'un côté, des ombres coupées de l'autre, suffisent pour occasionner l'illusion. Ajoutez que l'emplacement élevé, la position de cette tête, le sens dont elle étoit tournée, pouvoient y contribuer. Peut-être aussi la tête de Diane étoit-elle travaillée d'un côté différemment que de l'autre, & cela à une fin religieuse : le peuple, qui ne savoit pas le secret, y voyoit un miracle ; mais le connoisseur en sculpture & en supercheries devoit en faire l'observa-

tion, & ne pas s'exprimer comme l'imbécille populace qui adoroit la tête de Diane.

Je suppose que cette tête de la déesse étoit dans un lieu de dévotion. Mais ce que je ne suppose pas, puisque je l'ai lu, c'est la liberté qu'on a prise de défigurer encore ici Pline. » On » a vu, *dit M. de Jaucourt*, des villes entieres chez ce peu» ple facile à émouvoir, s'imaginer voir changer le visage de » leurs dieux; c'est ainsi que parle Pline des superbes statues » de Diane & d'Hécate, dont l'une étoit à Scio & l'autre à » Ephese ». Ce n'est pas ainsi que parle Pline. On verra, n°. 10 de ce chapitre, qu'il ne dit pas un mot du changement de visage de cette Hécate, & c'est le seul endroit où il en parle, à propos du grand éclat du marbre: *Tanta marmoris radiatio est.*

Lucien nous conte bien une autre merveille dans sa *déesse de Syrie.* Son temple renfermoit une statue de Junon, qui, si on la regardoit en face, vous regardoit aussi; & de quelque côté qu'on la considérât, elle n'en faisoit pas moins. C'étoit là un beau jeu d'optique, & plus miraculeux que cette Diane, sans oublier la Minerve d'Amulius. Sans supposer aucun miracle, c'est-à-dire aucun tour de la part des prêtres, on peut croire que les yeux de Junon étoient si bien dépourvus du ressort & du mouvement que fait mettre l'art dans cette partie, que, ne regardant d'aucun côté, la déesse paroissoit regarder de tous ceux qu'on vouloit imaginer. Et c'est Lucien, qui par fois écrit de la peinture, qui produit ce conte! Quel qu'en soit l'auteur, car les critiques sont partagés, l'ignorance de l'art y est évidente. Ne pourrions-nous pas ajouter que les prunelles de la statue étoient comme tant d'autres de ces temps-là, c'est-à-dire de pierres précieuses? Peut-être deux brillants rubis faisoient-ils toute la merveille; car c'est, comme on sait, un puissant moyen pour qu'une statue regarde de côté & d'autre sans remuer la prunelle.

(7) *Page* 8. Vous voyez bien que Pline le *naturaliſte* n'écrit pas toujours en naturaliſte, mais que, comme un bon & honnête gazetier, il dit ce qu'on *rapporte*, & cela dans une occaſion où il auroit dû rechercher les cauſes, ou, pour le moins, vouloir s'aſſurer de la vérité d'un fait qu'il ſe contente d'appeller *merveilleux*. On eût été fort aiſe de ſavoir ſi la *merveilleuſe figure de Silene* étoit un ouvrage de quelque dieu, de quelque puiſſance ſouterraine, qui ſe mêlât de ſculpture, ou ſi c'étoit un jeu, un haſard de la nature; ou bien ſi ce n'étoit qu'un conte ſemblable à tant d'autres de cette eſpece. Qu'on liſe dans le traité *de la Divination* qu'une tête de Pan fut miraculeuſement trouvée dans un bloc de marbre, c'eſt un conte débité par Carnéades, & dont Cicéron ſe moque : mais le naturaliſte doit-il recueillir froidement de ces puérilités ?

Pline rapportoit volontiers ce qu'il liſoit & ce qu'on diſoit, & ſouvent il l'écrivoit de la meilleure foi du monde. Ce n'eſt pas autant mon affaire de le remarquer, que de relever ſes erreurs ſur la peinture & la ſculpture. Cependant, pour montrer que, ſi cet écrivain a pu s'égarer en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, il a dû à plus forte raiſon ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer, je tranſcrirai quelques paſſages de ſon livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes, & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. Pour ne pas interrompre mes notes, ou comme on voudra les nommer, par une matiere en quelque ſorte étrangere à leur objet, ces paſſages ſont renvoyés après l'examen de ce 36e livre.

(8) *Page* 8. Quand un écrivain a dit qu'avant la 18e olympiade *on paya au poids de l'or un tableau de Bularque, tant la peinture étoit déja honorée ;* quand il a dit *que, dès le temps de Démarate, la peinture étoit déja parfaite, même en Italie ;* qu'il a nommé Ludius, l'anonyme de Cœrée, Cimon,

Eumarus, Charmidas, Dinias, Hygiémon & Cléophante l'ancien, tous peintres qui vivoient, ou au commencement des olympiades, ou plusieurs années auparavant, quelques uns même un siecle avant leur rétablissement ; enfin, quand il dit ici que l'art de faire des statues en bronze a commencé avec Phidias dans la 83e olympiade, quoiqu'il ait dit ailleurs que la premiere statue de bronze d'une divinité qui ait été faite à Rome, le fut après la mort de Sp. Cassius, environ 40 ans avant la 83e olympiade ; que doit-on penser de sa maniere d'arranger les dates, de sa mémoire, de son jugement, de la connoissance qu'il a du sujet qu'il traite, en un mot de sa façon d'écrire l'histoire de l'art ?

Pausanias dit, l. 8, c. 14, que les premiers qui aient su fondre une statue de bronze, ont été Rhœcus & Théodore, qui vivoient sous Polycrate de Samos, dans la 42e olympiade, 160 ans avant Phidias. Pline ne savoit pas non plus que Tarquin fit ériger au devin Navius une statue d'airain dans la place publique, vers l'an 170, & qu'on la voyoit encore à Rome au temps d'Auguste. Il n'avoit sans doute pas lu Denys d'Halicarnasse, l. 3, n°. 71 ; car il y auroit aussi vu qu'Enée fit placer dans la ville de Lanuvium deux statues d'airain, représentant, l'une un loup, l'autre un aigle, l. 1, n°. 51. C'étoit trois ans environ après la prise de Troie, 459 ans avant la fondation de Rome, selon la date commune, & conséquemment 760 ans à-peu-près avant Phidias. Pline lui-même parle des statues de bronze faites au temps de Romulus. Ainsi, comme vous voyez, sa contradiction est évidente & son anachronisme est violent. Ce qu'ajoute Denys d'Halicarnasse, n°. 59, d'après Timée de Sicile, que *les dieux de Lavinium étoient ou de fer, ou d'airain, ou de terre cuite de Troie*, fait encore beaucoup remonter l'usage des statues de bronze, & porte aussi l'art de modeler fort au-delà de Dibutade, qui vivoit, dit-on, long-temps après la fondation de Lavinium. Tout le

monde ſait que ce Dibutade étoit Sicyonien, *Dibutades ſicyonius figulus*, quoique M. de Jaucourt ait écrit qu'il étoit Corinthien (Encyclopédie, tom. 14, pag. 820). Pour M. de la Nauze, c'eſt un plaiſir de voir comment il laiſſe Pline dans ce filet, en faiſant de ſon mieux pour l'en retirer. Il ne tient pas à lui qu'en changeant *nis* en *rin*, *Caïus Plinius Secundus* ne fût *grand connoiſſeur*, & même toujours *bon raiſonneur*. Voyez la page 270, tom. 25 des Mémoires de l'Académie.

(9) *Page* 10. L'expreſſion grecque employée dans le texte, *Pandoras geneſin appellavit*, prouve que les deux premiers mots, qui ſont grecs, étoient l'inſcription que Phidias avoit miſe ſur la baſe de ſa Minerve. Pauſanias dit en parlant du même ouvrage: Ἔστι δὲ τῷ βάθρῳ τῷ ἀγάλματος ἐπειργασμένη Πανδώρας γένεσις. *l.* 1, *c.* 24. Eſti de to bathro tou agalmatos epeirgaſméné Pandoras geneſis: *La naiſſance de Pandore eſt repréſentée ſur le piédeſtal.* Au lieu de traduire les deux derniers mots, Pline les a écrits en caracteres latins, comme ils l'étoient en caracteres grecs ſur la baſe de cette Minerve. Il a conſervé le génitif grec *Pandoras*, il a terminé l'accuſatif de *geneſis* comme les Grecs le terminent; c'eſt, en un mot, une citation qu'il a faite.

Pauſanias ne permet pas de douter que *Pandore* ne fût repréſentée ſur la baſe. Mais Pline prétend que ſur cette même baſe étoit placée la Victoire en bas-relief, avec Pandore & les vingt dieux naiſſants. Son texte n'eſt pas équivoque; le P. Hardouin l'a bien expliqué dans ſa note, & M. de Jaucourt l'a bien rendu à l'article Phidias. *In baſe autem quod calatum eſt, Pandoras geneſim appellavit. Ibi* (c'eſt-à-dire ſur cette même baſe, comme l'explique le P. Hardouin) *dii ſunt viginti numero naſcentes, Victoriâ præcipuè mirabili.* Cependant Pauſanias, plus exact & plus digne de confiance, puiſqu'il étoit témoin oculaire, nous apprend que la Victoire ne faiſoit pas partie du bas-relief, mais qu'elle étoit de ronde-boſſe à côté de la Minerve.

Pline ne nous a pas moins trompé ſur la place du ſphinx,

qu'il met sous la lance de la déesse. Pausanias, qui avoit vu l'ouvrage, dit que ce sphinx étoit sur le haut du casque de Minerve; ce qui est plus vraisemblable, & d'ailleurs conforme aux médailles & aux pierres gravées. Meursius, à qui le texte de Pline déplaît avec raison, change *sub ipsa cuspide*, » sous la » lance », en *super ipsam cassidem*, » sur son casque », conformément à Pausanias. (Voyez *Cecropia*, cap. 15.) Mais, avec la permission du savant Meursius, en corrigeant ainsi tous les livres les uns par les autres, aucun écrivain ne se sera trompé.

Quant au serpent, Pline, par le tour de phrase qu'il a choisi, nous permet de le placer où nous voudrons. J'ai rendu fidèlement l'indécision de ce tour dans ma traduction; voici le texte: *Periti mirantur & serpentem, ac, sub ipsa cuspide, aream sphingem.* Pausanias met, sans aucune indécision, le serpent au bas de la lance & aux pieds de la figure. M. Poinsinet s'est contenté d'écrire: » Les connoisseurs admirent aussi le serpent » sur lequel pose directement la lance de la déesse ». Il semble qu'on doit traduire son auteur avec toutes ses fautes; que, s'il met un sphinx sous une lance, il faut l'y mettre aussi, & ne pas donner du Pausanias pour du Pline.

Le P. Hardouin, dans sa note sur ce passage, dit qu'il y avoit un autre sphinx sur le casque; & voilà encore, avec un trait de plume à la légere, les deux auteurs accordés comme on en accorde quelquefois. Il résulte de cette observation que, malgré l'esprit des commentateurs, Pline est souvent léger, souvent infidele, & qu'on ne doit se fier à lui qu'avec de bons garants.

(10) *Page* 10. Pline appelle cette multiplicité d'objets, *richesse*, *magnificence*, (*magnificentiam*). Ce n'est pas là donner l'idée d'une grande chose; mais c'est prouver *en passant*, qu'on n'en a pas des idées justes. Le grand goût, si éminent dans les belles statues grecques, exclut toute richesse inutile, tout ornement superflu: c'étoit ainsi que les auteurs de ces

ouvrages sublimes les agrandissoient. Pline a donc loué Phidias de cela même dont il auroit pu le blâmer, s'il eût connu l'art; & voici à-peu-près ce qu'il eût pu dire : » Phidias, fort éloigné » de ce goût mesquin *qui faisoit ses délices du trône d'Apol-* » *lon que Bathiclès avoit surchargé d'ornements ;* Phidias, qui, » dit-on, avoit fait une autre Minerve insultée de près, im- » posante au lieu de sa destination; Phidias, en un mot, lé- » gislateur dans son art, n'auroit pas dû faire admirer de près » des détails qui alloient être en *pure perte pour les spectateurs*, » aussitôt que la statue seroit élevée ».

M. de Jaucourt, au mot *Phidias*, dit que *magnificentia* signifie *grande maniere*. Je suis toujours fâché de me rencontrer si peu avec cet habile littérateur; mais que faire? je suis artiste, & je ne puis pas voir de grande maniere à traiter de petits objets, qui ne seront pas même vus quand l'ouvrage sera placé. Tels étoient les dieux, les amazones, & les petits géants ciselés sur le bouclier de la déesse.

(11) *Page* 12. On trouve dans l'Encyclopédie, tome 14, page 852, qu'Isabelle d'Est possédoit à Mantoue cette fameuse *statue de l'Amour de Praxitele*, & qu'elle avoit aussi l'admirable Cupidon endormi de Michel-Ange; que ce Cupidon étoit *son chef-d'œuvre, & qu'on ne pouvoit le considérer qu'avec des transports d'admiration.* M. de Jaucourt, auteur de l'article, cite les Mémoires du président de Thou.

Ces *Mémoires* en font mention sous l'année 1573. Ils disent que » de Thou, qui avoit un goût fort vif (*) pour les beaux » arts, après avoir considéré curieusement de tous les côtés *le* » *Cupidon de Michel-Ange, lui & sa compagnie* avouerent

(*) Ces paroles semblent prouver, contre l'*opinion commune*, que de Thou n'est point auteur de ces Mémoires, parcequ'un homme aussi honnête ne dit pas qu'il a le goût fort vif. Voyez l'Avertissement pour les mémoires, page 4, Londres, 1734.

» tous d'une voix, qu'il étoit infiniment au-dessus de toutes » les louanges qu'on lui donnoit. *Cependant, après que de* » *Thou & sa compagnie* eurent resté quelque temps dans une » admiration qui alloit jusqu'à la surprise, *on montra l'autre* » *Cupidon ;* alors toute la compagnie, comparant l'un avec » l'autre, eut honte d'avoir jugé si avantageusement du pre- » mier, *& convint que l'ancien paroissoit animé, & le nouveau* » un bloc de marbre sans expression ».

Ce trait, s'il n'est pas un conte, est un monument curieux du défaut de connoissances dans les personnes qui ont *un goût fort vif pour les beaux arts.* Si le Cupidon moderne paroissoit alors un bloc de marbre sans expression, il devoit paroître tel *à un goût fort vif* qui n'auroit pas vu le Cupidon antique. L'homme d'*un goût fort vif* ne fait de comparaison qu'entre certains degrés de finesse & de vérité; jamais il n'en fait de l'ouvrage *animé au bloc de marbre.* Mais la premiere figure étant de Buonarotti, il falloit la trouver infiniment au-dessus de toutes les louanges qu'on lui donnoit : l'autre étoit d'un ancien statuaire grec; il falloit bien qu'au risque de déraisonner, elle réduisît *au bloc de marbre* l'ouvrage moderne. Le chef-d'œuvre de Michel-Ange n'être qu'un bloc de marbre sans expression, dans le même instant & par les mêmes juges qui le trouvent *infiniment au-dessus de toutes louanges !* Quels connoisseurs! quel goût vif!

Cela s'écrit pourtant, & des littérateurs le copient, sans appercevoir que, d'après cette décision, on pourroit conclure que Michel-Ange étoit un ignorant statuaire, qui, pour *chef-d'œuvre,* n'avoit produit *qu'un bloc de marbre sans expression.*

Si nous joignons à ce trait *l'instante priere* que fit Michel-Ange à la comtesse Isabelle, qu'on ne montrât le Cupidon antique qu'après avoir montré le sien, afin que la supériorité des anciens sur les modernes fût mieux démontrée, nous trouverons une autre absurdité : car est-il vraisemblable qu'un artiste

comme Michel-Ange ait conseillé, quelque modeste qu'on le suppose, le moyen d'avilir son propre ouvrage ? Tous ces petits contes passent de livre en livre, & sont avidement saisis par une foule de lecteurs. Mais s'il étoit vrai, ainsi qu'*Ascagne Condivi* l'assure, que le prétendu Amour de Praxitele fût celui que Michel-Ange fit en secret, & à qui il cassa un bras, pour montrer ensuite aux Romains qu'un moderne pouvoit faire une aussi belle figure d'enfant que les anciens, où en seroit le conte inepte inséré dans les Mémoires du président de Thou ? *Condivi* étoit contemporain de Michel-Ange, son éleve & son ami. C'est dans la vie de ce grand artiste qu'il rapporte le fait : elle fut imprimée du vivant du maître, en 1553, & Condivi le prend à témoin de ce qu'il avance. Michel-Ange mourut en 1564, âgé de 88 ans.

M. de Jaucourt, très éclairé dans les belles lettres, assure que l'Amour antique étoit celui que Praxitele avoit donné à la courtisane Phryné. Ce littérateur estimable a sans doute des garants certains de son assertion : autrement il n'eût hasardé que des conjectures. Ses garants ou témoins sont les épigrammes de l'Anthologie qu'il a oublié de faire comparoître. Nous suppléerons à ce manque de formalité, & nous verrons si elles fourniſſent la preuve qu'il faut à M. de Jaucourt.

Les Mémoires du président de Thou disent bien que cet Amour étoit » un monument antique, tel que nous le repré- » sentent tant d'ingénieuses épigrammes que la Grece, à l'envi, » fit autrefois à sa louange » : mais ils ne disent pas que c'étoit celui de Praxitele. Quand ils le diroient, l'autorité d'aussi mauvais juges que l'étoient M. de Thou & les personnes qui l'accompagnoient, seroit trop foible pour y avoir égard.

Tant d'ingénieuses épigrammes sont réduites à quatre ; les autres, faites aussi sur des amours, n'ont pas celui-ci pour objet. Voici ces productions ingénieuses.

» Courbant sa tête altiere sous mon joug, Praxitele m'a travaillé

» travaillé de ſes mains captives ; car il m'a fait, en jettant en » fonte moi-même l'amour caché au fond de ſon cœur, & » m'a donné à Phryné pour prix de ce même amour, & » Phryné à ſon tour a mené l'artiſte aux pieds de l'Amour. » N'eſt-il pas juſte en effet que l'Amour ſerve de préſent à » l'Amour ?

» Praxitele a exprimé l'amour qu'il reſſentoit, d'après le » modele gravé dans ſon propre cœur. Il m'a donné à Phryné » pour prix de moi-même ; & ce ne ſont plus mes fleches qui » domtent les cœurs, ce ſont les regards mêmes de ceux qui » me voient.

» Praxitele m'a donné à Phryné ; il a donné l'Amour pour » l'amour, un dieu à une mortelle, & il a reçu un dieu en re- » tour. Elle n'a pas oſé refuſer l'artiſte, car elle a craint que » le dieu ne prît les armes en faveur de l'art ; & ce n'eſt plus » l'Amour né de Cypris qu'elle redoute, mais celui né de » Praxitele, ſachant que ſon art en eſt la mere.

» Les Theſpiens ne révéroient que l'Amour, fils de Cy- » thérée ; ils n'en connoiſſoient point d'une autre origine : » mais Praxitele en a connu un autre ; celui qu'il a vu chez » Phryné, & qu'il lui a donné pour prix de ſes tendres deſirs ».

On demande aux artiſtes & aux vrais connoiſſeurs ſi Bouchardon & Pigalle euſſent été flattés d'une épigramme ſur l'Amour de l'un, ou ſur le grouppe de l'Amour & l'Amitié de l'autre, où l'on auroit dit, en ſuppoſant qu'ils étoient amoureux quand ils firent ces beaux ouvrages :

Ne ſoyez point ſurpris que ce marbre animé
Préſente de l'Amour une image fidele :
L'artiſte, en le faiſant, par lui fut enflammé,
Et dans ſon propre cœur il a pris ſon modele.

Si nos deux artiſtes euſſent répondu : Vos vers nous font bien de l'honneur ; mais ils nous en feroient davantage s'ils

disoient par quel moyen ce marbre est animé; nos deux artistes eussent fait une bonne réponse. En effet, de pareils éloges ne montrent que l'esprit du poëte, & ne disent pas un mot des beautés de l'ouvrage, de l'attitude, de l'action, de l'expression, du dessein, &c. Comment donc M. de Jaucourt a-t il vu dans les épigrammes de l'Anthologie, que le Cupidon de Mantoue étoit celui de Praxitele? & à quel signe M. de Thou a-t-il aperçu que c'étoit celui dont elles font mention? La premiere de ces épigrammes dit que la statue étoit de bronze; celle de Mantoue en étoit-elle? signe encore fort équivoque, puisque d'autres sculpteurs que Praxitele pouvoient avoir fait des Amours de bronze. Et pourroit-on me dire, ces *ingénieuses épigrammes* à la main, comment on reconnoîtroit, par leur moyen, la statue de Cupidon sur qui elles ont été faites?

Le foible appui des épigrammes ne doit pas le disputer un instant à l'autorité de Pausanias, qui, en le regardant comme historien, méritoit d'être consulté.

Pausanias, qui écrivoit plus de cent ans après la mort de Pline, nous apprend que le Cupidon de Praxitele qu'on alloit voir à Thespies, & que, par un tour assez adroit, Phryné obtint du statuaire amoureux, étoit de marbre pentélique; qu'après avoir été enlevé, rapporté, & encore une fois enlevé, il fut enfin consumé à Rome dans un incendie. (Paus. l. 9, c. 27.) Il faut joindre à son autorité celle de Pline même, qui place ce Cupidon au rang des statues de marbre; & nous verrons qu'ayant été consumé avant l'année 927 de Rome, dans laquelle Pausanias écrivit son voyage de la Grece, il n'étoit pas possible que cette figure fût à Mantoue l'année 1573 de Jésus-Christ. L'impossibilité n'est guere fondée que sur plus de 1420 ans.

Avec moins de précipitation, M. de Jaucourt auroit pu lire dans Pausanias, à l'endroit cité, que, de son temps, le Cupidon que l'on voyoit à Thespies étoit de Ménodore, statuaire

athénien, qui le fit à l'imitation de celui de Praxitele. Rien alors ne l'eût empêché de le transporter à Mantoue, & de le supposer de bronze.

(12) *Page* 12. Observons en passant qu'il y a dans l'Encyclopédie un article fort curieux concernant la Vénus dite de Médicis. » La Vénus de Médicis est, disent les *curieux* qui » l'ont vue dans le palais ducal de Florence, le plus beau » corps & le plus bel ouvrage du monde. Cette incomparable » statue a la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; elle » porte la main droite au devant de son sein, mais à quelque » distance; de l'autre main elle cache, & cependant sans y » toucher, ce qui fait la distinction des deux sexes. Elle se » penche doucement, & semble avancer le genou droit, afin » de se cacher mieux, s'il lui est possible. La pudeur & la mo- » destie sont peintes sur son visage avec une douceur, un air » de jeunesse, une beauté & une délicatesse inexprimables. Son » bras rond & tendre s'unit insensiblement à sa belle main, sa » gorge est admirable; &, pour tout dire, si le vermillon & » la voix ne manquoient pas à cette statue, ce seroit une par- » faite imitation de la plus belle nature ». (Article *Vénus de Médicis*.)

L'artiste qui ne conviendroit pas que la Vénus de Médicis est un des beaux monuments de la sculpture grecque, seroit obligé de dire les défauts qu'il y trouve, sous peine d'être regardé comme un détracteur insensé des plus beaux ouvrages: ce n'est donc pas tant sur cette statue que portent les observations suivantes, que sur la description qu'on vient de lire.

1°. *Les curieux* ne sont pas toujours des juges propres à constater le mérite d'une figure qui seroit *le plus bel ouvrage du monde.*

2°. Celle-ci n'a pas seulement la tête un peu tournée vers l'épaule gauche; mais en regardant la figure & les deux épaules en face, on voit la tête entièrement de profil.

3°. La Vénus de Médicis ne ſemble point *avancer le genou droit, afin de ſe cacher mieux s'il lui étoit poſſible.* La poſition de ſes jambes & de ſes genoux eſt naturellement celle des jambes & des genoux d'une femme, qui, n'ayant pas les hanches conſtruites comme celles de l'homme, a les genoux rentrés; ce qui paroît ſur-tout quand elle ſe tient debout, un peu ſurbaiſſée, & qu'elle porte ſur une jambe & plie l'autre. Si le ſtatuaire eût voulu qu'elle cherchât à ſe cacher avec ſon genou, il eût fait ce genou plus preſſé contre l'autre, & le pied moins reculé & moins en dehors. Il n'y a qu'à faire poſer tout ſimplement une femme bien faite, la reſſemblance avec la Vénus ſera frappante; la poſition naturelle d'un homme ſeroit bien différente.

4°. Que ſignifie *la beauté & la délicateſſe inexprimables de ſon viſage?* Cela veut-il dire que M. de Jaucourt ne peut l'exprimer? Je ne le crois pas: un homme d'autant de mérite, qui écrit ſi bien, peut exprimer la beauté qu'il voit; & ſans aller à Florence, il eût pu conſulter un aſſez beau plâtre de la Vénus, dans notre Académie. Je crois qu'il ſe tromperoit, s'il entendoit que l'art ne peut rien exprimer d'auſſi beau que cette tête, parceque l'exemple du contraire ſe voit dans quelques autres belles ſtatues, ſoit antiques, ſoit modernes

5°. *Le bras rond & tendre qui s'unit inſenſiblement à ſa belle main*, peut bien être l'expreſſion d'un curieux: mais ce ne ſeroit ni celle d'un connoiſſeur, ni celle d'un artiſte. Les bras de la Vénus ſont modernes juſques aux coudes, & en tout ils ſont inférieurs au reſte de la figure. Leur union avec les mains pourroit être deſſinée avec plus de grace, ſans ceſſer d'être naturelle, & les mains pourroient être auſſi plus belles.

6°. *Sa gorge eſt admirable*, eſt une phraſe de quatre mots, qui ne donne aucune idée de la forme & de l'âge de cette gorge. Ce n'eſt point celle de la premiere jeuneſſe, mais celle d'une femme faite & bien faite. *Elle a déja*, comme le remarque

Winckelmann, *plus d'étendue & de plénitude que celle d'une jeune fille.* Si M. de Jaucourt eût vu celle d'une Dlle M..... à l'âge qu'elle m'a servi de modele, il auroit une piece de comparaison qu'il pouvoit cependant rencontrer ailleurs, soit dans quelques statues de jeunes filles, soit dans de beaux tableaux.

Je ne vois rien qui, pour le caractere général, me retrace la beauté de ce modele vivant : les graces & la simplicité du trait y surabondoient pour former le plus rare & le plus beau corps de femme que l'œil ait jamais pu voir. Cette fille étoit, à l'égard de la Vénus antique, ce qu'est celle-ci comparée à une belle statue de femme comme on en voit. Puget ne l'eût peut-être pas décrite : mais son Andromede, en y supposant plus de finesse, de correction, de ce douillet en un mot qui la caractérise, son Andromede me la représenteroit. Je n'ai vu que deux matinées ce modele, dont je me servis pour étudier la statue qui s'anime dans les bras de l'amoureux Pygmalion, son auteur.

7°. *Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue*, seroit-elle encore une statue ? Ne cesseroit-elle pas dès l'instant, comme celle de Pygmalion, d'être statue ? Au lieu d'être encore *une parfaite imitation de la plus belle nature*, ne seroit-elle pas la nature même, c'est-à-dire une personne vivante ? Misson, de qui cet article est visiblement copié, ne dit point : » Si le vermillon & la voix ne manquoient pas à cette statue, » ce seroit une parfaite imitation de la plus belle nature ». Il dit simplement : » Il ne lui manque que la voix & le vermillon. ... » En un mot, ce rare chef-d'œuvre est une parfaite imitation » de la plus belle nature ». Ce n'étoit pas la peine de changer cette fin, &, d'une idée simple & raisonnable, en produire une dont on n'en peut pas dire autant.

M. de Jaucourt dit quelque part : » Nos artistes (il nomme » les peintres, cela est égal) devroient bien profiter de l'exem- » ple d'Athénion, pour ne pas négliger les belles-lettres, dont » la connoissance est si propre à rendre leurs travaux recom-

» mandables ». Dans le passage qui occasionne cette remarque, il ne s'agit pas de belles-lettres. Le mot *eruditio*, que Pline emploie, ne signifie là que le savoir & l'habileté d'Athénion dans la peinture : mais le conseil n'en est pas moins bon. Cependant, si M. de Jaucourt eût pensé qu'ailleurs le naturaliste appelle *erudita operatio* le travail industrieux des araignées, lesquelles ne se piquent pas de belles-lettres, je crois qu'il auroit mieux choisi pour appuyer son instruction, attendu qu'un habile coloriste n'est pas nécessairement un *exemple* à suivre en fait de belles-lettres, mais bien en beau coloris, & que c'est du coloris d'Athénion que parle Pline.

(13) *Page* 12. Voilà sans doute encore un de ces endroits qui font dire que Pline étoit » un grand connoisseur, & qu'il a écrit » de l'art, comme auroit pu faire un artiste qui auroit eu son » génie ». On va voir qu'il n'y a rien là qui marque la connoissance de l'art. Tous les passants qui ont de la sensibilité, connoisseurs & autres, disent en voyant le Milon & l'Andromede de Puget, *Ce n'est pas du marbre, c'est de la chair*; & l'homme de bon sens & l'artiste riroient de celui qui prononceroit que chaque passant est connoisseur.

Pline, il est vrai, s'exprime ici comme un artiste : c'est que, dans les parties de l'art dont la connoissance appartient à tous les hommes, l'artiste s'exprime comme tous les hommes ; c'est que chaque lecteur d'Homere, s'il a du sens & de l'énergie, dira en mille endroits de l'Iliade, *Ce n'est pas de la versification, c'est la nature ;* & qu'un poëte, pour louer Homere, ne s'exprimera pas autrement.

D'ailleurs, sans vouloir déprimer un ouvrage qui n'existe plus, & qui pouvoit être beau, ne peut-on pas dire que cette partie de l'art que Pline loue ici, n'est pas même négligée dans de médiocres ouvrages ? L'artiste commun ne peut se dispenser de marquer l'impression des doigts sur la chair, quand la nature en offre l'effet, & que le sujet le demande. Si le peintre & le

ſtatuaire ne faiſoient paſſer dans leurs ouvrages une vérité dont l'imitation eſt auſſi aiſée qu'elle eſt indiſpenſable, il faudroit les regarder comme des ouvriers ineptes ; or, ce qui eſt ſeulement au-deſſus de l'ineptie ne mérite pas tant d'éloges : celui que Pline fait ici ſeroit donc fort équivoque, s'il n'avertiſſoit que l'ouvrage *fut loué à Pergame*. D'où il réſulte que Pline répete un jugement déja prononcé, ſa phraſe ſignifiât-elle que le travail du grouppe exprimoit bien la chair. L'écrivain nous apprend que l'ouvrage eut de la réputation, il ne veut pas qu'on s'y méprenne ; il dit : *Laudatum eſt ſymplegma, ſignum nobile, digitis corpori veriùs quàm marmori impreſſis.* » Ce grouppe » excellent fut loué par l'expreſſion des doigts imprimés plutôt » ſur un vrai corps que ſur du marbre ». C'eſt comme s'il diſoit : » Je ſuis l'écho, l'organe, qui tranſmet à la poſtérité la répu- » tation d'un grouppe de marbre que je n'ai pas vu, ou qui » n'exiſte plus ; j'ai lu ou entendu dire ce que j'en écris, & je » vous rapporte fidélement par quel mérite cet ouvrage avoit » acquis ſa réputation ». Comment ſe peut-il que des hommes habiles aient tant lu Pline, & qu'ils ne l'aient pas entendu, ſur-tout quand il eſt auſſi clair ?

S'il faut être vrai, s'il faut entendre un écrivain par lui-même, je demande au lecteur ce qu'il entend par ceci : » Il y » a là un pigeon admirable qui boit, & dont l'ombre de la tête » obſcurcit l'eau ». *Mirabilis ibi columba bibens, & aquam umbrâ capitis infuſcans.* (l. 36, c. 25.) Quand on s'amuſe à remarquer une ombre portée par un corps ſur un autre corps, effet des plus communs dans la peinture, ainſi que dans la nature, effet dont l'imitation eſt indiſpenſable au peintre le plus médiocre, écrit-on de l'art comme auroit pu faire un artiſte de génie ? M. de la Nauze a la complaiſance de faire obſerver que ce pigeon étoit en moſaïque ; comme ſi la moſaïque n'étoit pas la copie d'une peinture, ou plutôt une peinture elle-même, & qu'elle ne dût pas imiter les ombres, ainſi que les lumieres.

Et puis ce pigeon étoit exécuté sur le pavé d'une salle à manger, où l'on avoit aussi représenté quelques ordures, comme si elles n'eussent pas été balayées après le repas ; ce qui étoit peut-être de bon goût : en tout cas, cela pouvoit tromper à cause du peu de saillie supposée aux objets. Mais croira-t-on que ce pigeon, & d'autres qui étoient également figurés à plat sur un pavé, faisoient une pareille illusion, & que même ils ne produisoient pas des points de vue ridicules, dont l'œil étoit blessé ? Si on voyoit ces sortes de merveilles ailleurs que dans un livre, on pourroit modérer son admiration ; & certainement on la modéreroit, si, par exemple, ce pigeon & son ombre venoient d'être faits en France. Mais c'est dans Pline qu'on lit que le très célebre Sosius exécuta cet ouvrage dans une salle de festin à Pergame, & le trait d'érudition fait disparoître le mauvais choix du sujet. Supposons que l'ouvrage soit moderne, on craindroit d'écraser ce pigeon qui ne se rangeroit pas ; & tout en admirant le travail, on blâmeroit le défaut de convenance. Cette mosaïque est, dit-on, depuis plusieurs années à Rome, où elle appartient présentement au pape. Ainsi l'on peut, dans cette ville, juger le talent du très célebre artiste.

Notre historien des arts est loin ici de vouloir en imposer ; il ne s'attribue l'avis, les lumieres, le travail de qui que ce soit, pour s'en orner ensuite, comme du fruit de ses connoissances profondes & universelles. S'il eût employé cet odieux manege, il faut croire que des savants eussent depuis longtemps fait tomber le masque. Les anciens, qui ne manquoient pas de parasites du talent d'autrui, avoient aussi des hommes qui faisoient justice de ces ames viles en les livrant à la risée publique.

Donnez au vrai mérite le discernement, la prudence & la fermeté, ôtez-lui l'extrême cupidité & les prétentions outrées, il ne se laissera point avilir. Si des méchants accrédités peuvent

le faire souffrir, au moins sera-t-il honnête, & vous aurez fait disparoître une foule de maux & de sottises. Hommes de génie, hommes vertueux, choisissez ou de l'avilissement ou de la haine d'un ignorant titré; ou choisissez votre patron, si vous en voulez un qui ne vous avilisse pas: les bienséances sociales vous disent assez qu'il faut également fuir l'autre extrémité: mais n'oubliez pas que le grand Corneille eut le courage de ne point vendre le Cid au cardinal de Richelieu, justice qui lui valut beaucoup de gloire & la haine du ministre; mais jettez un voile sur son épître à M. de Montauron.

Si, dans le nombre de ces notes, il se trouvoit des idées qui parussent se répéter, c'est peut-être qu'elles répondroient à d'autres idées qu'on ne s'est pas lassé de reproduire dans plusieurs écrits sous différentes formes. J'ajoute à celle-ci que, si le Céphissodore dont il est parlé dans le texte est le même que nomme Plutarque, il paroîtroit que Praxitele fut beau-pere de Phocion, puisque ce général athénien épousa en premieres noces *la sœur de Céphissodore, excellent sculpteur.* Voyez Plutarque, *vie de Phocion.*

(14) *Page* 14. M. de Jaucourt, au mot *Scopas*, dit à propos de ces figures: *Ce morceau, selon toute apparence, avoit été traité en bas-relief.* S'il faut s'en rapporter aux apparences, il ne paroît pas bien décidé que ces différentes figures fussent un bas-relief, parceque Pline se seroit apparemment servi de quelque expression capable de nous l'apprendre. On ne parle jamais d'un bas-relief, espece particuliere de sculpture, sans le nommer spécialement, à moins qu'on ne soit fort inexact & fort inattentif aux différents procédés de l'art: *car un bas-relief est autre chose que l'art de mouler.* Veut-on que toutes ces figures de Scopas fussent renfermées dans un bas-relief? Je ne le disputerai pas: je profiterai seulement de l'occasion pour observer l'idéal & la composition de quelques bas-reliefs antiques, dont je ne vois pas que nos écrivains des beaux arts aient parlé.

Aucun artiſte, aucun connoiſſeur inſtruit, aucun antiquaire, n'ignore l'exiſtence des ouvrages dont je vais faire mention: mais pluſieurs perſonnes qui ont lu ou entendu dire que les anciens ſont nos maîtres en tout, ont beſoin d'être détrompées; il eſt à propos de leur prouver que cette regle a, comme toutes les autres, ſes exceptions. Je n'indiquerai que deux ou trois de ces bas-reliefs ridicules.

Dans l'un, Cérès, le flambeau à la main, court les champs pour chercher ſa Proſerpine, que Pluton enleve à deux pas de Cérès, & qu'il va placer dans ſon très petit char conduit par Mercure. Les chevaux ſont déja au grand galop, quoique perſonne encore ne ſoit dans cette voiture commode, & ils menent l'équipage dans les enfers à Pluton, qui, aſſis ſur ſon trône infernal, à quelques pouces de là, *ſe plaint*, dit-on, *à Mercure d'être le ſeul des dieux qui ne ſoit pas marié*. Des nymphes, des naïades, Minerve, Diane, Vénus, n'y ſont pas oubliées; c'eſt un plaiſir de les y voir pêle-mêle, ajouter encore à l'incohérence amphigourique de cette compoſition; car tout eſt ſur un ſeul plan. Le morceau eſt à Rome au palais Mazarin.

Dans un autre bas-relief, vous verrez Minerve qui dit à Perſée d'aller délivrer Andromede, que lui Perſée délivre à l'autre bout du tableau. Au milieu de ces deux Perſées vous aurez le plaiſir de voir naître Vénus du ſein des ondes: ſa gorge & ſa taille ſont d'une fille faite, à la vérité: mais les dieux & les déeſſes, quand il leur plaiſoit, ne paſſoient point du maillot à la puberté; ils naiſſoient adultes. Deux tritons portent la mere des Amours ſur une coquille, comme les ſoldats portoient l'empereur ſur un bouclier; idée cependant tout-à-fait ingénieuſe, & qui caractériſe l'empire de Vénus dans l'univers: mais deux Amours, plus gros que leur mere, terminent la fête & la gâtent, en ſe tenant fort adroitement chacun ſur le bout de la queue d'un triton. Ces trois ſujets, ſavoir, Perſée qui doit délivrer Andromede, Vénus portée ſur une conque,

& Perſée qui délivre Andromede, ſont ſur le même plan, & toutes les figures ſe touchent. L'ouvrage eſt au palais Mathei.

Dans un autre, vous verrez Mercure qui invite une ombre deſcendue de la barque, à faire à pied le reſte du trajet; & tout à côté de Mercure, vous verrez encore Mercure qui conduit une autre ombre. Ce morceau eſt au palais Barberin.

Notez bien toujours que je ne parle pas de l'exécution, qui par fois eſt très bonne dans ces miſérables compoſitions. Cependant, ſi un ſculpteur en produiſoit aujourd'hui de pareilles, on loueroit le travail, & on donneroit à l'auteur un attelier aux *petites-maiſons*. Compoſez & raiſonnez un bas-relief comme celui que vous voyez dans le premier tome de l'*Antiquité expliquée*, planche 48; exécutez-le parfaitement bien, ſi vous pouvez: mais n'allez pas le dire à Rome, où l'original eſt révéré; car on s'y moqueroit, comme de raiſon, de votre eſprit en démence. N'allez pas non plus y dire qu'au Vatican, dans la chapelle Sixtine, Michel-Ange a peint Adam & Eve que le diable invite à manger la pomme, & que tout auprès, dans le même tableau, de la même proportion, un double Adam & une autre Eve ſont chaſſés du jardin par un ange, lequel fait grouppe avec le diable entortillé à l'arbre de la ſcience. Tout cela vous feroit traiter de miſérable épilogueur.

Le ſiecle eſt éclairé ſans doute, & tous ceux qui jugent nos ouvrages croient l'être auſſi; c'eſt pourquoi vous trouverez mille gens qui vous diront, parcequ'ils l'ont entendu dire à d'autres: *Il faut compoſer des bas-reliefs comme l'antique.* Commencez par connoître l'antique, vous ſaurez en quoi il eſt bon à ſuivre, & vous ceſſerez d'exalter ſans diſcernement & ſans diſtinction des ouvrages qui, à des égards, vous feroient pitié, ſi c'étoit nous qui les fiſſions. Vous ſentirez alors que la critique hardie, éclairée, n'eſt point une ſatire, & qu'elle porte la lumiere où des éloges ſouvent faux, ſouvent jettés au

haſard, ne laiſſent que l'obſcurité de l'ignorance & de la déraiſon. C'eſt à l'art à enſeigner l'art.

Cependant on pourroit m'oppoſer un paſſage de Philoſtrate; où Apollonius, regardant des bas-reliefs dans un temple, dit à Damis: » Pour ces ouvrages, nous ne dirons pas » qu'ils ſont ſeulement de fonte, puiſqu'ils reſſemblent à des » tableaux; nous ne dirons pas non plus que ce ſont des ou» vrages de peinture, puiſqu'ils ſont de métal; mais que ce » ſont des ouvrages d'un homme habile dans l'art de fondre » les métaux & dans celui de peindre ». Voilà donc le bas-relief jugé, cent trente ans environ après Pline, comme ayant l'intelligence de la peinture: preuve bien forte contre mon opinion.

J'ai, comme un autre, un peu lu Philoſtrate, qui avoit logé quatre ans chez le peintre Ariſtodeme pour acquérir des connoiſſances dans la peinture, & j'ai le déplaiſir de voir qu'il n'en avoit pas beaucoup profité. Son livre ſur les tableaux ne fait nulle part ſoupçonner que l'auteur de cette déclamation, ſouvent puérile, connût les reſſorts, l'intelligence & la grande magie de l'art. C'eſt même un de ces livres qu'il faudroit ôter d'entre les mains de certains profanes: il pourroit leur ſervir à prouver que la peinture ancienne n'avoit pas encore montré ce que l'Italie a développé ſupérieurement dans la ſuite. Revenons à nos bas-reliefs de Philoſtrate.

Cet écrivain avoit dit un peu plus haut, en parlant des mêmes ouvrages qui repréſentoient les exploits d'Alexandre & de Porus: » Les éléphants, les chevaux, les ſoldats, les » boucliers & les caſques, étoient de cuivre, d'argent, d'or » & d'airain noir; les épées, les javelots, & les autres armes » ſemblables, étoient de fer: on y remarquoit toutes les qua» lités d'un excellent tableau; par exemple, d'un des meil» leurs de Zeuxis, de Polygnote ou d'Euphranor, artiſtes

» qui ſavoient repréſenter les ombres, le relief, les enfonce-
» ments, &, pour ainſi dire, donner la vie à leurs figures.
» Ces différentes matieres s'étoient, par la fuſion, unies &
» mêlées, enſorte qu'elles faiſoient l'effet des couleurs ».
(Philoſtrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, traduct. imprimée à Berlin, 1774.)

Le bouclier d'Achille ſert ici de modele à Philoſtrate; mais il ne fait pas attention que l'artiſte d'Homere eſt un dieu. Ce qui, dans le poëte, a le privilege de l'invraiſemblance, n'eſt qu'un objet de ridicule chez le ſophiſte, qui obſerve que des peintres qui donnoient, *pour ainſi dire, la vie à leurs figures*, ſavoient *repréſenter les ombres*.

Laiſſant à part le mauvais raiſonnement de Philoſtrate, la reſſemblance qu'il trouve de ces bas-reliefs avec des tableaux paroîtroit ſignifier que la peinture alors étoit, en général, entendue comme les bas-reliefs, *& vice verſâ*. Ainſi les éloges que quelques anciens ont pu faire des bas-reliefs qu'ils voyoient, ne peuvent avoir été fondés que ſur l'idée qu'ils avoient de leur perfection, mais ne prouvent pas que ces ouvrages égalaſſent, pour l'entente, par exemple le bas-relief de l'Algarde repréſentant Attila.

Si Philoſtrate, dont on a imprimé avec prédilection la préface dans le Tréſor des Antiquités grecques, eût paſſé quatre ans chez un ſtatuaire, il faut croire qu'il y eût appris à déraiſonner ſur la peinture. Chez ſon peintre & ſon hôte Ariſtodeme il apprenoit que la ſculpture ne peut exprimer ni la fureur, ni la triſteſſe, ni la joie, tandis que, même avec une ſeule couleur, la peinture y réuſſit, car elle fait voir les ombres. Que voulez-vous demander à un connoiſſeur qui en eſt là? Que voyez-vous autre choſe dans ſon jugement d'un bas-relief, que de l'eſprit qui fait une phraſe par jeu & par antitheſe? Pour ſon petit-fils, c'eſt un diſcoureur, un ſophiſte encore plus renforcé que ſon aïeul. Calliſtrate, qui a auſſi décrit

quelques ſtatues, paroîtroit avoir plus d'intelligence de la ſculpture; mais un jeu d'eſprit continuel, une imagination échauffée ſur des riens, prouvent qu'il étoit auſſi loin que les deux autres des vraies connoiſſances de l'art.

(15) *Page* 14. La Vénus de Praxitele étoit, il n'y a qu'un inſtant, la plus belle qui fût au monde, *in toto orbe terrarum:* & voici pourtant qu'une autre lui eſt ſupérieure en beauté: *Praxiteliam illam antecedens.* Contradiction des plus frappantes, & qu'aucun interprete, que je ſache, n'a fait diſparoître, parcequ'en effet le paſſage, comme il me ſemble prouvé par Pline lui-même, ne peut recevoir une autre interprétation.

Cependant, pour n'être pas obligé de convenir qu'il s'eſt contredit, on a eu recours à une interprétation qui me ſemble peu naturelle. Un ſavant très recommandable, M. Brotier, a ſuppoſé que le mot *antecedens* marquoit ici une priorité de temps, & non une ſupériorité de beauté. » Scopas, dit-il, flo» riſſoit, ſuivant Pline, dans la 87e olympiade, & Praxitele » dans la 104e. Ainſi la Vénus de Scopas a précédé celle de » Praxitele par le temps, & non par le mérite.... Pline n'eſt » donc pas en contradiction avec lui-même ». (Voyez les notes de M. Brotier ſur le 36e livre de Pline, tome 6, p. 409.)

Mais Pline, qui dit, en commençant la 7e ſection, que Scopas le diſpute aux artiſtes dont il vient de parler, *Scopæ laus cum his certat*, fait entendre aſſez clairement que c'eſt du mérite des ouvrages qu'il va entretenir ſes lecteurs, & non de la chronologie. Après avoir dit ailleurs que Scopas parut ſoixante ans environ avant Praxitele, viendroit-il nous répéter ici qu'une Vénus de Scopas étoit faite avant celle de Praxitele? Etoit-ce parceque la Vénus de Scopas ſurpaſſoit par l'ancienneté celle de Praxitele, qu'elle étoit digne d'illuſtrer quelque lieu que ce fût de la terre? ou n'étoit-ce pas plutôt parcequ'elle la ſurpaſſoit en beauté? Pour ſauver à Pline une contradiction, ne voit-on pas qu'on lui prête le propos le plus ridicule? » La

» ſtatue de Scopas étoit digne d'illuſtrer quelque lieu du monde » que ce fût, car elle avoit été faite quelques années avant » celle de Praxitele ».

L'affectation qu'on veut prêter ici à Pline de revenir ſur l'âge de Scopas ſeroit ſupportable, en ſuppoſant que la Vénus de cet artiſte, déja remarquable par des beautés, fût plus ancienne de quelques ſiecles que celle de Praxitele : mais les deux artiſtes étoient contemporains, puiſque l'un pouvoit avoir ſoixante ans, quand l'autre en avoit vingt. Dans un ſiecle où les arts floriſſent, eſt-ce une choſe bien remarquable qu'un ouvrage ait paru vingt, trente, quarante ans avant un autre ?

A quoi bon combattre ſi vivement pour cette contradiction de Pline ? Eſt-ce donc la ſeule qui ſe trouve dans ſon ouvrage ? Sans aller chercher plus loin, l'article même de Praxitele & de ſa Vénus en fournit une, quelque ſens que l'on donne à l'*ante omnia*. Pline vient de dire que la Vénus de Gnide eſt l'ouvrage le plus beau ou le plus célebre de Praxitele ; & quelques lignes après, il dit : *Ejuſdem eſt & Cupido nudus, par Veneri Gnidiæ nobilitate & injuriâ.*

Veut-on encore une autre preuve que Pline ne s'accorde pas toujours avec lui-même ? Il dit, l. 7, c. 38, que la Vénus de Gnide étoit principalement remarquable par la paſſion qu'elle inſpira, & par le prix qu'y mit le roi Nicomede : *Gnidiâ Venere, præcipuè veſano amore cujuſdam juvenis inſigni, & Nicomedis æſtimatione regis.* Si Pline s'en fût tenu à ce jugement, il n'y auroit pas de contradiction dans le *Praxiteliam illam antecedens :* mais le jugement du livre 36 eſt bien différent du livre 7. Auquel faut-il s'en rapporter, & comment démêler ces deux paſſages qui ſe reſſemblent ſi peu ? Tout ce qu'on doit conclure, c'eſt que Pline, qui ſe contredit en parlant d'un même ouvrage, peut, à plus forte raiſon, ſe contredire en parlant d'un autre qu'il lui compare.

Quelqu'un a prétendu que toutes les fois que Pline emploie

le mot *antecedens* pour signifier *supérieur*, il ajoute un mot qui détermine ce sens : comme *antecedens pretio; antecedens divitiis; antecedens dignitate*, &c. ; & que, lorsque ce mot est seul, il signifie toujours antérieur. Les passages suivants, tirés de Pline, prouvent que cette personne s'est trompée.

Sed omnium... potentiam claritatemque antecedunt Prasii. (L. 6, c. 19.) Mais les Prasiens les surpassent tous en puissance & en célébrité.

Resina Cypria antecedit omnes. (L. 14, c. 20.) La résine de Cypre surpasse toutes les autres.

Lucanaque antecedentibus Thurinis. (L. 14, c. 6.) Les meilleurs vins de la Lucanie sont ceux de Thurium.

Universas terras campus Campanus antecedit. (Livre 18, chap. 11.) La Campanie surpasse en fertilité toutes les autres contrées.

Duritatem lapidis antecedens. (L. 36, c. 24.) Il surpasse la dureté de la pierre.

Un très habile & très galant homme, exercé par état à la lecture des écrivains de l'ancienne Rome, eut l'honnêteté de m'écrire, pour me proposer un autre moyen d'accorder Pline avec lui-même. Il convenoit que *tout homme qui connoît tant soit peu le génie de la langue latine*, ne peut, dans la phrase dont il s'agit, donner au mot *antecedens* d'autre sens que celui dans lequel je l'avois expliqué. Il ajoutoit que le savant M. Brotier auroit entendu de même ce passage, s'il n'avoit pas voulu, au moyen d'*une subtilité grammaticale & étymologique*, *sauver à Pline la contradiction un peu trop forte que je lui avois fait appercevoir.* Mais en même temps il tâchoit d'établir que cette contradiction n'étoit qu'apparente ; que Pline n'a pas dit nettement que la Vénus de Praxitele étoit la plus belle, & que la phrase elliptique qu'il a employée peut très bien signifier seulement qu'elle étoit la plus célebre ; qu'il faut donc lire le passage de Pline comme s'il eût écrit : *Ante omnia, & non*

solùm

ſolùm Praxitelis, verùm & in toto orbe terrarum, (inclyta) *Venus*; que ſon interprétation ne pouvoit être regardée comme purement conjecturale, puiſque l'expreſſion qu'il ſupplée au paſſage de Pline eſt préciſément celle que Pline a employée lui-même au livre 34, ch. 8 : » Praxitele fit une ſtatue de bronze » qui égaloit ſa Vénus de marbre, célebre par toute la terre » : *Marmoreæ illi ſuæ per terras inclytæ parem.*

Tel étoit le glaive qui devoit trancher la difficulté : mais je n'en ſuis pas moins perſuadé qu'elle ſubſiſte en ſon entier. En effet, ſi la figure de bronze *égaloit* celle de marbre, c'étoit par ſa beauté; ce fut auſſi par leur beauté que les deux ouvrages devinrent célebres : la célébrité doit être ici regardée comme l'effet, & la beauté comme la cauſe. Pline exprime bien cette cauſe & cet effet, lorſqu'il dit : *Marmore felicior, ideo & clarior.* » Il fut plus heureux à travailler le marbre, » auſſi dut-il au marbre plus de célébrité ». L. 34, c. 8.

Il me ſemble que Pline a renverſé lui-même le moyen que veut employer ſon défenſeur. Dire d'un ſtatuaire qu'il a fait de très beaux ouvrages en bronze, *Fecit ex ære pulcherrima opera* (l. 34, c. 8), & ajouter qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même par ſes ouvrages en marbre, *Marmoris gloriâ ſuperavit etiam ſemet* (l. 36, c. 4), n'eſt-ce pas dire que ces derniers ont une beauté ſupérieure? Citer en même temps un de ceux-ci, non ſeulement comme au-deſſus de tous les autres chefs-d'œuvre de cet artiſte, *ante omnia non ſolùm Praxitelis*, mais encore comme le premier du monde entier, *verùm & in toto orbe terrarum*, n'eſt-ce pas lui aſſigner une beauté excluſive? Si Pline avoit voulu dire ſeulement que la Vénus de Gnide étoit la plus célebre de toutes, ſans entendre qu'elle devoit ſa célébrité à ſa beauté, auroit-il ajouté qu'elle excitoit une égale admiration de quelque côté qu'on la regardât? *Ædicula ejus tota aperitur, ut conſpici poſſit undique effigies deæ... nec minor, ex quâcumque*

parte, admiratio est. L'admiration peut-elle porter sur autre chose que sur la beauté ?

La destruction de la figure de bronze qui fut brûlée sous le regne de Claude, pourroit fort bien avoir occasionné une infidélité dans la mémoire de Pline. Comme cette statue n'existoit plus, celle de Gnide, & l'autre qu'on voyoit à Rome, & qu'il ne dit nulle part qui fût de Scopas, étoient l'objet prochain & immédiat de la comparaison : & de là vient apparemment le mot *antecedens*, & la contradiction.

Qui peut assurer que, pour louer la Vénus de Gnide, Pline, qui copioit si volontiers, n'aura pas consulté quelques Grecs enthousiastes, & que, pour faire l'éloge de l'autre Vénus qu'il voyoit, il ne se sera pas livré à l'exclamation du moment ? A Rome, on devoit dire : *Celle que nous possédons est supérieure à celle de Gnide.* La tête échauffée & troublée par les exclamations des amateurs & des possesseurs, l'écrivain jette leur décision sur son papier ; &, faute de temps pour se relire & se rectifier, la contradiction reste.

Voyons maintenant si les interpretes ont entendu autrement que moi le mot *antecedens* du passage en question. Commençons par les nationaux.

Dupinet traduit : *Surpasse en excellence.*

Rollin : *On prétend même qu'elle l'emportoit sur celle*, &c.

L'auteur du traité de l'opinion : *Elle l'emportoit sur celle*, &c.

M. de Jaucourt : *Elle égaloit en beauté.*

M. Poinsinet : *Supérieure encore à celle*, &c.

M. de Caylus : *Supérieure encore à celle*, &c.

C'est tout ce que je connois d'interpretes françois : aucun n'a traduit *antérieure à celle*, &c. Voyons comment l'ont entendu les étrangers que j'ai pu connoître.

Jean-Baptiste Adriani : *Que l'on croit surpasser en beauté celle*, &c.

Chriſtophe Landino : *Qui l'emporte ſur celle*, &c.
Louis Dominichi : *Elle ſurpaſſe beaucoup celle*, &c.
Philémon Holland : *Laquelle ſemble ſurpaſſer*, &c.
De Heurta : *Préférable à celle*, &c.

Winckelmann : *Fut préférée*, &c. Mais il eſt à propos de placer ici le paſſage entier de cet interprete : *Scopas étoit de l'iſle de Paros : il y avoit à Rome une Vénus de lui, toute nue, qui fut préférée à celle de Praxitele.* Voici le paſſage dans la langue de l'auteur : » Scopas war von der inſul Paros : eine » unbekleidete von ihm, Welche zu Rom war ; vurde des » Praxiteles ſtatue dieſer Gottin vergezogen ». (Hiſt. de l'art, p. 336, Dreſde, 1764).

Ce paſſage eſt retranché dans la ſeconde édition, parceque l'auteur s'apperçut apparemment de la faute qu'il avoit commiſe, en donnant à Scopas un ouvrage que Pline ne lui donne pas ; &, dans ſon énumération des travaux de ce ſtatuaire, il fait diſparoître fort à propos le paſſage & la faute. Encore falloit-il que ce point fût clairement expoſé ſous les yeux du lecteur. J'ai vu d'autres interprétations en langues étrangeres, où le ſens du mot *antecedens* eſt conſtamment le même : mais ne pouvant plus me les procurer, je ne riſquerai pas de les citer de mémoire.

Ce fut en février 1783, qu'à mon ſujet, & à l'occaſion du mot *antecedens*, il s'éleva dans Paris une forte diſpute littéraire. Peut-être régnoit-il des deux côtés une égale perſuaſion de la bonté de ſa cauſe : mais un des partis gâta la ſienne par l'amertume & les *quolibets*. Voyez, ſi vous voulez, le journal de Paris, depuis le 25 février juſqu'au 27 avril 1783. Ce fut trop long-temps abuſer de la patience du public.

Une obſervation qu'on auroit dû faire alors & que perſonne ne fit, c'eſt qu'en ſuppoſant que le mot *antecedens*, dans le paſſage dont il s'agit, eût toujours été mal entendu, & que M. Brotier en eût déterminé le premier le véritable ſens, il

falloit conclure que le paſſage étoit très difficile, & rendre à M. Brotier le tribut d'éloges qu'il méritoit ; mais qu'on n'avoit pas le droit de lancer ſur l'artiſte, qui avoit interprété ce mot comme tous les hommes de lettres l'avoient fait avant lui, les ſarcaſmes indécents qui lui furent prodigués dans cette diſpute, auſſi bien qu'au ſavant qui prit la défenſe de ſa cauſe. Cette réflexion devoit être à portée même de ceux qui ne pouvoient entrer dans le fond de la queſtion.

(16) *Page* 14. On peut réduire à trois queſtions les remarques ſur ce paſſage. Le grouppe de Niobé, tranſporté depuis peu d'années à Florence, eſt-il celui dont parle Pline ? Cet ouvrage eſt-il de la plus belle ſculpture poſſible ? Scopas & Praxitele étoient-ils les plus habiles ſtatuaires poſſibles ? Suppoſons que ce grouppe ſoit le même dont Pline fait mention, & voyons ſi ſon travail peut donner lieu au doute qu'il ſoit de Scopas ou de Praxitele.

Le ſtyle en général eſt grand dans toutes les figures de cette compoſition, principalement dans celle de Niobé. Le ſtyle de l'Apollon Pythien eſt grand auſſi, & très grand ; mais l'exécution de chaque partie de cette figure ſublime eſt de l'étude la plus préciſe, & concourt ainſi à l'éminente perfection. Sans vouloir déprimer le beau grouppe de Niobé, je demande ſeulement à nos habiles artiſtes s'ils voudroient avoir fait le bras & la main dont la mere tient la plus jeune de ſes filles dans ſon giron ; s'ils ſeroient curieux d'avoir gravé, ou plutôt gratté l'eſpece de chemiſe qui eſt ſur le corps de cette petite fille ; s'ils s'applaudiroient d'avoir fait les jambes & tout le bas du vêtement de la mere ; enfin s'ils ſeroient bien aiſes qu'on prît, pour être de leur façon, des draperies exécutées en général comme celles des filles. Mon but & mon intention n'étant pas de rechercher les défauts de cette compoſition, que j'admire pour la grandeur de ſa *maniere*, je n'en fais pas un plus long examen, & je reviens à mon objet.

Il n'eſt pas permis de douter du grand ſavoir de Praxitele ; & l'idée que nous en donne Pline met ce ſtatuaire au-deſſus de ceux dont nous admirons les plus rares chefs-d'œuvre, puiſqu'il a fait une Vénus *qui ſurpaſſoit toutes les ſtatues de la terre.* Ainſi l'Apollon, le gladiateur, le Laocoon, la Vénus de Médicis, &c. &c. &c. pourroient bien être inférieurs aux ouvrages étonnants de Praxitele. Il ne reſte plus qu'à demander à tous les ſculpteurs *de la terre* s'ils aimeroient mieux avoir fait le grouppe de Niobé que les ſtatues précédentes ; & à ſavoir ſi Pline, qui avoit vu le Laocoon, *ouvrage préférable à tout ce qui s'eſt fait en peinture & en ſculpture*, diroit que la Niobé lui eſt préférable. Un homme qui auroit les vraies connoiſſances de l'art ne l'écriroit pas, & conſéquemment il ne mettroit pas en queſtion ſi la Niobé eſt de Praxitele. S'il ne faiſoit que rapporter cette opinion comme un bruit courant, il auroit ſoin, à titre de connoiſſeur qui ne veut pas ſe compromettre, d'avertir que l'ouvrage pourroit bien être des commencements ou de la fin de ce grand artiſte, ou du moins une production dans laquelle il ne s'étoit point ſurpaſſé, au moins pour toutes les parties d'exécution.

Winckelmann s'évertue à exalter les draperies du grouppe de Niobé, qui certainement ne ſont pas des plus belles, quoiqu'il les croie d'une *ſimplicité pure*, & qu'il aſſure que c'eſt *le plus beau monument de draperie que l'antique nous ait laiſſé* ; tandis qu'il parle de la belle Cléopatre, ou nymphe du Belvedere, pour dire ſeulement *que la tête eſt un peu de travers.* (Voyez la traduction de M. Huber, tome 3, p. 167.)

Ailleurs il en dit auſſi deux mots, mais c'eſt pour comparer le coſtume de ſon vêtement à celui de la plus jeune des filles de Niobé : deux objets qui n'ont cependant aucun rapport, puiſque cette petite fille eſt nue juſqu'au-deſſous des feſſes, attendu que ſa prétendue chemiſe n'eſt autre choſe que

de petites rayures sur la peau, qui représentent assez naturellement les déchirures d'une flagellation.

Les artistes & les vrais connoisseurs doivent un peu rire, quand ils voient de pareils jugements où regne une sorte de décousu qui ne se conçoit pas. Ceux qui connoissent la belle ordonnance des plis de la Cléopatre, leur harmonie, leur finesse, leur beau travail, en un mot leur parfaite imitation de l'étoffe représentée, savent aussi que la petite fille de Niobé a deux vêtements, malgré Winckelmann qui nous assure *qu'elle n'a que celui de dessous*, quoiqu'il dût voir l'autre qui est beaucoup plus apparent, & qui lui couvre la moitié inférieure du corps.

Il y a un mot dans cet endroit de Pline, qui, s'il est dit à propos, prouveroit que la Niobé que nous avons n'est pas celle dont il parle. Il dit : *Nioben cum liberis morientem ;* or la Niobé que nous avons n'est point mourante. D'ailleurs la fable ne la fait point mourir ; & on ne doit pas plus dire *Niobé mourante*, que la femme de Loth mourante : les gens ainsi changés de substance, n'étoient pas censés mourir. Peut-être Pline aura-t-il vu une autre Niobé, ou qu'il aura écrit *morientem* par inadvertence. C'est aux savants & aux antiquaires à lever cette petite difficulté. Winckelmann ne s'en est pas chargé, quoique ce fût son affaire, & qu'il ait agité la question de l'originalité de cet ouvrage antique. Il se détermine à croire ce grouppe de Scopas, & dit qu'il y en avoit un autre de Praxitele. Voyez le premier volume de ses *Monumenti inediti*, page 71. Que l'ouvrage soit de Praxitele ou de Scopas, je ne crois pas devoir rétracter ce que j'en ai dit.

Mais voici ce que je crois pouvoir ajouter, & le prendra qui voudra pour un blasphême ou pour un crime de lese-antiquité. Cette plus jeune fille de Niobé, qu'est-elle autre chose dans le marbre antique, qu'une enfant qui s'est jettée dans le giron de

ſa mere pour y cacher elle & ſa frayeur ? J'y vois, à la vérité, un grouppe de deux belles figures ; mais le ſtatuaire l'a regardé ſans doute comme le *nec plus ultrà* de ſon ſujet. Si cet artiſte avoit vu ce que j'ai vu, ſon idée lui eût paru bien commune, &, quoique naturelle, il lui eût donné l'excluſion.

Un vieillard paralytique vouloit ſe ſervir de ſon bâton d'appui pour ſe lever de ſon fauteuil, & la mere d'une petite fille de ſix ans s'avançoit pour le ſoutenir. Le bâton gliſſe, le vieillard retombe ſur ſon ſiege : le dépit que ſa mal-adreſſe lui cauſe contre lui-même ſe peint ſur ſes traits ; & en même temps, par le mouvement naturel que fait un homme qui tombe, le bâton ſe leve, & ſemble menacer la femme qui s'approche. Celle-ci fait un cri, effrayée de la chûte du corps peſant qui peut entraîner avec lui le fauteuil en arriere. Ce cri, ce geſte involontaire, cette expreſſion d'effroi d'un côté, de colere de l'autre, trompent l'enfant. La fleche & l'éclair n'ont pas plus de célérité que le trait ſublime, l'élan ſubit de cette enfant ſi tendre, qui, en s'élançant dans le ſein de ſa mere, croyoit la garantir du prétendu péril. Ses petits bras, ſon corps frêle, elle ſe les repréſentoit d'une aſſez vaſte étendue pour envelopper ſa mere qu'elle croyoit en danger, & qui, avec le malade, partageoit alternativement ſes regards : elle l'eût emportée, cette mere, a-t-elle dit après, ſi elle en avoit eu la force. Voilà ce que ſon ame, ſublime alors, exagéroit ſous nos yeux.

Dans le marbre, Niobé veut, d'une main, cacher l'enfant, tandis que, de l'autre, elle ſoutient en l'air & en avant un pan de ſon manteau. C'eſt ainſi qu'elle croit garantir du courroux des dieux cette enfant réfugiée dans ſon ſein. Dans notre ſcene, l'enfant couvre & protege la mere avec tout ſon corps. Que dire de plus, ſinon que, dans notre heureux grouppe, la mere & l'enfant étoient vêtues de blanc ; approximation favorable, qui aſſimile en quelque ſorte nos perſonnages avec un beau marbre, ou qui, du moins, le rappelle fortement à l'eſprit par la confor-

mité de la couleur : le triomphe du génie ſculptural & pittoreſque eſt de ſaiſir de ſemblables ſcenes. L'artiſte, comme le philoſophe, peut être sûr d'avoir réuſſi, quand, ſuivant l'expreſſion de Fontenelle, il a pris la nature ſur le fait.

Mettez cette idée à la place de l'autre; Apollon & Diane irrités à la place du vieillard. La mere, c'étoit Mme Falconet, ma bru; l'enfant, ma petite-fille de ſix ans; & le vieillard, c'étoit moi-même. Nous l'avons tous vue, cette ſcene rapide; & j'ai dit : Les Grecs nous ont encore laiſſé de quoi moiſſonner avec gloire.

Mes chers confreres, je vous préſente la faucille, & que grand bien vous faſſe. J'ai ſoixante & huit ans, je ſuis paralytique, & je vis encore en 1784. Eh! qui peut aſſurer que long-temps avant les ſiecles dont nous n'avons plus que de foibles lueurs, on ne faiſoit pas de belles ſtatues, & que ces ſtatues ne furent pas anéanties & oubliées ainſi que l'art qui les avoit produites? Notre petit monde a ſubi tant de révolutions! Il peut donc y avoir eu des Niobés compoſées conformément à l'idée que je préſente, ou des traits équivalents, ſoit de l'hiſtoire, ſoit de la fable : car l'une & l'autre occuperent toujours les humains.

Mais, ſans aller nous perdre dans les *peut-être* les plus éloignés, tenons nous-en aux temps connus; & nous y pourrons trouver des enfants qui garantiſſent auſſi ſubitement, & avec la même ſublimité d'expreſſion, leur pere ou leur mere menacés d'un grand danger. Ainſi l'idée que je repréſente n'eſt pas d'une invention nouvelle : le modele s'en trouve dans la nature, & auroit pu être obſervé, ſaiſi, copié par les artiſtes de tous les temps.

(17) *Page 16.* Un quarré qui ſur deux côtés porte 63 pieds de largeur, & dont les deux autres côtés ſont moins larges, ne peut faire un circuit de 411 pieds. Si le texte eſt corrompu, c'eſt depuis fort long-temps, puiſque nous ne voyons pas qu'on l'ait

encore rétabli; car je lis dans le manuſcrit de Pétersbourg, comme on lit par-tout ailleurs, ſoit dans les imprimés, ſoit dans les manuſcrits, *ſexagenos ternos pedes*. Cependant M. Poinſinet vient de changer ce 63 en 163; & dans une note il dit que, deux côtés ayant chacun 163 pieds de largeur, les deux autres avoient chacun 55 pieds & demi. Mais la ſomme de ces quatre meſures étant 437 pieds, ce ſera 26 pieds que M. Poinſinet aura mis de trop, puiſqu'il n'en faut que 411 ſelon le texte. Il a vu l'infirmité & l'a voulu corriger, mais pas aſſez heureuſement. Je la vois auſſi, ſans imaginer aucun moyen d'y remédier; car tant qu'il y aura *breviùs a frontibus*, il ne ſera pas poſſible de s'en tirer avantageuſement pour Pline.

Quand, pour autoriſer le *toto circuitu* du texte, il y auroit eu autour de cet édifice un mur ou un foſſé, comme le dit ſans héſiter le P. Hardouin dans ſa note, la meſure du circuit ou du pourtour n'en ſeroit pas moins de 411 pieds. Je ne crois pas non plus qu'il nous ſoit permis d'augmenter ni de diminuer cette meſure, à moins pourtant que nous ne la trouvions abſurde, ou que nous n'ayons de plus ſûrs mémoires que le texte de Pline, auquel nous ſommes réduits pour toute lumiere. Mais qui a dit au P. Hardouin qu'il y avoit là un mur ou un foſſé?

(18) *Page* 16. Pline, l. 34, c. 8, f. 19, place le ſtatuaire Scopas dans la 87e olympiade: cependant il le fait travailler au tombeau de Mauſole juſqu'après la mort d'Artémiſe, qui arriva la deuxieme année de la 108e olympiade; d'où il s'enſuit que Scopas auroit eu alors 88 ans, ne fût-il né que dans la 87e olympiade. Mais ſuppoſons que, dans cette même 87e olympiade, il eût déja 30 ans, âge où un artiſte peut commencer à devenir célebre, & nous trouverons qu'il pouvoit bien en avoir 112 environ, à la mort d'Artémiſe, arrivée deux ans après celle de Mauſole, qui mourut la deuxieme année de la 106e olympiade, dit Pline lui-même au chapitre 6 de ce livre: c'eſt 28

olympiades après le temps où nous pouvons raisonnablement supposer que naquit Scopas. C'est-là un trop grand âge pour négliger d'en faire la remarque, sur-tout quand c'est l'âge d'un artiste célebre qui travaille à une des sept merveilles du monde. Nous ne voyons nulle part deux sculpteurs nommés Scopas.

Il ne s'agit pas de savoir sur laquelle des deux dates Pline s'est trompé; il est seulement question de ce qu'il dit, & on peut ajouter cette inattention à toutes celles qu'on a déja vues, comme une nouvelle preuve de ses inconséquences. Il copioit un écrivain qui mettoit Scopas dans la 87e olympiade; il en copioit un autre qui le faisoit travailler au tombeau de Mausole: mais il ne réfléchissoit pas sur l'impossibilité de ces deux faits. De Piles fait bâtir, lui, ce tombeau par Alcamene, éleve de Phidias. Il en dit tant d'autres de cette espece, qu'il faudroit trop souvent répéter les répréhensions qu'il mérite. Voilà donc comment on écrit l'histoire de l'art, comment cette histoire trouve des milliers d'approbateurs; & certains de ces approbateurs ne veulent pas qu'on l'écrive mieux!

(19) *Page* 17. On n'entend pas trop ce que pouvoit être ce *prodigieux éclat du marbre*. S'il provenoit du poli, le prodige étoit le même à toutes les statues de marbre poli; si c'étoit la blancheur propre du marbre, il n'y avoit encore rien de bien particulier; si pour conserver cette blancheur & ce poli, les sacristains frottoient souvent la statue, leur propreté ne s'accordoit pas avec l'objet d'une statue, qui est de pouvoir être regardée sans blesser la vue par trop de luisant. Un homme accoutumé à voir & à bien voir de la sculpture, en eût fait l'observation. Il n'y eût pas manqué, si, comme Pline, il se fût moqué de la superstition qui déifioit ceux que les statues représentoient. Quand on a dit, *Deumque faciendo, qui jam etiam homo esse desierit*, » On fait un dieu de celui qui, en cessant de vivre, n'est » même déja plus un homme (l. 7, c. 55.) », on peut laisser

entendre par un mot *que ce prodigieux éclat du marbre* étoit entretenu par les prêtres d'Hécate, & qu'ils en profitoient pour faire croire au peuple imbécille que l'œil des profanes ne pouvoit impunément soutenir l'éclat de cette redoutable divinité.

(20) *Page* 17. Remarquez que Pline met ces Graces de Socrate au nombre des ouvrages *fameux*, & qu'il dit qu'elles n'étoient pas *moins estimées* que l'Hercule de Ménestrate, qu'on *admiroit beaucoup*. Il ne paroît pas qu'il y ait là rien de répréhensible : cependant, si ces Graces passoient pour être de Socrate le philosophe, on trouvera que Pline prenoit à la volée ce qu'il rencontroit, sans trop se soucier de la valeur de ses jugements. Pour ne pas tout donner aux conjectures, appuyons-nous de bonnes autorités, c'est-à-dire des meilleures que nous puissions avoir.

Pausanias, dont les recherches exactes vont quelquefois jusqu'aux plus minutieux détails ; dit au livre premier, ch. 22 : » En entrant dans la citadelle, on trouve devant le vestibule » un Mercure & les Graces attribuées à Socrate, fils de So- » phronisque, celui que la Pythie déclara le plus sage des » hommes ». Il dit ailleurs : » J'ai déja parlé des Graces que l'on » a mises à l'entrée de la citadelle d'Athenes, statues qui ont » été faites en marbre par Socrate, fils de Sophronisque, l. 9, » c. 35 ». Diogene Laërce & Suidas, dont il est inutile de rapporter les paroles, confirment la même opinion, & il paroît par ces témoignages réunis, que c'étoit assez généralement celle de l'antiquité ; elle attribuoit cet ouvrage au philosophe Socrate.

Il ne reste plus qu'une observation à faire, pour juger si cette production pouvoit être comparable à ce *qu'on admiroit beaucoup*, & si on avoit raison de ne la *pas moins estimer*. Socrate, élève de son pere, quitta la maison paternelle & la sculpture à l'âge de dix-sept ans environ, pour se retirer auprès du philosophe Archélaüs. Voyez, & dites si vous croyez qu'à cet

âge un jeune homme puiſſe faire des ſtatues de marbre égales en beauté à celles des grands artiſtes. C'eſt une queſtion dont je ne prends point la déciſion ſur mon compte : mais j'aſſure que ſi Socrate fit ces figures à 17 ans, & qu'elles fuſſent auſſi belles qu'on le dit, il mérite une place diſtinguée ſur la liſte des *enfants célebres*.

Vaſari nous dit auſſi que Michel-Ange, n'ayant pas encore travaillé le marbre, fit, à l'âge de 14 ou 15 ans, la copie d'une tête de faune antique, & que cette copie égaloit l'original. A dix ans, le Bernin fit une tête de marbre, admirée, dit-on auſſi, par les connoiſſeurs. La différence eſt grande entre ces têtes, quelque ſurprenantes qu'elles fuſſent, & un grouppe de marbre peut-être coloſſal, compoſé, drapé, deſſiné, exprimé, étudié enfin d'après le naturel, par un enfant de 16 ou 17 ans. Les études qu'il a fallu faire avant de produire la Vénus de Médicis & les autres chefs-d'œuvre de la ſculpture grecque, n'indiqueroient-elles pas que l'étonnant mérite du jeune Athénien pourroit bien être un peu romaneſque ? Si c'étoit une inſpiration de ſon démon familier, nous n'aurions plus rien à dire : mais Socrate avertit dans Platon, que cet eſprit ne l'inſpiroit que pour le détourner, & non pour le faire entreprendre.

Ainſi le grand nom du philoſophe n'auroit-il pas un peu influé ſur l'ouvrage du jeune artiſte ? Athenes ſe diſtinguoit dans l'art de raſſembler les extrêmes : elle le montra ſur-tout à l'égard de Socrate. L'inſtant d'après la ciguë fut celui de ſa ſtatue faite en bronze par Lyſippe ; & comme de la ſtatue à l'autel il n'y a qu'un pas, Socrate eut auſſi une chapelle. Pourquoi la pénitence de ſes exécuteurs n'auroit-elle pas pouſſé l'enthouſiaſme juſqu'à regarder ſes foibles eſſais en ſculpture comme des ouvrages *admirables ?*

Les Athéniens, qui paſſoient avec tant de chaleur & de légèreté d'une affection à l'autre, érigerent 360 ſtatues d'airain à Démétrius de Phalere ; pluſieurs étoient équeſtres, dit-on, ou

ſur des chars à deux chevaux; elles furent faites en moins de 300 jours : demandez à Pline & à Diogene Laërce, qui le rapportent, ſi c'eſt un conte, & croyez-en ce qu'il vous plaira. Démétrius avoit beaucoup de crédit & de mérite; il falloit bien qu'il eût auſſi des ennemis aſſez puiſſants pour le faire condamner à la mort : mais s'étant ſauvé, leur fureur attaqua ſes ſtatues, jetta les unes dans l'eau, briſa les autres, & fit des pots de chambre de quelques-unes. Soyez ſûrs cependant qu'Athenes enſuite honora la mémoire de l'archonte philoſophe; le tableau de Parrhaſius peignoit ce peuple on ne ſauroit plus juſte. Pour notre Pline, il aura rencontré la tradition concernant les ſtatues des Graces, il ſe ſera peu inquiété de leur véritable auteur, puis il aura très imparfaitement dépoſé le fait dans ſon ouvrage.

Un écrivain cependant qui ne ſeroit pas Pline, & qui voudroit ſe piquer d'exactitude ſur les faits qu'il ſe chargeroit de rapporter, ne prendroit-il pas les meilleures informations concernant l'auteur & le mérite d'un ouvrage qui portoit un ſi beau nom, ſachant d'ailleurs que Socrate avoit été ſtatuaire dans ſa jeuneſſe? Il ſemble que ſi on interrogeoit cet écrivain ſur le fait dont il eſt queſtion, voici à-peu-près ce qu'il pourroit répondre : » Pline eſt ici un mauvais modele; il ne lui » ſuffit pas de dire, en parlant de ces ſtatues des Graces, *Elles* » *ſont d'un autre Socrate que le peintre, elles ſont de lui ſelon* » *quelques-uns* (*Quas Socrates fecit, alius ille quàm pictor: idem,* » *ut aliqui putant*), parceque cette légèreté, cette inattention, » eſt une faute un peu trop forte pour un juge & un hiſtorien » des beaux arts; elle jette une fauſſe idée dans l'eſprit du lec- » teur, ou ne lui en laiſſe aucune. Si Pline ſavoit que ces ſta- » tues étoient réputées pour être du philoſophe, il n'avoit » pas de plus belle occaſion de le dire; ſi, au contraire, il ſavoit » ou croyoit qu'elles n'en fuſſent pas, c'étoit encore ici la place » pour réfuter l'opinion qui les lui attribuoit. Or, il a manqué

» à l'une & à l'autre de ces deux obligations ; je ne puis donc » le regarder ici comme un modele. Je dis même qu'il eſt » propos de cenſurer de pareilles fautes quand on les rencon- » tre. Il faut s'élever contre elles, afin d'affoiblir le crédit des » opinions qui tendent à les préconiſer ; c'eſt oppoſer des di- » gues à l'inondation univerſelle. Il faut, autant qu'il eſt poſſi- » ble, y apporter la modération de la ſaine critique, & éviter » un excès qui pourroit avoir cependant ſon utilité, s'il arrêtoit » l'exceſſive crédulité ; mais gardons-nous toujours de l'un & » de l'autre de ces deux extrêmes ». Voilà, ſi je ne me trompe, ce que diroit un écrivain exact, un homme qui ſe piqueroit d'avoir le ſens droit.

Il y a des gens qui ont écrit ſur l'art autant que Pline, & à qui les particularités de l'art ſont auſſi étrangeres. La connoiſſance de certains traits hiſtoriques eſt cependant ſi néceſſaire pour en écrire, que ſans elle, non ſeulement on jette un louche ſur la plupart des choſes qu'on avance, mais que l'on produit auſſi, ſans l'appercevoir, des jugements tels que pourroit bien être celui qui occaſionne cette note.

Je ne la finirai pas ſans parler d'un académicien qui » poſſé- » doit très bien la profonde connoiſſance de l'antiquité, & cette » critique judicieuſe & ſûre qui étoit le fruit de ſes veilles » , dit le dictionnaire de Moréri. Socrate avoit, dit-on, une patience merveilleuſe à ſouffrir les injures : j'en aurois autant ſi j'étois Socrate ; mais ne pouvant atteindre à cette ſublimité, l'on voudra bien me permettre, au moins, quelques mots d'obſervation.

En commençant la vie du philoſophe, Charpentier dit : » Le pere de Socrate étoit ſculpteur, & ſe nommoit Sophroniſ- » cus ; ſa mere étoit ſage-femme, & s'appelloit Phénarete : le » mérite du fils a ſauvé leurs noms de l'oubli où leur baſſeſſe » les avoit condamnés, & leur a donné l'immortalité qu'ils ne » ſe pouvoient acquérir ».

Il eſt à croire que, ſi le fils de Sophroniſque avoit eu pour pere le bourreau d'Athenes par exemple, notre académicien auroit ſubſtitué quelque terme plus énergique à celui de *baſſeſſe*. Mais n'inſiſtons pas ſur le mot, parlons de la choſe; interrogeons *cette critique judicieuſe, & cette profonde connoiſſance de l'antiquité.* Eſt-ce bien le critique ſavant, judicieux, & qui n'ignoroit pas les noms de tant d'artiſtes célebres qui ſe ſont *acquis l'immortalité*; eſt-ce bien lui qui s'abandonne à une auſſi *baſſe* invective? Eſt-ce lui qui ne voit pas que, ſi le ſtatuaire Sophroniſque eût été ſur la ligne des Apelles, des Phidias & de tant d'autres, ſon nom peut-être, ſans le mérite de ſon fils, nous ſeroit parvenu à côté de ces noms illuſtres? Non, ce n'eſt point le ſavant qui tombe dans une faute ſi *groſſiere*; il connoiſſoit trop bien l'antiquité. Qui eſt-ce donc? Je vais vous le dire.

Charpentier donna *la vie de Socrate* en 1650, & l'académie royale de peinture & ſculpture venoit d'être fondée en 1648.... *Des peintres & des ſculpteurs! Une académie royale! Mais cela eſt ridicule!* C'eſt ainſi que, dans une compagnie qui n'étoit pas la nôtre, on parloit alors de notre inſtitution. Je ne vous dis que ce que nous ſavons tous, par de bons mémoires lus dans nos aſſemblées. Vous voyez que ce n'eſt pas plus la profonde connoiſſance & la critique judicieuſe qui forment ici le ſtyle de l'académicien Charpentier, qu'elles ne formoient celui de l'académicien de la Nauze, quand il écrivoit que les artiſtes étoient mépriſables, & je crois vous dire ce que c'eſt.

Depuis plus d'un ſiecle, on a lu & réimprimé cette vie de Socrate; & nous ne voyons pas qu'aucun écrivain ait donné le moindre ſigne d'improbation à la petite phraſe de Charpentier. De notre part, il ne pourroit y avoir que la pitié, l'ignorance ou la ſtupidité, peut-être auſſi la baſſeſſe craintive, ou bien encore la patience de Socrate, qui pourroient nous fer-

mer la bouche . . . . . Mais laiſſons l'éminent Charpentier exhaler ſa mauvaiſe humeur, & n'ayons ni humeur ni baſſeſſe. Diſons ſeulement que le pere du philoſophe étoit ouvrier en pierre, λιθεργὸς, & que ſon fils avoit trop de ſens pour l'inſulter, mais qu'il fit rougir plus d'un pédant.

Jettons l'œil un inſtant ſur une autre idée, qui, ſi elle n'eſt ni juſte, ni même vraiſemblable, n'a pas du moins le ton atrabilaire du doyen de l'académie françoiſe. L'auteur de la *Félicité publique* dit, page 31, tome premier: » Les arts agréables, tels que la peinture, la ſculpture, l'architecture; les » talents frivoles, tels que la poéſie & la muſique, occupent » l'enfance de l'eſprit humain ». Ce n'eſt pas certainement de l'enfance individuelle qu'il s'agit; car les enfants ne s'occupent guere, généralement parlant, des arts dont il eſt fait mention: ce ſera donc de l'enfance des ſociétés. Cependant nous voyons toujours les grands artiſtes contemporains des ſavants & des grands hommes en plus d'un genre, dans les pays où nos arts ont atteint le plus de perfection. C'eſt ce que je crois trouver dans l'hiſtoire ancienne & dans la moderne. Mais comme je puis me tromper, l'une & l'autre ſont entre les mains de tout le monde, & M. le chevalier de Chatellux permettra qu'on y regarde.

Si le ſiecle d'Alexandre, celui d'Auguſte, celui de Léon X, & celui de Louis XIV, ont été l'enfance de la Grece, de Rome, de l'Italie moderne & de la France, qu'on nous indique au moins le temps de leur maturité, & quand l'eſprit humain fut élevé, dans ces différents pays, à une plus grande hauteur. Je ſuis fâché qu'Homere n'ait eu qu'un *talent frivole*; cette idée ne paroîtroit-elle pas étrangement philoſophique?

Il eſt vrai qu'ailleurs M. le chevalier de Chatellux convient que, *parée des attraits de la poéſie, la vertu fut plus touchante, & le plaiſir plus ſéduiſant*, & que la muſique *fit couler les larmes les plus délicieuſes que l'enthouſiaſme ait jamais offertes aux*

aux talents (tome 2, page 88). Souffrons les erreurs d'un écrivain qui sait les rectifier, & convenir avec tant de sensibilité que la musique & la poésie ne sont pas des talents frivoles, & sur-tout qui sait dire après quelques points : *Je m'arrête, & je crains l'attrait naturel qui m'attacheroit trop à des objets si intéressants.*

(21) *Page* 17. M. Poinsinet dit qu'il ne faut plus lire *Heliodorus*, parceque cette leçon est absurde, mais *Heli'orus*, qui signifie *une connexion ou assemblage du soleil grec & du soleil égyptien.* Il dit même : *Je serois d'avis de lire ici Herm'Orus.* Quelque savantes que soient la note & la nouvelle leçon de M. Poinsinet, je m'en tiens à *Heliodorus*, parceque c'est le nom du sculpteur qui fit le grouppe de *Pan & Olympus*, qu'on retrouve le même nom parmi les statuaires au livre 34, ch. 8, & que Pausanias nomme également ce sculpteur Ἡλιόδωρος, *Heliodorus.* Il faut observer aussi que Pline, en nommant les ouvrages, ne manque pas d'en nommer les auteurs : pourquoi auroit-il excepté celui d'un grouppe qui étoit le second fameux dans le monde ? *Quod est alterum in terris symplegma nobile :* paroles que M. Poinsinet n'a pas traduites. J'approuve souvent ses interprétations, je cherche même à m'y conformer autant qu'il m'est possible ; que me coûteroit-il de croire le mot *Heliodorus* absurde, si, comme on le voit, cette leçon n'avoit pas tout en sa faveur ?

(22) *Page* 19. Ainsi le grouppe de Laocoon est préférable au Jupiter de Phidias » que personne n'a égalé » : *Quem nemo æmulatur* (l. 34, c. 8, sect. 19, n°. 1). Il est préférable à la Vénus de Praxitele, » La plus belle figure qui fût au » monde », *Ante omnia ... in toto orbe terrarum* (l. 36, c. 5, n°. 5), & à celle qu'on voyoit à Rome, » qui l'emportoit » sur celle de Praxitele » : *Praxiteliam illam antecedens* (l. 36, c. 5, n°. 7). Enfin, le grouppe de Laocoon étoit préférable aux ouvrages d'Apelles, » qui a surpassé tous les artistes

» qui l'avoient précédé & qui devoient le ſuivre » : *Verùm omnes priùs genitos futuroſque poſtea ſuperavit Apelles Cous* (l. 35, c. 10, n°. 10). Si c'eſt là ce qu'on appelle *parler comme un artiſte*, on voit bien que c'eſt comme un artiſte qui raiſonneroit mal des productions de ſon art.

Il ne faut pas chicaner ſur le mot *ſtatuaria*, que Pline emploie ici au lieu de *ſculptura*, qui paroîtroit plus convenable, puiſque le Laocoon n'eſt pas un bronze, genre d'ouvrage qu'il nomme ordinairement *ſtatuaria*. Il prend ici ce mot dans une acception plus étendue, & qui déſigne l'art en général : le collectif qu'il fait de la peinture & de la ſculpture n'en laiſſe aucun doute; car pourquoi excepteroit-il de ſa comparaiſon les ouvrages en marbre, tandis qu'il y admet ceux de peinture? Sa comparaiſon eſt abſolue; il regardoit, en la faiſant, le Laocoon comme ſupérieur aux autres productions de l'art, ſoit tableaux, ſoit ſtatues. Reſte à ſavoir ſi ce jugement eſt d'accord avec ceux qu'il porte ailleurs : on vient de voir ce qui en eſt.

Mais je voudrois bien qu'on répondît juſte aux queſtions ſuivantes. Pourquoi Pline, qui s'amuſe par fois à des minuties ſur les arts, comme je le remarque ailleurs, & qui voyoit le Laocoon, ne dit-il pas au moins une partie de ce que les modernes en diſent? Pourquoi ne marque-t-il pas les traits les plus caractériſtiques de cet ouvrage ſublime? Pourquoi s'en tient-il à une eſpece de lieu commun, équivalent à celui-ci, *C'eſt la plus belle choſe du monde?* Eſt-ce bien là prendre les yeux de Timomaque pour juger du Laocoon, ainſi qu'on le rapporte, article *Laocoon*, dans l'Encyclopédie? A-t-on ſenti, en faiſant cette application au jugement de Pline, combien elle eſt fauſſe, & que Timomaque, impatienté par un ignorant critique qui ne voyoit pas combien l'Helene de Zeuxis étoit belle, pouvoit lui répondre par un mot d'humeur & d'enthouſiaſme, *Prends mes yeux, & tu la trouveras divine?* A-t-on apperçu que les lecteurs, à qui Pline n'avoit pas garanti la durée

du Laocoon, avoient autant de droit à l'inſtruction ſur ce morceau que ſur cette mere mourante qui, dans le ſac d'une ville, paroiſſoit ſentir & craindre que ſon enfant ne ſuçât le ſang au lieu du lait déja tari? Falloit-il plus d'efforts à l'écrivain pour l'un que pour l'autre, ſur-tout quand il ne dit pas que le tableau d'Ariſtide eſt préférable à tout ce qu'on a fait en peinture & en ſculpture? En attendant une bonne réponſe à ces queſtions, voici la mienne. Pline avoit ſouvent en eſprit & en ſtyle ce qui lui manquoit en connoiſſance & en jugement. On peut lui appliquer le proverbe dont il ſe ſert en parlant des Grecs : *Non conſtat ſibi diligentia.*

Voilà comme il écrit des arts; voilà comment *ſes lignes* ſont des garants certains pour tranſmettre le vrai mérite à la poſtérité. Il eſt beau d'y arriver : il peut l'être autant de la mériter, n'y arrivât-on pas; tant de circonſtances peuvent en empêcher! témoin *Agaſias*, *Apollonius*, *Glycon*, & l'auteur de l'Apollon, qui nous ſont connus ſeulement par un morceau de marbre que le moindre accident pouvoit mettre en pouſſiere comme tant d'autres.

Ces artiſtes étoient aſſurément célebres de leur vivant, parcequ'on ne fait pas un Apollon, un gladiateur, un torſe, un Hercule Farneſe, pour ſon coup d'eſſai. Cependant *les lignes* contemporaines ſe ſont tues; ou ſi elles ont parlé, elles ont ſubi le ſort de tant d'autres productions adreſſées à la poſtérité, que je ſuis loin de mépriſer cependant. Si j'y avois un droit bien acquis, je vous proteſte que Pline m'en feroit paſſer l'envie : il eſt ſi mal informé, il informe ſi mal, ce qu'il dit de l'art eſt quelquefois ſi gauche ou ſi commun, qu'il ſeroit peut-être plus avantageux de n'être point célébré, que de l'être de ſa façon.

(23) *Page* 19. Des auteurs prétendent que le Laocoon de Rome n'eſt pas celui dont parle Pline. Sans entrer dans cette diſcuſſion, j'obſerve qu'on n'a cru ſavoir le nom des trois artiſtes

que par le témoignage de Pline, & que le grouppe romain n'eſt pas d'un ſeul bloc; voilà ce qu'on ſait, & voici ce que j'ajoute. Un homme arrivant de la Grece m'apporta, il y a quelques années, à Pétersbourg, la main gauche d'un Laocoon tenant un tronçon de ſerpent. Le marbre étoit grec, mais ſi grugé, ſi gâté, que ne croyant pas qu'il valût ce qu'on m'en demandoit, je le rendis. Cependant le peu qui reſtoit du travail me fit naître des ſoupçons, & je les conſerve. Si le Laocoon de Pline n'eſt pas le nôtre, je ne crois pas que nous ayons à regretter ſa perte. J'ignore pourquoi M. Poinſinet n'a pas traduit, *Qui eſt in Titi imperatoris domo.*

(24) *Page* 19. On peut ajouter à ces exemples celui de Praxitele, qui exécuta le conducteur d'un char de Calamis; procédé qui *fait honneur à ſon cœur;* celui d'Apollonius & de Tauriſcus, qui firent de concert le grouppe de Dircé. On pourroit y joindre auſſi quelques traits plus modernes de l'union des artiſtes qui ont concouru à la perfection d'un ouvrage. L'antiquité nous en fournit pluſieurs autres que Pline n'a pas rapportés; je citerai ſeulement, d'après Pauſanias, les deux freres Thylacus & Onéthus, qui, *avec leurs enfants*, exécuterent une ſtatue de Jupiter, & dont les noms ont été conſacrés ſur l'ouvrage même par une inſcription. Timarchide & Timoclès firent enſemble un Eſculape. Onatas & ſon fils, ou ſon éleve Callitélès, exécuterent un Mercure, ainſi que l'inſcription de la ſtatue le témoigne.

Il y a donc quelques artiſtes qui ne ſont pas bleſſés qu'un autre mette la main à leur ouvrage, & veuille bien concourir à ſon ſuccès. Leurs contemporains & la poſtérité couronnent donc leur réuſſite & leur vertu par des éloges. Flattés du plaiſir de voir réuſſir une belle choſe, animés du ſeul deſir de la bien faire, ces artiſtes ont aſſez d'élévation pour perdre de vue la petite jalouſie, & aſſez de courage pour ſe mettre au-deſſus de la méchanceté, qui n'a de force que pour empoiſonner ce

qu'elle n'oseroit entreprendre. Ces ames honnêtes, car il faut qu'elles le soient autant l'une que l'autre, sentent que si l'ouvrage est beau, il en résultera nécessairement que ceux qui l'ont fait sont d'habiles gens.

Il faut au moins, dira-t-on, dans une grande production, montrer qu'on est en état de l'exécuter soi-même; mais si l'artiste qui en est chargé confioit à son fils ou à son élève quelques unes des parties de l'ouvrage, & que c'en fussent des principales, ne trouveriez-vous pas qu'il auroit tort? — Je ne sais; mais changeons de propos, attendu qu'il est indécent de rire au nez des gens qui nous parlent, & que vous m'en donnez une furieuse envie. Dites-moi votre avis sur un trait dont on me parloit dernièrement: voici le fait.

Un homme avoit suffisamment de quoi vivre à son aise, & son bien lui appartenoit. Il lui prit un jour la fantaisie de tirer de son coffre deux ou trois mille pistoles (je ne me souviens pas bien précisément de la somme), & d'en faire présent à un jeune commerçant, qui les employa de maniere à en retirer un profit considérable. Mais la conduite de l'homme à son aise fut blâmée par les commeres & les oisifs de son quartier. Ils disoient: Voyez un peu la bizarrerie! M. Philotime peut lui-même faire valoir son bien, & il s'avise d'en donner une belle & bonne partie à un autre; on n'est point fait à ces manieres, & nous tracasserons la conduite extraordinaire de M. Philotime. Voilà ce que l'on me contoit; qu'en pensez-vous? — Que les hommes sont des monstres; que M. Philotime est le maître de son bien; que l'usage qu'il en fait est beau & honnête; que son cœur est bon; que l'œil des commeres & des oisifs de son quartier est mauvais; que si le jeune commerçant a fait un aussi bon usage de la somme qu'en auroit pu faire celui qui la lui a cédée, toutes les voix honnêtes se réuniront pour approuver un procédé d'autant plus louable, qu'il est un peu rare; & qu'en un mot, vous n'avez pas opéré sur moi l'effet que j'ai produit

ſur vous, parceque des noirceurs bêtes ne me donnent pas envie de rire. — Bon, des noirceurs ! tenez-vous-en aux bêtiſes, & riez toujours. Quant à votre autre jugement, je croirois volontiers que vous avez raiſon, & la choſe à préſent ne me paroît pas même devoir être diſcutée. — Comment raiſon ! & ſi bien raiſon, que vous & moi voudrions ſouvent nous endormir avec la penſée douce d'en avoir fait autant : voilà mon avis. Mais vous m'avez fait une ſupercherie ; vous avez changé de propos, ſans doute parceque vos ſtatuaires vous embarraſſoient un peu, & que vous apperceviez que je n'approuvois pas leur conduite. — Eh ! vous la louez au-delà de mes eſpérances. — Moi ? je n'ai pas dit un mot qui reſſemble à un éloge. — Quoi ! vous ne venez pas de dire que toutes les voix honnêtes ſe réuniront pour approuver celui qui diſpoſe d'une partie de ſon bien à une fin honnête ? Vous ne vous êtes pas emporté contre les hommes ? Vous ne les avez pas traités de monſtres, parceque les voiſins de M Philotime ont l'œil mauvais ? Ne voyez-vous pas que ce M. Philotime eſt un artiſte qui cede une partie de ſa propre réputation à un autre jeune artiſte qui ſait y faire honneur ? Quand vous admirez le grouppe du Laocoon, n'eſt-il pas vrai que vous ne demandez pas ſi c'eſt Agéſander, ou Polydore, ou Athénodore, qui a fait la tête ; mais que vous regardez ſi cette tête eſt belle, ſi elle répond au reſte ; & que vous comblez d'éloges les trois artiſtes qui ont concouru de concert à la beauté de l'ouvrage ? Vous ne demandez pas non plus ſi l'un des trois étoit un éleve, parceque vous ſavez que votre queſtion ſeroit d'un imbécille, attendu qu'on eſt ordinairement éleve de quelqu'un, & que, ſans miracle, un éleve peut avoir autant ou plus de talent que ſon maître.

Vous ne reſſemblez pas ſans doute à certains raiſonneurs qui font ce puiſſant ſyllogiſme : *Un maître en ſait plus que ſon éleve, ainſi l'ouvrage de l'éleve eſt néceſſairement inférieur à*

celui du maître. M. Jourdain ne raisonnoit pas autrement; mais M. Jourdain étoit d'ailleurs un fort bon homme, & sans noirceur. Il n'étoit pas non plus de ces gens qui pourroient dire: » Si nous eussions été du temps de Thylacus, d'Onéthus, » de leurs enfants & de leur Jupiter, nous eussions blâmé Thy- » lacus, Onéthus, leurs enfants & leur Jupiter. Nous eussions » traité avec la même basseſſe & la même indécence Timo- » clès, Timarchide, Onatas avec son fils ou son éleve. Et que » savez-vous si dans la 88e olympiade nous n'eussions pas aussi » tracassé les auteurs sublimes du Laocoon? Mais aussi vous » pouvez compter qu'en l'an de grace 3772 nous ne taririons » pas sur l'éloge des productions de cette présente année 1772. » Voilà notre maniere de penser & d'agir dans certaines cir- » constances; car ce sont bien plus les circonstances que le » mérite d'un ouvrage, qui déterminent notre penchant à » louer ou à blâmer ».

Si ces gens-là avoient au moins quelques vraies connoissances de l'art, on pourroit leur dire: Voyez si l'ouvrage de l'éleve est inférieur à celui du maître, puisqu'il ne s'agit que de cela. Observez d'ailleurs que, si ce maître a du talent & des yeux, il ne laissera pas dans son ouvrage une partie inférieure au reste. Observez encore que, si, par exemple, il étoit question d'une figure dont la tête fût un portrait, & que l'éleve eût absolument dirigé ses études vers ce genre qui ne seroit pas autant celui du maître, il y auroit tout à parier que l'ouvrage de l'éleve ne dépareroit pas celui du maître; car il faut supposer qu'ils ont au moins l'un & l'autre quelque théorie des parties de l'art qu'ils n'exercent pas, & qu'en raison de l'importance de l'ouvrage, l'intérêt de sa perfection doit augmenter dans l'esprit de l'artiste qui en est chargé. — Mais si le maître a fait cette tête? si le tout n'est qu'une convention entre lui & son éleve? — Comment! depuis un instant votre œil est devenu mauvais! Votre honnêteté, votre raison, ne vous disent

pas que, si ce maître n'étoit plus, ou qu'il fût long-temps éloigné de son élève, sa convention auroit été le trait d'un insensé, attendu qu'alors l'élève, dépouillé de son savoir d'emprunt, ne seroit plus qu'un objet de risée & de mépris? Or il ne faut pas supposer les gens plus bêtes que de raison. Pourquoi, si vous avez des talents, vous évertuez-vous, comme ceux qui n'en ont point, à gâter une action honnête? Est-ce parceque vous ne la concevez pas, ou qu'on vous pousse à la dénigrer? Je ne vous dis rien de la postérité; nos petits travers n'y seront pas connus: mais cette vindicte actuelle & publique, ce tribunal universel auquel *tout homme* est soumis, nous traduit continuellement à sa justice, & flétrit quiconque a mérité de l'être. Croyez-moi, toutes les fois que les hommes voudront ou pourront faire usage de leur raison, ils seront tout aussi surpris que vous l'étiez il n'y a qu'un instant, de se trouver honnêtes. — Adieu; je vais dire aux méchants, aux commeres & aux oisifs, que la sottise & la malignité ne font pas fortune quand elles sont pénétrées.

Si cette note n'est pas claire, en voici l'explication. Madame Falconet, ma bru, a modelé la tête colossale de Pierre le Grand: quelques personnes *bien honnêtes* s'occuperent à jetter du ridicule sur cette action doublement vertueuse. La note parut, & ces *braves gens* virent alors que leur maniere d'insulter n'étoit pas heureuse. Mais comme un peu de honte est bientôt passé, ils reprirent courage, dit-on, sur nouveaux frais. Si vous avez vu des loups enragés faire le dégât chez de paisibles laboureurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Je fis imprimer en 1771 que la tête de la statue de Pierre le Grand étoit modelée par mademoiselle Collot. M. Saly fit paroître, en 1773, la note que voici; elle est dans une apologie qu'il a faite de son ouvrage, page 13.

» Un artiste qui se voue à la sculpture, doit nécessairement » étudier tout ce qui existe dans la nature. Ses ouvrages, quoi-

» que d'une exécution très longue & extrêmement ingrate, ne » reconnoiſſent point de bornes. Les *Memper*, les *Both*, les » *Wynants*, les *Moucheron*, les *Ruiſdaal*, & beaucoup d'au- » tres peintres, ſe ſont acquis une grande réputation, quoi- » qu'ils euſſent fait faire, par d'autres peintres, des figures dans » leurs payſages. L'on ne pardonneroit pas à un ſculpteur, & » on ne le qualifieroit pas de grand artiſte, s'il empruntoit la » main d'un confrere habile pour exécuter, mieux qu'il ne le » pourroit faire, quelques parties principales de ſon ouvrage. » L'art qu'il profeſſe & les préjugés exigent de lui qu'il traite » tout également bien, & même, quoique privé de l'impor- » tant ſecours des couleurs, qu'il donne à la terre, à la cire, » au bronze & au marbre, autant de vie & d'expreſſion qu'en » peut donner le peintre : tel eſt le ſort de l'exigeant art de » la ſculpture ».

Lorſqu'en 1772 j'écrivois que pluſieurs ſtatuaires avoient fait enſemble un même ouvrage, & qu'on les en avoit loués, je n'avois pas vu cette note, que je n'ai rencontrée qu'en janvier 1776. Si j'euſſe prévu ce que peut-être j'ai fait dire à mon confrere, j'aurois changé de ton. Mais puiſque mon ignorance me diſculpe, je laiſſe ce que j'ai dit, comme je l'ai dit : j'ajoute ſeulement ici quelques obſervations ſur la note de M. Saly ; elles prouveront que je n'y répondois pas.

Si cet habile artiſte avoit un avis, je puis en avoir un autre, & croire que la ſculpture a des bornes, & même plus que la peinture, parceque tout ce qui dépend de l'eſprit humain eſt plus ou moins borné. L'aveu eſt humiliant ; mais l'opinion contraire ne dégraderoit-elle pas un peu le jugement ?

Les peintres de payſage que M. Saly oppoſe aux ſculpteurs, & auxquels il permet de faire exécuter leurs figures par d'autres peintres, ne me paroiſſent pas un objet de comparaiſon fort exact, & je crois que c'étoit les peintres d'hiſtoire qu'il falloit nommer. Comme ils ont beaucoup plus de rapport avec les ſta-

tuaires, on auroit mieux jugé ſi vraiment ceux-ci perdent *la qualification de grands artiſtes* pour avoir fait exécuter par d'autres des parties de leurs ouvrages. Il eſt vrai que nous autres artiſtes nous n'aſpirons pas à *la qualification de grands logiciens.*

Je ne répéterai pas ce que j'ai rapporté des ſtatuaires anciens : M. Saly les connoiſſoit & les reſpectoit ſans doute; & je penſe qu'il attribuoit à d'autres cauſes, qu'au défaut de talent, l'union de ces artiſtes ſublimes. A ces exemples j'ajoute ſeulement celui des deux freres *de Marſy.* Ils ont fait de concert le beau grouppe de Latone au parc de Verſailles, & l'autre beau grouppe des chevaux du ſoleil, aux bains d'Apollon, dans le même parc. Cependant il n'eſt encore venu dans l'eſprit de perſonne, que cette conduite méritât d'être inſultée, & qu'elle ôtât aux deux *freres* la qualité de *grands artiſtes ;* leur union mérita des éloges. Le plus habile (Gaſpard) mourut à 36 ans.

M. Saly n'ayant rien dit des peintres d'hiſtoire, j'en parlerai, mais en peu de mots, & je me renfermerai dans trois ou quatre exemples. Rubens, qui pluſieurs fois fit exécuter, dans ſes compoſitions, des animaux par Sneyders, & d'autres parties par différents éleves qu'il avoit formés, étoit-il ou non un grand artiſte ? Le Brun, qui fit exécuter les chevaux des batailles d'Alexandre par Van-der-Meulen, étoit-il ou non un grand artiſte ? Charles Parrocel, qui fit faire par J. B. Van-Loo le portrait de Louis XV ſur le corps du roi qu'il peignoit à cheval, étoit-il ou non un grand artiſte ? Boucher, qui fit exécuter par M. Roſſelin un ajuſtement de dentelle à un grand portrait de Madame de Pompadour (c'étoit une des parties principales de ce tableau), étoit-il ou non un grand artiſte ? J'oubliois qu'on trouve une eſtampe gravée par M. Will, repréſentant Louis XV à cheval d'après un tableau de C. Parrocel : la tête du roi eſt faite *par J. Chevalier, d'après le buſte fait par J. B. Le Moine.*

M. Saly, qui savoit tout cela, n'ignoroit pas non plus qu'un peintre d'histoire doit étudier, au moins comme un sculpteur, *tout ce qui existe dans la nature.* Il savoit aussi qu'une action honnête vaut bien une belle tête en sculpture (j'aime à croire qu'il avoit ce préjugé); & je prends la liberté de dire, contre son opinion, que, si quelque chose nous déplaît dans la conduite ou dans les ouvrages de notre confrere, il faut le dire poliment; attendu que, sans avoir pensé à nous répondre, ce confrere pourroit malheureusement avoir adressé juste, & cela seroit un peu désagréable, & peut-être humiliant.

(25) *Page* 19. Un antiquaire (Winckelmann) prétend qu'on pourroit supposer que Pline emploie le mot *Caryatides* pour signifier ces figures d'hommes qui soutiennent la saillie des corniches, & que les Grecs nommoient *Atlanti*, & les Romains *Telamones*. La dénomination de *Caryatides* étant plus connue, Pline, ajoute-t-il, l'aura, par cette raison, employée de préférence. La conjecture est d'autant plus étrange, que Pline étoit Latin, que ses lecteurs l'étoient, & que le mot *Telamon* étoit aussi connu à Rome que celui de *Caryatides*. Winckelmann lisoit pourtant cette phrase de Vitruve, lib. 6, c. 10: *Item, si qua virili figurâ signa mutulos aut coronas sustinent, nostri* Telamones *appellant.* » Et si quelques figures d'hommes sou» tiennent les mutules ou les corniches, nous les appellons » *Telamons* ».

Il paroît donc certain que Pline voyoit des *Caryatides*, & non pas des *Telamons*, quand il disoit des *Caryatides*. Mais pourquoi l'antiquaire ne le veut-il pas? Je vais vous le dire. Son objet étant qu'un torse de jeune homme exposé dans une cour du palais Farnese, & qu'on voit gravé dans la 21e planche des proportions de Gérard Audran, avoit autrefois été dans le Panthéon, il falloit bien que, malgré Pline & Vitruve qui l'incommodoient, sa volonté fût faite. La force de l'imagination, ou de ce que vous voudrez, a fait passer l'antiquaire par dessus

deux vérités simples : il ne trouvoit pas que Pline fût assez répréhensible d'ailleurs; il lui prête une faute de plus. Ses lecteurs étoient alors bien plus loin de lui, que son opinion; & pourtant il écrivoit pour être lu, puisqu'il fit imprimer ses *Monumenti antichi inediti*, à Rome, 1767, *a spese dell' autore.* Winckelmann avoit déja produit cette prétendue Caryatide, ainsi que plusieurs autres monuments, dans son *Histoire de l'art*; ce qui ne rend pas plus exact le titre *inediti*. Je dois ajouter que, vers l'année 1680, les meilleurs artistes croyoient ce torse fait par l'auteur de l'Antinoüs, qui certainement n'auroit pu travailler au Panthéon d'Agrippa.

(26) *Page* 19. Quelque résolution que j'aie prise de relever, non seulement les erreurs de Pline sur l'art, mais aussi *quelques-unes* d'écrivains qui ont mal entendu cet auteur, j'ai hésité long-temps avant de me décider à en relever une si singuliere, qu'il faut y regarder à deux fois pour la croire. Mais comme il peut se trouver des lecteurs aussi peu attentifs que des écrivains, je vais encore l'observer. C'en est ici la place, puisqu'un Hercule en est l'objet, & que celui du texte est le dernier dont il soit parlé dans la traduction.

Voici ce qu'on lit dans le 14e tome de l'Encyclopédie, page 838: » On ne trouve sur les statues grecques qui nous sont demeurées, aucun des noms que Pline nous a rapportés. — » L'Hercule Farnese porte le nom de Glycon Athénien ». Jusqu'ici cela est exactement copié d'après le comte de Caylus, qui l'avoit tiré du baron de Stosch; mais à la page suivante, où l'on copie un autre écrivain, on lit: » Pline parle avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement est dans la » cour du palais Farnese »; & l'on oublie, dans un cas où une citation eût été fort nécessaire, d'indiquer l'endroit où Pline a parlé de cette statue.

Nos idées sont désunies, désassemblées, quand nous parlons de ce que nous ignorons. Ce que nous n'avons pas étudié, n'existe

pour nous qu'à l'instant que nous nous en occupons, & disparoît l'instant d'après; les notions qui nous en restent sont vagues ou se dissipent entièrement.

Mais voyons ce qui auroit pu induire M. de Jaucourt à croire que, malgré sa déclaration » qu'on ne trouve sur les statues » grecques aucun des noms que Pline nous a rapportés, *cet* » *auteur auroit cependant* parlé avec distinction de la statue » d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais Far- » nese ».

Pline ne fait mention que de douze statues d'Hercule : une de Polyclete, une de Myron, une d'Euthycrate, une d'Isidore, une qui représentoit Hercule furieux; une qui étoit nommée Triomphale, parcequ'à certains jours on la revêtoit d'une robe de triomphe; il n'en dit ni bien ni mal : une *qu'on voit*, dit-il, au Capitole; elle étoit de bronze : une d'Alcon; elle étoit de fer : une de Dipœne & de Scyllis : une qui étoit fort admirée, *in magna admiratione*; elle étoit de Ménestrate : une de terre cuite, de la façon de Turianus : enfin celle qui étoit devant le portique des nations, posée par terre, sans honneur, sans réputation, *inhonorus*. Quelle seroit donc dans ce nombre *la statue d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais Farnese, & dont Pline parle avec distinction*, sans pourtant nous dire le nom de son auteur, quoiqu'elle *porte celui de Glycon Athénien ?*

Si notre littérateur a pensé à ce qu'il écrivoit, il a dû faire cette espece de dilemme, pour écrire comme il a écrit:

On ne trouve sur les statues grecques qui nous sont demeurées aucun des noms que Pline a rapportés.

L'Hercule Farnese porte le nom de Glycon Athénien.

Cependant Pline a parlé avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement est dans la cour du palais de Farnese.

Donc Pline a parlé de l'Hercule de Glycon.

Donc Pline a parlé & n'a pas parlé de l'Hercule de Glycon.

Si M. de Jaucourt eût préféré la lecture de Pline pour ce fait à celle de l'abbé du Bos, il n'auroit pas commis une faute de plus, & je n'aurois pas fait cette note. Du Bos dit, *Réflexions sur la poésie & la peinture*, t. 1, p. 351, Paris, 1755: » *Pline* » *parle avec distinction de la statue d'Hercule qui présentement* » *est dans la cour du palais Farnese*, & Pline écrivoit quand » Rome avoit déja dépouillé l'Orient d'un des plus beaux mor- » ceaux de sculpture qui fussent à Rome ». Il y avoit cependant plusieurs années que M. Richardson le fils s'étoit cru fondé à relever cette erreur de l'abbé du Bos, dans son livre *des statues, tableaux & dessins, en Italie*, page 583 : mais il n'est pas possible de tout lire. Si un homme du mérite de M. de Jaucourt ajoute encore à de pareilles fautes, que doit-on attendre de ceux qui écrivent & qui parlent avec bien moins d'esprit & de connoissances diverses ?

J'avois oublié, dans ce que j'ai écrit sur le Marc-Aurele, de demander à M. de Jaucourt par quel motif il a soustrait de mon article *Sculpture* les hommages que je rends à la mémoire du célebre Puget, & l'endroit où je sévis, par un trait de sentiment, contre les détracteurs de la belle sculpture grecque. Je sais que mes *Réflexions sur la sculpture* étant imprimées, elles n'étoient plus à ma disposition; & que les ayant faites pour l'Encyclopédie, elles appartenoient aux éditeurs, qui me les avoient demandées : mais je sais aussi qu'il faut estimer assez les hommes, sur-tout les hommes qui obligent, pour les consulter sur leurs propres sentiments, avant de mutiler, de défigurer & d'appauvrir leurs productions. Je sais que, s'il est malhonnête, il est également mal-adroit d'employer dans ses phrases *imprimées* ce qu'on a ôté des phrases *imprimées* d'un autre. Si traiter un peu trop cavalièrement ceux qui nous servent de leur mieux, est une satisfaction, elle devroit au moins le céder à ce que nous nous devons à nous-mêmes. Oui : mais comme tout est en proportion chez nous, la plus forte affection l'emporte; ainsi j'ai tort.

M. de Jaucourt, qui a fait un éloge de Puget, a peut-être cru qu'il étoit inutile que je parlasse aussi de cet artiste: à la bonne heure. En ce cas il devoit faire cet éloge sans y mettre aucune de mes pensées & de mes expressions, après les avoir fait disparoître de mon écrit. Si certains procédés ne sont pas la conséquence de l'opinion qu'on a quelquefois du public, qu'est-ce donc? Ce public n'est pas toujours si bête, à beaucoup près, qu'il sembleroit que certaines manieres d'en user avec lui pourroient le supposer.

Je conclus que M. de Jaucourt auroit pu se mieux conduire à l'égard du public, au sien & au mien, & qu'il eût mieux fait de parler, dans son éloge de Puget, du *Saint Alexandre Pauli*, du *Saint Sébastien*, & du *grouppe de l'Assomption de la Vierge*, ouvrages si célebres de ce grand artiste.

Je n'ai pas la centieme partie des connoissances de M. de Jaucourt; mais je connois peut-être assez Pline & les arts dont il parle, pour assurer qu'une déclaration qui se trouve dans l'Encyclopédie, après l'article *Peintres grecs*, n'est point exacte. Voici cette déclaration: » Nous avons puisé nos recherches dans » un grand nombre d'ouvrages, pour traiter ces articles avec » soin; & c'est bien notre faute si nous n'avons pas réussi ». Nous allons voir que M. de Jaucourt est beaucoup trop sévere sur son propre compte, & qu'il pourroit n'avoir *pas réussi*, sans que ce fût sa faute.

Ce n'est assurément pas dans cette formule que se trouve le défaut d'exactitude, puisqu'elle est modeste & faite selon l'équité la plus stricte; mais c'est dans le principe qui lui sert de base. Vous auriez beau consulter *un grand nombre d'ouvrages* sur un art quelconque; vous auriez beau vous entourer des 24 in-folio du *Thesaurus antiquitatum romanarum*, & du *Thesaurus græcarum antiquitatum*, où les membres de Pline & ceux des autres anciens qui ont écrit des antiquités grecques & romaines, sont dispersés: si vous n'êtes pas vous-même

artiſte, & artiſte éclairé, vous pouvez être ſûr de ne pas *réuſſir*, à moins cependant que vous ne ſoyez un très bon connoiſſeur. Fuſſiez-vous plus éloquent que Démoſtene & Cicéron; euſſiez-vous écrit ſur l'idéal de l'art mieux que le meilleur artiſte: dès l'inſtant que vous vous jetterez dans les détails, que vous y mettrez du vôtre, que vous ne conſulterez pas l'artiſte, l'erreur vous attend à chaque trait de plume; & plus *vous puiſerez vos recherches dans un grand nombre d'ouvrages*, plus vous ſerez environné de difficultés, puiſque vous manquerez du principe qui peut les applanir & vous empêcher de copier indiſtinctement la vérité & l'erreur. Ce principe n'appartient qu'à l'artiſte, & tout au plus à un fort petit nombre de connoiſſeurs. Ce ne ſeroit donc pas *la faute* de M. le chevalier de Jaucourt, ſi, en écrivant de nos arts, il n'avoit *pas toujours réuſſi*.

Il me reſte à dire que M. Poinſinet traduit le commencement de ce n°. 12, dans un ſens que je ne vois pas au latin. » Il n'y a point de temple, fait-il dire à Pline, qui ne fût honoré d'un ſimulacre de marbre, tel que l'Hercule debout & » ſans piédeſtal .... Il embellit aujourd'hui à Rome le portique aux Nations ». Il ſemble que cette traduction ſoit plutôt celle des éditions qui portent: *In honore eſt & in templo illo.* Ce n'eſt cependant pas la leçon que, ſelon le meilleur texte, donne M. Poinſinet. Voici le latin: *Inhonorus eſt, nec in templo ullo Hercules, ad quem Pœni omnibus annis humanâ ſacrificaverunt victimâ, humi ſtans, ante aditum porticûs ad Nationes.* Il faut bien que je me ſois trompé, mais je n'y ſaurois que faire: tant que je ne verrai pas autrement, je ne pourrai me rectifier; & je croirai toujours que ce latin ſignifie: » L'Hercule » à qui les Carthaginois ſacrifioient tous les ans des victimes » humaines, eſt debout par terre, ſans honneur, ſans temple, » devant l'entrée (ſur le chemin, *aditus*) du portique aux Nations ». Les Romains, en détruiſant Carthage, enleverent

les

les monuments de l'art avec les autres richeſſes qu'ils y trouverent : mais ayant aboli les ſacrifices humains, cet Hercule, apporté à Rome, fut mis à terre comme un miſérable trophée, dans une place où s'aſſembloient les nations étrangeres. Il n'eut point de temple ; car ſi ce dieu carthaginois & cruel eût été remis en honneur, il auroit pu rappeller au peuple que les victimes humaines lui étoient agréables. Belle oſtentation, & qui honore les vainqueurs de Carthage ! Voilà, ſi je ne me trompe, le ſens hiſtorique du paſſage ; & comme Pline a dû y penſer en écrivant, un traducteur manqueroit à ſon devoir s'il s'en écartoit ſans y penſer mûrement lui-même. Des éditeurs ont imprimé comme étant de Pline, que cet Hercule étoit en honneur & dans ſon temple, *in honore & in templo illo*, quoiqu'ils laiſſaſſent dans le texte, qu'il étoit *ante aditum porticûs*, devant l'entrée du portique. Auſſi le P. Hardouin dit-il ſans détour : *Cela eſt certainement inepte* (*quod ſanè ineptum eſt*). Il a raiſon, mais c'eſt le texte de la premiere édition de Rome, 1470.

(27) *Page* 20. J'ai pluſieurs fois obſervé que Pline a compilé de différents auteurs grecs & latins ce qu'il écrit dans les trois livres qui traitent de la peinture & de la ſculpture. Je prie ceux des lecteurs qui n'ont pas juré de fermer les yeux, & qui n'ont aucun intérêt de les fermer à d'autres ; je les prie, dis-je, de voir ſi ce chapitre n'eſt pas entièrement copié de Varron, & ſi Pline ne le dit pas lui-même à chaque inſtant. Mais ſi vous voulez avoir des idées nettes ſur cette petite diſcuſſion, prenez un Pline, vous y verrez au commencement une table qui contient les noms des auteurs qu'il a copiés : parmi ces noms vous trouverez ceux de quatorze ou quinze artiſtes qui ont écrit de leur art. Je les ai nommés dans une des notes ſur le 35e livre. Comme on ne s'empreſſe pas de vous en parler, j'ai cru qu'il étoit à propos de vous indiquer cette circonſtance. Liſez auſſi l'épître dédicatoire de Pline à Titus ; elle vous apprendra que

ceux qui ont osé dire que cet écrivain ne composoit pas son ouvrage de tous les livres qui lui convenoient, sont des gens bien étranges : vous pourrez alors comparer la conduite de Pline à la hardiesse de ces Messieurs.

M. Poinsinet a oublié de traduire que Coponius étoit l'auteur des quatorze nations qu'on voyoit autour du théâtre de Pompée. *Idem & à Coponio XIV nationes, quæ sunt circa Pompeii theatrum, factas autor est.*

(28) *Page* 21. Ici Pline cesse de parler des grands ouvrages de sculpture ; ainsi on peut remarquer qu'il a passé sous silence le trône du temple d'Amyclès fait par Bathyclès, sculpteur de réputation, qu'il n'a pas seulement nommé. Il est vrai que Pausanias n'ayant fait son ample description de cet ouvrage que plusieurs années après la mort de Pline, celui-ci ne pouvoit pas la copier, & vraisemblablement il ne voyoit rien dans ses auteurs qui fît mention du trône d'Amyclès. Quoi qu'il en soit, nous allons en examiner l'idéal sur le rapport de Pausanias, & apprécier aussi le jugement que fait M. de Jaucourt de cette composition, où il paroît que la sculpture, la ciselure, la gravure, étoient jettées à profusion, quoiqu'on ait *extrêmement vanté* le mérite de l'auteur.

M. de Jaucourt, à l'article de cet ancien artiste, & à propos de son ouvrage, dit : » Voilà sans doute le sujet le plus vaste » que la sculpture ait jamais traité. L'imagination ne se prête » point à un si prodigieux travail, & comprend encore moins » comment tant d'objets différents, représentés en petit, étoient » si distincts & si nets, qu'à lire la description qu'en fait Pausa- » nias, on croiroit qu'il parcourt des yeux une galerie de ta- » bleaux grands comme nature ».

Assurément Pausanias n'y épargne rien. Là, c'est Jupiter & Neptune qui enlevent Taïgete ; Atlas y tient aussi sa place ; ici, vous voyez le combat d'Hercule avec Cycnus ; ailleurs, Thésée traîne le Minotaure ; là, c'est une danse de Phéaciens ; & le

reſte, car la deſcription eſt fort longue ; & ſi je vous nommois cinquante ou ſoixante de ces *objets* qu'elle préſente *en petit*, je n'aurois pas encore tout dit, que vous fermeriez le livre. Ce ſeroit bien pis, ſi on vous diſoit tout : le patient Pauſanias avoue lui-même, après avoir un peu ennuyé, que s'il rapportoit tout ce qui eſt gravé ſur ce trône, le récit en deviendroit ennuyeux.

Il eſt probable qu'un ſiecle avant Phidias, l'art ne produiſoit pas encore des chefs-d'œuvre. Ainſi, quoi qu'en diſe M. de Jaucourt, qui a conſacré quelques-unes de ſes lignes aux beaux arts, il aura prévu que ſa comparaiſon de toutes ces *petites* repréſentations *avec une galerie de tableaux grands comme nature*, ſeroit priſe pour une critique du trône d'Amyclès. Il a dû s'applaudir d'un avertiſſement auſſi délicat de ne lire qu'avec beaucoup de précautions les littérateurs qui écrivent de l'art un peu en détail. Ce n'eſt pas ſans en avoir ri le premier qu'on dit : *Tant d'objets repréſentés en petit étoient ſi diſtincts & ſi nets, &c.* & qu'on ajoute : *Voilà ſans doute le ſujet le plus vaſte que la ſculpture ait jamais traité ;* parceque celui qui écrit ainſi plus d'un millier d'années après la deſtruction de l'ouvrage, n'a pu s'aſſurer, ſur la foi de Pauſanias, que ces objets fuſſent *ſi diſtincts & ſi nets* ; que de plus, l'écrivain, qui a ſans doute commencé par bien connoître les meilleures productions de l'art, doit ſavoir qu'une ſurabondance d'ornements qui n'ont de liaiſon que la matiere ſur laquelle ils ſont repréſentés, n'eſt pas un ſujet, mais la broderie d'un ſujet. Si tous ces petits ſujets étoient repréſentés ſur un même fond, comme on en voit des exemples dans des bas-reliefs antiques, c'étoit un ridicule aſſemblage d'actions paſſées dans des temps différents, & placées dans un même tableau ; & s'ils étoient ſéparés par des bordures, c'étoit l'hiſtoire des héros & des dieux miſe en madrigaux, ſous la forme d'un échiquier, comme on l'a fait depuis à Florence & ailleurs ; mais c'étoit dans les temps gothiques du Giotto. Je n'attaque pas le beau travail des portes du baptiſtere de S. Jean-

Baptiſte, faites, cent ans avant Raphaël, par *Lorenzo Guiberti* : je ne les ai pas vues, & je reſpecte trop le jugement de Michel-Ange, qui diſoit qu'elles devroient ſervir de portes au paradis ; mais la compoſition n'en eſt pas moins en échiquier. On n'écrit pas de l'art ſans ſavoir tout cela.

Si on avoit eu des doutes ſur l'intention de M. de Jaucourt, ſa comparaiſon des petits bas-reliefs avec une galerie de tableaux grands comme nature, les auroit diſſipés : car on ne s'eſt pas plus aviſé d'appeller une galerie de tableaux *un vaſte ſujet*, qu'une bibliotheque *un gros volume*, à moins que ce ne fût par plaiſanterie & pour jetter du ridicule ſur quelque ouvrage dont les parties n'auroient entre elles aucune liaiſon. Quand un homme de beaucoup d'eſprit dit une abſurdité, il ne faut pas s'y laiſſer prendre ; ſouvent elle cache une ironie très fine, à la maniere de Socrate.

La preuve en eſt dans l'Encyclopédie, au mot *Phidias*. Après quelques détails ſur les petits ornements du bouclier de Minerve, M. de Jaucourt continue ainſi : » Mais Phidias ſe vit obligé » de ſe prêter au goût des Grecs, qui aimoient paſſionnément » ces ſortes de petits morceaux ; le trône d'Apollon, par Ba» thyclès, faiſoit leurs délices ». Celui qui n'écrit pas au jour la journée, doit être lu par analogie ; ſes idées tiennent à un principe, à une chaîne qu'il ne faut pas rompre, ſi on veut entendre l'écrivain. Si donc M. de Jaucourt excuſe Phidias d'avoir fait certains *petits morceaux* par complaiſance, c'eſt qu'il juge que ces petits morceaux ont beſoin d'indulgence : & ſi ailleurs il ne s'explique pas auſſi nettement ; ſi, au contraire, il affecte des éloges outrés, & certainement déplacés, on doit voir ce qu'il a dans l'eſprit, on doit ſaiſir ſa chaîne.

Quant aux Grecs, on ſait qu'ils étoient légers, & qu'ils pouvoient bien n'avoir pas encore perfectionné leur goût pour la grande ſculpture au temps de Phidias. On connoît l'aventure des deux Minerves. On n'a pas oublié la réponſe d'Euripide aux

Athéniens, cinquante ou soixante ans avant Phidias ; comment il leur prouva que le peuple n'a pas le droit de commander au génie, & qu'un homme qui sait faire une grande chose, doit savoir aussi résister aux importuns, même à Athenes. En un mot, on sait que par-tout de grands hommes en tous genres ont devancé leur siecle & l'ont éclairé.

M. de Jaucourt a retranché du récit de Pausanias une partie qui paroît cependant nécessaire, puisque c'est la description du dieu. La voici : » Le milieu du trône est la place du dieu. C'est » là qu'est posée sa statue. Autant que j'en ai pu juger, elle est » au moins de trente coudées. Ce n'est point Bathyclès qui l'a » faite ; car c'est une statue d'un goût fort ancien & sans art, » qui, à la réserve du visage, des mains & du bout des pieds, » est toute semblable à une colonne d'airain : elle a la tête dans » un casque, & tient dans ses mains une lance & un arc. La » base de cette statue est faite en forme d'autel ».

Cette base est, comme on le pense bien, garnie, ainsi que le trône, d'une quantité *de petits objets différents*. Mais ce qu'on ne conçoit pas aussi bien, c'est son usage. Sert-elle de soutien au trône & au dieu ? Est-elle posée sur le trône & sous les pieds du dieu, *qui est tout semblable à une colonne d'airain?* Ce dieu est-il assis ou debout ? En un mot, cette maniere de décrire est-elle d'un homme qui connoît les grandes machines en sculpture, qui en a le goût, qui sait en juger ? M. de Jaucourt, qui aura senti que le ridicule assemblage de tant *de petits objets* suffisoit pour donner à son lecteur une idée de cette production, aura volontiers supprimé la description manquée de la posture du dieu. C'est aussi sans doute par la même raison qu'il ne dit rien de cette *troupe* qui avoit aidé Bathyclès, quoique Pausanias n'ait pas manqué de l'inscrire sous la dictée de son *Cicerone* ou du Sacristain. » Tout en haut, dit-il, Bathyclès a » représenté une troupe de Magnésiens qui dansent & se ré- » jouissent ; ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe

» trône ». Sont-ce tous les hommes de ſes atteliers qu'il faiſoit danſer ainſi ſur la tête du dieu ? ou ſont-ce des artiſtes dont les portraits méritoient de paſſer à la poſtérité ? En tout cas, cette idée bouffonne, ou, ſi l'on veut, cet acte religieux, étoit mal placé au-deſſus de la tête du dieu.

Je ſoupçonnerois fort que ce Bathyclès n'étoit pas un merveilleux ſtatuaire. Il pouvoit être l'entrepreneur de ce trône, en avoir fait exécuter les petits bas-reliefs, & la plupart des autres figures, par ces gens *qui danſoient* tout au haut du trône; ce qui, en terme de maçon, s'appelle chez nous *le bouquet*. Bathyclès faiſoit des coupes fort vantées pour le temps; mais cela ne prouve pas aſſez pour les grandes & *ſuperbes* compoſitions. Qu'il ait fait quelques-unes des parties qui enrichiſſoient ce *ſuperbe trône*, à la bonne heure; qu'il y ait même aſſez bien réuſſi, cela eſt croyable : mais ſur quel fondement pourrions-nous aſſurer que la totalité produiſit un bel effet ? A moins d'une deſcription qui nous donnât la forme générale & l'idée juſte de la diſtribution de chaque partie, il ne nous eſt pas poſſible d'aſſurer la beauté d'une décoration. Mais ſi le deſcripteur nous préſente les objets d'une maniere oppoſée au but & à l'eſprit de l'art, il ſemble que ſa deſcription nous autoriſe à blâmer l'ouvrage. Ou le trône d'Amyclès étoit ſans goût, ſans dignité, ou Pauſanias eût décrit plattement la chaire de S. Pierre du cavalier Bernin.

Un très bon ſculpteur d'ornements ſe diſpoſoit à exercer ſon art pour décorer le tombeau d'un cardinal. Michel-Ange, conſulté par le pape ſur le projet, dit qu'il ne falloit pas embarraſſer un ouvrage de ces ſortes d'ornements, attendu que, s'ils ſont riches, ils défigurent les figures; au lieu qu'un ſeul bas-relief bien fait eſt beaucoup plus beau, & qu'il accompagne les ſtatues mieux que toute cette broderie, dont elles ſont ennemies. (Voy. Vaſari, *vita di Simone Moſca.*)

Il n'y a rien là de nouveau, dira-t-on; le plus mince con-

noisseur en fait autant. Si cela est, Pausanias, qui se complaît aux ornements du Jupiter Olympien, & à ceux du trône d'Apollon, étoit donc au-dessous d'un connoisseur ? *Les Grecs, qui aimoient passionnément ces sortes de petits morceaux*, n'avoient donc pas plus de goût ? Cette derniere conséquence est un peu dure ; mais ce n'est pas moi qui en fournis la majeure. Elle pourroit aussi faire penser que Phidias avoit moins que Michel-Ange le goût de la décoration ; car il n'est pas bien prouvé que les petits ornements dont il environnoit ses statues, n'y fussent placés que par complaisance pour les Grecs.

Dans le passage qui occasionne cette note, & selon l'édition d'Hardouin, Pline dit qu'un lésard & une grenouille sont gravés sur les bases des colonnes : *In columnarum spiris insculpta.* M. Poinsinet traduit, *gravés en creux*, & sans doute il traduit bien. Cependant Winckelmann, qui a vu ces animaux, dit qu'ils sont en relief dans les volutes des chapiteaux ; il les a fait graver & les a donnés dans ses *Monumenti antichi inediti*, en proposant de lire *capitulorum* au lieu de *columnarum*. Pline se tromperoit donc ; car il est certain que par *spira* il entend *le bâton*, *le tore* qui forme la base d'une colonne : *Primùm*, dit-il ailleurs, *columnis spiræ subditæ, & capitula addita.* (chap. 23, sect. 56 de ce livre.)

Voici pourtant une difficulté. Pline à Rome pouvoit à chaque instant voir ces chapiteaux, ces colonnes & ces bases : Winckelmann a dû les voir aussi plusieurs fois. Comment donc l'un voyoit-il en haut ce que l'autre voyoit en bas ? Autre difficulté. La premiere édition de Rome dit que la grenouille & le lésard sont dans l'architrave, *in columnarum epistyliis.* Mais que ce soit sur les bases ou dans l'architrave que les ait vus Pline, il en faut croire de préférence le dessein & la gravure, puisqu'ils sont figurés d'après l'objet même. Cet exemple n'engage pas autrement à donner sa confiance à notre Pline.

(29) *Page* 21. Voilà des gens qui avoient la main fort

adroite. Celui qui à une certaine distance avoit l'art de souffler des pois, & de les faire passer, sans en manquer un, par le trou d'une aiguille, n'étoit pas mal-adroit non plus : sa récompense fut un boisseau de pois qu'Alexandre lui fit donner ; car il encourageoit les talents. Ce n'est pas que ces ouvrages vétilleux n'aient une sorte de mérite, à-peu-près comme celui qu'on doit accorder à certaines découpures surprenantes, au *Pater* grand comme l'ongle, & à l'Iliade dans une coque de noix. Mais plus cette sculpture approche du vrai par la maigreur & la ténuité du travail, sur-tout dans les objets imités de proportion naturelle, plus elle s'en éloigne par le défaut d'harmonie, & moins elle fait illusion, ne présentant que le squelette de la nature, décharné & desséché. C'est principalement dans les fleurs où l'on peut en faire la remarque.

Comme toute peine mérite salaire, on doit compatir à la patience, à la légèreté, à l'adresse de la main de quelques hommes qui se condamnent à ces minutieux travaux ; mais leur nom ne doit pas figurer sur la ligne de ceux des grands artistes, ni passer avec eux à la postérité. Si Pline se fût contenté des exemples surprenants qu'il rapporte de la perspicacité de la vue, rien ne seroit mieux ; Callicrate & Myrmécide y figurent à merveille. Si l'exactitude historique vouloit que leur nom parût encore ici, le vrai goût de l'art eût fait ajouter à un historien connoisseur quelques mots pour apprécier d'aussi petits talens, & ne leur accorder que l'estime convenable.

On voit dans les lettres de madame de Sévigné (lettre 214, Amsterd. 1766.) qu'un homme avoit fait à Paris, pour chef-d'œuvre, un petit chariot traîné par des puces. Quoique l'auteur eût peut-être surpassé les deux artistes grecs, il n'est seulement pas nommé, & le fait n'est rapporté qu'en faveur d'un mot du Prince de Conti, qui disoit : *Le harnois est fait par quelque araignée du voisinage* : c'est tout ce que méritent ces sortes de chefs-d'œuvre. Que Cicéron, Varron, & d'autres, aient fait men-

tion de Myrmécide, & de ſes productions microſcopiques, cela ne prouve autre choſe, ſinon qu'ils en ont parlé ſans les ranger ſur la ligne des artiſtes d'une toute autre eſpece, pas même immédiatement après.

L'empereur Julien dit que Phidias ne fut pas ſeulement ſage, σοφὸς, c'eſt-à-dire ſavant, habile, par ſon ſimulacre d'Olympie ou d'Athenes, mais qu'il acquit encore de la gloire par de petits ouvrages qui renfermoient un grand art, tels qu'une mouche, une cigale & une abeille, qu'il fit en bronze. (Epître 8.) Pour Nicéphore Grégoras, il dit que Phidias fut grand chez les Grecs par cette abeille & cette cigale, mais pas autant que par ſon Jupiter Olympien. (Hiſt. l. 8.) La reſtriction eſt accommodante. A quoi tient-il qu'on ne diſe que ces deux auteurs apoſtaſioient le bon goût; car je n'oſe pas croire qu'ils n'aient jamais ſenti ce qui conſtitue le grand ſtatuaire. Mais Elien, en parlant des petits ouvrages de Myrmécide & de Callicrate, dit ſenſément: » A mon avis, un homme judicieux ne » louera ni l'un ni l'autre; car qu'eſt-ce autre choſe qu'une » vaine perte de temps »? *Quorum ſanè neutrum, meâ ſententiâ, laudaverit ſapiens : quid enim hæc aliud ſunt, quàm vana temporis jactura?* (Var. hiſt. lib. 1, c. 17.)

M. Poinſinet, tome 3, p. 95, dit que Myrmécide a *mérité ou plutôt obtenu qu'Elien fît mention de lui.* Quelle mention! Quoique Périclès *raffolât*, dit-on, de ces petits ouvrages, & que Séneque ait dit, *Magni artificis eſt totum clauſiſſe in exiguo*, je n'en approuve pas moins la juſte application que M. Mariette fait à ces laborieuſes bagatelles (tome 2, p. 423) de ces deux vers de Martial:

Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum. Lib. 2, ep. 86.

» Il eſt honteux d'avoir de ces difficultueuſes niaiſeries; & c'eſt un ſot » ttavail que celui qui ne produit que des ſottiſes ».

M. Mariette s'entendoit mieux aux beaux arts que Périclès

& Séneque. Voilà cependant ce que Pline appelle avoir eu de la réputation : *Famam consecuti ;* car il s'agit de Myrmécide & de Callicrate.

Si, dans le nombre de ces notes, il s'en trouvoit qui ne rempliſſent pas exactement leur objet, il en reſteroit peut-être encore aſſez pour prouver que Pline s'entendoit mal en peinture & en ſculpture. N'y en eût-il qu'une qui atteignît ce but, je n'aurois pas perdu mon temps. Je l'ai déja dit, je le répete, & tout lecteur honnête & intelligent le ſentira : mon unique vue eſt d'être utile à l'art, en attaquant dans ſa cauſe une prévention dont les conſéquences injuſtes ont été long-temps importunes aux artiſtes.

Si j'ai relevé quelques erreurs d'autres écrivains que Pline, c'eſt qu'elles ſont pour la plupart liées à ſon ouvrage, & qu'elles ont pour baſe la fauſſe opinion qu'il étoit *un grand connoiſſeur.* Quelque liberté que je me ſois permiſe de dire des vérités, je n'ai jamais eu l'intention mal-honnête de bleſſer perſonnellement des hommes dont je révere les talents. Je prie même ceux qui voudront bien s'en donner la peine, de marquer les fautes qu'à cet égard j'aurois pu commettre. Il eſt beau de fournir des motifs de reconnoiſſance. L'artiſte qui écrit ceci prétend moins avoir toujours raiſon, qu'il ne deſire de trouver la raiſon. Mais les enthouſiaſtes perdroient avec lui leurs plus belles déclamations ; les froids chicaneurs ſans goût, ſans principes, ſans ame, gens qui vous arrêtent ſur des mots, & qui ne ſe doutent point du fond, eſprits niaiſement angulaires, dont les carnes vous heurtent ſans vous inſtruire, n'opéreroient pas davantage : ceux qui, par exemple, s'appeſantiroient ſur une idée, ſur une phraſe détachée du corps de l'ouvrage, & qui craindroient d'y trouver une explication favorable dans l'ouvrage même, quoiqu'elle y fût ; ceux-là, dis-je, auroient auſſi le doux plaiſir de triompher à leur aiſe. En un mot, toute maniere de voir & de reprendre qui ne tendroit qu'à la tracaſ-

serie, seroit accueillie avec l'indifférence qu'on lui doit. La saine discussion, au contraire, fût-elle assaisonnée de quelques traits piquants, sera reçue avec les égards qu'elle mérite. Mais si l'erreur sur Pline étoit si bien accréditée qu'on voulût encore la soutenir, celui qui l'a démontrée laisseroit les gens tranquilles pendant tout le temps de leur sommeil : *Qui vult decipi, decipiatur.*

Joignons à toutes ces notes une remarque de M. Cochin sur les peintres & les statuaires anciens. Cet artiste célebre la fit pour servir d'antidote à un mauvais écrit intitulé, *Des peintres anciens & de leurs manieres.* Elle est insérée dans *le nouveau choix de mercures & autres journaux.* Extraordinaire de juillet, 1681, page 156, tome 10.

» Le discours précédent, curieux en ce qu'il donne ce qu'on » recueille des historiens sur les anciens peintres grecs, est ce- » pendant défectueux par l'ordre alphabétique que l'auteur y a » donné : on ne peut, par ce moyen, suivre les gradations par » lesquelles l'art a pu parvenir à sa perfection. Les adorateurs » de l'antiquité y trouveront sans doute l'idée des plus gran- » des beautés de la peinture. Cependant, si l'on veut peser la » valeur des éloges, la plupart tombent sur des choses de si » peu d'importance, & souvent si ridicules, qu'il paroîtra évi- » dent que ces écrivains n'avoient point, ou très peu de con- » noissances dans les arts dont ils ont parlé. Ne seroit-il pas » pardonnable d'oser croire qu'ils nous ont transmis, sans » choix, les fables que leur débitoient les Grecs, grands ad- » mirateurs de tout ce qui étoit dans leur pays ? Il semble » qu'on lise l'histoire de Cimabué, de Ghioto, & de ces autres » mauvais peintres qui n'ont fait qu'ouvrir la voie, & que le » vrai mérite de leurs successeurs a fait oublier, si ce n'est aux

» citoyens des villes où ils ſont nés, qui ont un intérêt de » gloire à les vanter.

» Cimon fait la découverte de ce qui ſaute aux yeux, & » ſans quoi il n'y a ni peinture, ni deſſein. Il arrive à repré- » ſenter les cavités & les boſſes des plis des draperies. Hygié- » mon parvient à mettre quelque différence entre les deux ſexes. » *Panænus*, frere du célebre Phidias, oſe haſarder d'ouvrir la » bouche à quelques unes de ſes figures. Le fameux Timanthe » doit une partie de ſa célébrité à un tableau grand comme l'on- » gle. Pluſieurs années après, Apollodore inventa le mêlange » des couleurs pour peindre la chair & le clair-obſcur. Qu'étoit » donc la peinture auparavant? Il eſt vrai que ce ſont les pein- » tres les plus anciens, & que l'art pouvoit être encore dans » ſon enfance. Mais le fameux Zeuxis & Parrhaſius, dont les » morceaux les plus célebres ſont des raiſins & un rideau; le » grand Apelles même qui peint les viſages des perſonnes de » maniere à faire deviner non ſeulement leur âge, mais même » combien ils vivront, qui ſe donne la peine de rendre juſ- » qu'aux pores de la peau; un Protogene qui met ſept ans à » faire un portrait: qu'en conclure, ſinon, ou qu'on entend » mal les auteurs, ou que ce ſont de mauvais juges? Leurs » éloges ridicules ne donnent aucune lumiere ſur les talents » de ces peintres célebres, & n'oppoſent rien de ſolide au » doute qu'on pourroit former ſur la véritable valeur de ces » maîtres, relativement au degré où l'art a été porté dans les » derniers ſiecles.

» Ce qui donne le plus de force aux conjectures favorables, » pour juſtifier le reſpect que nous portons à ces noms illuſtres, » c'eſt la véritable beauté des ſculptures antiques qui nous » ſont reſtées. Mais il eſt à remarquer qu'on n'en attribue au- » cune, avec certitude, à ces noms conſacrés avec tant de » vénération dans l'antiquité, les Phidias, les Praxitele, &c. » On en infere ordinairement que leurs ouvrages étoient

» encore supérieurs à ceux que nous possédons : mais on en » pourroit conclure toute autre chose, c'est-à-dire que les » Grecs avoient consacré les noms des premiers inventeurs » des arts qui étoient arrivés à quelque degré de beauté, » quoiqu'inférieure à ceux qui les ont ensuite perfectionnés. » L'art devenu plus commun, son mérite, quoique peut-être » plus grand, a dû moins étonner. On pourroit ne pas trou- » ver ce doute sans fondement, si l'on vouloit faire attention » aux honneurs divins accordés aux inventeurs des choses les » plus ordinaires & les plus nécessaires à la vie, comme le la- » bourage, l'art de préparer le blé, & autres.

» *Panænus*, le frere de Phidias, c'est-à-dire du plus grand » sculpteur qui ait jamais existé, plusieurs années avant qu'A- » pollodore eût inventé le mêlange des teintes & le clair-obs- » cur, est vanté pour avoir le premier osé ouvrir la bouche » de ses figures. La peinture faisoit des progrès bien lents en » comparaison de la sculpture, ou Phidias n'étoit pas un aussi » grand artiste qu'on le suppose. On se refuse à accorder sa » croyance aux noms de Phidias & de Praxitele inscrits sur les » piédestaux des deux grouppes qui sont à *Monte-Cavallo*, » parcequ'on ne trouve pas ces ouvrages dignes de l'opinion » qu'on a de ces sculpteurs. Cependant, il est difficile qu'il n'y » ait eu aucun fondement à cette assertion ; sans cela, on eût » pu mieux choisir pour placer ces noms illustres. Concluons » que le doute subsiste avec fondement, & que l'autorité des » auteurs qui nous sont parvenus est de peu de valeur, vu les » petitesses qu'ils nous vantent avec emphase ».

On peut ajouter à cette remarque générale de M. Cochin l'éloge que Boccace a fait du Giotto son ami.

» Ebbe Giotto uno ingegno di tanta eccellenzia, che niuna » cosa dalla natura, madre di tutte le cose, ed operatrice col » continuo girar de' cieli, fu, che egli con lo stile e con la » penna, o col pennello non dipignesse si simile a quella, che

» non ſimile, anzi piu toſto deſſa pareſſe: in tanto, che molte » volte nelle coſe da lui fatte ſi trova, che il viſivo ſenſo de » gli uomini vi preſe errore, quello credendo eſſer vero, » che era dipinto. E perciò havendo egli quell' arte ritornata » in luce, che molti ſecoli ſotto gli errori d'alcuni, che più a » dilettar gli occhi degl' ignoranti, che a compiacere all' in- » telletto de' ſavi dipignendo, era ſtata ſepolta, meritamente » una delle luci della Fiorentina gloria dir ſi puotè, e tanto » più quanto con maggiore umiltà maeſtro degli altri in ciò » vivendo quella acquiſtò, ſempre rifiutando d'eſſer chiamato » maeſtro ». (*Boccacio, giornata 6, novella 5.*)

Les plus célebres peintres de l'antiquité n'ont pas été loués avec plus d'emphaſe; Pline a tout au plus égalé ſes éloges à celui-ci. Cependant, qu'eſt devenue cette *lumiere de la gloire florentine?* Les beaux eſprits d'alors louoient à perte de vue de médiocres peintres, parcequ'ils ne voyoient rien qui pût les éclairer ſur le vrai mérite de l'art. Les éloges des anciens pourroient bien avoir, juſqu'à un point, le même défaut. Sommes-nous bien aſſurés que ces écrivains connuſſent le beau poſſible en peinture? Nous comparons le peu qui nous eſt parvenu de celle des Grecs ou des Romains avec celle des modernes: mais ceux-là n'en pouvoient pas faire autant de la leur avec la nôtre. Que n'auroient-ils pas dit d'un Raphaël, d'un Dominiquin, d'un Titien, d'un Correge, d'un Paul Véroneſe, d'un Guide, &c. s'ils euſſent vu leurs ouvrages! Que ne diroit pas Boccace, s'il les voyoit à côté des foibles productions de ſon ami! Et ſi Ange Politien pouvoit comparer avec les chefs-d'œuvre des grands peintres italiens ces deux vers de ſon épitaphe du Giotto,

Naturæ deerat noſtræ quod defuit arti.
Plus licuit nulli pingere, nec melius.

n'eſt-il pas vrai qu'il auroit à rougir de les avoir faits, ou qu'il en riroit lui-même? Au temps de Malherbe, un peintre

de fleurs se nommoit Rabel, & le poëte fit ces quatre vers

Quelques louanges non pareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au-dessus de lui.

Soyez amoureux des éloges; voyez comme on les donne quelquefois, & qui l'on met au-dessus d'Apelles! L'éloge de la part des grands artistes, des vrais connoisseurs, des nations éclairées, voilà celui qu'il faut mériter; il assure l'estime de la postérité : dédaignons les autres, fussent-ils de Malherbe.

Pour moi, je ris quand je vois ce même Giotto faire les compositions des ouvrages exécutés par André Pisano, attendu que le peintre & le statuaire, dans ces temps du berceau de l'art en Italie, avoient un droit égal au talent de mal composer. La morgue d'un côté, la bassesse de l'autre, ne sont pas moins risibles, quand Girardon exécute sur les desseins de le Brun de médiocres statues, tandis qu'il fait faire & les bains d'Apollon, & le tombeau du cardinal de Richelieu. Si le Brun a donné la composition de ces deux ouvrages, que Girardon eût aussi bien composés, il n'en a pas donné l'étude, le dessein, le drapé, la belle exécution, toutes les parties, en un mot, qui en font le plus grand mérite; & Girardon nous a laissé des morceaux de sa composition, qui prouvent combien aisément il auroit pu se passer du génie de le Brun. Mais celui-ci jouoit du sceptre, & l'autre s'en laissoit battre.

Si on veut juger du goût mesquin & gothique du Giotto, il faut voir la fameuse porte de bronze exécutée par *Andreas Ugolini Pisano*. J'en ai eu sous les yeux un très beau plâtre à Pétersbourg : d'autres bas-reliefs du même compositeur & du même sculpteur en sont aussi la preuve. Mais cela n'est ni vu, ni senti, par des milliers de raisonneurs qui font les entendus.

La meilleure raison dont on se serve pour prouver que les peintres anciens faisoient les plus beaux tableaux possibles,

c'eſt que les ſtatues antiques ſont les plus belles poſſibles, & on dit : *Agaſias* témoigne pour *Apelles*. On ne prend pas garde que la ſculpture ne fournit ce témoignage que pour quelques parties ſeulement, & que la peinture en embraſſe d'autres, qui, portées au plus haut degré poſſible, & réunies à celles qui lui ſont communes avec la ſculpture, conſtituent la perfection de l'art.

. . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diverſa tamen, qualem decet eſſe ſororum.

J'ai oui dire, mais j'ai de la peine à le croire, que certains défenſeurs de la peinture ancienne prétendent qu'un tableau eſt parfait, s'il repréſente tout ce que peut repréſenter la plus belle ſculpture. Ce n'eſt aſſurément ni un philoſophe, ni un connoiſſeur, qui auroit cette idée de la peinture. Le connoiſſeur ſait que la peinture réduite en camaïeu, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une copie de la ſculpture, qui n'a ni le mérite de ſes difficultés, ni celui de ſon exécution : il ſe garderoit bien ſur-tout de prêcher le *monochromiſme* à l'école françoiſe. Le philoſophe ſait que la diverſité des couleurs concourt, dans le ſyſtême de la nature, tout autant que les formes, à l'harmonie univerſelle. Ainſi le philoſophe & le connoiſſeur ſentent le charme qui réſulte du concours du coloris & des formes.

Le coloris foible & ſans vigueur fut long-temps, & fort à propos, reproché à l'école françoiſe. Cette maladie cependant n'attaqua ni *la deſcente de croix* de Jouvenet, ni quelques autres tableaux à peu près du même temps. Enfin, à commencer du ſallon de 1781, on a vu renaître le bon coloris dans l'école françoiſe. C'eſt à ce retour de ſanté que nous devrons l'eſtime & le ſuffrage univerſel. Evitons les rechûtes, continuons à peindre, & que de fauſſes déclamations, de pernicieux préjugés, ne nous ferment plus les yeux.

J'ai oui dire auſſi qu'un tableau des mieux coloriés ſe trouve réduit au blanc & au noir quand il eſt gravé ; qu'il n'a

plus

plus cette harmonie, ce charme du coloris, & que, malgré cette réduction, il peut encore repréſenter le choix, le deſſein, les caracteres, les expreſſions, la compoſition, que le peintre a mis dans l'original. Ceux qui font ce raiſonnement, ſont, à l'égard de la couleur, comme ces gens qui, ſans ſavoir pourquoi, parviennent à haïr les hommes dont ils ignorent le mérite. Mais on peut leur répondre : Faites graver d'après un grand maître de l'école vénitienne, ou tel autre bon coloriſte qu'il vous plaira; faites auſſi graver d'après un camaïeu, & qu'il y ait dans les deux tableaux les beautés de la ſculpture grecque; mettez les deux eſtampes l'une à côté de l'autre, & vous verrez ſi le blanc & le noir de la premiere ſera ſemblable au blanc & au noir de la ſeconde. Cette premiere fera bien une autre impreſſion ſur vos ſens & ſur votre ame. En rapportant ces deux effets à la muſique des anciens, l'un ſera le mode phrygien, l'autre ne ſera que le lydien, quelque harmonie & même quelque mélodie qu'il puiſſe avoir; car vous n'ignorez pas qu'il y a dans la peinture une mélodie oculaire, comme dans la muſique & dans le diſcours il y en a une auriculaire. Si vous êtes ami éclairé de l'art, & point aveugle volontaire, ſi vous êtes ſenſible & point tracaſſier, vous ſentirez l'éloquence du beau coloris; vous verrez de combien il l'emporte, à mérite égal d'ailleurs, ſur un tableau foiblement colorié; vous conclurez que l'un eſt la *choſe*, & l'autre l'*à-peu-près*, & vous n'oſerez plus dire qu'un enfant eſt auſſi grand qu'un homme fait.

Mais Philoſtrate ne dit-il pas qu'un ſimple trait, à peine ombré, peut auſſi parfaitement rendre tous les objets de la nature que le tableau le mieux colorié ? Peut-être l'aurez-vous lu dans la vie d'Apollonius : ſi vous l'avez lu, convenez que le ſophiſte grec a penſé de la peinture un peu différemment que je n'en penſe, & que ce qu'il dit peut aller à-peu-près juſqu'au camaïeu, tandis que c'eſt de toute l'étendue de l'art que je vous parle : en un mot, ſi votre propoſition eſt celle de Philoſtrate,

vous voyez que je n'ai rien à démêler ici ni avec vous, ni avec lui.

Encore un mot à ceux qui oublieroient que la faculté d'écrire sa pensée appartient à tous les hommes, qu'elle a sa base dans l'éducation générale, & qu'elle s'augmente plus ou moins dans tous les états qui ne sont pas abjects.

Celui qui écrit sur un sujet qu'il ne connoît pas, ou qu'il connoît mal, quelque esprit & quelques talents qu'il ait d'ailleurs, s'expose à écrire des sottises; & il en écrit, s'il se livre aux détails.

Celui qui, sans prétention au talent littéraire, n'écrit que de ce qu'il professe, & de ce qui peut y avoir des rapports, n'est pas répréhensible; parcequ'on ne l'est pas de parler & d'écrire de ce qu'on sait, ne fût-on ni correct ni élégant.

Si quelqu'un prétendoit que l'artiste ne peut pas même écrire passablement de ce qu'il sait, on pourroit prier ce *quelqu'un* de faire un tableau ou une statue qui approchassent de ce qu'écrit l'artiste, qui pussent être regardés comme son écrit peut être lu, & l'on exigeroit de ce quelqu'un qu'il n'eût pas recours au teinturier. On s'en remettroit, après l'épreuve, à la décision de celui qui auroit eu la complaisance de la faire, pour savoir si le champ de certains arts est aussi aisé à parcourir que celui de quelques autres. Nous excluons l'artiste absolument ignorant; nous admettons uniquement celui que l'éducation & quelques connoissances qui en résultent nécessairement, ont tiré de la classe d'ouvrier.

On auroit beau nous dire : Le littérateur, par exemple, ne prétend faire ni peinture, ni sculpture; il croit seulement s'y connoître assez pour en écrire : or il écrit mieux que l'artiste. On répondroit : Vous êtes à côté de la question, il faut vous y ramener. Il s'agit d'exercer un art, & non pas seulement d'en raisonner; le littérateur doit donc faire un tableau, le peintre ou le sculpteur doit donc écrire, afin qu'on puisse bien voir,

dans deux talents qui ne ſont pas ceux de celui qui les exerceroit, laquelle des deux productions feroit le plus hauſſer les épaules. Voici l'unique mot de l'artiſte qui veut écrire : *Je fais un peu votre métier, faites un peu le mien.* Ce mot eſt ſimple, il eſt clair, il faut y répondre.

Ainſi, Meſſieurs, ſi l'écrit de l'artiſte eſt utile à l'art, s'il eſt penſé, raiſonné, il peut & doit être lu : péchât-il par le coloris & la correction, il aura ſon effet ; car de quoi s'agit-il entre l'écrivain littérateur & l'écrivain artiſte, lorſqu'ils écrivent de l'art, ſinon de raiſonner juſte ſur un ſujet particulier ? or il n'y a perſonne qui ne ſente que toutes les préſomptions ſont en faveur de l'artiſte. Raiſonner juſte eſt la queſtion ; bien écrire en eſt une autre.

Honorons les talens, encourageons tout ce qui tend à leurs progrès ; & ſi nous ne corrigeons pas certaines prétentions qui ne peuvent qu'augmenter les fauſſes connoiſſances, montrons au moins que nous en avons pénétré l'erreur & l'injuſtice. *Il aura ſa fureur pour peine*, diſoit le préſident de Thou en parlant de Scioppius. Ceux qui diroient que l'artiſte en écrivant ne produit qu'un labeur informe, & conſéquemment inutile, auroient auſſi leurs vaines & inutiles clameurs pour ſalaire.

Les têtes ſaines, honnêtes, inſtruites, n'ont pas beſoin d'être averties que tout ceci ne les regarde pas.

On ne diſtingue pas généralement aſſez le vrai ſavant, dans quelque genre que ce ſoit, de l'homme qui, grace à ſa mémoire, à une ſorte de routine & à des connoiſſances légeres, pour la plupart fort iſolées, répete au haſard & ſouvent fort mal ce que d'autres ſavent bien. Le premier ne fonde ſa doctrine que ſur la nature ; ſon génie, ſa ténacité à l'étude, la pratique, l'expérience, forment & conſtituent ſes connoiſſances : elles lui ſont propres, tandis que celles des autres, ſi communes parmi nous, & qui font pour quelque temps des réputations, ne ſont que d'emprunt.

Ceux d'entre les beaux esprits dont nous sommes inondés, qui, pourvus d'une sorte d'imagination qu'on peut prendre pour du génie, tiennent leurs livres de comptes avec le plus d'ordre, sont aussi ceux qui se font le plus de cette réputation éblouissante : mais gloire parasite, vraie singerie, sa durée ne devroit être que d'un instant.

Si tant de gens se sont imaginé que Pline a dit des merveilles sur les beaux arts, n'en cherchons pas la cause ailleurs que dans le défaut de principes. C'est aussi de là que vient la surprise de le voir réduit à si peu de chose après un regne long & brillant.

J'oserois croire que mes démonstrations du peu de connoissance de Pline dans l'art, & chemin faisant celles que j'ai pu donner de l'incertitude des décisions prononcées par d'autres écrivains, pourroient bien n'être pas absolument mauvaises, puisqu'on entend déja dire à de prétendus connoisseurs : » J'ai » bien autre chose dans la tête que des babioles comme la » peinture & la sculpture ». Voilà le dernier retranchement derriere lequel ils se sauvent. Hélas ! que pourroit-on souhaiter de mieux, sinon qu'ils eussent toujours tenu le même langage ?

C'est avoir beaucoup fait pour un art, que d'en avoir dégoûté ceux dont l'intérêt qu'ils y prennent, ne peut que nuire à ses progrès & perpétuer les fausses connoissances. Celui qui travaille à rétablir les droits des hommes vraiment intelligents & modestes, en a d'assurés à leur gratitude ; détromper, c'est instruire. Ainsi trop long-temps obsédés par le vain fantôme du faux savoir, dégagés en partie des entraves de la suffisance, les bons esprits pourront plus aisément se débarrasser du reste & se faire entendre.

Fin des notes sur le XXXVI livre de Pline.

SUR

DEUX PEINTURES

DE

POLYGNOTE.

PLINE a passé trop légèrement sur l'ouvrage fameux que Polygnote peignit à Delphes. *Hic Delphis ædem pinxit*, est une phrase trop seche, trop laconique, pour des peintures qui devoient faire époque dans l'histoire de l'art. Mais Pausanias, par une longue description, nous a bien dédommagés du silence de Pline. Nous allons donc jetter un coup-d'œil sur le narré du descripteur, sur l'idéal de l'ouvrage, & sur le jugement que M. le comte de Caylus a fait de l'un & de l'autre.

Oublions qu'il est presque de foi d'adorer les anciens les yeux fermés : regardons, sur la description d'un témoin oculaire, une des belles productions d'un peintre célebre, & tâchons de voir si l'ouvrage répondoit dans toutes ses parties aux éloges qu'on en a faits : c'est peut-être un moyen de s'assurer si quelquefois on n'exagere pas la beauté d'un ouvrage médiocre, & s'il n'arrive pas aussi qu'on loue mal une belle production. Pour me conduire dans cet examen avec quelques précautions, j'ai pris un Pausanias

grec, dont on m'a expliqué le texte avec la plus grande exactitude; ainsi je hasarde mes observations.

A Delphes, dans le Lesché, *vous verrez*, dit Pausanias, *une peinture qui représente la destruction de Troie, & le départ de la flotte des Grecs* (*a*). Rien ne seroit plus naturel ni plus vrai à représenter dans un seul tableau, pourvu cependant que l'un ne fût que l'accessoire, & l'autre le principal. Mais comme Pausanias nous a conservé lui-même l'inscription originale du tableau, & qu'il n'a sans doute pas apperçu qu'elle contredisoit l'exposé qu'il donne ici, nous nous en rapporterons à l'autorité la plus certaine; la voici : *Polygnote de Thase, fils d'Aglaophon, a peint la destruction de la forteresse de Troie* (*b*). Et, comme dans le même tableau le retour des Grecs est aussi représenté, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait là une double action, & même un anachronisme.

Echœax descend de l'échelle du vaisseau de Ménélas, tenant un vase de cuivre à mettre de l'eau (ὑδρία). Il n'y a pas de mal à représenter un serviteur qui va chercher de l'eau pour l'équipage; mais c'est

---

(*a*) Ἴλιόν τε ἐστὶν ἁλωκυῖα καὶ ἀπόπλους ὁ Ἑλλήνων. Phoc. lib. 10, chap. 25.

(*b*) Γράψε Πολύγνωτος, Θάσιος γένος, Ἀγλαοφῶντος υἱὸς, πεποιημένην Ἰλίου ἀκρόπολιν. Phoc. lib. 10, ch. 27.

une petiteſſe d'écrire ſon nom à côté de lui ſur le tableau : c'en eſt une autre de s'amuſer à le rapporter de préférence, quand il s'agit de décrire un grand ſujet (*a*).

Polygnote a repréſenté Neſtor, & auprès de lui ſon cheval, qui paroît vouloir ſe rouler ſur le ſable. Nous ne connoiſſons pas ſans doute le coſtume des anciens Grecs, comme on le connoiſſoit au temps de Polygnote ; mais il ſemble que le vieux Neſtor ne devoit pas être venu à cheval juſqu'au rivage, & que ſon char, *auprès de lui*, eût été plus convenable & plus dans le ſujet.

Non loin de Neſtor, il y a pluſieurs captives. On croiroit, avec cette compagnie, être toujours au bord de la mer ; mais on en eſt peut-être à une lieue ; c'eſt-à-dire qu'on eſt avec Epéus, repréſenté nud, jettant par terre les murs des Troyens, ces murs qui avoient tenu dix ans contre l'ennemi. C'étoit un hardi & vigoureux garçon que cet Epéus, attendu qu'il ſe mit nud comme la main pour avoir plus de force,

(*a*) L'abbé Gédoyn, dans ſa note ſur ce paſſage, dit que *cet Echœax portoit une urne où l'on avoit apparemment renfermé les cendres de Phrontis.* Mais ce Phrontis eſt occupé à diſpoſer des crocs ſur le vaiſſeau de Ménélas. Si l'abbé Gédoyn, avant de faire ſa note, avoit conſulté le troiſieme livre de l'Odyſſée, il auroit vu que le pilote Phrontis ne mourut ſur le vaiſſeau de Ménélas qu'après le départ des Troyens, & avant que la flotte eût gagné le promontoire de Malée.

& pour mieux se garantir des démolitions qui pouvoient lui tomber sur le corps : car il ne s'amusa pas à *araser* les murs ; il les *abattit*, les *renversa de fond en comble*, les *fit sauter*, les *détruisit*, les *démolit jusqu'au sol* (*a*).

Après avoir décrit une belle scene qui se passe dans la ville entre Ajax, Cassandre & les Atrides, Pausanias nous ramene à Nestor, qui, comme on a vu, étoit sur le rivage ; mais il est venu dans la ville auprès du cheval de bois. Je ne suivrai pas le descripteur dans tous les détails, dont les uns, quoique mal faits, ne donnent aucune mauvaise idée du tableau, & les autres sont trop équivoques pour oser décider ; mais je demanderai pourquoi le corps de Polydamas est sous une cuvette placée sur un piédestal de pierre, & pourquoi *Sinon* emporte le corps de Laomédon, qui avoit été tué par Hercule quelques 50 ans avant la prise de Troie.

O Polygnote, si vous avez fait un beau tableau, ou mal-à-propos deux beaux tableaux dans un, comme on les fait passer misérablement à la postérité ! Et si c'étoit un ouvrage médiocre, que ceux qui s'efforcent à en exalter le mérite sont plaisants !

M. le comte de Caylus, dont la passion pour les arts fut toujours soutenue par de continuelles re-

---

(*a*) Γέγραπται δὲ καὶ Ἔπειος γυμνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος. Phoc. cap. 26.

cherches dans l'antiquité, étoit trop éclairé pour ne pas sentir les défauts du tableau de Polygnote. Sa droiture & ses lumieres lui en ont fait avouer une partie : s'il a été plus réservé sur les autres, s'il a même cherché quelquefois à montrer en beau ce qui devoit lui paroître ridicule dans cet ouvrage, c'est que son cœur honnête étoit toujours favorable aux foiblesses de ses amis : belle qualité, quand il ne s'agit que de ses amis, & qu'on les distingue de ses préjugés. Il a eu moins d'indulgence pour Pausanias ; il est convenu qu'en parlant beaucoup de l'art, cet écrivain a montré qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoi qu'il en soit, le tableau du peintre grec n'est plus ; mais comme le descripteur est entre les mains de tout le monde, nous pouvons juger du plus ou moins de justesse des raisons de M. de Caylus. Je respecte la mémoire de cet amateur distingué, autant que je respectois sa personne, lorsqu'il siégeoit dans notre académie. Si j'osois alors n'être pas toujours de son avis, s'il ne se rendoit pas toujours au mien, c'est que nous avions l'un & l'autre la liberté académique, & que nous en usions ; aussi approuvoit-il ma franchise. C'est avec cette même liberté que je vais parcourir son jugement de l'ouvrage de Polygnote ; jugement déposé dans les archives publiques de l'académie des inscriptions & belles-lettres.

Prêtons-nous, pour un instant, à l'invraisem-

blance ; oublions que d'un côté du tableau eſt une ville dont l'intérieur fait ſcene ; oublions qu'à l'autre bout eſt un port qui ne devroit s'appercevoir que dans l'éloignement : ſi vous voulez que ce ſoit le départ des Grecs, la ville ne devoit être vue que dans le fond du tableau. Oublions que les vainqueurs s'embarquent, tandis qu'ils maſſacrent encore dans la ville, quoiqu'ils ne ſoient partis qu'après la ruine entiere des malheureux Troyens. Obſervons ſeulement que Polygnote n'a repréſenté qu'un ſeul vaiſſeau, ſans aucune indication qui fît ſoupçonner la flotte grecque. » Il prouve par cette conduite, *dit* » *l'auteur du mémoire*, une grande intelligence de » compoſition. Il ſe contente de faire voir le plus » conſidérable vaiſſeau de cette flotte, & ſuppoſe » les autres placés de façon à ne pouvoir être vus ». (Hiſtoire de l'académie des belles-lettres, t. 27.) Ne pourroit-on pas dire au contraire : Faites appercevoir quelques mâts, quelques voiles, quelques proues, quelques poupes derriere votre vaiſſeau, ſi vous voulez qu'on préſume une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, comme étoit celle des Grecs : c'eſt *la grande intelligence de compoſition.* N'y manquez pas, pourroit-on ajouter, en ſe ſervant des propres expreſſions de M. de Caylus, page 43, *parceque votre art eſt muet, & que vous êtes obligé de recourir à des ſignes pour vous faire entendre.* Il ſeroit même inutile d'avertir qu'on regarderoit un tableau où

ſeroit traité le même ſujet avec une conduite auſſi aride, comme une production *ſans goût*, ſans génie, ſans vraiſemblance.

Venons à la duplicité d'action qui eſt niée tout net dans le mémoire, quoiqu'elle ſoit certaine dans Pauſanias; raiſon particuliere de nous arrêter ſur ce point & de l'examiner attentivement.

» Il n'y a point ici, *dit-on*, de duplicité d'action; » en même temps que les Grecs ſe préparoient au » départ, ils achevoient de ruiner la ville de Troie. » Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition de » Polygnote, ni ſéparation dans le tableau. Une » ville, une campagne, une côte, fourniſſent de » grandes variétés à un artiſte; le peintre en a ſu pro- » fiter » (p. 43). Cela eſt net; voyons ſi cela eſt exact.

Agamemnon & la plupart des principaux capitaines étoient partis; les Troyens étoient ou ſauvés en petit nombre, ou priſonniers, ou maſſacrés. Pour ſuppoſer que ce qui reſtoit de Grecs *achevoit de ruiner la ville de Troie*, il falloit au moins y laiſſer quelques troupes: mais il n'y a pas un ſoldat dans la ville; ſept ou huit généraux y ſont encore, qui ont ſans doute défendu à aucun ſoldat de s'y trouver. Voilà d'abord une invraiſemblance qui affoiblit l'intérêt du ſujet, qui refroidit la compoſition.

» Il n'y avoit ni interruption dans la compoſition » de Polygnote, ni ſéparation dans le tableau ». Tant pis vraiment. Il reſſembloit donc à ce bas-relief

antique, à un des bouts duquel Minerve dit à Persée d'aller délivrer Andromede, & où Persée délivre Andromede à l'autre bout. Il n'y a point dans ce bas-relief de *séparation;* la seule *interruption* qui s'y trouve au milieu, c'est la naissance de Vénus entre deux tritons: du reste, c'est le même terrain, la même eau, le même plan. Ce sculpteur l'emporte sur Polygnote; il a composé trois sujets dans une bordure, & il s'en faut que cet exemple antique soit le seul.

» Une ville, une campagne, une côte, fournis-» sent de grandes variétés à un artiste ». Assurément. Mais quand l'artiste présente ces objets sur une ligne parallele aux deux côtés de la bordure du tableau, & que cette campagne n'a que quelques toises de face, a-t-il profité de ces *grandes variétés* que lui fournit son sujet? Où sont ces champs troyens qui étoient entre la ville & la flotte? Cette vaste scene de carnage, où est-elle? Voilà donc encore de l'invraisemblance & de la débilité.

» Le peintre en a su profiter ». Il n'y paroît pas. D'ailleurs, cette supposition n'est-elle pas trop hardie? Ne faudroit-il pas voir le tableau avant de la faire? & ne jugeroit-on pas mieux, par ce moyen, du parti que le peintre a pu tirer de la gêne où il s'est mis, avant de décider que sur une ligne de quelques toises, présentée en face, il a su *profiter* des variétés que peut *fournir* un terrain vaste, car il faut

supposer ses figures grandes au moins comme le naturel? Parlons net ; cela est impossible au peintre le plus ingénieux, dans un pareil sujet. Voilà donc un tissu de contradictions, d'anachronismes, d'invraisemblances ; ou du moins voilà des raisons qui balancent un peu l'éloge de cette composition. Si l'esprit de contradiction est un défaut, celui d'engouement en est un autre, & beaucoup plus contraire à la découverte du vrai, dans quelque matiere que ce soit.

L'action ridicule, extravagante & impossible de cet Epéus *nud* qui renverse de grosses murailles, à deux pas d'Hélene, de Nestor, &c. (*a*), qui n'ont pas peur d'en être écrasés, & le plat épisode du cheval de Nestor qui se roule sur le sable à côté de son maître, sont deux points que M. de Caylus ne

(*a*) Euripide, dans sa tragédie d'Hélene, suppose que cette princesse ne fut pas enlevée par Pâris, mais qu'elle fut transportée en Egypte par Mercure, & qu'elle y resta sous la garde de Protée ; que Pâris n'emmena dans sa patrie qu'un nuage ressemblant à Hélene, & que ce nuage fut la cause de la guerre de Troie. Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, est d'accord avec Euripide. Il suppose même que les Grecs ne tarderent pas à être instruits de ce fait. » Quand nous eûmes ap- » pris la vérité, fait-il dire à Achille dans une apparition, » nous continuâmes à battre Troie, afin de ne pas nous en » retourner avec honte & ignominie ». Mais en jugeant un peintre qui a travaillé d'après le récit d'Homere, c'est Homere que nous devons suivre.

juge pas : ils s'expliquent en effet assez bien eux-mêmes. Mais pour l'autre Nestor qui est dans la ville, notre amateur assure » qu'il seroit injuste de » mettre cette erreur sur le compte de Polygnote, » & même de Pausanias ; qu'il faut que ce nom soit » corrompu, & que, dans l'un ou l'autre endroit, » il s'agisse d'un autre guerrier que Nestor » (page 45). L'observation auroit plus de force, si nous n'avions des exemples antiques d'un même personnage répété dans un même tableau ou bas-relief ; si Polygnote n'eût pas fait deux sujets sur un même fond ; & si, de tant de commentateurs, de scholiastes & de traducteurs, quelques uns eussent pensé à rectifier *ce nom corrompu*. Quelques lignes plus bas, l'auteur du mémoire, en voulant expliquer ou corriger Pausanias, l'a un peu gâté. Il lui fait dire que Priam *est tué* par Néoptoleme : Pausanias dit qu'ayant été arraché de l'autel, il fut tué par ce jeune guerrier ; ce qui est un peu différent & sauve au tableau un anachronisme qu'il ne falloit pas y ajouter.

Ne lisant que l'extrait du mémoire de M. de Caylus dans les volumes de l'académie des inscriptions, je ne sais de qui est l'observation suivante. Pausanias rapporte les noms de quelques corps morts, & fait d'autres détails, car il aime à en faire ; sur quoi l'observateur dit : » L'exactitude du peintre à » exprimer les moindres circonstances de nombre, » de position & d'armures, prouve combien les

» artiſtes de l'antiquité étoient ſcrupuleux dans l'ob-
» ſervation des faits : auſſi étoient-ils regardés com-
» me hiſtoriens » (page 45). On ne s'y attendroit pas, lorſqu'il s'agit d'un tableau où l'ordre & la vérité ſont bleſſés à tout inſtant. Voici donc ſur ce ſingulier paſſage quelques obſervations auſſi bonnes à dire qu'elles ſont aiſées à faire. 1°. Polygnote a exprimé *les moindres circonſtances de nombre.* (Qui vous l'a dit, & comment ſavez-vous que ce nombre fût complet ? Si je compte exactement les figures d'un tableau, en réſultera-t-il que le peintre n'en aura mis ni trop ni trop peu, parceque j'aurai compté juſte ?) 2°. Il a été *exact dans les poſitions.* (Vous avez donc vu ſon tableau ailleurs que dans Pauſanias, qui ne deſſine aucune poſition ?) 3°. Il a été *exact dans les armures.* (Que ſavez-vous ? Parcequ'il a repréſenté des caſques, des cuiraſſes de telle ou telle forme, eſt-ce une preuve certaine que les Grecs & les Troyens, lorſqu'ils combattoient enſemble, les portoient préciſément ainſi, environ 660 ans avant Polygnote ? & ne ſeroit-il pas poſſible qu'il eût armé ſes héros, comme l'étoient les Grecs (*a*) de ſon temps ?) 4°. *Il étoit regardé comme hiſtorien.*

(*a*) Plutarque, *vie de Marcellus*, dit qu'en Sicile, à Enguie, on voyoit dans un temple de grandes lances & des caſques d'airain, dont les uns portoient le nom de Mérion, & les autres celui d'Achille. Mais ſommes-nous ſûrs que Polygnote ait

(Êtes-vous sûr qu'un tableau qui doit représenter la suite d'un incendie, & où il n'y en a pas un vestige; un tableau qui vous présente un grand cheval de bois sur quatre jambes, quand il s'agit d'une poutre pour battre en breche; un tableau qui contient des contradictions, des anachronismes; un tableau où la plupart des noms sont changés ou *inventés* par le peintre; où des gens sont à côté de ceux qu'on égorge, & tout auprès de gros murs qu'on abat, sans plus d'émotion que s'ils n'en savoient & n'en voyoient rien; êtes-vous sûr, dis-je, que ce tableau puisse être regardé comme l'histoire?) Il n'est pas croyable que ce soit M. le comte de Caylus qui ait fait tant de mépriſes, car il étoit vraiment connoisseur.

Enfin, le froid épisode de ces gens qui chargent tranquillement des provisions sur un âne, est transformé en précepte. » Ces détails, *dit-on*, caractérisent le sujet, & l'art du peintre consiste à les » placer ». On pourroit croire cependant que l'entente, l'expression, les grandes convenances, une composition en un mot, où le peintre n'auroit pas besoin d'écrire le nom & l'action de chaque figure auprès d'elle, comme dans le tableau de Polygnote, caractériseroient beaucoup mieux un sujet. Nous ne

---

connu ces armures? Il falloit s'en tenir à la vraisemblance, & ne pas risquer une affirmation sur un fait aussi peu certain.

mépriſons

mépriſons pas *les détails* épiſodiques ; mais comme ils ne caractériſent le plus ſouvent que des circonſtances particulieres, & rarement le ſujet, nous ne leur donnons que la derniere place dans un ouvrage de génie. Ainſi, par tout où nous pourrons appliquer cette image de Virgile,

. . . . . *Crudelis ubique*
Luctus, ubique pavor, & plurima mortis imago ;

nous ne chargerons point tranquillement nos proviſions ſur un âne.

Ce ſeroit dommage de priver le lecteur d'une aſſez plaiſante note qu'a faite M. l'abbé Gédoyn à propos des écriteaux plaqués auprès de chaque figure : on verra du moins que ſi le tableau de Polygnote a été mal décrit, le traducteur de la deſcription renchérit de ſon mieux ſur ſon original.

» Cet endroit nous apprend que dans ce tableau » où il y avoit plus de 80 figures, chaque figure » principale étoit marquée par une inſcription : » c'étoit l'uſage des peintres de l'ancien temps (*de* » *celui de l'ignorance de l'art*), & je ne puis croire » que leurs tableaux en fuſſent défigurés, puiſqu'ils » ont fait l'admiration des Grecs & des Romains, » dont le goût pour la peinture valoit bien le nôtre. » Un uſage contraire a prévalu, & fait ſouvent d'une » belle tapiſſerie ou d'un beau tableau une énigme » pour les regardants. Ces inſcriptions donnoient

» d'abord l'intelligence du ſujet, & mettoient le » ſpectateur à portée de juger ſi chaque partie de » ſujet étoit bien exécutée ».

Quiconque ſait en gros l'hiſtoire grecque trouvera peu vraiſemblable qu'à Delphes, dans la 84e olympiade, la priſe de Troie fut une énigme pour les regardants. On croiroit voir M. Gédoyn, ſe promenant dans les rues de Paris un jour de Fête-Dieu, lire avec ſatisfaction le petit rouleau qui ſort de la bouche des perſonnages dans les *tapiſſeries* gothiques, & donner à ces tapiſſeries la préférence ſur celles qui n'ont pas l'écriteau. Il faut pourtant convenir que, dans un ſiecle où les arts ont fait tant de progrès, il eſt triſte d'entendre encore d'auſſi pauvres raiſonnements. Qui croiroit qu'un homme d'eſprit a pu dire qu'une inſcription à côté d'une figure mettroit à portée de juger ſi cette figure eſt *bien exécutée ?* Un autre auroit dit au moins, *bien penſée.* La populace dit ſans doute beaucoup d'impertinences, quand elle eſt devant un tableau où elle ne voit ni le nom des perſonnages, ni l'annonce du ſujet, deux choſes qu'il ne faut pas confondre. Mais comme un tableau n'eſt pas fait pour la populace excluſivement, les ſpectateurs inſtruits inſtruiſent ceux qui ne le ſont pas, ſur-tout quand ce tableau reſte public ; & l'on doit laiſſer à l'enfance de l'art la petite inſcription, parcequ'alors n'ayant pas d'idée de l'effet général, on n'apperçoit pas que

l'inſcription puiſſe détruire un accord qu'on ne connoît point. Ainſi quand la peinture ne parloit pas encore, elle avoit beſoin de ce mauſſade interprete. Cependant, voyez le peuple ignorant écouter une tragédie où les perſonnages ſont nommés, & dites s'il ſait bien ce qu'il voit & ce qu'il entend. La connoiſſance des noms a-t-elle jamais appris à bien juger d'un drame & d'un tableau?

Je ſuppoſe que chaque lecteur connoît Pauſanias, au moins par une traduction; ainſi je ne craindrai point d'aſſurer que ſi un peintre moderne eût compoſé le même, ou les mêmes ſujets, à la maniere de Polygnote, on lui diroit: Troie priſe & pas une maiſon brûlée ou renverſée, eſt une ſottiſe. Point de ſoldats dans une ville où des généraux tuent encore, eſt une ſottiſe. Après un carnage effroyable, dix ou douze corps morts de compte fait, eſt une ſottiſe. Laomédon parmi ceux qu'on vient de tuer cinquante ans après ſa mort, eſt une ſottiſe; & c'en eſt une autre d'avoir placé dans le tableau ce perſonnage, s'il n'étoit pas le pere de Priam, parceque la reſſemblance de nom doit néceſſairement tromper le ſpectateur. Epéus *nud*, qui renverſe de fond en comble les murs de Troie, eſt un compoſé de deux ou trois ſottiſes, attendu qu'Epéus, fils de Panopée, roi de la Phocide, & roi lui-même après ſon pere, avoit comme les autres de quoi ſe vêtir; qu'ainſi c'eſt une faute groſſiere de n'avoir repréſenté que lui

ainſi nud, & de l'avoir placé tout auprès de ces dames qui attendent que le vaiſſeau ſoit prêt. D'ailleurs, de ce qu'Epéus inventa une machine pour enfoncer les murailles d'une ville, & que cette machine a été nommée le *cheval de bois*, il ne s'enſuit pas que cet inventeur ſoit tout nud pour abattre les murs de Troie (*a*). Des perſonnages dont les noms ſont *inventés*, tandis que le ſujet en fournit en abondance, eſt une ſottiſe. Des gens qui ſe tiennent tranquillement auprès de ceux qu'on maſſacre, des femmes aſſiſes à deux toiſes de gros murs qu'on démolit, eſt au moins une ſottiſe. Trois ou quatre toiſes d'eſpace au camp des Grecs, depuis la ville juſqu'à la mer, eſt une ſottiſe. Repréſenter Troie aſſez proche du vaiſſeau, pour que tous les perſonnages, tant de la ville que du navire, ſoient également apperçus, eſt une ſottiſe. Le nom & l'action de chaque perſonnage écrits ſur lui ou à côté, eſt une ſottiſe. Neſtor

(*a*) Pline, liv. 7, ch. 56, dit que cette machine étoit le *belier*. On avoit ſans doute figuré une tête de cheval à la poutre qui battit les murs de Troie. Pauſanias, liv. 1, ch. 23, dit qu'il a vu dans la citadelle d'Athenes un cheval de bronze, fait ſelon l'opinion reçue, & des flancs duquel des guerriers étoient prêts à ſortir. Je n'ai pas trouvé qu'il diſe ailleurs qu'on eût conſervé en Grece la longue poutre inventée par Epéus, & que lui Pauſanias ait vu cette poutre. Il pourroit donc bien y avoir une mépriſe dans l'article *Enchantement*, page 189, *Queſtions ſur l'Encyclopédie*.

dans la ville & Neſtor ſur le rivage, eſt une ſottiſe. Un ſeul vaiſſeau, quand il s'agit d'une flotte de 1000 ou 1200 vaiſſeaux, eſt une ſottiſe. Enfin, des gens qui chargent tranquillement & mal-à-propos des proviſions ſur un âne, quoique ce ſoit une bonne précaution, n'en eſt pas moins une ſottiſe en peinture. Voilà ce qu'on diroit à un peintre moderne; & je ne vois pas trop ce qu'il auroit de bon à répondre, ſinon une meilleure compoſition, ſans laquelle on ne pourroit le *regarder comme hiſtorien.*

Ainſi qu'au poëte, il eſt permis au peintre & au ſculpteur de ſuppoſer, de créer, de choiſir des incidents ſur leſquels l'hiſtoire ne prononce pas. Aller au-delà, c'eſt ouvrir la porte au caprice, à la licence, à l'invraiſemblance, aux contradictions, aux abſurdités. Bien entendu auſſi qu'autant de fois que l'artiſte abandonne le thême hiſtorique, c'eſt autant de beautés & d'intérêt qu'il s'engage à mettre dans ſon ouvrage. Mais point d'entorſe à l'hiſtoire, & ſur-tout au bon ſens, s'il vous plaît; & quand ce ne ſeroit que pour notre honneur, ne préconiſons jamais des ſottiſes.

Malheureuſement Pauſanias a détaillé le trône d'Amyclée, celui du Jupiter Olympien (je ne parle pas de la ſtatue ſublime, car *c'eſt Jupiter, & non pas ſon marche-pied, qu'il faut admirer*), & les tableaux de Polygnote, compoſitions dont l'idéal prête furieuſement à la cenſure, malgré les efforts de leurs

apologiſtes pour en interpréter favorablement les défauts. Qui nous aſſurera que ces ouvrages loués légèrement tout haut, d'après tant d'oui-dire, mais dont le foible aura été ſenti par quelques eſprits attentifs qui ſeulement en auront trop étendu les conſéquences, n'aient pas ſervi de fondement tacite à l'opinion répandue, que notre affaire eſt ſeulement de ſavoir tenir le porte-crayon, le pinceau, l'ébauchoir & le ciſeau? La voilà peut-être, cette ſource de tant de préjugés dépoſés dans des écrits ignoramment éloquents, & dont ceux d'entre nous qui n'oſent ni réfléchir ni parler, ſont encore les victimes, eux & leurs ouvrages. La puſillanimité détruit la hardieſſe de penſer, & accoutume aux idées médiocres; & la conſéquence néceſſaire de cet état eſt de ſe taire par honte, par crainte & par foibleſſe.

Si l'idéal du groupe de Laocoon manque de juſteſſe; ſi dans cet *ouvrage préférable*, dit Pline, *à tout ce qui a été fait en peinture & en ſculpture*, les convenances du ſujet ne ſont pas obſervées; ſi le fameux Moïſe de Michel-Ange peche auſſi de ce côté, à combien plus forte raiſon nos artiſtes ſeront-ils accuſés de ne ſavoir pas penſer! Oui; mais voyez l'Apollon & tant d'autres beaux ouvrages d'artiſtes qui ſans doute ont penſé; voyez ceux de Puget, ceux du Pouſſin, &c. vous trouverez que des peintres, que des ſculpteurs, peuvent joindre au génie la

juſteſſe dans les penſées : ces dons de la nature ſont quelquefois étouffés par la tyrannie dogmatique ; il faut avoir le courage d'en ſecouer le joug.

M. le duc d'Antin, ſurintendant des bâtiments du roi, *ordonnoit* un jour à Bouchardon d'ôter un muſcle qu'il trouvoit de trop dans un modele de ce ſavant artiſte (le duc d'Antin étoit fort gras) ; Bouchardon lui répondit ſenſément : » Mais, monſeigneur, ſi je l'ôte, il faudra que j'aie la peine de le remettre, car ce muſcle eſt néceſſaire à l'action de cette figure ; il eſt dans la nature, & je l'ai étudiée » : réponſe qu'aucun artiſte habile n'a jamais eu occaſion de faire à M. le marquis de Marigny (*a*).

(*a*) Quand je travaillois au grand modele de la ſtatue de Pétersbourg, M. de Betzky vint un jour dans mon attelier pour me dire : » Ne penſez qu'à exécuter votre modele, & moi je » m'occuperai à faire l'armature pour ſoutenir le cheval ſur » les pieds de derriere ». Cette propoſition me parut ſi ſinguliere, que je répondis : » Monſieur eſt donc forgeron ; car c'eſt » un habile forgeron qu'il me faut à préſent, puiſque l'armature fut conçue avec le ſujet, quand je reçus à Paris les ordres de Sa Majeſté Impériale, & que vous le ſavez bien ». Nous avions dans l'attelier, & ſous les yeux, un petit modele en fer de cette armature : je l'y avois placé pour tranquilliſer ceux qui paroiſſoient craindre que le bronze ne ſe ſoutînt pas. M. de Betzky fut mécontent de ma réponſe, à laquelle j'ajoutai : » Aſſurez-vous, monſieur, que votre propoſition ne peut être » écoutée que par des artiſtes aſſez bas pour s'y ſoumettre ; » que chacun doit faire ſon métier ; qu'il ne faut ravir à per-

Quel artiſte n'a pas été plus ou moins la victime de vexations qui enfin l'ont rebuté, qui lui ont fait abandonner ou gâter un ouvrage ? Il faut manquer de pain, d'honneur ou de talent, pour ſe ſoumettre deux fois à ces tyrans du génie. L'artiſte, direz-vous, n'aura pas bien entendu ce que l'amateur lui preſcrivoit. Dites plutôt que, ſi un mal-adroit touche un inſtrument, il n'en tirera que des ſons faux, & que ſouvent il le déſaccordera. Mais vous ne ferez pas tel tableau, telle ſtatue. Eh ! vous en ferez d'autres.

Et ma réputation, direz-vous, que deviendra-t elle ? Les protecteurs & leurs ſatellites la détruiront. —Ces gens-là, quelques ſingeries qu'ils aient employées, n'ont jamais ſu faire ni détruire de réputation en aucun genre, à qui mérita d'en avoir une. — Mais le

---

» ſonne ce qui lui appartient ; & qu'à Paris, M. le directeur » général ne vient pas dans nos atteliers s'expoſer à nous dire, » *Je vous ferai ceci, je vous ferai cela*, parcequ'il ſait bien » que c'eſt notre affaire & non la ſienne ». M. de Betzky fut encore plus mécontent, & ſortit auſſitôt ſans répliquer. M. le comte Carburi étoit préſent.

Je rapporte ce petit incident, parcequ'on écrivit à Paris que j'avois inſulté M. de Betzky, & que quelques perſonnes y prirent l'*inſulté* pour l'*inſultant*. Le fait avoit été ſi bien défiguré, qu'il ne venoit pas à l'eſprit qu'on avoit ſuppoſé l'artiſte aſſez imbécille pour projetter un bronze coloſſal, ſans penſer aux moyens de l'aſſurer dans la ſituation qu'il lui donnoit ; & que, la petite armature n'eût-elle pas été déja faite, on inſultoit un homme qui ne s'étoit pas mis dans le cas de l'être.

découragement, le dégoût, peut-être l'entier abandon du travail! — Hé bien, courez donc attendre les gens aux barrieres. Levez-vous matin pour aller saluer profondément des valets. Introduit chez leur maître, montrez-lui en tremblant des productions qu'il regardera peut-être d'un œil de dédain. S'il vous loue, soyez comblé de son éloge imbécille, applaudissez à sa critique ridicule; car vous attendez qu'il parle au ministre, ou qu'il vous y présente. Supposons que vous obteniez cette faveur, & qu'elle vous soit avantageuse, votre ame sera dégradée; & si vous ne devenez pas un artiste médiocre, vous serez à coup sûr un homme rampant.

Passons à une autre production de Polygnote, puisque M. le comte de Caylus en parle aussi: le tableau représentoit la descente d'Ulysse aux enfers.

On sait qu'Ulysse, arrivé chez les Cimmériens, fit une fosse, y répandit les effusions, égorgea les victimes du sacrifice, évoqua les ombres, & particulièrement celle de Tirésias; qu'elles arrivèrent en foule du fond de l'Erebe, mais qu'Ulysse *ne descendit pas* dans la demeure de Pluton: c'est en abrégé l'histoire de cette fable poétique. Nous allons voir jusqu'à quel point le tableau s'y rapporte, & s'il prouve mieux que l'autre, que son auteur doit être regardé *comme historien.*

Feu M. le Lorrain, peintre à talent, a gravé ce tableau ainsi que le précédent; il a mis de l'esprit

dans la touche, du goût dans les figures, & de l'intelligence dans la compoſition ; c'eſt-à-dire, autant qu'on en peut mettre quand on n'eſt pas libre. Forcé de ſuivre le texte traduit de Pauſanias, il n'a pu ſe garantir de pluſieurs fautes qu'il n'eût point faites aſſurément s'il eût compoſé ſous une dictée plus raiſonnable. L'objet de cette opération étoit de faire trouver les deux compoſitions de Polygnote le moins mal poſſible.

Feu M. le comte de Caylus ne laiſſoit guere à un artiſte qu'il conduiſoit & qu'il aimoit, la dangereuſe liberté de s'égarer dans les ſentiers ardus & périlleux du génie. Nous pouvons donc regarder comme de lui les ſujets qui ſe trouvent dans le 27e tome de l'hiſtoire de l'académie : nous étant arrêtés fort long-temps au premier, nous paſſerons rapidement ſur celui-ci.

J'en regarde la compoſition, & je demande : Sont-ce les champs élyſées ? Je n'en ſais rien, puiſque j'y vois des coupables qui ſouffrent les peines des damnés. Eſt-ce donc l'affreux Tartare ? Je n'en ſais rien, puiſque j'y vois les ames heureuſes qui goûtent les douceurs de l'autre vie. Quel qu'il ſoit, c'eſt le ſéjour des ombres : chacune y fait ſon office ; les Danaïdes, Tantale, Siſyphe, &c. C'eſt l'enfer en un mot ; l'Achéron & la barque du ténébreux nocher n'en laiſſent aucun doute. Et tout au beau milieu des enfers on voit une petite foſſe creuſée pour faire

sortir du ténébreux séjour les ombres que le prudent Ulysse évoque de toutes ses forces, quoiqu'il y ait quatre-vingt de ces gens-là de côté & d'autre autour de lui dans le tableau. Il est vrai que cette compagnie n'a point du tout l'air de penser à Ulysse, qui de son côté le lui rend bien. Y a-t-il un autre enfer *au-dessous* de celui où se fait l'évocation? ou bien l'artiste a-t-il eu raison d'y placer Ulysse, puisqu'il étoit de foi qu'il n'y descendit pas?

Le beau sujet pour une tête poétique! Quels effets! quels ressorts! quelle magie de couleurs, de lumiere & d'ombre! quelles machines un Rubens eût fait jouer! C'est lui qui eût évoqué les ombres & tous leurs prestiges; il nous eût menés aux enfers (*a*).

(*a*) C'est en Flandre, à Anvers sur-tout, qu'il faut voir ce peintre dans les compositions à grands ressorts. Je ne parle pas de ses différents ouvrages que j'ai vus: je me borne à dire ici que sa fameuse descente de croix est un des plus effrayants tableaux que je connoisse, & peut-être celui qui, en me présentant ce que l'art a de plus expressif, m'a le plus fait horreur. L'idée d'un corps divin n'avoit pas pénétré l'artiste: son Christ mort est un vil supplicié qu'on détache du gibet; si on ne voyoit pas la croix, on penseroit que c'est même de la roue. Chaque fois que je verrois ce tableau, je croirois être à la Greve, quand on en ôte un malfaiteur après l'exécution.

Est-ce ou n'est-ce pas l'éloge de Rubens que je fais? Je n'en sais rien: je peins l'effet que son tableau fit sur moi, quand je le vis à Anvers; & si, en ne le voyant plus, les traces en sont en quelque sorte affoiblies, elles ont cependant assez de force

Quand on a vu notre décoration de Castor & Pollux, quand on a vu celle d'Enée aux enfers par Servandoni, on vient bâiller à la description glacée du froid tableau de Polygnote.

Je ne m'y arrête plus que pour dire un mot de l'ombre de Phedre, qui est là suspendue à une chaîne qu'elle tient des deux mains. *Cette disposition présente avec moins d'horreur sa funeste mort*, dit l'auteur du mémoire. *Un tel ménagement*, ajoute M. de Caylus, *me surprend de la part d'un artiste si ancien. L'enfance de l'art n'a pas ordinairement le sentiment si délicat.* Polygnote étoit contemporain de Sophocle;

---

encore pour me faire à-peu-près la même impression. Reconnoissons dans d'autres grands artistes, soit grecs, soit modernes, la sublimité simple; mais nous ne pouvons nous soustraire à l'empire que l'art du peintre belge exerce sur notre ame.

J'honore un écrivain dont l'ouvrage, en cinq volumes, a été imprimé à la Haye. Que son sujet l'ait plus ou moins engagé à parler de la peinture, c'est ce qu'il ne nous importe pas ici de savoir. Mais c'est particulièrement à Rubens à répondre à la petite phrase que voici: » La nature n'a pas besoin de » grandes *masses* de lumiere & d'ombre pour produire des » beautés pittoresques; & si le peintre les trouve nécessaires, » c'est comme une aide à la foiblesse de son art ». (Tome 3, page 452.) Alexandre étoit plus excusable dans l'attelier d'Apelles: c'étoit chez son peintre, & les tableaux devoient être à lui. Encore lui disoit-on: *Votre Majesté fait rire mes petits broyeurs de couleurs* . . . . . Mais c'est à Rubens à répondre.

le ſiecle de Sophocle n'étoit pas celui de l'enfance du *ſentiment*, du goût, du raiſonnement, des bienſéances. Mais nous allons voir qu'un peintre n'avoit pas beſoin de recourir à tant de cauſes pour repréſenter Phedre ſuſpendue ; & M. de Caylus oublioit que ce qu'il donne pour un *ménagement* de la part du peintre, étoit un uſage des anciens. Ils avoient imaginé *l'oſcillation* pour repréſenter les ſuicides, parcequ'ils croyoient que l'ame de ces gens-là n'étoit jamais en repos dans les enfers : *Aliæ panduntur inanes ſuſpenſæ ad ventos.* Ainſi Polygnote, *délicat* ou non, a peint une *oſcillation ;* ce qui n'indique pas le genre de mort. Phedre ſe pendit : ſi elle ſe fût empoiſonnée, noyée, ou poignardée, l'artiſte eût repréſenté ſon ombre également ſuſpendue & oſcillante ; ce qui ne ſuppoſeroit ni un *ſentiment ſi délicat*, ni aucun *ménagement* de ſa part. La religion des Grecs, ou leurs loix, refuſoient la ſépulture aux ſuicides. On avoit la ſuperſtition de les repréſenter par de petites figures ſuſpendues à des cordes, & de les balancer en l'air. On croyoit qu'après cette cérémonie l'ame paſſoit le Styx, & les funérailles étoient cenſées faites. Il y a donc plus lieu d'être ſurpris des fautes de jugement que des *ménagements* qui ſont dans le tableau de Polygnote.

Voilà ce qu'il m'a paru néceſſaire d'obſerver & de dire, parceque, d'un côté, je n'ai encore vu perſonne qui osât blâmer ce que je viens de reprendre, & que,

d'un autre, je l'ai entendu louer jusqu'au délire par des hommes qui, du même pas, vont prêchant ces travers aux artistes & à d'autres. Je ne finirai pas cependant sans rapporter le commencement du mémoire dont on a vu quelques traits : l'art & les artistes y sont trop intéressés pour le passer sous silence. Je rapporte sans rien décider.

» M. le comte de Caylus, qui joint au goût des » lettres une étude profonde des arts, ne permet » de parler de peinture qu'à ceux qui en ont étudié » les principes. Pour traiter un sujet il ne suffit pas » de savoir écrire ; il faut connoître à fond sa ma- » tiere : l'ignorance se trahit au milieu des graces » du style.

» Comme la peinture est faite pour les yeux, il » semble qu'il ne faille que des yeux pour en déci- » der souverainement. La poésie, dont le caractere » est naturellement dominant, fiere de ce droit d'aî- » nesse qu'elle s'attribue, peut-être à juste titre, » sur tous les arts, prétend les juger sans les en- » tendre : elle ne daigne plus s'instruire, & ne re- » tient que le droit d'en parler. Les premiers poëtes » avoient mérité leur réputation, autant par l'éten- » due de leurs connoissances, que par le brillant » de leur imagination. Les modernes, satisfaits des » dons de la nature, ne prennent aucun soin de » nourrir leurs talents par le savoir & par la ré- » flexion ; ils regardent la peinture comme une de

» leurs dépendances ; ils s'élevent fort au-dessus des » artistes, & s'arrogent sur l'art le même droit que » sur ceux qui le pratiquent. De là naissent ces com- » paraisons, ces allusions, ces descriptions expo- » sées en termes magnifiques, mais contredites par » les lumieres & le bon sens des artistes ».

On voit bien que je copie ce passage, afin de le mettre sous les yeux des artistes qui n'auroient pas actuellement les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres, & pour leur faire connoître à fond la marche adroite, mais pas fort droite, de ceux qui font les petits dragons dès qu'ils voient l'écrit d'un particulier, & qui observent un profond silence sur une opinion déposée & consacrée dans les *Mémoires* de l'académie, quoiqu'il y ait à travers cette opinion des coups d'escourgée appliqués sur eux à bras raccourcis. Ces messieurs ne feront jamais artistes ; ils n'ont donc presque rien à ménager de ce côté-là. Mais comme ils n'ont pas autant d'indifférence pour l'académie des belles-lettres, ils se gardent bien de s'y frotter.

Mais je n'ai pas vu les ouvrages de Polygnote ; comment puis-je les connoître & en juger ? Sans m'amuser à répondre encore à cette question si souvent répétée, & dont la foiblesse a été si aisément démontrée, voici ce que j'ai à dire à ceux qui ne se lassent point de la reproduire : Soyez contents ; je vous présente un homme qui a pu voir ces ouvrages,

& qui va vous dire nettement & en peu de mots ce qu'on en doit penſer. S'il ne les a pas vus, il fonde au moins ſon jugement ſur la réputation univerſelle qu'avoit de ſon temps, & chez les vrais connoiſſeurs, le mérite de Polygnote; ce qui donne une grande force à ſon argument.

» On dit que les premiers peintres célebres, dont » les ouvrages ne ſont pas ſeulement recommanda- » bles pour leur ancienneté, ſont Polygnote & » Aglaophon, dont la couleur foible a encore des » partiſans. Quoique les productions de ces artiſtes » ne fuſſent que groſſieres, & comme les indices » prochains d'un art futur, ces gens-là les préferent » aux grands maîtres qui ont paru depuis; mais c'eſt » ſeulement pour briguer, ſelon moi, le titre de » connoiſſeurs » (*a*).

Si on croyoit qu'il ne s'agit dans ce paſſage que de la préférence de quelques amateurs pour le coloris ſévere de cet ancien maître ſur celui des maîtres plus modernes, je crois qu'on ſe tromperoit. La propoſition de Quintilien eſt plus univerſelle, & la queſ-

(*a*) Primi, quorum quidem opera non vetuſtatis modò gratiâ viſenda ſint, clari pictores fuiſſe dicuntur Polygnotus atque Aglaophon, quorum ſimplex color tam ſuî ſtudioſos adhuc habet, ut illa propè rudia, ac velut futuræ mox artis primordia, maximis qui poſt eos exſtiterunt auctoribus præferantur, proprio quodam intelligendi (ut mea fert opinio) ambitu. *Quint. lib.* 12, *cap.* 10.

tion

tion du coloris n'y eſt que particuliere. Quintilien fait la généalogie de l'art en commençant par Polygnote; &, par gradation, il va juſqu'aux plus grands artiſtes. S'il a marqué en quoi celui-ci & celui-là péchoient ou excelloient, c'eſt qu'il vouloit indiquer par quels moyens l'art s'eſt perfectionné, & que cette comparaiſon lui ſervoit à démontrer, de la même maniere, les progrès de l'éloquence.

» Juſqu'à Polygnote, dit M. de Jaucourt, les » peintres ne s'étoient ſervis que d'une ſeule cou- » leur; ce qui faiſoit donner à leurs ouvrages le » nom peu avantageux de μονοχρώματον ou μονοχρώον, » que Quintilien nous rend par les mots de *ſimplex* » *color*. Polygnote employa quatre couleurs . . . . . » Pline nous apprend que Polygnote & Mycon fu- » rent les premiers qui firent uſage de l'ochre jaune ». (Encycl. tome 12, page 263.)

On pourroit ajouter, d'après Pauſanias, que Polygnote employoit auſſi le pourpre, puiſque dans le tableau du ſac de Troie il fit Hélénus vêtu de pourpre. Ainſi Quintilien auroit contre lui l'autorité de Pline, celle de Pauſanias & celle de M. de Jaucourt: car c'eſt aux ouvrages mêmes de Polygnote que cet orateur donne le nom peu avantageux de *ſimplex color*. Si pourtant, par ces deux mots, Quintilien entendoit un *coloris foible* ou peu varié, il n'auroit plus contre lui que l'autorité de M. de Jaucourt, laquelle peut-être ne ſeroit pas ſuffiſante.

Quoi qu'il en soit des quatre couleurs, si, comme le dit Pline, depuis Polygnote jusqu'à Apelles inclusivement, on n'en employa pas davantage, on étoit donc bien peu avancé dans le coloris. Il en résulteroit aussi que nous répétons bien légèrement les éloges que les anciens en ont faits, sans qu'ils se doutassent que le vrai coloris paroîtroit un jour dans quelques parties de l'Italie & dans les Pays-Bas.

Il est à croire que M. Mengs n'avoit pas lu Pausanias; car il paroît ignorer que Polygnote fit au moins deux compositions qui contenoient beaucoup d'objets. Je suis loin de faire un crime à l'artiste moderne de son plus ou moins de lecture : il étoit peintre, & peignoit bien. Mais puisqu'il écrivoit aussi, il ne devoit pas dire : » Les tableaux les plus célè-» bres de Polygnote étoient composés d'un très petit » nombre de figures, & ses compositions ne conte-» noient pas beaucoup d'objets ». *Voyez* Trad. des œuvres de M. le ch. Ant. Raph. Mengs, page 210, Amsterdam, 1781.

QUELQUES IDÉES

SUR

LE BEAU DANS L'ART,

OCCASIONNÉES

PAR UN PASSAGE DE PLINE.

PLINE, comme on ſait, dit que pour faire aux Agrigentins un tableau qu'ils devoient conſacrer dans un temple, Zeuxis examina leurs filles nues, & qu'il en choiſit cinq pour peindre d'après elles ce que chacune avoit de plus beau. Ce trait doit naturellement ſuggérer quelques idées à l'artiſte; auſſi n'ai-je pas manqué, bonnes ou mauvaiſes, de jetter ſur mon papier celles qui me ſont venues. Mais ce que deux ou trois lignes m'ont fait dire s'étant trop accru pour une note, j'ai dû en enlever ce qui ne ſe rapporte pas abſolument à Pline, & lui donner place avec d'autres articles que j'ai cru devoir conſerver.

Bacon dit quelque part (*a*) : » L'idée du peintre » qui, pour repréſenter Vénus, déroba ſes traits à

(*a*) Voyez *Analyſe de la philoſophie du chancelier Bacon*; tome 1, chap. 41.

» plusieurs modeles, ne devoit faire qu'une beauté » de fantaisie fort imparfaite, parcequ'elle n'imi- » toit pas le désordre gracieux & l'imperfection mê- » me de la nature ». Cependant le même Bacon, en parlant des langues, dit, chap. 10: » Semblable à la » Vénus d'Apelles, composée de plusieurs modeles » de beauté, elle caractériseroit mieux les passions, » peindroit tous les objets, auroit tout à-la-fois plus » d'énergie & d'harmonie, & seroit, par excellence, » le langage de la nature ». Sans connoître l'art, on y prend des comparaisons; & comme on n'a pas d'idées nettes, de principes fixes, on tombe, quelque génie que l'on ait, dans les contradictions. Bayle, article *Zeuxis*, dit: » Au fond, il n'avoit besoin que » de son imagination pour faire une beauté achevée; car il est certain que nos idées vont plus loin » que la nature ».

C'est sur l'autorité de Cicéron que Bayle se fonde ici; mais une erreur appuyée sur un texte mal entendu, n'en est que plus fragile. Après avoir établi que le beau en tout genre est fort au-dessous de la beauté primitive & originale, qui ne peut tomber sous aucun sens, & qui n'est visible qu'aux yeux de l'esprit, l'orateur ajoute en parlant de Phidias: » Certainement il n'avoit pas un modele semblable » qu'il copiât exactement, lorsqu'il faisoit son Ju- » piter ou sa Minerve: mais il avoit dans l'esprit un » certain modele d'un beau exquis, qu'il considé-

» roit, ſur lequel il tenoit les yeux attachés, & » qui dirigeoit ſon art & ſa main » (*a*).

Veut-on que, ſelon la traduction de M. l'abbé Colin, Cicéron ait dit que *Phidias n'avoit pas devant les yeux un modele matériel?* Ce ſeroit lui faire dire que l'artiſte ne travailloit que de pratique, qu'il ne faiſoit point ſes études d'après le naturel, & qu'il étoit par conſéquent un ſtatuaire maniéré : mais je crois que Bayle eſt ſeul répréhenſible, & que, pour cette fois, Cicéron a parlé de l'art comme on en parloit à Rome; attendu que là, comme ici, ce devoit être un lieu commun, & que chaque amateur diſoit que, pour repréſenter un héros, un dieu, l'artiſte doit agrandir, anoblir l'individu qui lui ſert de modele.

Cicéron ne dit pas excluſivement, » Il n'avoit beſoin que de ſon imagination » : mais, ſi je ne me trompe, voici le ſens de ſes paroles : » Phidias ne » s'en tenoit pas au modele d'après lequel il étudioit, & ne croyoit pas qu'il lui ſuffît pour donner à ſon ouvrage la reſſemblance d'une divinité, » mais, &c. » ; ce qui eſt fort différent, puiſque

(*a*) Nec verò ille artifex, cùm fecerat Jovis formam aut Minervæ, contemplabatur aliquem è quo ſimilitudinem duceret : ſed ipſius in mente inſidebat ſpecies pulchritudinis eximiæ quædam, quam intuens, in eaque defixus, ad illius ſimilitudinem artem & manum dirigebat. (*Orator.* n°, 2.)

l'un exclut le *modele matériel*, & que l'autre le ſuppoſe.

Ainſi voilà comment Bacon, génie du premier ordre, & Bayle, littérateur de la plus vaſte érudition & d'un eſprit étonnant, raiſonnent quand ils parlent un peu trop de la pratique & des moyens d'un art qu'ils ne connoiſſoient pas : exemple qui devroit réfréner les déciſions de tant de gens de mérite, qui parlent auſſi mal de la peinture & de la ſculpture avec infiniment moins d'eſprit, de ſavoir & de génie, que ces deux hommes illuſtres. Ce qui produit tant d'équivoques & de mépriſes dans nos jugements, c'eſt que nous adaptons les objets à nos idées, au lieu de former nos idées ſur les objets mêmes. La premiere méthode eſt prompte & convient à notre impatience; l'autre eſt lente & trop laborieuſe pour notre pareſſe.

Après Cicéron, Séneque le rhéteur produiſit, à ſa maniere, la même idée : Philoſtrate lui donne encore une autre forme. Voici ce qu'il dit en parlant de la ſtatue de Jupiter & de celle de Minerve : » C'eſt l'imagination qui a fait cela; & l'imagination eſt un bien plus grand maître que l'imitation : » celle-ci copie ce qu'elle voit, & l'autre repréſente » au naturel même ce qu'elle n'a jamais vu. La ſurpriſe & la terreur ſont ſouvent la cauſe que l'imitation manque ſon but; & il n'y a rien qui le faſſe manquer à l'imagination, qui, ſans ſe trou-

» bler, conſidere ce qu'elle s'eſt repréſenté. Il faut » que celui qui ſe figure l'image de Jupiter, le voie » avec l'enthouſiaſme de Phidias, comme ſi ce dieu » étoit préſent, accompagné du ciel, des heures » & des aſtres ». (*Vie d'Apollonius de Tyane, l.* 4.)

J'ignore comment la ſurpriſe & la terreur ſont cauſe que l'imitation manque ſon but: j'aurois cru que c'étoit la froideur. De plus, Philoſtrate ne diſtingue pas la penſée d'un ouvrage d'avec ſon exécution: il ne paroît pas ſe douter que l'artiſte copie le naturel qu'il a ſu choiſir, ſans préjudicier à l'idée qu'il a de ſon ſujet. L'Apollon eſt fait d'après le naturel, & le ſtatuaire n'en a pas moins ſenti la divinité du dieu: je crois qu'en ſe figurant l'image d'Apollon, il le voyoit avec l'enthouſiaſme de Phidias.

Comment Bayle ne s'eſt-il pas ſouvenu que l'imagination ne fait autre choſe que modifier des idées & des formes ſur le modele de celles que nous avons reçues des objets; que c'eſt ainſi que ſe produit le beau qu'on appelle *idéal*, & que je crois être le beau compoſé ou de *réunion*; parceque, les parties qui le conſtituent étant éparſes dans les différents objets de la nature, l'enſemble que notre imagination en compoſe n'eſt que leur aſſemblage & leur réſultat? Ainſi le peintre & le ſculpteur, quelque imagination qu'ils aient, ne peuvent qu'imiter la nature. *Il eſt* donc *certain que nos idées*, produiſiſſent-

elles des monstres, ne *vont* pas *plus loin que la nature*. Cette observation, qui sert de réponse à Bayle, en sert aussi à l'idée fausse de Bacon. Sa mépriſe a peut-être séduit M. Burke, & peut avoir été la base de quelques endroits de ses *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau & du sublime :* très bon ouvrage à plusieurs égards. Mais ces habiles modernes avoient, comme on l'a vu, des exemples dangereux chez les anciens.

Un fort habile peintre, qui n'est pas françois, ne paroît pas non plus être de cet avis. Je voudrois pouvoir adopter sa définition du *style sublime* dans l'art; mais du moins je crois devoir la rapporter : » L'artifice de ce style consiste, *dit-il*, à savoir for- » mer une unité, en joignant dans un même objet » les idées du possible & de l'impossible » (*a*). Il applique cette définition au Jupiter & à la Minerve de Phidias, ainsi qu'à l'Apollon du Belvedere. Pour le Jupiter & la Minerve, je ne les ai pas vus; mais je n'ai rien apperçu d'impossible dans l'Apollon, qui me paroît au contraire la *réunion* des parties constituantes, analogues & naturelles, aussi convenable-

(*a*) El artificio de este stilo consiste en saber formar una unitad de ideas de lo posible e imposible junto en un mismo objecto. (*Carta de D. Antonio Rafael Mengs. Madrid*, 1776.) Cet ouvrage, de 74 pages, termine le sixieme tome d'un *Voyage d'Espagne*, écrit en espagnol.

ment choisies, que supérieurement rendues par l'artiste.

Ce n'est pas, comme l'observe M. Burke, dans les productions des arts seulement que nous devons chercher les regles & l'étendue de l'art; c'est le *nullam artem in se versari* de Cicéron; c'est ce beau exquis dont Phidias avoit l'idée, & sur lequel il tenoit les yeux attachés, lorsqu'il faisoit son *Jupiter* & sa *Minerve;* c'est la pensée de Platon, quand il dit qu'un peintre qui voudroit représenter la beauté seulement d'après la plus belle femme qu'il connût, n'auroit produit cependant que la copie d'une image, d'une partie de la beauté, & non pas une imitation de la vraie beauté; c'est la pensée d'Aristote, quand il dit que les bons peintres, en donnant aux objets leurs véritables formes, les font cependant plus beaux, parcequ'ils forment plutôt leurs caracteres d'après le beau de la nature universelle, que d'après un seul individu. Il est étonnant que Bacon, ce génie si singulier, n'ait rien apperçu de tout cela: il est plus étonnant encore qu'il ait eu une opinion contraire, & aussi diamétralement opposée au but de l'art: il ne l'est pas autant qu'il ait trouvé des approbateurs.

Mais prenons garde que, voulant donner de l'extension à nos recherches, nous ne perdions de vue le point où se trouvent rassemblés les principes du vrai beau. Les monuments qui nous restent de

la belle ſculpture grecque, ayant été faits, ſans contredit, d'après la plus belle eſpece humaine, ſont ſeuls capables de former ou de rectifier notre goût, & de nous conduire ſûrement au meilleur choix des objets naturels, comme je l'ai dit plus haut.

Ces monuments précieux nous apprendront que, le beau individuel étant fort rare, ſur-tout dans nos climats occidentaux, des hommes ſavants dans cette partie ſont enfin parvenus, ſous le plus beau ciel, & par les combinaiſons de pluſieurs ſiecles, à fixer l'idée du beau. Ajoutez à la nature du climat la forme du gouvernement, l'éducation & phyſique & morale; tout aura concouru néceſſairement à produire notre plus belle eſpece. Que le beau, dont les ſtatuaires grecs nous ont tranſmis le modele, ſoit un beau individuel, un beau collectif, un beau *de réunion*, il ſera toujours pour ceux que de vaines recherches n'empêcheront pas de l'appercevoir & de le ſentir, le beau par excellence.

Sur ce pied-là, me dira-t-on, le beau ne ſera donc nulle part que dans la Grece? Pardonnez-moi; mais ailleurs il eſt plus rare, & la force de l'habitude a tant de pouvoir ſur nos organes, qu'elle les diſpoſe à goûter & à imiter difficilement ce que nous voyons peu. Comme certains pays, quoique ſitués ſous les mêmes paralleles, peuvent beaucoup varier entre eux par la température de l'air, ils peuvent auſſi varier dans la beauté de leurs productions. C'eſt dans

ce ſens que la Grece a produit la plus belle eſpece humaine ; mais les ardeurs brûlantes de la zone torride, & les glaces du cercle polaire, ne produiſent pas la beauté. Il y a, dans la partie du nord que j'habite actuellement, des têtes qui auroient ſervi de modele à Phidias pour celle de ſa belle Minerve ; & le goût du ſtatuaire, que des minois lubriques ou chiffonnés n'avoient pas dépravé, les lui auroit fait regarder comme il voyoit les belles têtes grecques ; mais ces têtes n'y ſont pas communes.

Qu'il y ait des hommes dont les recherches ne s'étendent guere au-delà de ce qui les environne, tous les pays en produiſent ; mais il y en a quelques uns qui cherchent le beau, le bon & le vrai, ailleurs que dans leurs foyers. Ne diſons donc pas comme M. le comte Algarotti, ſur-tout quand nous parlerons de la peinture & des peintres : » Egli e una aſ-» ſai comune opinione tra i Franceſi, che ſotto il » felice loro cielo ſia nata e creſciuta ogni coſa bel-» la, e quaſi che ſtimino perduta opera e vana il cer-» care più là » (*a*) : parceque nous ferions gratuitement une imputation injuſte aux artiſtes françois.

Si M. Algarotti a voulu parler du peu de goût qu'il auroit pu ſuppoſer aux François en général pour les voyages, il devoit en chercher la cauſe ailleurs que dans l'opinion qu'il leur prête, d'imaginer *que tout*

(*a*) *Saggio ſopra l'academia di Francia.*

ce qu'il y a de beau, naît & croît sous leur ciel heureux. Combien de nations plus voyageuses que la françoise, & qui en cela ont bien raison, se croient, chacune en son particulier, les premieres nations du globe ! Eh ! tout peuple ne croit-il pas son pays plus beau que les autres ? Voilà un bel homme, dit-on dans les Alpes, c'est dommage qu'il n'ait pas un goître. Les députés Kamtchadals, qui vinrent à Pétersbourg il y a quelques années, disoient : » L'im-» pératrice n'y pense pas de vivre dans un pays où » l'on étouffe de chaud ; elle devroit venir habiter » notre beau climat ». M. Algarotti devoit savoir que beaucoup de François voyagent avec fruit, & sur-tout il ne devoit pas placer son reproche dans un écrit où il traite des études que nos peintres & nos statuaires vont faire avec empressement en Italie. Revenons aux principes du beau dans la sculpture grecque.

Avec ces principes, on est un peu scandalisé quand on lit dans l'ouvrage de M. Burke (sections 4, 6 & 9, de la troisieme partie), *que la proportion, la convenance & la perfection ne sont point la cause de la beauté dans l'espece humaine.* Comment un très habile homme & de beaucoup d'esprit n'a-t-il pas apperçu que des raisons qu'il donne il ne résulte tout au plus que le joli, l'agréable ? C'est peut-être parce-qu'il n'est ni peintre ni sculpteur. S'il eût fait des statues sur les principes du beau qu'il veut établir, il

eût bientôt senti, même avec moins d'esprit qu'il n'en a, que les grands artistes grecs ont pensé, autant qu'il soit possible, à ce qui constitue la beauté dans l'espece humaine; il eût cessé de les contredire, & les eût étudiés. Je n'en dirois pas autant d'un homme dont le goût ne seroit que national, ou qui l'auroit dépravé; mais, sans pratiquer l'art, si M. Burke eût observé les belles statues grecques, s'il les eût examinées en connoisseur instruit, il auroit senti que le vrai beau, le beau absolu, consiste dans *la proportion*, *la convenance & la perfection*. Au reste, en voulant définir le beau, M. Burke a très bien dit ce que c'est que le joli, dont le beau chimérique est tout voisin.

L'artiste qui passe sa vie à étudier tous les objets de son art, ne doit pas être surpris de trouver à chaque instant des hommes qui, occupés d'autres soins, n'entendent pas bien sa langue; mais que ces mêmes hommes prétendent lui en enseigner le rudiment, c'est ce qu'il a quelque droit de ne pas écouter. Laissez à l'artiste la connoissance du beau dans l'espece humaine, c'est particulièrement son affaire; & si vous voulez l'aider dans ses ouvrages, apprenez comme lui à connoître ce beau.

M. Burke a beaucoup parlé du sublime. Je n'en dirai que deux mots, & sans examiner » si la vue » d'un mur nud, d'une grande hauteur & d'une lon- » gueur considérable, est sans doute sublime » , ou

ſi cette vue porte l'ame à la ſtupidité, je remarquerai qu'un architecte habile & digne de beaucoup d'éloges a copié cet endroit de l'ouvrage de M. Burke; qu'il y a cru, & qu'il a penſé, en 1764, que chacun pourroit y croire. Le livre anglois fut traduit en 1765, par M. l'abbé D. F. C'eſt cette traduction que je lis, & où je ne trouve rien de remarquable que le ſublime d'un grand mur nud. Mais deux hommes de mérite peuvent ſe rencontrer dans un même ſujet.

M. Burke définit le *ſublime* dans les objets matériels, *tout ce qui imprime de la terreur*. Ne réſulteroit-il pas de cette définition trop vague, que le gibet, qu'un roué, ſeroient ſublimes? que les fantômes, les apparitions quelconques, ſeroient ſublimes? que le voleur qui appuie au coin d'un bois le piſtolet ſur la poitrine du paſſant, fournira un objet ſublime? que les ſouris & les araignées ſeroient ſublimes pour ceux à qui elles *impriment de la terreur?* Cependant, comme il y a des hommes qui, ſans être ſtupides, enviſagent froidement les dangers; qu'il y en a qui n'ont peur ni des revenants, ni des ſouris, ni des araignées; il en réſulte que la définition n'eſt rien moins qu'exacte. Le vrai ſublime eſt eſſentiel; il eſt réel, abſolu, & n'eſt relatif que dans des cas très particuliers. L'océan eſt ſublime; l'habitude, la ſtupidité, la ſurdité, la cécité, peuvent ſeules en diminuer ou en empêcher l'effet ſur notre *ſenſorium*. L'océan fait naître des idées que ne donne jamais un

mur nud, de quelque hauteur & grandeur qu'on le ſuppoſe. J'ai éprouvé l'effet d'un grand mur nud; il eſt très propre à faire dormir, pour peu qu'on le regarde attentivement.

L'incendie d'une vaſte forêt, l'embraſement d'une grande ville, une roche effroyable dont la cime eſcarpée couvre l'abyme des mers, & que l'onde en fureur paroît à chaque inſtant faire écrouler dans ſes gouffres: les tempêtes, les ouragans, les typhons, l'éruption d'un volcan jointe au tremblement de terre qui abyme & fait diſparoître les villes, ſont des horreurs ſublimes. Une digue rompue en Friſe ou en Zélande eſt une horreur ſublime. Les effets phyſiques & moraux du tonnerre lancé de la main des rois & des tyrans atroces, impriment la même terreur; car, ainſi que des vertus, il eſt des atrocités ſublimes. Il ne faut pas, pour qu'une action le ſoit, qu'elle ait néceſſairement une conformité avec la raiſon, l'ordre & nos devoirs.

L'embarras où ſe trouvent & où laiſſent leurs lecteurs la plupart des auteurs qui ont écrit du beau, relativement à l'art, peut venir de pluſieurs cauſes: 1°. de la rareté du vrai beau; 2°. de n'en avoir cherché l'exemplaire que dans les individus d'un climat; 3°. de l'impoſſibilité où ſont ordinairement les gens de lettres d'étudier la ſculpture grecque, & de la comparer avec le naturel qui peut y avoir des rapports; 4°. & conſéquemment de prendre le joli pour

le beau ; ce qui les conduit à croire que le beau n'eſt que relatif, parceque le joli, variant à l'infini, doit être perpétuellement relatif. Si, au lieu de chercher le beau dans un traité ſur le beau, les écrivains conſultoient les grands artiſtes, quand il s'en trouve, ils s'égareroient moins en voulant les inſtruire. Le goût le moins dépravé par l'éducation, le préjugé, l'habitude, eſt le plus ſûr. Nous faiſons comme le cordonnier du tableau d'Apelles, & nous avons raiſon comme lui : mais ſi nous allions plus loin que le beau dans l'eſpece humaine & dans les objets matériels, nous pourrions auſſi mériter la réprimande, *Ne ſutor ultra crepidam.*

J'ai vu dans les priſonniers turcs, & dans d'autres hommes venus de la Grece, des preuves perpétuelles que l'*Apollon* & l'*Hercule*, par exemple, ne ſont rien moins que des figures abſolument idéales : à Paris je le croyois. Je ſais auſſi que dans la Crimée, & au nord de la Grece, on voit communément des femmes dont la tête eſt ſemblable à celle de la belle Niobé antique. Les naturels de ce pays, autrefois la Cherſoneſe Taurique, conſervent encore les traits que nous admirons dans les belles ſtatues grecques.

Héſiode appelle la Chalcis d'Eubée, *Calligunaica*, c'eſt-à-dire, abondante en belles femmes. Nymphodore (qu'importe que ce ſoit celui d'Amphipolis ou celui de Syracuſe ? on n'a plus leurs ouvrages) aſſuroit que toutes les femmes naiſſoient très belles dans l'iſle

l'isle de Ténédos, & surpassoient en beauté les autres Grecques. Demandez-vous comment elles étoient belles? Je viens de vous le dire; comme les belles statues, & différemment belles encore que la Vénus de Médicis: selon les individus, il y avoit des variétés; mais toutes étoient le type de la beauté. Les voyageurs modernes en disent autant des femmes de Catane en Sicile, de celles de Trepani, & de plusieurs autres endroits de la grande Grece, où les profils & la forme générale des têtes sont semblables à celle que nous voyons dans les belles statues grecques. Je puis assurer qu'à Franeker, ville de la province de Frise, j'ai vu presque toutes les femmes belles, surtout dans la jeunesse, & avant qu'elles fussent déformées par l'âge & l'embonpoint (*a*). Mais nos talents ne sont pas cultivés dans ce pays. Les femmes sont belles aussi, dit-on, dans les provinces d'Angleterre, & particulièrement en Ecosse.

Les écrivains spéculatifs qui font leurs observations à l'opéra, dans nos cercles galants, sur tous les préaux où nos dames vont faire assaut de beauté, & qui ne voient que les hommes de nos villes, doivent nécessairement écrire sur le beau comme ils en écrivent. Que ne peut-on dire, sans offenser personne,

(*a*) Un voyageur anglois disoit en les voyant: » Ce sont de » jolis petits cochons de lait quand elles sont jeunes, & de vi» laines truies quand elles sont vieilles ».

qu'un traité sur le beau est presque toujours un cours de galimatias ! Platon, tout Grec & tout savant qu'il étoit, ne vous enseignera pas à le faire autrement; car son *premier Hippias* dit bien ce qui n'est pas le beau, mais il n'établit rien sur la nature du beau : je n'ai pas vu qu'ailleurs il connût ou parlât du beau relatif à l'art, quoiqu'il eût peint, dit-on, dans sa jeunesse.

Je n'en excepte pas même l'*Essai sur le beau* du P. André, quoique je connoisse le mérite de cet ouvrage & sa réputation. Mais ce que j'y lis sur la peinture, me paroît tantôt si trivial, & tantôt si faux, qu'en estimant d'ailleurs cette production, je dis : » On veut donc toujours parler d'un art sans y rien » entendre, & croire que l'érudition suffit pour y » avoir des connoissances ! »

Après avoir dit librement mon avis ailleurs sur quelques erreurs de M. Winckelmann, je dois avec la même candeur convenir que je n'ai rien lu de mieux sur le beau dans l'art, que ce qu'il en a écrit : il étoit fondé sur l'unique base qui soit solide; & soit qu'il dût cette vérité à quelques artistes, soit qu'il la tînt de ses observations propres, il a touché le but. J'ai repris cet écrivain où j'ai cru qu'il méritoit de l'être; ce qui auroit pu s'étendre davantage : mais que font les mépriſes d'un homme contre la raison qu'il peut avoir d'ailleurs ?

Si je rassemblois ce qu'il y a de bon dans l'*Histoire de l'art*, je le ferois avec la même franchise; & je

pardonnerois à l'auteur d'avoir avancé, dans la premiere édition de cet ouvrage, que la France avoit à peine produit deux peintres célebres. (pag. 29 & 30 de l'original allemand, 1764.)

Un François, Vigneul de Marville, n'admettoit non plus que le Pouſſin, le Sueur, & à peine le Brun en faveur de ſa fécondité. On ne peut ſoupçonner Winckelmann d'avoir copié Vigneul de Marville : mais ſon mépris pour notre école lui a fermé les yeux juſqu'à un excès ſouvent ridicule. Trop de préjugés, & peut-être trop peu de connoiſſance des ouvrages de nos artiſtes, l'empêchoient d'appercevoir combien on en peut compter qui, malgré certaines préventions nationales, peuvent être mis au nombre des peintres célebres. Mais un François qui ne reconnoîtroit pas la ſupériorité des grandes écoles italiennes, & qui, avec le courage peu éclairé du marquis d'Argens, s'efforceroit de nous agrandir aux dépens de nos maîtres, auroit un droit à nos remerciements ſans doute ; mais nous lui dirions : *Prenez garde ; vous n'êtes pas armé à votre avantage, & vous attaquez des géants cuiraſſés de maniere qu'ils ſont invulnérables.*

Il étoit bien naturel qu'un François qui guindoit notre école ſur des échaſſes, pour la mettre à la hauteur de celles d'Italie, excitât l'animadverſion d'un Italien ; auſſi M. le comte Algarotti n'y a-t-il pas manqué. Ses deux eſſais ſur la peinture ſont, à quelques compliments près faits aux Anglois qui en mé-

ritent, & à de petites imputations faites aux François qui ne les méritent pas abſolument, un bon répertoire de lieux communs ſur l'art; c'eſt l'humeur d'un homme d'eſprit. M. Algarotti écrit mieux de la peinture que M. d'Argens, qui croyoit, parcequ'il avoit voulu peindre chez Cazes, & qu'il avoit reſſaſſé de Piles, pouvoir mettre notre école à côté de l'italienne: mais ces deux titres l'ont laiſſé, comme de raiſon, juge aveugle & froid compilateur. La plupart de ſes paralleles ſont un peu riſibles, même pour un François; celui ſur-tout de Mignard avec le Correge. Mais au fond, l'un de ces meſſieurs eſt-il beaucoup plus connoiſſeur que l'autre? Je ne le crois pas.

Je ſuis fort éloigné d'avoir de l'humeur contre M. d'Argens, qui m'a placé honorablement dans ſon livre; mais ma reconnoiſſance n'a rien de commun avec la vérité, qu'il faut avoir pour premier objet. Je ſouhaiterois ſincèrement qu'en tête des éloges inſpirés par le patriotiſme d'un auſſi galant homme, on ne pût pas mettre pour épigraphe: *Dulce & decorum eſt pro patria mori.* (Il eſt doux, il eſt beau de mourir pour la patrie.) Mais ſi ſon livre eſt mort, pourquoi donc le reſſuſciter? C'eſt qu'un bon ami des François peut doucement prendre le livre de M. d'Argens, & le faire lire avec précaution à des gens tout diſpoſés à le trouver excellent. Un autre, par une amitié contraire, peut en faire autant de celui de M. Algarotti à des perſonnes qui ont intérêt d'y

croire, comme à l'oracle de l'art. L'esprit de ces personnes-là ne s'éclairera pas à la vérité, mais leurs préjugés s'augmenteront; elles auront un peu plus de torts, de travers & d'entêtement qu'elles n'en avoient avant d'avoir lu: & voilà comment certains écrits font certains connoisseurs (*a*).

Si ces occupations de mes soirées russes étoient jamais retrouvées dans quelque coin, on y verroit

---

(*a*) Un homme qui ne se laissoit point aveugler par des préventions nationales, & qui rendoit justice aux talents dans quelque pays qu'ils eussent pris naissance, c'étoit M. Guglielmi, peintre romain. Il est mort à Saint-Pétersbourg en 1773, le 2 février, vieux style, &, suivant nous, le 13, âgé de 58 ans. Quand j'ai loué, pour la premiere fois, le talent de cet habile artiste, il étoit vivant, & l'on pourroit croire que je voulois seulement acquitter une lettre trop complimenteuse qu'il m'avoit adressée. J'aurois trop à rougir de ce petit trafic, tout commun qu'il est, & je n'ai écrit que ce que j'ai senti. Aujourd'hui que je regrette M. Guglielmi, je ratifie le bien que j'en ai dit alors, & j'ajoute que l'impartialité de cet Italien étoit peut-être ce qu'il y a de plus rare parmi les juges artistes de son pays. Voici pourquoi il s'élevoit au-dessus des préjugés.

Il étoit éclairé; il avoit vécu, étudié & voyagé en artiste observateur, en homme sensible; il possédoit supérieurement la métaphysique & la théorie de son art; il me trouvoit sans cesse à genoux devant les merveilles de l'Italie: la discorde entre nous eût donc été comme impossible. Notre blâme & notre éloge, de quelque ouvrage que ce fût, étoient presque toujours unanimes; & lorsqu'il s'y rencontroit quelque diversité,

qu'un artiſte françois déteſtoit la morgue & la partialité; qu'il étoit fâché que d'honnêtes gens, dans un ſiecle éclairé, tinſſent encore à de petites prédilections nationales, & qu'ils ſemblaſſent ignorer que

---

il en réſultoit une inſtruction. Si M. Guglielmi me développoit les beautés des productions que je n'ai pas vues, ſa véracité m'en découvroit également les défauts.

Nos fréquents entretiens étoient l'ame d'une bonne poétique de l'art, & nous devions la réaliſer ſous la forme d'une correſpondance épiſtolaire. Que de traits de génie, que de choſes neuves, la chaleur & l'eſprit naturel de cet artiſte auroient produits par l'action de ce frottement! En un mot, jamais peut-être deux artiſtes n'ont été plus faits pour la communication, la vérité ſimple, & pour le parfait mépris de toute morgue nationale: c'étoit bien unanimement, bien cordialement, que les milliers de ſottiſes produites par ce défaut nous faiſoient hauſſer les épaules.

Hélas! feu M. Guglielmi eut la foibleſſe d'entreprendre le portrait de l'impératrice; & les premieres études qu'il en fit lui réuſſirent on ne peut guere plus mal: ce n'étoit pas ſon genre; & comme Pline le dit de Pauſias, *quoniam non ſuo genere certaſſet.* On en rit cruellement à la cour, ſans égard pour le talent qu'il avoit d'ailleurs. Il avoit cependant montré un beau & grand deſſein terminé d'une victoire ſur les Turcs, & de belles eſquiſſes de plafond coloriées; mais ces traits de génie ne furent pas liſibles pour tout le monde. Guglielmi moqué, découragé, ſentit vivement le coup, & en peu de jours une fievre putride le mit au tombeau. J'ai vu la cauſe & le terme de cet accident; ce que je n'avois pu en ſavoir, il me l'apprit dans les inſtants où il ne déliroit pas encore: mais il ne ſut pas, lui, ce que j'en ſavois, & que je ne devois pas dire à un mourant.

les sots & les faux savants sont par-tout la plus nombreuse famille ; comme aussi que tous les pays policés ont produit de grands hommes dans plus d'un genre.

Si un roi de France ou d'Angleterre eût autrefois conquis l'Italie & l'eût conservée, soit de droit divin, soit par celui du plus fort ; possesseurs des monuments de la Grece & de l'ancienne Rome, les François ou les Anglois eussent enseigné la peinture aux autres nations. Nous avons été des premiers étudier l'art en Italie ; nous y allons encore ; nous y avons une académie : & l'on ose nous imputer dans un livre italien *de croire que toutes les belles choses sont nées sous notre ciel heureux, & que c'est peine perdue que d'aller les chercher ailleurs !* Je ne crois pas la nation françoise assez ignorante pour être si présomptueuse & si inconséquente. Nos artistes surtout desirent avec ardeur le voyage d'Italie (*a*). Per-

(*a*) Voyez *Examen critique des différentes écoles de peinture ;* Berlin, 1768. Voyez aussi les lettres de M. le comte Algarotti. M. Murr, auteur d'une *Bibliotheque de peinture, sculpture & gravure* (Francfort, 1770), dit que *cet ouvrage est très médiocre :* il m'avoit aussi paru tel, & je l'ai laissé entrevoir. Je trouve dans la préface d'un dictionnaire portatif d'Italie, Paris, 1775, que » ceux de nos artistes qui n'ont point eu » occasion de voir l'Italie n'imaginent pas que les arts puissent » être portés à un plus haut degré de perfection qu'ils l'ont été » en France ». M. le comte Algarotti nous fait un reproche

mis cependant à chacun de dire son avis, à ses risques, périls & fortune. Si MM. d'Argens & Algarotti ont usé de ce droit, voici comment un autre écrivain a cru devoir s'en servir aussi.

» Il me semble toujours que je trouve dans les » peintures des trois divinités françoises, le Brun, » Poussin, le Sueur, & dans leurs plus fameux & » plus parfaits ouvrages que j'ai vus plusieurs fois, » après avoir oublié pour quelque temps ceux des » Italiens; il me semble, dis-je, y avoir trouvé une » rudesse, un effort, une difficulté qui me déplai- » soient, quoique beaucoup moins dans les ouvrages » du Poussin, qui étudia trente ans en Italie. J'ai » observé la même chose dans les statues de Girar- » don, de le Gros, de Puget, de Pigalle & de Bou- » chardon, quoique Pigalle me paroisse avoir plus » que les autres le goût grec. Je n'ai ni trouvé ni » senti dans toutes ces productions cette beauté na- » turelle, animée, accomplie, que Raphaël, Cor- » rege, Paul Veronese, André del Sarte, Guide, les » meilleurs de nos peintres, & le ciseau de Michel-

injuste : on le copie; on enchérit même, sans se douter jusqu'à quel point on ajoute à l'injustice; car où est l'artiste célebre qui, n'ayant pas vu l'Italie, pourroit *imaginer* l'absurdité qu'on lui impute ici ?.... Je tourne quelques feuillets de ce dictionnaire, & je lis : *Jean-Baptiste Adriani publia une lettre, adressée à Vasari, dont Pline a parlé.* Pline parler d'une lettre adressée à Vasari !

» Ange, de Jean de Bologne, de Daniel de Vol-
» terre, & de tant d'autres, m'ont fait ſentir. Il me
» ſembloit (pour m'expliquer) goûter dans ceux-ci
» un fruit mûr & plein de ſuc, & dans ceux-là un
» fruit plus ou moins âcre; trouver un plein re-
» pos dans les uns, & quelque méſaiſe dans les
» autres; ſentir le raviſſement de l'ame dans nos
» artiſtes, & l'étonnement dans les artiſtes françois.
» J'en dis autant, à proportion, de Rubens, de Van-
» deck, & de tous les autres, & encore autant de
» l'éloquence de Bourdaloue, de Maſſillon, de
» Boſſuet, auſſi-bien que de la muſique & de la poé-
» ſie françoiſe en général ».

On n'avoit peut-être pas encore comparé les plus beaux ouvrages de nos meilleurs artiſtes à un fruit qui agace plus ou moins les dents; & nous avions cru que Bouchardon étoit celui de nos ſtatuaires qui avoit plus que les autres le goût grec. Ce trait étoit réſervé à l'auteur *dell' Entuſiaſmo delle belle arti*, page 302; le tout pour s'expliquer, *a ſpiegarmi*. La *rudeſſe* & l'*âcreté* des plus beaux ouvrages de nos artiſtes qu'il nomme ſeroit une choſe curieuſe à lui voir démontrer. Au reſte, je ne prétends pas que cet écrivain ſoit ſans mérite: il a même celui de trouver la cauſe de la décadence des beaux arts dans ſon pays; car il en convient, & voici comment: » Un autre ſujet à trai-
» ter ſeroit, dit-il, comment le bon goût a paſſé de
» l'Italie au-delà des Alpes, & comment le mauvais

» goût est venu de France & d'Allemagne en Italie,
» dans l'architecture, la peinture, la sculpture, &c...
» Tant de corruption ne seroit jamais née d'elle-
» même en Italie ». J'ignore à quel degré l'enthou-siasme est parvenu pour ce livre en Italie ; mais je suis fâché que trop d'injustices le défigurent en plus d'un endroit : il contient plusieurs bons jugements qu'on voit par-tout ailleurs, & qui font encore plaisir, quel-que part qu'on les retrouve.

Les Italiens qui ne prendroient pas à gré quel-ques observations que j'ai pu faire sur des artistes de leur pays, voudront bien permettre que je rappelle ici comment nous traité cet écrivain leur compatriote, & comment il juge nos meilleurs artistes. Le temps de votre gloire est passé, pourrois-je lui dire ; vous en convenez : mais vous vous en dédommagez en insul-tant, par un assez plat sarcasme, les artistes d'une nation qui, loin de vous déprimer, va toujours étu-dier les chefs-d'œuvre dont vous êtes encore les gar-diens.

DU TABLEAU

DE TIMANTHE

Représentant le sacrifice d'Iphigénie.

PLINE dit : » Pour Timanthe, il eut le génie très » fécond. Son Iphigénie fut célébrée par les éloges » des orateurs. L'ayant représentée debout devant » l'autel où elle devoit être immolée, il peignit tous » les assistants dans l'affliction, particulièrement l'on- » cle de cette princesse ; & ayant épuisé les différents » caracteres de la douleur, il voila le visage d'Aga- » memnon, ne trouvant plus possible de le faire » paroître avec l'expression convenable à sa situa- » tion (*a*) ».

Si Timanthe, ayant épuisé tous les caracteres de la tristesse & de l'affliction, fut obligé de voiler le visage d'Agamemnon, c'est qu'il ne savoit pas placer ses personnages de la maniere la plus convenable à leur donner le plus ou le moins d'intérêt nécessaire dans sa composition, ou qu'il ignoroit la gradation des caracteres.

(*a*) Nam Timanthi vel plurimùm adfuit ingenii. Ejus enim est Iphigenia, oratorum laudibus celebrata, quâ stante ad aras perituræ, cùm mœstos pinxisset omnes, præcipuè patruum, & tristitiæ omnem imaginem consumpsisset, patris ipsius vultum velavit, quem dignè non poterat ostendere. *Lib.* 35, *cap.* 10.

Voyons en deux mots si Timanthe savoit rendre les expressions. Pline dit qu'Aristides fut le premier qui peignit l'ame, les sentiments, les caracteres, les troubles de l'esprit. Or, cet Aristides étoit en réputation vers la 108e ou 110e olympiade, environ soixante ans après Timanthe. Vous voyez bien que Timanthe ne devoit pas être trop savant dans une partie qui ne fut connue que soixante ans après lui. Les contemporains, qui n'avoient pas encore vu chez les peintres de véritable expression, admiroient les tableaux qui en supposoient, comme on admira les statues de Dédale & la premiere montre qui fut faite. Ces contemporains écrivirent, furent copiés par d'autres, qui le furent aussi; & Pline compila ce qui lui en parvint. Voilà comme il écrivoit l'histoire de l'art, comme il entendoit lui-même ce qu'il écrivoit, comme on le fait lire, & comme la postérité a de bons mémoires.

Mais supposons que Timanthe, emporté par les expressions dont il étoit vivement pénétré, les eût épuisées sur les autres figures, il fut habilement, dit-on, réparer cette faute par un grand trait de génie: c'est ce que nous allons voir.

L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'ame, voilà le génie. (Encyc. art. *Génie.*) Ainsi, quand on se ressouvient de ce qu'un autre a fait, on a de la mémoire & point de *génie.* Quand on fait ce qu'un autre a fait, & qu'on fait préciſé-

ment la même choſe, on n'*imagine pas*, on imite. Quand un autre, dans l'*activité de ſon ame*, a trouvé un trait de *génie*, il diſpenſe la nôtre de la même activité, lorſque nous voulons exécuter une choſe pareille. Appliquons ces définitions au prétendu trait de génie de Timanthe.

Euripide, par le temps où il vivoit, auroit été le pere de Timanthe; il avoit fait ſon Iphigénie plus de cinquante ans avant que celui-ci fît la ſienne. Il dit: » Agamemnon la voit s'avancer vers le terme fatal; » il gémit; il détourne la vue; il verſe des larmes, » & ſe couvre le viſage de ſa robe (*a*) ». Trait que le poëte avoit habilement préparé, en faiſant dire à Agamemnon: *J'ai honte de verſer des larmes; & en même temps, infortuné que je ſuis, parvenu au comble de la calamité, j'ai honte de n'en pas répandre.* Il paroît de là que ce n'eſt pas tant pour laiſſer imaginer au ſpectateur l'expreſſion de la plus forte douleur qu'Euripide couvre le viſage du pere d'Iphigénie, que pour conſerver la décence de ce roi de tant de rois: caractere que le poëte a fort ingénieuſement ſoutenu au moment qui précede la cataſtrophe. J'ignore ſi d'autres ont fait attention à cette nuance délicate; mais le pere Brumoy ne l'a point apperçue, & M.

(*a*) Remarquez qu'Euripide fait couvrir le viſage d'Agamemnon lorſque ſa fille s'achemine à l'autel, qu'il la rencontre & qu'elle lui parle; ce qui n'eſt pas l'inſtant du ſacrifice.

Racine le fils l'a fait disparoître dans son examen d'Iphigénie. On pourroit, ce me semble, élever son pere sans abaisser son aïeul. Ainsi on a mal vu, si je ne me trompe, le trait que le peintre a emprunté du poëte, tant qu'on n'y a vu que le voile d'une douleur inexprimable. Ce n'est pas trop avancer que de dire : Toute la Grece savoit par cœur l'Iphigénie d'Euripide, & le peintre Timanthe ne l'ignoroit pas. Comment donc des hommes d'esprit, des savants sans nombre, tant chez les anciens que parmi les modernes, ont-ils pris le change ? Pourquoi se sont-ils extasiés sur cette prétendue imagination de Timanthe ? & comment n'ont-ils pas vu que son génie n'étoit là qu'une copie de celui d'Euripide ?

Quant aux Grecs, ils retrouvoient avec plaisir, dans le tableau de leur peintre, l'Agamemnon de leur poëte. » Voilà, dit le pere Brumoy dans une note sur » ce passage, voilà ce qui a donné lieu au tableau si » vanté de Timanthe ; le poëte méritoit au moins » autant d'éloges que le peintre (*a*) ». Après une observation aussi juste, aussi frappante, après la publication en françois de l'Iphigénie d'Euripide, comment des écrivains françois ont-ils le courage de dire encore, *Timanthe* IMAGINA *de représenter Agamem-*

(*a*) D'autres prétendent que Timanthe doit son voile à Homere, qui fait couvrir le visage de Priam de son vêtement après la mort de son fils Hector.

non la tête voilée? M. de Jaucourt, qui copioit les discours de M. de Caylus, voyoit pourtant la note, page 197, tome 25 des Mémoires de l'académie, où il est dit que Timanthe *étoit redevable à Euripide du trait qui lui a fait le plus d'honneur dans son tableau.* Il avoit dû lire aussi dans les *Réflexions sur la poésie* de M. Louis Racine : *Agamemnon est présent au sacrifice; mais il s'est voilé le visage : voile heureux dont fit usage le peintre vanté par Cicéron!* Cela étoit imprimé dès l'année 1747.

Dès que le poëte est antérieur au peintre, il est démontré que le premier ôte au second l'invention du voile, & c'est une vérité dont il n'est plus permis de s'écarter.

Pline vouloit, comme tant d'autres, voir dans Timanthe un peintre de génie; ainsi, toute idée qui ne le lui eût pas présenté tel, devoit s'affoiblir, disparoître même, au point de le laisser entièrement livré à son opinion. Cette Iphigénie avoit été célébrée par des orateurs, *Oratorum laudibus celebrata.* C'en étoit assez pour Pline. Eh! ne l'en plaisantons point : c'en est assez pour des milliers de gens d'esprit, je n'ose pas dire de savants. C'est ainsi qu'emportée par le torrent de l'autorité, la préoccupation jointe à l'ignorance de la chose, n'apperçoit que ce qu'elle a bien résolu de voir. Nous dépendons de tant de causes qui nous tyrannisent, que fort peu de ces beaux parleurs qu'on appelle gens d'esprit, sont

en état d'agir autrement : il faut du travail & d'excellents organes pour se conduire le moins mal possible ; & voilà l'esprit juste.

Si l'autorité des anciens, & celle de quelque homme que ce soit, quand elle n'est fondée que sur elle-même, étoit un rempart contre la saine critique, où en seroient les sciences & les arts? Il y a tant de matieres dont quelques écrivains se sont emparés, & sur lesquelles ils se sont avisés de trancher net, quoiqu'ils y fussent peu éclairés ! Si des hommes profondément instruits & tenaces consacroient leurs veilles à ces mêmes sujets, quels services ne rendroient-ils pas à l'esprit humain ? L'homme qui cherche de bonne foi la vérité dans quelque matiere que ce soit, ne se trouveroit pas égaré par des guides infideles. Nos jugements, avant d'être formés, sont pervertis par des écrivains légers, qu'une vaine renommée a métamorphosés en docteurs irréfragables.

Il y a une petite observation à faire encore à l'occasion du passage de Pline ; je m'y arrête, parceque le texte est sous mes yeux. Pline dit, *Patris ipsius vultum velavit ;* & dans le 12e vol. de l'Encyclop. page 264, on lit, *Velavit ejus caput*, dit Pline, *& suo cuique animo dedit æstimandum.* Les recueils ou la mémoire de M. de Jaucourt l'auront trompé. Peut-être aussi se sera-t-il mépris en lisant ce latin dans l'abbé du Bos : le nom de Pline & celui de Quintilien, placés quelques mots avant le passage, peuvent induire

induire en erreur quand on eſt preſſé. Quoi qu'il en ſoit, cette fin de phraſe eſt de Quintilien, *de Inſtit. orat. l.* 2, *c.* 13.

M. de Jaucourt obſerve au même endroit que le Pouſſin a employé dans ſon Germanicus l'idée de Timanthe, & donne à entendre par ſes expreſſions que c'eſt ſans la devoir au peintre grec, attendu que *le tableau de Timanthe ne ſubſiſtoit plus quand le Pouſſin fit le ſien.* Le tableau d'Euripide ſubſiſtant lorſque Timanthe fit le ſien, ce peintre pouvoit bien devoir ſon idée au poëte, & le Pouſſin peut devoir également la ſienne au même poëte qui ſubſiſte encore, ou à la tradition ſur le tableau de Timanthe. *Imiter & copier* ne ſont pas ſynonymes: on peut imiter l'idée d'un tableau, quand, par une deſcription exacte, cette idée eſt dépoſée chez un écrivain; alors on n'a pas beſoin du tableau pour employer la même idée: mais pour copier le tableau, on ſait que ſa préſence eſt néceſſaire.

Ainſi M. de Jaucourt pouvoit dire, par exemple, qu'une femme auprès du lit de Germanicus mourant n'eſt pas Agamemnon qui voit arriver ſa fille dans le camp des Grecs pour y être aſſaſſinée à la vue de toute l'armée; que le Pouſſin a dû prendre dans la nature, comme tous les peintres & les ſculpteurs, l'idée d'une femme qui eſſuie ſes larmes avec un mouchoir; qu'il n'y a pas d'actrice qui n'en faſſe autant tous les jours au théâtre, ſans penſer feu-

lement qu'il ait existé un tableau de Timanthe.

Mais il ne falloit pas donner, pour preuve du génie autodidacte du Poussin, la nonexistence du tableau de Timanthe ; parceque si le Poussin eût voulu recourir à d'autres autorités qu'à celle de la nature, pour savoir s'il devoit donner un mouchoir à son Agrippine, & qu'il eût cru bonnement que la tête d'Agamemnon couverte lui fût nécessaire, n'avoit-il pas Euripide, Cicéron, Pline, Quintilien & Valere-Maxime ? Mais le Poussin eût montré aussi peu de sens & de jugement dans son art, qu'Euripide mettoit d'intelligence dans le sien. Quel rapport, en effet, entre le mouchoir d'Agrippine & le manteau d'Agamemnon ? Revenons au tableau grec.

Nous distribuons volontiers le blâme & l'éloge un peu trop légèrement. De ce qu'Euripide a voilé son Agamemnon, s'ensuit-il que Timanthe a dû voiler le sien ? Avant de décider ce point, il faut examiner les raisons du poëte, & voir si le peintre en avoit de semblables. Si Euripide est parti du cruel embarras où se trouvoit Agamemnon, qui, comme pere, ne pouvoit retenir ses larmes, &, comme roi, les vouloit cacher à ses prêtres & à son armée, Timanthe a bien fait d'imiter Euripide. Mais si, comme on le suppose communément, le poëte, n'ayant d'autre objet que celui de laisser de l'exercice à l'imagination du spectateur, employa l'artifice de ce voile, ne pourroit-on pas, en se rappellant les usages du théâtre,

grec, appercevoir que les masques des acteurs s'opposoient absolument à l'effet des expressions composées & successives (*a*)? raison assez forte pour qu'Euripide jettât un voile sur le visage de son acteur, si la scene eût été en action; mais puisqu'elle n'est qu'en récit, il est évident que l'objet du voile étoit de conserver le caractere d'Agamemnon, comme on l'a vu plus haut. Otez cette unité de caractere, vous trouverez que le récit est un voile suffisant, qui laissoit tout le jeu à l'imagination du spectateur, & qu'il étoit très inutile de lui dire que le roi s'étoit effectivement voilé le visage. Quant à Homere, les mêmes raisons sont pour lui contre Timanthe.

Il n'en est pas ainsi du tableau de ce peintre, si l'on veut que son voile ne fût mis que pour cacher

---

(*a*) C'est dommage que dans l'*Essai sur l'art dramatique*, ouvrage d'un penseur très hardi, on trouve, page 353, que le masque des anciens étoit une peau délicate, presque aussi fine que l'épiderme, presque transparente, & à travers de laquelle les mouvements de l'ame étoient exprimés par le jeu des muscles & des fibres, qui les rendoit très sensibles. Si cela étoit, on n'avoit qu'à laisser voir la peau du visage, elle en eût fait, pour le moins, autant. Il semble aussi qu'un fait invraisemblable, & contredit formellement par une foule de preuves de la plus grande force, ne doit pas être avancé sans l'appuyer au moins de quelque autorité, & M. Mercier n'en produit point. Chacun sait comment étoient faits les masques des acteurs au temps d'Euripide.

une expreſſion inexprimable. 1°. La peinture n'admet point les maſques ſur le viſage de ſes acteurs. 2°. Le peintre expoſe ſa ſcene en action. Timanthe devoit donc prendre un autre parti que le poëte, ſous peine d'être un peintre ſans jugement, un ſervile imitateur. C'eſt ainſi qu'en croyant célébrer un ancien, on n'en fait qu'un artiſte médiocre : obſervation qu'on auroit dû faire avant d'écrire que les peintres & les ſtatuaires doivent prendre non ſeulement leurs ſujets chez les poëtes, mais peindre auſſi d'après eux les épiſodes, les emblêmes ou allégories; comme ſi une idée, quelquefois très ingénieuſe ou ſublime en poéſie, n'étoit pas ſouvent ridicule ou monſtrueuſe en peinture & en ſculpture.

Mais accordons au peintre grec le ſens, le diſcernement, qui doivent lui appartenir, & diſons qu'il a vu Agamemnon comme Euripide l'avoit vu; c'eſt-à-dire, pere & roi en même temps, voulant cacher & réunir l'ame d'un pere & la majeſté du trône : métaphyſique des plus ſubtiles dans le cas dont il s'agit. Ne diſons donc plus *que Timanthe* IMAGINA *de repréſenter Agamemnon la tête voilée*, attendu que nous dirions un menſonge, & que peut-être nous ferions une imputation à un artiſte qui ne l'auroit pas méritée, ſi nous ajoutions comme les orateurs : » Timanthe couvrit la tête d'Agamemnon, parce» qu'ayant épuiſé ſur tous les aſſiſtants la triſteſſe, » le chagrin, l'abattement, les pleurs, les gémiſſe-

» ments, les sanglots, les cris, & toute l'amertume » de la douleur, il n'avoit plus d'expression assez » forte ; &, par cette invention, il a laissé au spec- » tateur à imaginer l'excès d'affliction où étoit plon- » gé ce pere infortuné ». Voyez Cicéron, *Orator*, num. 74 ; Quintilien, l. 2, c. 13 ; Valere-Maxime, l. 8, c. 12, & Pline.

Ces remarques étoient faites, lorsque les *Questions sur l'Encyclopédie* parurent. On y lit, à la page 295, premiere partie : » Si le peintre Timanthe ve- » noit aujourd'hui présenter à côté des tableaux du » Palais royal son tableau du sacrifice d'*Iphigénie*, » peint de quatre couleurs ; s'il nous disoit, Des gens » d'esprit m'ont assuré en Grece que c'est un artifice » admirable d'avoir voilé le visage d'*Agamemnon*, » dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de » *Clytemnestre*, & que les larmes du pere ne déshо- » norassent la majesté du monarque ; il se trouveroit » des connoisseurs qui lui répondroient : C'est un » trait d'esprit, & non pas un trait de peintre. Un » voile sur la tête de votre principal personnage » fait un effet affreux dans un tableau : vous avez » manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de *Ru-* » *bens*, qui a su exprimer sur le visage de *Marie* » *de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abatte- » ment, la joie, le sourire & la tendresse, non pas » avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes » de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* ca-

» chât un peu ſon viſage, il falloit qu'il en cachât
» une partie avec ſes mains poſées ſur ſon front &
» ſur ſes yeux, & non pas avec un voile que les
» hommes n'ont jamais porté (*a*), & qui eſt auſſi
» déſagréable à la vue, auſſi peu pittoreſque, qu'il
» eſt oppoſé au coſtume; vous deviez alors laiſſer
» voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut
» cacher; vous deviez exprimer dans ſes muſcles les
» convulſions d'une douleur qu'il veut ſurmonter;
» vous deviez peindre dans cette attitude la majeſté
» & le déſeſpoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* eſt
» Belge; mais le Belge l'emporte ».

L'auteur de cette obſervation n'eſt pas ce qu'on appelle un connoiſſeur en peinture; on apperçoit même qu'il ne s'en pique pas, quand il dit qu'il falloit voir couler les pleurs d'Agamemnon, & qu'il pouvoit cacher une partie de ſon viſage avec ſes mains poſées ſur ſon front & ſur ſes yeux: ce n'eût été qu'un perſonnage du ſecond ordre. Il ne connoît pas non plus aſſez le tableau de Timanthe, quand il fait dire

(*a*) Mais ſi c'étoit ſa robe. Euripide ſe ſert, il eſt vrai, du mot πέπλος. Il ne faut pas entendre ici par ce mot un voile de femme, mais celui dont les hommes ſe couvroient la tête quand ils offroient des ſacrifices. Cicéron dit, *obvolvere* (envelopper, cacher); Quintilien dit, *velare* (couvrir); Valere-Maxime dit, *involvere* (envelopper); Pline dit, *velare* (couvrir). Cela peut ſe faire avec une robe ou un manteau d'homme.

à l'artiſte qu'il a voilé la tête d'Agamemnon dans la crainte que ſa douleur n'égalât pas celle de Clytemneſtre : il ne paroît pas, ſelon les écrivains qui en parlent, que Clytemneſtre aſſiſtât au ſacrifice ; ſelon Euripide, elle s'étoit retirée dans ſon palais. Voyez cependant, malgré ſes fautes, de combien cet obſervateur l'emporte ici ſur le prétendu connoiſſeur Pline. C'eſt qu'il ne copie pas ſans jugement des éloges antiques. C'eſt qu'il voit, comme tous les hommes bien organiſés, une partie de l'art qui appartient à tous les hommes, ſans qu'ils aient beſoin d'être connoiſſeurs ; car ce qu'il fait dire à des connoiſſeurs n'eſt autre choſe que le jugement d'un eſprit droit qui raiſonne ſur l'idéal d'un tableau.

M. de Voltaire avoit déja fait à peu près les mêmes obſervations dans ſes *nouveaux Mélanges philoſophiques* (troiſieme partie, p. 362, in-8°. 1765). » Certains traits d'imagination ont ajouté, dit-on, » de grandes beautés à la peinture. On cite ſur-tout » cet artifice avec lequel un peintre mit un voile » ſur la tête d'Agamemnon dans le ſacrifice d'Iphi- » génie ; artifice cependant bien moins beau que ſi » le peintre avoit eu le ſecret de faire voir ſur le » viſage d'Agamemnon le combat de la douleur » d'un pere, de l'autorité d'un monarque, & du » reſpect pour ſes dieux ; comme Rubens a eu l'art » de peindre, dans les regards & dans l'attitude de » Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement,

» la joie d'avoir un fils, & la complaisance dont elle » envisageoit cet enfant ».

Ce peu de paroles annonce un observateur sensible, qui ne veut pas qu'on lui donne un foible tour d'adresse pour un trait de génie. Quant à l'expression de Marie de Médicis, peut-être n'est-elle pas bien précisément un objet de comparaison avec Agamemnon témoin du meurtre de sa fille. Mais si Rubens eût voilé le visage de la reine pour quelque raison que ce fût, tous les personnages du tableau eussent-ils concouru à l'intérêt du sujet, on en seroit réduit aux vaines déclamations, aux exclamations vagues sur le voile mystérieux. La belle carriere que ce seroit pour les scrutateurs profonds ! Et qui sait si Timanthe, fatigué des *si* & des *mais*, ne s'est pas ainsi débarrassé de beaucoup de tracasseries de la part des gens d'esprit de son temps, lesquels prêchoient, obsédoient, & faisoient peut-être aussi, comme au nôtre, manquer une belle chose à un artiste ?

Si Rubens eût traité le sujet de Timanthe, vous lui eussiez vu développer tous les ressorts de l'art : jugez-en par sa Marie de Médicis. Mais s'il eût manqué son Agamemnon, bien plus difficile encore, je ne répondrois pas qu'alors il ne lui eût jetté un voile sur le visage ; & à coup sûr il eût trouvé des admirateurs enthousiastes de sa foiblesse. Voyez par le tableau du Luxembourg ce qu'une tête, peinte avec

tout le ſentiment d'un grand maître, fait ſentir & dire ; comparez-le aux idées vagues & incertaines, ou plutôt au ſilence qu'a produit le voile de Timanthe : car vous ne pouvez rien me citer de tout ce qui en a été dit & écrit, où la nature de l'expreſſion cachée ſous ce voile ſoit fixée autrement que ſelon l'imagination, qui varie à l'infini chez tous les hommes. Le tableau des onze mille vierges, avec ſon rideau qui le couvre tout entier, pourroit faire imaginer auſſi les plus belles choſes du monde à celui qui auroit le cerveau aſſez creux pour s'en donner la peine. Mais vous ne préférerez pas le maſque illuſoire & menteur au viſage qui vous dit une vérité frappante ; & vous regarderez comme un tribut payé à la coutume tyrannique & moutonniere, ces trois vers qu'un de nos poëtes a fait paroître encore en 1769 :

D'atteindre à ſa douleur l'artiſte déſeſpere ;
Il cherche, héſite, enfin le génie a parlé :
Comment nous montre-t-il Agamemnon ? voilé.

Ne faiſons ni voiler ni pleurer Agamemnon, parcequ'en peinture le voile eſt une ſottiſe foible, & que l'extrême douleur ne fait pas verſer de larmes, elle les arrête. Agamemnon voit lever le couteau ſacré ſur le ſein de ſa fille : la pâleur eſt ſur ſon viſage ; le ſaiſiſſement eſt prêt à lui ôter le ſentiment ; il ne ſe ſoutient que par le choc des convulſions intérieures ;

ſa majeſté, ſa fierté, ſont devenues torpeur. Si ſes bras abattus & roidis ont quelque mouvement, ils ne l'expriment que par la violente contraction des muſcles : le ſerrement eſt univerſel. Agamemnon exiſte-t-il? il ne le ſait pas ; l'empire du roi ſur le pere, celui du pere ſur le roi, ſont auſſi difficiles à diſtinguer qu'ils ſont confondus. Si vous voulez tempérer toute l'expreſſion de la douleur d'un pere dans ce fatal moment, que ce ſoit par l'expreſſion de la fermeté d'une ame forte qui cede à la néceſſité divine & humaine. Peignez les plus beaux traits, un homme de la proportion la plus noble, l'habillement le plus majeſtueux, le plus impoſant : voilà mon Agamemnon. Il déchireroit votre ame, vous ſeriez vous-même cet Agamemnon. Mais étoit-il poſſible de le repréſenter ainſi ſoixante ans avant qu'on sût peindre l'expreſſion? Pour Clytemneſtre, on ſent bien que ſi elle eût aſſiſté au ſacrifice, elle fût tombée évanouie. On peut ſans doute faire encore d'autres fort beaux Agamemnons, qui ne ſeroient ni celui de Voltaire ni le mien.

Mais voici où le voile eſt à propos, où il eſt indiſpenſable, où il faut laiſſer agir l'imagination du ſpectateur ſur l'objet principal. Suppoſez un perſonnage très intéreſſant, qui, dans une émeute, ait eu le viſage fracaſſé au point d'être défiguré d'une maniere affreuſe. Cachez ſa tête avec ſa robe, faites ruiſſeler le ſang ſur ſon vêtement de deſſous ; mon

imagination verra le visage le plus horrible, mais qu'il ne vous est pas permis de montrer à découvert. Voilà ce qu'il faut laisser peindre au spectateur.

Mais un pere affligé! mais un roi! mais Agamemnon! Vous êtes peintre, & vous me cachez la situation la plus expressive, la plus intéressante; & vous employez encore le sophisme pour me faire approuver ce vol que vous me faites! Vous n'êtes qu'un peintre foible, un homme sans ressorts; vous ne connoissez pas tous ceux de votre art. Qu'importe l'espece de voile dont vous vous servez? mains jointes, bras levés, tel autre geste qui me cache le visage du héros; en voilant Agamemnon, vous avez dévoilé votre foiblesse.

Mais quoique le visage d'Agamemnon soit caché, son attitude ne peut-elle pas, dira-t-on, exprimer la douleur, l'abattement, le désespoir? En ce cas, on peut voiler toutes les figures d'un tableau; leurs attitudes suffiront pour donner l'idée de leurs expressions. Oui, mais l'imagination du spectateur, échauffée par les expressions des autres personnages, ne conçoit-elle pas encore plus que l'artiste n'auroit pu lui représenter? Je n'en crois rien, parceque cela dépend du plus ou moins de justesse & de vivacité que le spectateur a dans l'imagination. Or un effet aussi incertain, aussi conditionnel, ne doit point être donné pour regle; & l'impression reçue de la part des autres personnages pourroit bien être autant de pris sur l'Agamemnon.

Voyez ce qui se passe au théâtre : souvent on reproche avec raison à de fort bonnes pieces que les caracteres du second ordre nuisent au personnage principal, & le voile d'un beau récit n'y supplée pas toujours. Si on vous arrache des larmes en vous racontant la catastrophe d'Hippolyte, c'est que vous avez vu Hippolyte, que vous l'avez entendu parler, que le tissu de ses aventures vous a passé par les yeux & par les oreilles; la succession seule a fait chez vous ce que l'instant unique de la peinture n'y peut jamais produire, si cet instant est masqué.

Pourquoi la Judith de Rubens fait-elle frémir? pourquoi laisse-t-elle dans l'imagination des traces profondes? C'est qu'il a montré une bouchere qui hache le cou d'un homme endormi. Le sang jaillit sur les bras de l'exécutrice. Holoferne lui mord deux doigts de la main qu'elle appuie sur son visage. Rubens a peint *une Juive inspirée;* il a déployé toute l'horreur du sujet. Peignez les mœurs, le caractere des personnes, des nations, vous peindrez la nature. Si des coutumes trop délicates ne vous laissent pas cette liberté, renoncez ou à la peinture, ou à de pareils sujets.

» Le goût que tous les hommes ont pour la peinture, dit M. de Caylus, est l'effet d'un sentiment » naturel, presque indépendant de l'intelligence, » dont la source est dans le penchant que nous avons » à l'imitation, & qui n'a pas besoin d'être démontré

» quand même le ſentiment pourroit l'être. Un art
» qui, au privilege d'animer, d'embellir & de per-
» pétuer tous les êtres, joint l'avantage de fixer, de
» remplir même le plus actif & le plus vaſte des
» ſens, de parler à l'eſprit & ſouvent au cœur, a
» dû s'emparer de tout temps de l'eſtime univerſelle
» des hommes.

» Mais autant l'attrait de la peinture eſt vif, ſé-
» duiſant, général, autant elle eſt expoſée à des ju-
» gements précipités, injuſtes & bizarres. La plu-
» part de ceux qui prétendent au nom de *curieux*,
» amateurs ſans connoiſſance, ou remplis de préven-
» tions, croiroient déroger à leurs droits, s'ils laiſ-
» ſoient paſſer une ſeule occaſion de décider ſur une
» matiere reconnue pour dépendre du goût. La ré-
» ſerve & la modeſtie des amateurs éclairés & des
» artiſtes mêmes ne ſauroient arrêter ce penchant à
» juger les productions d'un art ſur lequel ceux qui
» prononcent le plus hardiment ne ſe ſont jamais
» aviſés de faire la moindre réflexion. A quoi ſe ré-
» duit en effet l'examen d'un tableau pour le plus
» grand nombre des ſpectateurs qu'il attire? à quel-
» ques ſenſations ſuperficielles & momentanées,
» dont on ne cherche à démêler ni la ſource ni les
» rapports. Et quel eſt ordinairement le réſultat de
» cette attention paſſagere? une déciſion ferme &
» dogmatique, telle qu'on pourroit l'attendre de
» ceux qui ont paſſé leur vie à réfléchir ſur les diffi-

» cultés & sur les mysteres de l'art. Les artistes sa-
» vent assez le cas qu'ils doivent faire de ces sortes
» de juges : ils mettent avec raison au même taux &
» leurs censures & leurs éloges.

» Mais la société fournit une autre espece de ju-
» ges véritablement dignes d'attention, & d'autant
» plus redoutables, que les peintres sont commu-
» nément moins en garde contre eux. Je parle de
» ces hommes qui, versés dans un seul genre, ont
» l'injuste habitude de ne considérer dans les ouvra-
» ges de peinture que la partie dont ils sont le plus
» affectés, ou dont ils ont fait une étude particu-
» liere. Ces examens partiels ou de détail ont cela
» de dangereux, que n'ayant l'air ni de l'injustice
» ni de la prévention, ils disposent les personnes
» peu instruites à juger de l'ensemble d'un ouvrage
» d'après la décision qu'elles ont entendu porter sur
» quelqu'une de ses parties.

» Ces juges peuvent se réduire à trois classes : à
» l'homme de lettres, qui n'observe que le point
» d'histoire & le *costume ;* à l'homme d'esprit, qui
» n'est touché que des expressions ; à l'homme de
» l'art, qui ne considere que l'exécution ».

L'écrit dont j'ai extrait ce passage n'est qu'une petite brochure de 31 pages, laquelle n'est guere connue que de quelques artistes, & qui d'ailleurs est fort sujette à se perdre ; c'est pourquoi il étoit plus sûr de copier que d'y renvoyer. M. Toussaint a inséré

dans ſes *Obſervations périodiques ſur la phyſique, l'hiſtoire naturelle & les arts*, une réponſe fort ironique & fort dure à cet écrit de M. le comte de Caylus. Je n'examinerai pas ici juſqu'à quel point l'un & l'autre juges ont tort ou raiſon ſur le fond du ſujet qu'ils traitent. Comme il s'agit entre eux d'un tableau que je n'ai revu qu'un inſtant chez le roi de Pruſſe il y a pluſieurs années, je riſquerois trop de me tromper ſi j'en diſois mon avis. Mais ayant ſous les yeux l'écrit de M. Touſſaint, je puis aſſurer qu'il eſt plus qu'indécent de répondre aux dernieres paroles du préambule qu'on vient de lire : *il n'eſt point du nombre de ces trois ſortes de ſpectateurs.*

Quoiqu'il ſoit permis de relever les erreurs de quelque écrivain que ce ſoit, il ne s'enſuit pas qu'on doive ſe permettre de tacher ainſi ſon papier, eût-on même été publiquement inſulté. Si votre caractere vous porte à la rectitude, qu'il vous faſſe donc auſſi rendre hommage aux bonnes qualités de votre adverſaire. M. le comte de Caylus nous a laiſſé de très bonnes choſes : ſes ouvrages ſont par fois répréhenſibles ſans doute ; mais en réſulte-t-il qu'il n'étoit ni *homme de lettres*, ni *homme d'eſprit*, ni en quelque ſorte *homme de l'art* ? S'il n'a produit aucune compoſition, aucune étude d'après le naturel, rien de ce qui conſtitue vraiment l'artiſte ; s'il a même été preſque toujours aidé & conduit par des graveurs & d'autres artiſtes, dans les traits qu'il a calqués ſur le

cuivre, on ne doit pas moins le regarder, pour cette partie, comme un homme qui joueroit fort passablement de quelque instrument, & n'auroit pas le génie, l'habitude, les connoissances qu'il faut pour composer Malgré le sarcasme de M. Toussaint, M. le comte de Caylus méritera toujours la réputation d'amateur particulièrement distingué.

On retrouve encore, dans le *Supplément à l'Encyclopédie*, l'admiration surannée pour le voile d'Agamemnon. *Quand son visage*, dit-on, *ne seroit pas voilé, nous en pourroit-il dire plus que sa présence seule n'en dit* (article *Exécution*)? Oui, vraiment, il nous en diroit plus. N'exprimât-il que la pieuse résignation aux décrets divins, ou le phlegme d'un fanatisme froid bien caractérisé, ne diroit-il pas déja plus qu'avec un voile? Et si la douleur qui convient au pere d'Iphigénie étoit visible, ne l'emporteroit-elle pas sur quelque autre situation que ce fût? Oubliez qu'il existâ jamais un tableau de Timanthe, & tout ce que le voile du principal personnage a fait dire; concevez un Agamemnon qui ne soit pas voilé; concevez ce malheureux pere tel que vous pouvez vous le peindre à vous-même par la pensée, & vous sentirez que l'imitation aveugle est toujours un obstacle au progrès des arts, & que la ressource d'un artiste qui mit à la place du talent une pensée, ingénieuse si l'on veut, vraie même, puisqu'à la rigueur Agamemnon peut s'être caché le visage, n'est pas un

exemple

exemple à ſuivre. On voit aſſez que l'auteur de cet article ne ſe doute pas ici de ce que peut la peinture ſans le ſecours d'un voile.

Parler ſans diſcrétion, imprudemment, diſcourir ſans raiſon, avancer quelque choſe à la volée ; tout cela s'exprime en latin par le mot *effutire.* C'eſt, dit M. Brotier dans une note latine, ce que M. de Voltaire & moi avons fait en vain contre le voile d'Agamemnon : *Vana multa adversùs illud velamen effutiere Cll. Voltaire & Falconet.* Il ajoute qu'il ſeroit honteux de nous réfuter : *Quæ refutare puderet.* J'en ſuis d'autant plus fâché, que je deſire une réfutation bien ſenſée, bien ſentie, point moutonniere, & que je promets ma converſion à qui voudra me réfuter ainſi. Il eſt encore temps, puiſque j'exiſte, & que je pourrois faire publiquement ma rétractation. Je crois qu'on ne feroit pas mal de comprendre auſſi M. le comte de Caylus dans la claſſe des *diſcoureurs à la volée :* j'ai produit ſon titre, & M. Brotier n'a pas jugé à propos d'y avoir égard ; ce qui eſt d'autant plus fâcheux que M. de Caylus reſpectoit l'antiquité.

Après avoir dit que Raphaël a peint un Chriſt mort, & que, pour mieux exprimer la douleur de Marie, il a voilé ſa tête, M. Brotier ajoute que le chemin de la ſuprême gloire n'eſt pas d'envier & d'injurier les anciens, mais de les louer & de les imiter : *Non per invidiam conviciaque antiquorum,*

ſed per eorum laudes & imitationem, ad ſummam gloriam eſt via (*a*). Je ne me croyois pas ſi avancé dans le chemin de la gloire. Je ne penſois pas même qu'on en méritât pour louer, comme je l'ai fait quelquefois avec aſſez de force, les beautés des anciens. Mais puiſque cela peut en mériter, j'ai donc fait la premiere moitié du chemin. Pour l'autre, malgré mes efforts, je n'ai pas ſu y parvenir; car elle eſt bien autrement difficile à faire qu'un éloge. Si, faute de diſcernement, j'euſſe voulu imiter les défauts des anciens, peut-être aurois-je trouvé des hommes éclairés qui m'en auroient détourné, & qui ne m'auroient pas conſeillé non plus de les louer par ce côté: j'aurois dû le ſouhaiter au moins. En blâmant leurs défauts, je n'ai donc fait pour d'autres que ce que j'aurois dû vouloir qu'on eût fait pour moi: j'étois *artiſte*, & je pouvois auſſi devenir *juge*. En un mot, quand M. Brotier nous l'interdiroit, quand Raphaël auroit voilé ſa vierge, montrons la douleur d'un pere affligé; montrons les angoiſſes d'une mere, quand il le faut; & ne craignons pas de faire paſſer dans l'ame du ſpectateur la plus vive affection du perſonnage:

. . . . . *Si vis me flere, dolendum eſt*
Primùm ipſi tibi.

Si pourtant M. Brotier eût fait attention à ces

(*a*) Voyez le Pline de M. Brotier, notes ſur le livre 35, tome 6, page 381.

paroles de l'évangile, *omnia consummata sunt*, il n'eût pas confondu les deux voiles, & nous auroit pu montrer ici Raphaël plus grand que Timanthe. Marie sensible a été pénétrée de douleur en voyant souffrir l'humanité divine : mais quand l'homme n'est plus, quand le mystere est consommé, elle se recueille, & cache sous un voile les restes de sa tristesse. Homere a dû traiter tout différemment un sujet tout humain. A la mort d'Hector, Priam se roule dans la fange ; il veut aller trouver Achille : ses sujets le retiennent à peine. Mais neuf jours après son malheur, accablé par la fatigue, il s'enveloppe la tête de son manteau ; son visage est encore souillé de la poussiere qu'il a ramassée en se roulant sur la terre. *Iliade, livre* 22, *vers* 408 *& suivants ; livre* 24, *vers* 163 *& suivants.*

Le *refutare puderet* est à mes yeux le voile de Timanthe : mais que m'importe, si beaucoup d'autres parties m'en dédommagent ? Ce n'est pas sur quelques expressions dont je pourrois me plaindre, que je dois juger un savant dont le mérite est généralement reconnu.

DE PHIDIAS.

On a vu, dans le *chapitre cinq* du *livre trente-six*, que Pline, en parlant des plus beaux ouvrages de Phidias, appuie sur de petits détails. Son intention est bonne assurément, & ce n'est pas à cet égard qu'il est répréhensible. Mais c'est ainsi qu'en croyant donner l'idée d'un grand statuaire, on la donne d'un artiste minutieux, surchargeant de petits détails, qui ne pouvoient se bien voir que de près, un grand ouvrage qui ne pouvoit se bien voir que de loin, c'est-à-dire à trente toises de distance. Si la statue étoit sur un piédestal proportionné à sa hauteur d'environ quarante pieds, le piédestal pouvoit en avoir vingt, ce qui en produit soixante. Or, pour bien voir un objet élevé, on sait qu'il faut une reculée de deux ou trois fois sa hauteur : ainsi, à vingt ou trente toises, qui faisoient cette reculée, comment voyoit-on les ornements du bouclier & de la chaussure? & comment, de plus près, pouvoit-on appercevoir le dessus de cette chaussure où étoit gravé le combat des Centaures & des Lapithes? Mais Pline n'est que l'historien de ces ouvrages, ne lui demandons rien de plus; s'il a quelquefois des vues très fines, très justes, très délicates, c'est qu'il n'y a pas un homme d'esprit qui n'en ait.

C'eſt pourtant une aſſez plaiſante façon de raiſonner que celle-ci : Pour donner une idée du génie qui chanta la colere d'Achille à ceux qui n'ont pas lu l'Iliade, je leur parlerai de quelques petits vers de la façon d'Homere. C'eſt tout juſte comme Pline ici nous parle de Phidias.

Mais ſi Phidias n'a point fait ces petits ornements; s'ils n'ont été ajoutés à ſa Minerve d'or & d'ivoire que pluſieurs années après la mort de l'auteur, que deviendra l'exactitude de Pline & de ceux qui le copient ſans regarder ailleurs ? Au ſurplus, le lecteur peut ſavoir que le milieu des yeux, les prunelles de cette Minerve, étoient de pierres précieuſes, que Phidias avoit cru être les mieux aſſorties & les plus reſſemblantes à l'ivoire. L'artiſte & le vrai connoiſſeur doivent juger ſi cette pratique, aſſez connue par d'autres figures antiques, ajoute ou non à la beauté d'une tête. Si la pierre étoit brillante, on en ſait le mauvais effet; ſi elle étoit du ton de l'ivoire, à quoi bon cette recherche, dont il n'étoit pas poſſible de juger à cent vingt ou cent trente pieds au moins de diſtance ? Enfin, ſi l'avantage étoit dans la dureté de ces pierres, Phidias vouloit donc que les prunelles duraſſent plus que le reſte de la tête ?

J'ai fait des fautes, & beaucoup; j'en corrige à chaque inſtant, & j'eſpere bien en faire encore : pour cela jetterai-je mon travail au feu? je ne le crois pas.

Je ne voudrois pas non plus y jetter le dernier ouvrage de M. Winckelmann, tout repréhenſible qu'il eſt, puiſqu'à travers ſes foibleſſes, on y trouve quantité de choſes curieuſes & profitables. Voici une aſſertion de ce ſavant antiquaire concernant les prunelles en pierres précieuſes. On lit dans le traité préliminaire de ſes *Monumenti antichi inediti*, page 55: » Lo ſteſſo Giove Olimpico di Fidia aveva la pupilla » fatta d'una gemma incaſtratavi ». Cela me parut certain, ſur-tout en voyant au bas de la page : *Plat. Hipp. maj. p.* 349, *l.* 7.

Dans la foule innombrable de mes ignorances étoit compriſe la matiere des prunelles du Jupiter de Phidias, ou pour mieux dire, je les avois toujours crues d'ivoire. J'eus cependant recours à Platon, & je me fis expliquer ſon grec à l'endroit cité; j'ai auſſi conſulté la traduction de M. Grou. Il eſt queſtion, dans ce paſſage, de la Minerve d'or & d'ivoire, & nullement du Jupiter Olympien, dont qui que ce ſoit, excepté M. Winckelmann, n'a écrit qu'il avoit les prunelles de pierres précieuſes. Voyons ce que dit d'une autre Minerve de Phidias un deſcripteur plus exact, & témoin oculaire : la ſtatue étoit de bronze.

Pauſanias, l. 1, c. 28, dit : » Mys, excellent » graveur, a repréſenté ſur le bouclier de la déeſſe » le combat des Centaures & des Lapithes, & plu-

» ſieurs autres hiſtoires, d'après les deſſeins de Par-
» rhaſius, fils d'Evenor. Cette ſtatue eſt ſi haute, que
» l'aigrette du caſque & la pointe de la pique peu-
» vent être apperçues de Sunium », c'eſt-à-dire de cinq lieues d'Athenes.

Le ſcrupuleux Pauſanias, qui ne fait grace de rien à ſon lecteur, parle ailleurs de la Minerve du *Parthénon*, qui étoit, comme on ſait, dans la citadelle d'Athenes, & ne dit pas un mot de toute cette ciſelure, gravure, &c. dont Pline fait mention; détails qu'il ne manque cependant jamais d'écrire quand il en a l'occaſion. Ne ſe pourroit-il pas que ces deux Minerves de Phidias euſſent été confondues dans la tête de l'écrivain latin, & qu'il eût attribué à l'une ce qui appartenoit à l'autre? Je ſuis loin de le vouloir aſſurer; mais j'aimerois mieux Pline avec un défaut de mémoire, que Phidias avec un défaut de goût: cela ne ſe compare pas.

Ne ſeroit-il pas poſſible encore, comme il eſt dit plus haut, qu'on eût chargé d'ornements ſuperflus cette Minerve de Phidias quelques années après ſa mort, comme on avoit fait celle de bronze. Il ſeroit glorieux pour la mémoire d'un artiſte célebre, dont on nous dit le génie ſi grand, ſi ſublime, de ne le pas voir minutieux dans ſon art, ſur-tout lorſque nous avons lieu de ſoupçonner le contraire.

Si Parrhaſius, fils d'Evenor, qui vivoit après Phi-

dias, & qui n'a dû faire cette addition qu'après la mort de l'auteur, a bien eu le courage de préſider une fois à la broderie du bouclier d'une Minerve, pourquoi n'en auroit-il pas fait autant au bouclier & à la chauſſure de l'autre? Pourquoi ne ſe ſeroit-il pas trouvé un autre *Mys* & un autre *Parrhaſius*? Si vous avez quelques préſomptions qu'un homme du plus grand mérite n'a pas fait une ſottiſe, pourquoi la lui imputer? Vous auriez beau dire que ce ſont *ſeulement quelques légers traits de ſon génie*, cela s'appelle toujours rapetiſſer mal à propos un grand mérite, parceque ces prétendus traits de génie gâtent une belle & grande choſe, ou lui ſont fort inutiles. Mais ſi vous avez de bonnes preuves, donnez-les; montrez le grand artiſte par ſes endroits foibles tout auſſi volontiers que par ſes plus beaux côtés. Dites avec quelques hiſtoriens que Phidias a exécuté en or tous ces enjolivements ſuperflus à la beauté de ſa Minerve; convenez qu'il eût peut-être mieux fait de ne l'en pas charger. Dites que, s'il n'eût pas placé, comme le rapporte Pauſanias, la ſtatue de la Victoire, d'environ quatre coudées, à côté de ſa Minerve de vingt-ſix coudées, cette Victoire, quoiqu'admirable, n'eût pas jetté dans l'idéal de l'ouvrage une incohérence qui ne peut jamais manquer de révolter. Prenez cette occaſion pour développer les principes de l'art, & vous inſtruirez; mais ne vous ſervez pas ſur-tout de

ce dicton trivial, *Il faut avoir de l'indulgence*, parcequ'en fait d'ouvrages, il n'eſt ſouvent qu'un faux-fuyant de l'ignorance & de la médiocrité, *qui ne ſont pas indulgentes*, & qu'il n'a jamais concouru au progrès des talents. Liſez la page 318 du tome 25 des Mémoires de l'académie; ce que M. de Caylus y dit de cette Minerve de Phidias, eſt excellent & judicieux.

Voulez-vous ſavoir ſi Phidias aimoit à charger ſes ouvrages d'ornements nuiſibles à l'effet, ou du moins ſuperflus? liſez la deſcription ſans goût que fait le même Pauſanias du Jupiter Olympien. Tâchez d'appercevoir ſi cette quantité d'ornements de toute eſpece concouroit au vrai but de l'art ou s'en éloignoit; laiſſez là les éloges que les écrivains ont pu faire de cet enſemble, ces éloges fuſſent-ils l'écho de l'admiration des contemporains; & ſi, après en avoir jugé par le goût univerſel, qui l'emporte ſur les fantaiſies des temps & des pays particuliers, vous trouvez que le Jupiter, avec tous ſes ornements, étoit encore grand, majeſtueux, ſublime, vous pourrez trouver qu'en retranchant une partie de ces ſuperfluités, il eût été, en proportion du retranchement, plus majeſtueux & plus ſublime encore. Mais avant d'accuſer ou d'abſoudre Phidias, voyez bien ſi la deſcription de Pauſanias peut vous mettre en état de juger; car vous n'avez qu'elle pour toute reſſource.

Strabon, qui avoit vu le temple d'Olympie & la ſtatue de Jupiter, eſt, à quelques égards, à l'abri de ces reproches. Il obſerve, comme chacun ſait, que Phidias prit ſi bien ſes meſures dans ſon Jupiter, que la ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le toit avec ſa tête, il la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit preſque à la voûte: *Fecit tantæ magnitudinis, ut, quanquam templum eſt maximum, tamen videatur bonam proportionis rationem duxiſſe, quòd ſedentem finxit, ita ut vertice culmen propemodum tangat, & ex ipſa ſpecie appareat eum, ſi ſurgeret ſeque erigeret, tecto templum nudaturum eſſe.* Strab. p. 354.

Nous n'exigeons pas que Strabon explique ce qu'il entend par » Prendre ſi bien ſes meſures, qu'une » ſtatue ne pouvant ſe tenir debout ſans enlever le » toit, on la fit aſſiſe; mais ſi juſte, qu'elle touchoit » preſque à la voûte ». Eſt-ce que cette ſtatue étoit toute faite & debout, & que la trouvant trop grande pour la place, on l'accommoda de façon qu'elle fût aſſiſe? Eſt-ce que le ſtatuaire, en prenant bien ſes meſures pour qu'elle n'enlevât pas le toit, ne pouvoit pas la faire debout & moins grande? Ou bien avoit-on obligé Phidias à faire ſon Jupiter de quatre-vingt-dix pieds? & ne pouvant le faire tenir debout à cette proportion, le réduiſit-il à ſoixante en l'aſſeyant? Expliquera qui pourra cette énigme inutile.

Strabon a bien vu un objet qui ne demandoit que des yeux : il a mal raisonné quand il a été au delà de ses connoissances : voilà tout ce qu'il en faut savoir.

Il est certain aussi que cette disproportion entre un temple & une statue est répréhensible, & qu'il faut être un Adrien pour en punir la critique. On n'ignore pas que cet empereur prétendoit tout savoir, & qu'il envoya les desseins de son temple de Vénus à l'architecte Apollodore, plutôt pour le braver, que pour le consulter ; que celui-ci, entre autres défauts, observa que les déesses placées dans cet édifice étoient si grandes, qu'elles n'auroient pu se lever ni sortir ; & qu'enfin Adrien, outré & confus d'une critique aussi judicieuse que désespérante parcequ'il n'y avoit plus moyen d'en profiter, fit assassiner l'artiste, & le temple n'en fut pas mieux proportionné avec les statues. Dion, un des auteurs qui rapportent ce fait, dit aussi que la jalousie d'Adrien contre ceux qui se distinguoient dans les sciences & dans les arts régloit ordinairement leur sort : il les opprimoit ou les faisoit mourir, ne voulant pas être surpassé en quelque talent que ce fût. Adrien n'étoit pas cependant un fort méchant empereur : exemple frappant de la manie de croire tout savoir. Donnez du pouvoir à certaines gens, & vous verrez ce que deviendront sous leur sceptre les sciences & les beaux arts.

Afin de n'avoir plus rien à dire du Jupiter de Phidias, je place ici une mépriſe de M. Winckelmann : elle en vaut la peine, parcequ'on trouve à chaque pas des gens qui regardent cet antiquaire comme un docteur irréfragable, & qui, ſans pouvoir juger de la vérité ou de la fauſſeté de ce qu'il avance, vous oppoſent innocemment ſon autorité. Montrons-leur encore comment M. Winckelmann, tout ſavant qu'il étoit, voyoit & liſoit quelquefois.

A la page 236 de l'*Hiſtoire de l'art*, premiere édition en allemand, on trouve que Quintilien dit : » Un autre artiſte que Phidias auroit mieux travaillé » les ornements de la ſtatue de Jupiter, que Phidias » lui-même ». La nouvelle édition offre encore le même paſſage, puiſqu'il ſe trouve dans la traduction de M. Huber, tome 2, page 256. Cependant il paroît certain que Quintilien dit le contraire. Après avoir avancé que les plus grands maîtres d'éloquence doivent enſeigner juſqu'aux plus petites parties de cet art, parcequ'il n'eſt pas poſſible que celui qui excelle dans de grandes choſes ignore les plus petites, il ajoute : » J'aimerois autant dire que Phidias » repréſenta admirablement Jupiter, mais qu'un au- » tre auroit mieux travaillé les ornements de ſa ſta- » tue ». *Niſi fortè Jovem quidem Phidias optimè fecit, illa autem quæ in ornamentum operis ejus acciderunt alius meliùs elaboraſſet.* (Inſtit. orat. l. 2, c. 3.)

Quintilien s'eſt un peu trompé : il a d'autant plus mal choiſi ſa comparaiſon, qu'un ſculpteur moins ſavant, moins grand, moins élevé que Phidias, pouvoit avoir plus que lui l'adreſſe & la ſorte de patience qu'il faut pour travailler des ornements. Mais ce n'eſt pas de la mépriſe de Quintilien qu'il eſt ici queſtion, c'eſt de l'inexactitude de M. Winckelmann ; & l'on voit juſqu'où elle alloit quand il décidoit, ſans ſe douter qu'il pouvoit ſe tromper, & il en douta quelquefois trop peu.

Ce n'eſt plus de Phidias ni de ſon Jupiter que je vais parler : mais, à ſon occaſion, je crois pouvoir obſerver la petite mépriſe d'un homme de lettres diſtingué & ami de nos arts. Quoique le ſujet ne touche pas immédiatement à l'art, il y a pourtant un rapport aſſez direct pour que le ſtatuaire puiſſe s'en occuper.

L'auteur de l'article *Lyrique* dans le *Supplément à l'Encyclopédie*, voulant répondre à une objection qu'on lui avoit faite, me paroît s'être trompé. On lui demande ſi ce qui, dans l'imagination du poëte & de ſes lecteurs, étoit noble & grand, ne deviendroit pas *puérile & meſquin*, ſi l'on vouloit le rendre viſible aux yeux ſur le théâtre. Voici ſa réponſe : » Ce qui n'eſt » pas devenu *puérile & meſquin* ſous le pinceau du » Titien & de l'Albane, ſous le ciſeau de Praxitele » & de Phidias, quoique rendu viſible aux yeux,

» peut ne pas être *puérile & meſquin* ſur la ſcene. Les » peintres & les ſtatuaires n'ont fait des divinités » d'Homere que de beaux hommes & de belles fem- » mes ; & peut-être ſeroit-il contraire au bon ſens » d'être plus difficile ſur le merveilleux théâtral ».

Il me ſemble que voici à-peu-près ce qu'on pourroit répliquer à M. Marmontel. Non, il ne ſeroit pas contraire au bon ſens d'être plus difficile ſur le merveilleux théâtral : le ſpectateur qui voit la ſtatue de Jupiter, ſait qu'elle n'eſt qu'un marbre inanimé qui la repréſente ; mais, au théâtre, il ſe fait ou ſe veut faire une illuſion complete. C'eſt le dieu que le poëte a voulu faire paroître, & non l'acteur. Auſſi le ſpectateur le voit-il comme il voit un avare dans une piece où un avare eſt mis ſur la ſcene, avec cette différence qu'un homme eſt ſemblable à un homme, que celui qui joue l'avare pourroit être avare en effet, & qu'un acteur ne peut faire croire qu'il ſoit un dieu. Et d'ailleurs, quelle différence entre le Jupiter de Phidias, par exemple, & le plus impoſant acteur qui joue le dieu ! Le beau, le majeſtueux, le ſublime, ſont au moins réunis par le grand ſtatuaire dans la repréſentation convenue du dieu : mais le comédien friſé, rougi, pomponé, brillanté, peut il jamais approcher du dieu d'Homere ? En a-t il les ſourcils ? Ajoutez qu'un homme a toujours quelque défaut corporel ou habituel, & ce défaut rend le prétendu dieu ridicule.

Repréſenter un dieu, eſt ſans doute, à la rigueur, une tâche impoſſible : mais l'acteur qui approche le plus de la perfection en eſt bien plus éloigné que le grand peintre ou le grand ſtatuaire. Le premier n'a, pour cette repréſentation, que ſa perſonne, & le ſecond a toute l'étendue de ſon art. Enfin on ne peut établir aucun parallele entre la production de l'artiſte, & le jeu & la figure ajuſtée du chanteur de l'opéra.

AVERTISSEMENT.

MONTRER que Pline s'eſt égaré en traitant des matieres qu'il devoit *néceſſairement* connoître, c'eſt prouver à plus forte raiſon qu'il a dû ſe tromper dans celles qu'il pouvoit ignorer. Je vais donc tranſcrire quelques paſſages de ſon livre, pris çà & là. J'y joindrai des obſervations plus ou moins ſérieuſes & plus ou moins longues, ſelon l'occaſion, mon humeur & le ſujet. C'eſt un argument *à fortiori*, dont j'ai abſolument beſoin; & j'oſe croire que quelques lecteurs pourront penſer comme moi ſur les erreurs de Pline dans les arts, lorſqu'ils auront vu ſes erreurs en phyſique.

Les enthouſiaſtes de Pline ne manqueront pas de dire que je ſuis dur, injuſte, inconſidéré; mais ſi de trois cents paſſages environ que je reprends, j'ai ſeulement tort de la moitié, il en reſtera plus qu'il ne faut pour me donner raiſon.

PASSAGES

PASSAGES DE PLINE,

Où il eſt à peine fait mention de la peinture & de la ſculpture, & qui prouvent cependant que cet auteur pourroit bien avoir écrit de ces deux arts ſans trop s'y entendre.

Pline, quoiqu'écrivain admirable, a été convaincu, comme chacun ſait, de s'être trompé plus d'une fois ſur les choſes de la nature.

Boileau, Réflex. crit. ſur Longin; réflex. 3.

Le chevalier de Jaucourt (article *Verona* de l'Encyclopédie) dit en parlant de Pline, & ne faiſant peut-être que paraphraſer Vigneul de Marville: » La » deſtinée de ce grand écrivain eſt que tout le monde » l'admire, & que perſonne n'ajoute foi à ſes récits: » mais, pour le juſtifier en deux mots, il n'a eu au- » cun intérêt à s'abuſer lui-même, & à tromper ſon » ſiecle, ni les ſiecles ſuivants. J'ajoute que l'on dé- » couvre tous les jours des faits que l'on regardoit » dans ſes écrits comme d'agréables imaginations, » qu'il avoit rapportées tout au plus ſur la foi de » gens auxquels il a trop déféré ». (Encyclopédie, tome 17, page 88.)

Si cette apologie eſt bonne, il n'y a pas un livre, quelque mauvais qu'il ſoit, dont on ne pût juſtifier

l'auteur en disant *qu'il n'a eu aucun intérêt à s'abuser lui-même, & à tromper son siecle, ni les siecles suivants.* Je pourrois même avec ce raisonnement faire l'apologie de mes observations sur Pline ; car je n'ai aucun intérêt à m'abuser ni à tromper qui que ce soit. » Les écrivains de l'histoire naturelle, » dit le chancelier Bacon, qui n'avoient aucun inté- » rêt à s'abuser & à tromper, ont débité de bonne » foi des fausſetés grossieres : leur érudition en a » imposé ; & combien d'absurdités ont pris créance » sur leur témoignage » ! *Analyse de la philosophie*, chap. 2.

Je crois qu'en littérateur instruit, M. de Jaucourt n'auroit pas dû parler des faits qu'on découvre tous les jours dans les écrits de Pline, puisqu'il devoit savoir que c'est dire : *On découvre des faits dans les auteurs que Pline a compilés.* Nous verrons si d'ailleurs Pline est à l'abri de la censure autant qu'on nous le dit, & si toutes ses *imaginations* sont *agréables*. Ecoutons cet auteur.

» De quelque partie de la terre qu'on regarde le » monde, on se voit toujours au milieu de ses di- » mensions, & de toutes parts on n'apperçoit qu'un » hémisphere convexe, ce que la seule figure ronde » peut expliquer » (*a*).

(*a*) Oculorum quoque probatione, quòd convexus mediusque quacumque cernatur, cùm id accidere in alia non possit figura. (L. 2, c. 2.)

Cet argument populaire, dit M. Poinſinet, *eſt indigne d'un philoſophe, qui ne doit point juger de l'eſſence des choſes par l'écorce & par l'apparence. Qu'a de commun l'illuſion ou l'inſuffiſance de notre vue avec les proportions réelles des choſes? &c.*

Voilà donc Pline qui, tout en débutant, raiſonne d'une maniere indigne d'un philoſophe. Par qui ce défaut d'eſprit philoſophique lui eſt-il reproché? par ſon traducteur. Il faut obſerver que, par cette expreſſion *le monde*, Pline n'entend pas le globe terreſtre, mais le ſyſtême entier de l'univers. Je ne ſuivrai pas notre naturaliſte dans ce qu'il écrit ſur l'aſtronomie, parceque cette ſcience m'eſt inconnue; c'eſt aux aſtronomes à en juger: il y a quelque apparence que Pline pourroit bien n'en pas ſortir victorieux, s'il faut s'en rapporter à ce mot de M. de la Lande: *Il n'entendoit rien à l'aſtronomie, & copioit les auteurs comme il les trouvoit.* (Lettre de M. de la Lande à M. de Broſſes, inſérée dans *l'Hiſt. de la rép. rom.* tome 1, page 568.)

Je puis, ſans être aſtronome, me permettre une obſervation. Pline, chap. 12 de ce livre, après avoir fait l'éloge des inventeurs de l'aſtronomie, qui ont pénétré de ſi profonds myſteres, s'écrie par un trait d'orateur: » Donnez l'eſſor à votre génie, interpretes » du ciel, vous qui pouvez comprendre les ſecrets » de la nature, vous qui, par la ſcience que vous avez » inventée, avez vaincu les dieux & les hommes ».

Macti ingenio este, cœli interpretes, rerumque naturæ capaces, argumenti repertores quo deos hominesque vicistis.

Onze chapitres plus loin, & comme ayant oublié ce bel hommage, il dit, en parlant des astronomes qui mesurent les distances respectives des planetes: » Il est étonnant jusqu'où va l'arrogance de l'esprit humain, lorsqu'excitée par quelque léger succès, comme dans les objets dont nous venons de parler, elle donne carriere à son impudence, & que ceux qui ont osé deviner la distance du soleil à la terre, en font autant du ciel, parceque le soleil en est le centre, & présument qu'ils vont bientôt mesurer du doigt l'univers même ». *Mirum quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu, sicut in supra dictis occasionem impudentiæ ratio largitur: ausique divinare solis ad terram spatia, eadem ad cœlum agunt, quoniam sit medius sol, ut protinùs mundi quoque ipsius mensura veniat ad digitos.*

Le reproche est adressé premièrement à Pythagore, qui comparoit la distance harmonique des astres aux distances des tons de la musique, & ensuite à ceux qui calculoient, aussi par leur distance, le temps que mettent les astres à faire leurs révolutions, &c. C'est tout cela qu'au chapitre 22 il appelle des subtilités plus agréables que nécessaires, *Jucundâ magis quàm necessariâ subtilitate;* & qu'au chapitre 23 il dit n'être bon qu'à occuper le loisir de gens en démence;

Id enim velle penè dementis otii eſt. Voilà donc un éloge & un blâme ſur le même ſujet, & par conſéquent une contradiction.

M. Poinſinet, qui s'eſt permis ici une interprétation peu fidele & trop emphatique, dit dans une note ſur le paſſage *Mirum quò procedat*: » Toute cette » phraſe eſt de la plus grande richeſſe de tours, » d'expreſſions & de figures. Par un artifice d'élo- » quence ſingulièrement remarquable, Pline y loue » le génie humain de la maniere la plus délicate, la » plus adroite, & en même temps la plus neuve: » car c'eſt en cenſeur qu'il ſe déguiſe pour rendre » ſes éloges plus piquants ».

Aſſurément il eſt bien déguiſé, & je doute qu'une maniere de louer qui ne pourroit être compriſe, fût en effet la plus adroite. D'ailleurs, quand Pline veut louer ou blâmer, il ne prend pas de détours; & l'on voit qu'il donne à Veſpaſien les louanges les plus rondes, lorſqu'il auroit pu les aſſaiſonner de quelque délicateſſe.

Quoi! l'on dira que Pline prend un tour ironique pour continuer l'éloge, en feignant de le changer en blâme. Un homme qui ſait écrire ne conduit pas ſon diſcours d'une maniere ſi bizarre dans un ſujet ſérieux. Mais c'eſt une maniere commode & aſſez uſitée de vouloir donner pour une plaiſanterie, dans les auteurs que l'on défend, ce qu'on ne pourroit autrement excuſer. C'eſt ainſi qu'on a voulu faire paſſer

pour une ingénieuse plaisanterie la demande fort sérieuse que fait Cicéron à Luccéius, lorsqu'il le prie de lui donner des louanges au-delà de ce qu'il en mérite, & même un peu plus que la vérité ne le permet: *Plusculùm etiam quàm concedit veritas largiare.* Non que je veuille comparer la faute de Pline à celle de Cicéron; faute qui a fait dire à Montaigne: » Ceci » surpasse toute basseſſe de cœur en personne de tel » rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire » du caquet & de la parlerie, &c. » (l. 1, c. 39.)

Il me reste à dire, à l'occasion du chapitre 23 de Pline, qu'il y met le soleil au centre de l'univers, & qu'au chapitre 69 c'est la terre qui prend cette place à son tour, ce que prouvent, dit-il, d'invincibles arguments. Je trouve cependant cette contradiction moins choquante que l'exagération qu'il se permet, chapitre 26, au sujet d'Hipparque qui fit le dénombrement des étoiles, ce que, dit Pline, Dieu lui-même n'auroit pas la témérité d'entreprendre: *Rem etiam Deo improbam enumerare ſtellas.* C'est ce que M. Poinsinet appelle une *figure expreſſive & hardie*: si hardie, qu'on la prendroit pour le rêve d'un fébricitant.

» S'il faut croire ce qu'on dit d'Anaximandre, » physicien de Milet, il y avoit en lui une inspi- » ration immortelle & vraiment divine. On assure » qu'il avertit les Lacédémoniens d'abandonner leurs

» maisons & leur ville, parcequ'un tremblement de » terre alloit les engloutir. En effet, toute la ville » fut renversée ; & une grande partie du mont Tay- » gete, qui formoit une saillie en poupe de vais- » seau, s'étant détachée, acheva de l'accabler sous » ses ruines. On vante aussi, mais comme une chose » divine, une prédiction de Phérécyde, maître de » Pythagore : il prédit, ayant bu de l'eau d'un cer- » tain puits, que, dans le même lieu, il y auroit un » tremblement de terre. Si tout cela est vrai, quelle » différence y a-t-il entre de tels hommes & un » dieu, à l'immortalité près » (*a*) ?

Joignons à ce passage celui qu'on va lire, & une seule observation sera leur développement.

» Les navigateurs prévoient aussi avec certitude » un tremblement de terre, lorsqu'ils sont frappés, » quoiqu'il n'y ait pas de vent, par le flot qui se

---

(*a*) Præclara quædam esse & immortalis in eo, si credimus, divinitas perhibetur Anaximandro, milesio.physico, quem ferunt Lacedæmoniis prædixisse ut urbem ac tecta custodirent, instare enim motum terræ ; cùm & urbs tota eorum corruit, & Taygeti montis magna pars ad formam puppis eminens abrupta, cladem insuper eam ruinâ pressit. Perhibetur & Pherecydi Pythagoræ doctori alia conjectatio, sed & illa divina : hausto aquæ è puteo præsensisse ac prædixisse ibi terræ motum. Quæ si vera sunt, quantùm à Deo tandem videri possunt tales distare, dum vivant ? (L. 2, c. 79.)

» gonfle ſubitement, ou qui éprouve un violent re-
» moux. Alors ce qui eſt contenu dans les vaiſſeaux
» s'agite, craque, ſe heurte, comme il arrive dans
» les édifices ébranlés : on voit les oiſeaux ſe percher
» avec appréhenſion. Un tremblement prochain eſt
» auſſi précédé d'un ſigne dans le ciel ; on diſtingue
» par un temps ſerein, ſoit durant le jour, ſoit peu
» après le coucher du ſoleil, une ligne de nuage
» fort étendue & déliée. Enfin l'eau des puits eſt
» alors plus trouble & d'une mauvaiſe odeur » (*a*).

Puiſque le cerveau humain eſt le rendez-vous de toutes les abſurdités imaginables, ne ſoyons pas ſurpris de celles que renferment ces deux paſſages, dont voici la ſubſtance : *Anaximandre & Phérécyde ſont des dieux ; car ils prévoient ce que les navigateurs & ceux qui ont des puits ſavent auſſi prévoir.* Il faut convenir que cette façon de raiſonner eſt bien particuliere. Quant à la ligne de nuage fort étendue & déliée, c'eſt aux naturaliſtes de juger ſi c'eſt un ſigne de tremblement de terre, & ſi Ariſtote, que Pline copie là mot à mot, a eu raiſon de l'avancer.

(*a*) Navigantes quoque ſentiunt, non dubiâ conjecturâ, ſine flatu intumeſcente fluctu ſubitò aut quatiente icti. Intremunt verò & in navibus poſita, æquè quàm in ædificiis, crepituque prænunciant : quin & volucres non impavidæ ſedentes. Eſt & in cœlo ſignum, præceditque motu futuro, aut interdiu, aut paulò poſt occaſum ſereno, ceu tenuis linea nubis in longum porrectæ ſpatium. Eſt & in puteis turbidior aqua, nec ſine odoris tædio. (L. 2, c. 81.)

Mais avant de m'engager davantage, je ferai parler Saint-Evremond, des Maiſeaux & Bayle. Voici ce que dit le premier dans une lettre au maréchal de Créquy: *Je connois un des ſavants hommes de l'Europe* (Iſaac Voſſius) *de qui vous pourrez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* Le ſecond rapporte ce paſſage en 1700 ſous l'année 1681, *vie de Saint-Evremond*, adreſſée à Bayle, qui, dans ſes réponſes aux queſtions d'un provincial, tome 4, page 178, éd. de 1707, dit: *Pline paroît avoir eu ce même eſprit; il étoit athée, mais d'ailleurs aſſez crédule pour le merveilleux.*

» Une plante de pouliot, deſſéchée & ſuſpendue » dans une chambre, fleurira le propre jour du » ſolſtice d'hiver, l'air dont elle eſt gonflée venant » à rompre les membranes extérieures » (*a*).

Une plante deſſéchée qui fleurit étant ſuſpendue à un plancher, préciſément à l'arrivée du ſoleil au tropique du capricorne, a bien l'air d'un conte de bonne femme, dit M. Poinſinet.

Les veſſies (membranes) *remplies d'air peuvent bien s'entr'ouvrir aux approches de l'hiver; mais que*

(*a*) Floret ipſo brumali die ſuſpenſa in tectis arentis herba pulegii: rumpuntur intentæ ſpiritu membranæ. (L. 25 c. 41.)

ce ſoit préciſément le premier jour de cette ſaiſon, c'eſt ce qui ne peut être admis que par un eſprit qui aime l'extraordinaire, & qui ne voit dans les faits les plus ſimples que des choſes ſurprenantes, dit M. Guettard, page 391, tome 1 du Pline de M. Poinſinet.

» Les tremblements de terre ne ſont pas des maux » iſolés, & dont le danger ne conſiſte que dans les » ſecouſſes qui les accompagnent : mais ils préſa- » gent d'autres malheurs égaux à ceux qu'ils cau- » ſent, & même plus grands encore. Jamais la ville » de Rome n'a tremblé que ce ne fût un pronoſtic » de quelque fâcheux événement futur » (*a*).

Si Pline eût entendu que les tremblements de terre ſont une cauſe occaſionnelle de quelques autres fâcheux événements, comme il en arrive alors qui en ſont effectivement les ſuites naturelles, il auroit eu raiſon. Mais il entend qu'ils ſont un pronoſtic, *prænuntium*, envoyé pour préſager, à la maniere des augures, qu'il arrivera quelque choſe d'extraordinaire, comme lorſqu'il dit (l. 2, c. 27) que les feux couleur de ſang qui paroiſſent au ciel, annoncent de grandes calamités : *Ingentium malorum prænuntium*. Quelle philoſophie !

(*a*) Nec verò ſimplex malum, aut in ipſo tantùm motu periculum eſt : ſed par aut majus oſtentum. Nunquam urbs Roma tremuit, ut non futuri eventûs alicujus id prænuntium eſſet. (L. 2, c. 84.)

Cicéron met préciſément les mêmes raiſons dans la bouche de ſon frere Quintus, mais c'eſt pour s'en moquer enſuite lui-même. Il eſt aſſez ſingulier que Pline, dans le dialogue *de Divinatione*, ait préféré le raiſonnement de l'interlocuteur, qui n'y eſt introduit que pour être réfuté.

» Depuis peu, vers la fin du regne d'Auguſte, » une certaine femme du peuple, nommée *Fauſta*, » accoucha de quatre enfants à Oſtie, deux garçons » & deux filles, préſage certain de la famine qui » ſuivit » (*a*).

Quatre gemeaux préſager une famine! cela eſt auſſi curieux dans une hiſtoire naturelle, que d'y trouver des femmes qui accouchent d'un ſerpent, d'un éléphant, d'un hippocentaure, ainſi que ce naturaliſte oſe l'avancer dans le même chapitre.

Enfin, il y eut une famine. Si les laboureurs de ces contrées euſſent eu la main heureuſe, peut-être y auroit-on eu plus de pain: »Car il y a des gens qui » ſont nés avec la main heureuſe, & par qui le grain » ſemé eſt plus fécond, ſans qu'on puiſſe rendre rai- » ſon de cette prérogative ». *Fit quoque quorumdam occultâ ratione, quòd ſors genialis atque fœcunda eſt*, l. 18, c. 24.

(*a*) Proximè, ſupremis divi Auguſti, Fauſta quædam è plebe, Oſtiæ duos mares, totidem feminas enixa, famem quæ conſecuta eſt portendit haud dubiè. (L. 7, c. 3.)

Montaigne (liv. 2, chap. 30) décrit un enfant monſtrueux : » Ce double corps, dit-il, & ces mem- » bres divers ſe rapportant à une ſeule tête, pour- » roient bien fournir de favorables prognoſtiques au » roi de maintenir ſous l'union de ſes loix ces » parts & pieces diverſes de notre état. Mais de peur » que l'événement ne le démente, il vaut mieux le » laiſſer paſſer devant ; car il n'eſt que de deviner en » choſe faite ». Puis il ajoute avec Cicéron : *Afin qu'après qu'elles ſont arrivées, on les faſſe quadrer par quelque interprétation avec les conjectures qu'on en peut tirer* (de Divinat. l. 2, c. 31). Comparons la froide & ſuperſtitieuſe crédulité que Pline montre ici, avec la tête philoſophique, mais non infaillible ni toujours égale, de Montaigne ; & nous verrons lequel des deux jugements doit mériter notre approbation.

Pline, dans l'exorde du ſeptieme livre, dit que la nature, cruelle dans l'excès même de ſes faveurs, a laiſſé comme en doute ſi l'homme a trouvé en elle une mere ou une fâcheuſe marâtre : *Ut non ſit ſatis æſtimare, parens melior homini, an triſtior noverca fuerit.* Puis, faiſant l'énumération des miſeres de notre enfance, il dit : » On lui garrotte généralement » tous les membres ». *Vincula excipiunt & omnium membrorum nexus.* Un philoſophe former un chef d'accuſation contre la nature de ce qui n'eſt que la

coutume de quelques nations ! Il devoit ſavoir qu'à Sparte les enfants n'étoient ni liés ni garrottés par des langes & des maillots.

Cet exorde contient une invective contre l'homme, qui n'eſt qu'une déclamation preſque inſenſée, & qui ſe termine par aſſurer que l'homme ſeul ſe bat contre ſon eſpece : comme ſi les lions, les tigres, les coqs, & tant d'autres animaux, ne ſe livroient pas de cruels & ſanglants combats ; comme ſi l'araignée ne mangeoit pas l'araignée ; comme ſi les gros brochets ne mangeoient pas les petits ; & enfin comme ſi, en cela même, l'homme ne reſſembloit pas le plus aux autres animaux, ajoute M. Poinſinet, de qui ſont ces dernieres obſervations.

» Selon l'ordre de la nature, l'homme a coutume » de venir au monde par la tête, & d'en ſortir par » les pieds (*a*) ».

Le chapitre qui contient ce paſſage eſt un de ceux où Pline découvre le plus ſon penchant à la crédulité. C'eſt là qu'il croit que les hommes qui naiſſent par les pieds, ſont malheureux, ou cauſent le malheur du monde. Agrippa, gendre d'Auguſte, & Néron, ſont ſes preuves ; & c'eſt à eux qu'il borne ſes recherches philoſophiques à ce ſujet.

(*a*) Ritu naturæ, capite hominem gigni mos eſt, pedibus efferri. (L. 7, c. 8.)

» CEUX dont la mere meurt en les mettant au » monde, naiſſent ſous de plus heureux auſpices, » comme Scipion, le premier Africain, &c. » (*a*).

Bonne phyſique ! bon jugement ! bonne philoſophie ! & toujours des exemples qui prouvent également bien ! Et les enfants dénaturés s'écrieront : Ah ! ſi ma mere étoit morte en me mettant au monde, je ſerois heureux.

» DEPUIS qu'on entend dire que, par enchante- » ment, on force les ſerpents à ſortir de leur trou » pour ſe livrer d'eux-mêmes à la mort, perſonne » n'a encore décidé ſi le fait eſt vrai ou faux » (*b*).

Eſt-ce ainſi que doit penſer un philoſophe ? eſt-ce le langage d'un naturaliſte ? Ce doute abſurde, cette indifférence de choix, pour rejetter ou pour admettre un tel effet de la puiſſance magique, ne montrent-ils pas combien les principes de Pline étoient foibles & incertains.

» PRÈS de la ſource du Nil eſt un animal ſauvage » aſſez petit, nommé *catoblépas*, & dont les mem- » bres ſont engourdis ; à peine peut-il porter ſa tête

---

(*a*) Auſpicatiùs enectâ parente gignuntur : ſicut Scipio, Africanus prior, natus, &c. (L. 7, c. 9.)

(*b*) Quippe obvium ſerpentes extrahi cantu, cogique in pœnam, verum falſumve ſit vita non decreverit. (L. 8, c. 16.)

» qu'il tient toujours baissée contre terre : bonheur » pour l'espece humaine ; car tous ceux qui rencon- » trent les regards de cet animal expirent aussi- » tôt » (*a*).

Que le regard de cet animal tue les gens subitement, c'est une fable qu'on ne s'amuse pas à réfuter, & qu'il faut placer avec celle du basilic. Mais ce qu'il ne faut pas négliger d'observer, c'est que Pline croit l'une & l'autre. C'est qu'en parlant ensuite du basilic, en le décrivant comme s'il le voyoit, nous montrant sa tête ceinte d'un diadême, sa marche grave & majestueuse, son souffle empesté qui brûle les arbres, brise les pierres, fait mourir les hommes & les chevaux, & après avoir dit que l'odeur de la belette tue ce prétendu monstre, il ajoute : » Preuve que, dans la nature, il n'y a nulle force qui » n'ait sa rivale ». *Adeò naturæ nihil placuit esse sine pari.* Vous voyez que vérité ou fable, notre Pline a sous la main une sentence toute prête pour appuyer ce qu'il rapporte.

» Les ours en naissant ne sont qu'une masse de » chair blanche informe, un peu plus grosse que

(*a*) Juxta hunc (Nilum) fera appellatur *catoblepas*, modica alioquin, cæterisque membris iners, caput tantùm prægrave ægre ferens : id dejectum semper in terram, aliàs internecio humani generis, omnibus qui oculos ejus vidêre confestim expirantibus. (L. 8, c. 21.)

» des rats, sans yeux, sans poil; leurs ongles seu-
» lement se distinguent: c'est en léchant cette masse,
» que la mere lui donne peu à peu la figure de l'a-
» nimal » (*a*).

Pline en dit autant des lionnes & des femelles des renards (l. 10, c. 63); mais comme d'autres femelles en font autant à leurs petits, & que les Groenlandoises & les Eskimauses lechent aussi leurs nouveaux nés, dont la peau est couverte alors d'une viscosité gélatineuse, il faut croire que si on ôtoit un petit à une de ces meres avant qu'elle eût perfectionné sa forme, il ne seroit jamais conformé selon son espece. Voyez cependant M. de Buffon (Hist. nat. tome 8, page 255, in-4°), & laissez dire à Ovide & à Pline qu'un ours n'est ours qu'après avoir été léché. Si Elien le dit aussi, c'est qu'il a puisé sa science en histoire naturelle où Pline puisoit la sienne. Sans être naturaliste, mais pour occuper ses loisirs comme il le dit lui-même, il fit des extraits dans les ouvrages qu'il lisoit sur cette matiere. C'est ainsi qu'il composa dix-sept livres & les intitula : ΠΕΡΙ ΖΩΩΝ ΙΔΙΟΤΗΤΟΣ, *de la nature des animaux*. Cet écrivain ne doit donc pas être d'une bien grande autorité en histoire naturelle; & si j'ai quelquefois occasion de le

(*a*) Hi (ursi) sunt candida informisque caro, paulò muribus major, sine oculis, sine pilo; ungues tantùm prominent: hanc lambendo paulatim figurant. (L. 8, c. 36.)

cites

citer, c'eſt que, par ſon ouvrage, on voit mieux encore comment Pline fit auſſi le ſien.

Tous deux menteurs, ils aimoient également les contes qu'ils ramaſſoient. Mais quoique Pline embelliſſe les ſiens par plus d'imagination, Rabelais n'en prend pas moins de l'humeur contre lui dans le chapitre ſixieme de ſon *Gargantua*, quand il dit plaiſamment & à ſa maniere: » Toutefois je ne ſuis point » menteur tant aſſuré comme il ha eſté. Liſez le ſep- » tieme de ſa naturelle hiſtoire, chap. 3, & ne m'en » tabuſtez plus l'entendement ».

» DANS la derniere extrémité, les hériſſons lâ- » chent par vengeance leur urine, qui putréfie leur » peau & leurs piquants, n'ignorant pas qu'on leur » fait la chaſſe pour avoir cette dépouille » (*a*).

Comme on trouve ſouvent cette accuſation dans Pline contre pluſieurs animaux, & qu'elle eſt toujours fauſſe & ridicule, je ne crois pas devoir m'arrêter à celle-ci.

» LES chiens ſont les ſeuls animaux qui connoiſſent » leur nom & la voix de leur maître » (*b*).

(*a*) In deſeſperatione verò, urinam ex ſe (erinacei) reddunt tabificam, tergori ſuo ſpiniſque noxiam, propter hoc ſe capi gnari. (L. 8, c. 37.)

(*b*) Soli (canes) nomina ſua, ſoli vocem domeſticam agnoſcunt. (L. 8, c. 40.)

Pline oublie que les chats, les chevres, les biches privées, le cheval, & même pluſieurs oiſeaux, connoiſſent leur nom & diſtinguent la voix de leur maître; enfin *il oublie ce qu'il a dit plus haut de l'éléphant*, dit M. Poinſinet.

» Un cheval auquel on avoit bandé les yeux pour » lui faire couvrir ſa mere, n'eut pas plutôt connu à » qui il avoit eu affaire, qu'il courut ſe jetter du » haut en bas d'un précipice, & ſe tua. J'ai appris » que, dans le territoire de Réatine, une jument, » par la même cauſe, mit en pieces celui qui l'avoit » fait couvrir; car ces animaux connoiſſent leurs » parentés » (*a*).

La philoſophie, la critique & le naturaliſme de Pline étant égaux ici, toute obſervation ſeroit ſuperflue. Diſons ſeulement qu'ayant trouvé cela dans Ariſtote & dans Varron, il le croit & le rapporte, ſans avertir que tout au plus ce pourroient être des faits très particuliers. Pline avoit ſes garants, dira-t-on; & qui peut nous les garantir ſur de tels faits?

» Il eſt certain qu'en Portugal, aux environs de

(*a*) Alium (equum)', detracto oculorum operimento, & cognito cum matre coïtu, petiiſſe prærupta, atque exanimatum. Equæ eadem ex cauſa in reatino agro laceratum prorigam invenimus; namque & cognationum intellectus in iis eſt. (L. 8, c. 42.)

» Lisbonne & du Tage, les cavales conçoivent par » le souffle du vent d'oueſt, en ſe tournant de ſon » côté; & les poulains qu'elles engendrent ainſi, » ſont très prompts à la courſe, mais ils ne vivent » que trois ans » (*a*).

Celui-là n'eſt pas équivoque; & quand un naturaliſte écrit *conſtat* (il eſt certain, c'eſt un fait conſtant), on peut aſſurer qu'il croit ce qu'il dit. Le nôtre le croit d'autant mieux, que Columelle, un de ſes garants, l'aſſure. Varron, un autre de ſes garants, le croit auſſi, quand il dit: *Res incredibilis, ſed vera.* M. Poinſinet de Sivry, nouveau traducteur de Pline, dit ſur ce paſſage un mot d'un grand ſens: » On peut en cette occaſion appliquer à notre au- » teur lui-même ce qu'il dit ſi judicieuſement plus » haut, qu'il n'eſt ſi impudent menteur qui ne trouve » ſon garant ». Le P. Hardouin avoit fait la même obſervation; & tout cela n'a pas beſoin de commentaire.

» Lisbonne eſt renommée pour ſes cavales qui » conçoivent par le ſouffle du vent d'oueſt » (*b*).

(*a*) Conſtat in Luſitania, circa Olyſipponem oppidum & Tagum amnem, equas, favonio flante, obverſas animalem concipere ſpiritum; idque partum fieri, & gigni perniciſſimum ita, ſed triennium vitæ non excedere. (L. 8, c. 42.)

(*b*) Olyſippo (oppidum) equarum è favonio vento conceptu nobile. (L. 4, c. 22.)

Notre naturaliſte, bien perſuadé du fait, s'eſt complu, comme on l'a vu dans l'article précédent, à le reproduire, en y ajoutant des circonſtances qui, ſelon lui, le rendent plus certain. Permis à Virgile de chanter cette fable en beaux vers latins, & à Homere de faire, en beaux vers grecs, engendrer les chevaux d'Achille par le zéphyr.

Cette fable abſurde étoit ſi bien imprimée chez Pline en principe, qu'il ne faut que des yeux pour s'en convaincre. *Hoc* (*favonio*) *maritantur viveſcentia è terra : quippe cùm etiam equæ in Hiſpania, ut diximus. Hic eſt genitalis ſpiritus mundi.* (L. 16, c. 25.) » Le vent d'oueſt procure la fécondité à toutes les productions de la terre, & même aux cavales en Eſpagne, comme je l'ai dit ailleurs. C'eſt » l'eſprit générateur du monde ». Vous voyez que cette prétendue conception étoit ſi piquante & ſi curieuſe pour Pline, qu'il y revient encore, & d'aſſez loin, avec beaucoup d'aſſurance. Necténabo avoit auſſi en Egypte des cavales qui concevoient au henniſſement des chevaux de Babylone. Mais Eſope, habile à répondre aux contes *de ma mere l'oie*, fit fouetter un chat à la cour de ce roi d'Egypte, parcequ'il avoit, lui dit-il, étranglé la nuit précédente, à Babylone, le coq du roi Lycérus.

» En rongeant les boucliers d'argent de Lanuvium, les rats préſagerent la guerre des Marſes;

» & en rongeant auſſi les courroies de la chauſſure » de Carbon dans la ville de Cluſium, ils préſa- » gerent la perte de ce général » (*a*).

On peut aſſurer que ces ſortes de travers que Pline avoit dans l'eſprit, préſageoient qu'avec beaucoup de mérite il feroit une compilation remplie de choſes exactes & d'abſurdités, d'éloquence & de déclamations.

» Si, après l'accouplement, les taureaux s'en vont » à droite, il eſt de tradition qu'ils ont engendré des » mâles; ſi à gauche, des femelles » (*b*).

Les bonnes femmes qui menent leurs vaches au taureau, peuvent débiter de ſemblables traits d'hiſtoire naturelle. Les originaux de Pline ſont ici Columelle, Varron, & d'autres.

» La voix des dauphins eſt ſemblable au gémiſ- » ſement humain, leur dos eſt voûté, leur muſeau » camus: c'eſt pour cela que, par un ſens admira- » ble, ils reconnoiſſent tous le nom de *camus*, &

(*a*) Arroſis Lanuvii clypeis argenteis, marſicum (niures) portendêre bellum: Carboni imperatori apud Cluſium faſciis quibus in calceatu utebatur, exitium. (L. 8, c. 57.)

(*b*) Tradunt autem, ſi poſt coïtum ad dextram partem abeant tauri, generatos mares eſſe; ſi in lævam, feminas. (L. 8, c. 45.)

» qu'ils préferent qu'on les appelle ainſi » (*a*).

Si par le mot *ſimus* (camus) il faut entendre un nez court & retrouſſé, nous aurons de la peine à croire que Pline ait vu des dauphins. Ce poiſſon, dont on connoît pluſieurs eſpeces, a le muſeau pointu : l'une ſur-tout l'a fort alongé, on l'appelle *bec d'oie ;* tous en général ſont nommés *cochons marins*, & ne ſont pas camus. Klein, dans ſon *Hiſtoria piſcium*, en donne des gravures qui n'en laiſſent aucun doute.

Je voudrois bien demander à Pline comment les nations maritimes qui ne parlent ni grec ni latin, appelleroient les dauphins, s'il leur prenoit envie de s'en amuſer. Si Pline me répondoit que ce poiſſon a l'intelligence des langues, je n'aurois plus rien à lui demander. Le reſte du chapitre n'eſt pas écrit avec plus de ſens.

Pline continue d'y parler des qualités naturelles des dauphins, & raconte comment, dans la province narbonnoiſe (le Languedoc), ils s'aſſocient avec les pêcheurs pour faire la pêche des mulets ou muges. A l'entendre, ce ſont autant de chiens de meute, dreſſés à cet exercice. M. Aſtruc (Hiſt. nat. du Languedoc) a prouvé que ce n'eſt tout au plus qu'un fait

(*a*) Pro voce (delphinis) gemitus humano ſimilis, dorſum repandum, roſtrum ſimum. Qua de cauſa nomen *ſimonis* omnes miro modo agnoſcunt, maluntque ita appellari. (L. 9, c. 8.)

particulier, si même il n'est pas faux. Les choses, dit-il, qui ne dépendent que des loix de la nature, & que les animaux font sans éducation & par la force de leur instinct, sont aussi invariables que la nature elle-même. On pêche encore des muges au même endroit, & les dauphins n'y donnent plus les mêmes secours; d'où M. Astruc conclut fort juste que ce que les animaux ne font plus aujourd'hui, on est forcé de convenir qu'ils ne l'ont jamais fait.

Mais d'autres que Pline, Oppien, par exemple, ont rapporté des faits semblables. C'est, continue M. Astruc, que les filets des pêcheurs se seront trouvés pleins de poissons que les dauphins chassoient, & qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour avoir fait croire à ces pêcheurs que c'étoit pour eux que les dauphins travailloient. Ils le dirent, on l'écrivit, & ce fut de l'histoire naturelle.

» Lorsque la nacre voit la main de l'homme, » elle se resserre & cache ses richesses, sachant bien » que c'est pour elles qu'on la recherche; & si elle » peut prévenir la main, elle la coupe avec son » tranchant : aucun châtiment n'est mérité avec plus » de justice » (*a*).

(*a*) Concha ipsa cùm manum videt, comprimit sese, operitque opes suas, gnara propter illas se peti; manumque si præveniat, acie suâ abscindit, nullâ justiore pœnâ. (L. 9, c. 35.)

Il ne seroit guere possible de faire sur ce ridicule passage une remarque plus juste que celle de M. Poinsinet. Après avoir rapporté l'avis de Rondelet, qui traite de fable le fait en question, il dit: » Le P. Hardouin prétend excuser Pline, en disant qu'il ne » s'est servi de l'expression de *voir* que par métaphore. Mais cette excuse n'est guere recevable en » cette occasion, où il s'agit de donner des notions » précises sur la nature du poisson nacre. Ainsi, quand » Pline, à cet égard, ne se seroit point mépris comme *observateur*, il seroit toujours blâmable, comme écrivain, d'avoir employé à contre-sens une » expression métaphorique capable d'induire en erreur sur un fait important de l'histoire naturelle».

La nacre, bête comme une huître qu'elle est, & qui se trouve avoir assez d'esprit pour deviner que nous aimons les perles, est une idée qu'on n'attendroit pas d'un *observateur*.

» Les grenouilles s'accouplent l'une sur l'autre; » le mâle saisit avec les jambes de devant sa femelle » par-dessous les aisselles, & lui serre les cuisses » avec ses jambes de derriere. Elles engendrent de » petits morceaux de chair noire, que les Grecs appellent *gyrinoi* (frai de grenouille). On y apperçoit seulement des yeux & une queue. Bientôt la » queue se divise & forme les jambes de derriere. » Il est surprenant qu'à six mois les grenouilles se

» réſolvent en limon, ſans que perſonne puiſſe ap-
» percevoir cette métamorphoſe, & qu'au printemps
» elles renaiſſent telles qu'elles étoient, par une
» opération ſecrete de la nature, puiſque cela ar-
» rive tous les ans » (*a*).

A fort peu de choſe près, on ne ſauroit guere plus mal raiſonner de la formation des grenouilles. Ces morceaux de chair noire dont parle Pline, ſont de la groſſeur d'un ciron : d'abord parfaitement ronds, ce n'eſt que quinze jours après la ponte qu'ils ſe développent, ont une queue, & acquierent le mouvement ; progrès qui ne deviennent ſenſibles qu'après le déchirement d'un globule blanchâtre, membraneux, & tranſparent comme une petite groſeille blanche, & dans lequel eſt enfermé chaque fœtus : c'eſt l'œuf. Ces globules adherent les uns aux autres en forme de grappe, & ſont tenus enſemble par une matiere viſqueuſe & gluante. La ponte ſe fait au mois de mars.

Voilà du moins ce que j'ai cru voir, & ce que j'ai étudié de mon mieux. Le P. Hardouin obſerve

(*a*) Ranæ ſuperveniunt, prioribus pedibus alas feminæ mare apprehendente, poſterioribus clunes. Pariunt minimas carnes nigras, quas gyrinos vocant, oculis tantùm & caudâ inſignes : mox pedes figurantur, caudâ findente ſe in poſteriores. Mirumque, ſemeſtri vitâ reſolvuntur in limum nullo cernente, & rurſus vernis aquis renaſcuntur quæ fuêre : naturæ perindè occultâ ratione, cùm omnibus annis id eveniat. (L. 9, c. 51.)

que Daléchamps & Rondelet assurent hardiment que les grenouilles s'engendrent d'elles-mêmes dans la pourriture du limon. Il paroît que ces deux savants n'étoient pas en état de juger Pline sur cet article. Pour moi j'ai suivi la grenouille depuis la ponte jusqu'au têtard, & à la grenouille déja formée. Revenons aux têtards.

Leur queue étant verticale ne se divise point pour devenir des jambes qui seroient l'une sur l'autre; elles ne se résolvent point non plus en limon, pour renaître au printemps. Si Pline se fût donné la peine de les regarder lorsqu'elles sont têtards, il eût vu qu'elles avoient, & leur queue, & leurs jambes de derriere, lesquelles sortent les premieres, ainsi que je l'ai observé dans l'objet naturel.

Quelques naturalistes prétendent que les pattes antérieures se montrent les premieres : ils se trompent assurément, & ont mal observé. Cette erreur est dans le dictionnaire de M. de Bomare, article *Grenouille ;* on y lit : » Au quarante-sixieme jour les » pattes de devant commencent à se discerner à la » loupe . . . au quatre-vingtieme, les pieds de der- » riere paroissent aussi ». Je crois qu'il y a plusieurs autres erreurs sur les dates de leurs différentes métamorphoses, si du moins je dois m'en rapporter à ce que j'ai étudié. On est surpris de trouver dans la suite du même article : » Au bout d'un mois, les tê- » tards développent leurs pattes postérieures & s'é-

» cartent : ce ſont ces pattes qui, unies dans l'em-
» bryon, forment la queue du têtard qui eſt l'em-
» bryon de la grenouille... L'embryon peut nager
» dans l'eau dès qu'il eſt venu au monde ». Il eſt vrai que cela n'eſt rapporté que d'après M. Gautier, qui eſt ſouvent loin d'être exact : mais pourquoi le citer, quand il ne fait que donner, par un galimatias inintelligible, de l'extenſion à l'erreur de Pline ? Si on vouloit le citer, ce devoit être pour le réfuter enſuite bien clairement.

Quand les quatre jambes ſont aſſez fortes pour nager, la queue tombe d'elle-même ; la grenouille eſt formée. Si Pline ne les eût pas fait renaître au printemps, ſaiſon de leur naiſſance, & qu'il ſe fût contenté de dire que, pendant l'hiver, elles ſe tiennent volontiers au fond de l'eau, il n'y auroit eu rien de *ſurprenant*, ni aucune *opération ſecrete de la nature*. Cette phyſique eſt bonne pour Ovide ; un naturaliſte la lui laiſſe, & n'écrit pas de la formation des grenouilles ſans les avoir étudiées.

Voyez, non pas Rondelet, mais Swammerdam, & tel autre bon naturaliſte, vous n'y trouvez rien de ſemblable. Regardez les gravures à la fin de la *Biblia naturæ* du phyſicien batave, les différents états de la grenouille y ſont figurés.

Puiſque le nom de Rondelet ſe trouve ici, je dirai qu'une de ſes erreurs, fort aiſée cependant à ne pas commettre, eſt copiée dans pluſieurs livres. Il

croit que les anchois n'ont point d'écailles. Prenez un anchois, voyez ſes écailles, & liſez ſon article dans le Dictionnaire encyclopédique, & dans celui de M. Valmont de Bomare, où cette erreur s'eſt perpétuée juſque dans l'édition de 1775, in-4°. Rondelet dit, l. 7, c. 4, *de Enchraſicholis, ſine ſquamis;* & voici, avec plus de vérité, ce que dit M. Goüan dans ſon *Hiſtoria piſcium*, en décrivant l'anchois : *Squamæ imbricatæ, pellucidæ, parvæ, planiuſculæ, ſuborbiculatæ aut acutæ, deciduæ.* » Les écailles tuilées, minces, petites, plates, un peu arrondies ou aiguës, ſujettes à tomber ».

» On a remarqué que le milan, oiſeau très rapace & toujours affamé, n'enleve point les viandes des baſſins dans leſquels on les tranſporte aux funérailles, ni celles qui ſont ſur l'autel d'Olympie; & qu'il ne les ravit pas même d'entre les mains de ceux qui les portent, ſans que ce ne ſoit un préſage funeſte aux villes pour qui on offroit le ſacrifice » (*a*).

Tout cela ne paroîtroit-il pas un peu niais, même

(*a*) Notatum in his (milvis) rapaciſſimam & famelicam ſemper alitem nihil eſculenti rapere unquam ex funerum ferculis, nec Olympiæ ex arâ; ac ne ferentium quidem manibus, niſi lugubri municipiorum immolantium oſtento. (L. 10 c. 10.)

pour un écrivain qui ne ſeroit pas naturaliſte? Ariſtote, dans ſon livre des choſes admirables (ſi cet ouvrage eſt de lui), dit auſſi qu'en Elide les milans qui enlevent les viandes du marché, ne touchent pas à celles qui ſont immolées Pauſanias, Elien, & d'autres, racontent auſſi cette merveille. Mais des compagnons d'erreur font-ils qu'une ſuperſtition populaire devienne une vérité à cauſe du nombre des croyants? Quand Pline & Tacite nous diſent qu'il ne plut jamais dans le temple de Vénus à Paphos, quoiqu'il fût découvert, croirons-nous ce miracle? Mais ſi le fait, par une cauſe naturelle, étoit véritable, ne devrions-nous pas rire d'un naturaliſte athée qui le rapporteroit comme pourroit faire un bon frere capucin, & ſans un mot d'obſervation?

Il faut pourtant convenir que, ſi nous en croyons quelques modernes, on a vu les milans arracher de la main des negres la viande ou les poiſſons qu'ils portoient. Auſſi n'eſt-ce pas ſur ce fait que retombe mon obſervation, mais ſur les funérailles, l'autel d'Olympie, les victimaires & les préſages funeſtes.

» Je ne puis m'empêcher de rapporter un préſage » touchant les piverts. Il en vint un ſe repoſer dou- » cement ſur la tête d'Œlius Tubéron, lorſque ce » préteur de Rome rendoit la juſtice ſur ſon tribu- » nal; il le prit aiſément avec la main. Les augures » conſultés, répondirent que s'il le lâchoit, ce ſeroit

» un préſage de la ruine de l'empire, mais que s'il » le tuoit, le préſage ſeroit contre lui. Le préteur » auſſitôt déchira l'oiſeau; peu après la prédiction » fut accomplie » (*a*).

Chez Valere Maxime, le conte & le préſage ſont racontés un peu différemment. Selon lui, Tubéron vit périr dix-ſept de ſes parents à la bataille de Cannes. Il eſt vrai que Sylla, Marius & Cinna rioient de ce conte inepte. Convenons qu'ils devoient le regarder avec mépris, quand ils ſe repréſentoient les deux ou trois boiſſeaux remplis d'anneaux des chevaliers romains qui périrent à la journée de Cannes. Cette bataille mit Rome à deux doigts de ſa deſtruction totale, & les augures ne prédirent pas fort juſte. Pline ne choiſit pas non plus fort heureuſement ſon préſage accompli.

» Les chats ne vivent que ſix ans » (*b*).

Il eſt fâcheux que ceci ſoit copié d'Ariſtote. J'ai connu à Pétersbourg un vieux chat qui paſſoit vingt

---

(*a*) Unum eorum (picorum) præſcitum tranſire non queo. In capite prætoris urbani Œlii Tuberonis, in foro jura pro tribunali reddentis, ſedit ita placidè, ut manu prehenderetur. Reſpondêre vates exitium imperio portendi, ſi dimitteretur; at ſi exanimaretur, prætori. Et ille avem protinùs concerpſit: nec multò poſt implevit prodigium. (L. 10, c. 18.)

(*b*) (Feles) vivunt annis ſenis. (L. 10, c. 63.)

ans ; j'avoue que cela eſt rare : mais ailleurs on en voit de dix, de douze & de quinze années.

» Je ne dois pas omettre qu'entre les oiſeaux les » hirondelles ſont indociles » (*a*).

M. Poinſinet eſt ici de l'avis de Pline, & voici ſa raiſon : *Albert le Grand prétend qu'il a vu des hirondelles privées, & qui venoient dans ſa main comme d'autres oiſeaux. Cela eſt difficile à croire ; car l'hirondelle ne vit que de ſa propre chaſſe, & meurt ſi on la captive, parcequ'elle ne prend les inſectes qu'au vol. Il paroît donc impoſſible d'apprivoiſer un tel oiſeau.*

Pourquoi Albert le Grand n'auroit-il pas vu des hirondelles privées ? j'en ai bien vu ſans être Albert. Dans ma premiere jeuneſſe j'aimois les oiſeaux, & je dénichai de petites hirondelles que je nourris de mon mieux environ un mois. De quatre ou cinq il ne m'en reſta qu'une, & qui devint ſi privée, que, la faiſant voler le plus loin poſſible, elle revenoit toujours ſur ma main : je la gardai tout un été ; mais comme elle me faiſoit perdre trop de temps, mon pere en diſpoſa. Le choix du lieu, celui de la nourriture, & quelques autres circonſtances réunies, feront priver & vivre long-temps des hirondelles, quoi qu'en diſe M. Poinſinet.

(*a*) Non omittendum eſt . . . è volucribus hirundines eſſe indociles. (L. 10, c. 45.)

» LA fécondation ne s'opere en aucun animal » comme dans les perdrix. Si les femelles ſont vis- » à-vis des mâles, elles ſont fécondées par le vent » qui d'eux parvient à elles » (*a*).

Vous ne vous ſouvenez donc pas que les cavales portugaiſes conçoivent auſſi par le ſouffle du vent d'oueſt, & même ſans la préſentation au mâle ? Que ce ſoit Ariſtote, ou un autre, qui vous ait induit à faire ce conte, & qui vous ait fait dire auſſi que ſouvent les perdrix conçoivent au ſon de la voix du mâle, comme vous le rapportez enſuite, il n'en eſt pas moins vrai, ſelon vous, que les cavales portugaiſes ne ſoient plus ſenſibles que les perdrix au plaiſir de l'amour, puiſqu'avec moins de moyens *ad hoc*, elles font autant de beſogne.

» LORSQUE les éléphants ſont pris, on les appri- » voiſe promptement avec du ſuc d'orge » (*b*).

Dioſcoride, en parlant de l'ivoire, dit qu'il devient pliant, lorſqu'on l'a fait tremper dans du ſuc d'orge, ζυθός, *de la biere*. Ne ſeroit-ce point le mot équivoque ἐλέφας qui auroit trompé Pline ? Ce mot

---

(*a*) (Perdices) neque in alio animali par opus libidinis. Si contra mares ſteterint feminæ, aurâ ab his flante prægnantes fiunt. (L. 10, c. 33.)

(*b*) Capti (elephanti) celerrimè mitificantur hordei ſucco. (L. 8, c. 7.)

ſignifie

signifie *éléphant* & *ivoire*. Mais des savants étant partagés sur l'erreur qu'il faut imputer ou ne pas imputer à Pline, je suis loin de rien affirmer. J'observe seulement que, selon Plutarque, l'ivoire s'amollit quand il est trempé dans de la biere; mais on sait aussi que l'éléphant aime les liqueurs fermentées. Au reste, si Pline se trompe ici, il fait assez souvent de ces sortes de méprises, comme lorsqu'il prend, dans Aristote, ὠτίς, *otarde*, pour ὦτος, *hibou*, & qu'il dit faussement que la chair de l'outarde est mauvaise. M. de Buffon l'a remarqué, article *Outarde*.

Le P. Hardouin, &, d'après lui, M. Poinsinet, vous avertiront aussi qu'au livre 23, c. 1, Pline, dans les sources grecques où il a puisé, a pris deux fois ὄλον, *gencive*, pour ἀλὴ, *cicatrice*, & qu'il en fait autant du mot ὦτα, *oreilles*, qu'il a pris pour ὀστέα, *os*; en sorte qu'il parle d'ulceres qui pénetrent jusqu'aux os, quand Dioscoride, qu'il copie, parle d'ulceres qui viennent aux oreilles.

Ne quittons pas cependant les éléphants sans observer que, selon Pline, ces animaux enfouissent, pour nous en frustrer, celles de leurs dents qui tombent par accident ou par vieillesse, & que quand ils se voient environnés, ils les brisent contre un arbre pour échapper à l'avidité des chasseurs par cette proie qu'ils leur abandonnent. Comment les éléphants sauvages peuvent-ils savoir qu'on en veut à leur ivoire? & s'ils ont vu prendre de leurs compagnons, pour-

quoi ne penſeroient-ils pas qu'on a auſſi beſoin d'eux-mêmes?

» Les poules de nos campagnes ont de la religion. » Elles ſe hériſſent & ſe ſecouent après avoir pondu; » &, pour purifier elles & leurs œufs, elles tournent » autour avec quelques brins de paille » (*a*).

Plaiſante diſtinction à faire, que les poules villageoiſes aient de la religion préférablement à celles de la ville! Ariſtote au moins leur en accorde à toutes. Mais ne ſe pourroit-il pas qu'Ariſtote & Pline confondiſſent la poule qui vient d'être cochée avec celle qui vient de pondre? D'ailleurs l'inſtinct de chaque oiſeau femelle le porte, à meſure qu'il pond, à l'arrangement, à l'entretien & à la conſervation de ſon nid, ſoit aux champs, ſoit à la ville; & j'oſerois croire qu'Ariſtote & Pline n'avoient pas fait aſſez d'attention aux poules qu'ils avoient vues pondre: car ils auroient vu qu'après la ponte elles ne tournent pas autour de leurs œufs avec quelques brins de paille; mais que, l'inſtant avant de pondre, elles en ramaſſent devant elles, &, par un ſoin machinal ou raiſonné, les jettent derriere & du côté des œufs.

(*a*) Villaribus gallinis & religio ineſt. Inhorreſcunt edito ovo, excutiuntque ſeſe, & circumactæ purificant, ac feſtucâ aliquâ ſeſe & ova luſtrant. (L. 10, c. 41.)

» Les œufs qu'on fait couver doivent être mis » sous la poule en nombre impair » (*a*).

Que ce petit trait de superstition soit dit & pratiqué par la bonne femme qui garde les poules, nous n'en serions pas surpris; mais qu'il soit enseigné par un grave naturaliste qui copie Varron & Columelle, ne peut-on pas en rire à son aise? Pline avoit un foible pour les nombres impairs: on en va voir d'autres exemples; son livre en fournit plusieurs que je n'ai pas relevés. Mais je ne quitterai pas le chapitre cinquante-quatre sans apprendre au lecteur curieux de conserver sa couvée, que le moyen de garantir les œufs du tonnerre est de mettre un clou de fer, ou bien de la terre prise à une charrue, sous le nid de la couveuse: *Remedium contra tonitru, clavus ferreus sub stramine ovorum positus, aut terra ex aratro.* Si cela n'est pas clair, j'en suis fâché. Columelle a mis Pline sur la voie; mais il dit seulement, » Plu» sieurs croient », *Plurimi credunt.* Pline en fait un précepte, l'immortelle superstition populaire ne l'a pas oublié; &, comme l'observe judicieusement M. Poinsinet, *du fer, sous le nid d'une couveuse, ne peut servir qu'à attirer le tonnerre.*

» Des baies de laurier en nombre impair, pilées

(*a*) Ova..... subjici impari numero debent. (L. 10, c. 54.)

» avec de l'huile, & qu'on fera chauffer, ſont bonnes » contre le mal de tête » (*a*).

» On dit qu'une couronne de liſeron dont les » feuilles ſont en nombre impair, guérit le mal de » tête » (*b*).

Je ſuppoſe que mon lecteur eſt médecin-botaniſte, qu'il fait un traité de cette ſcience; & je lui demande ſi, par exemple, il inférera ces recettes, & les ſuivantes, au nombre de ſes topiques : *Pour guérir de la colique, il faut, ſelon quelques auteurs, appliquer ſur ſon ventre des grains d'anis en nombre impair, ou porter, dit-on, un bouquet de roſes dont les feuilles ſoient auſſi en nombre impair.*

» Quand les viperes s'accouplent, le mâle intro- » duit ſa tête dans la gueule de la femelle, qui, » tranſportée de plaiſir, la lui ronge..... Les petits » éclos les derniers, impatients de ſortir, percent les » flancs de leur mere & la tuent » (*c*).

Le premier point eſt une calomnie, que, toute

(*a*) In capitis dolore, impari numero baccas (lauri) cum oleo conterere, & calefacere. (L. 23, c. 8.)

(*b*) Coronam ex eo (ſmilace) factam impari foliorum numero aïunt capitis doloribus mederi. (L. 24, c. 10.)

(*c*) Viperæ mas caput inſerit in os, quod illa abrodit voluptatis dulcedine..... Itaque cæteræ tarditatis impatientes, perrumpunt latera, occisâ parente. (L. 10, c. 62.)

méchante bête que soit la vipere, il ne falloit pas répéter sur son compte. Quant au second, Hérodote l'avoit dit; mais Hérodote n'est pas naturaliste, il ne falloit pas le copier. Aristote, qui en parle aussi, n'auroit-il pas dit que les vipéreaux rongent seulement la pellicule qui les enveloppe? Il est au moins probable que les viperes, qui font deux portées par an, ne meurent pas à chacune.

» La génération des souris est la plus singuliere » de toutes; ce n'est pas même sans hésiter que je » la rapporte, quoique ce soit sur l'autorité d'Aris» tote & des soldats d'Alexandre le grand. On dit » que leur génération s'opere en se léchant, & non » par la voie de l'accouplement » (*a*).

L'autorité des soldats d'Alexandre ne donne aucun poids à celle d'Aristote, & l'hésitation de Pline est bien étrange pour un naturaliste. Si, avant d'écrire, il eût pris quelques souris, qu'il eût regardé comme elles engendrent, il n'eût pas été réduit à dire: *J'en parlerai sur la foi d'Aristote*, &c. Un naturaliste doit, si je ne me trompe, étudier tous les objets de la nature desquels il parle, sur-tout quand ce ne sont que

(*a*) Super cuncta est murium fetus, haud sine cunctatione dicendus, quanquam sub auctore Aristotele & Alexandri magni militibus. Generatio eorum lambendo constare, non coïtu, dicitur. (L. 10, c. 65.)

des souris. Je ne suis pas naturaliste, mais j'ai gardé quelque temps à Pétersbourg une douzaine de souris blanches comme des hermines; j'ai eu la curiosité de leur voir faire des petits, & elles n'y procédoient pas à coups de langue. On trouve aussi dans le même chapitre que les souris conçoivent en goûtant du sel, & qu'on ne doit plus s'étonner qu'il y ait une si grande multitude de ces animaux.

» Les rats d'Egypte ont le poil dur comme celui » du hérisson. Ces mêmes rats marchent sur deux » pieds comme les marmotes » (*a*).

Il n'y a là que trois fautes. La premiere, d'écrire » ces mêmes rats », *iidem*, quand Aristote, que Pline copie, dit positivement & avec raison, *il y en a d'autres aussi*, εἰσὶ δὲ καὶ ἕτεροι. La seconde, de faire marcher les marmotes comme ces rats bipedes: on sait que les marmotes ne marchent pas sur leurs pieds de derriere, mais qu'elles s'y levent & s'y tiennent quelquefois comme les écureuils, & comme toutes les especes de souris & de rats qui ne sont pas bipedes. La troisieme faute, par conséquent, est de n'avoir fait qu'une espece de deux qui sont fort différentes, ne seroit-ce que par leur grosseur, & d'avoir défiguré son original en le traduisant.

(*a*) Ægyptiis muribus durus pilus, sicut erinaceis. Iidem bipedes ambulant, ceu alpini quoque. (L. 10, c. 65.)

Je connois ce rat d'Égypte qu'on nomme la *gerboiſe ;* j'en ai vu de vivants à la Haye : il ſeroit inutile de le décrire ici. Je me borne à dire qu'il marche ſur les ſeuls pieds de derriere ; que ſes jambes & ſes cuiſſes ſont exceſſivement longues ; que ſes pattes de devant ſont ſi courtes, qu'elles ne peuvent pas lui ſervir habituellement à marcher ; que le corps eſt de la groſſeur d'un rat, pour ceux de la petite eſpece ; car il en eſt encore un autre de la taille d'un lievre. Mais le poil de l'une & de l'autre eſpece eſt doux, ſoyeux, & ne reſſemble en rien à celui du hériſſon. Il y a une troiſieme eſpece de gerboiſe, de la groſſeur d'une aſſez grande ſouris. Le célebre profeſſeur Pallas voulut bien me la donner à Pétersbourg avec celle de la groſſeur d'un rat. Quoiqu'elles ſoient l'une & l'autre ſous mes yeux, & qu'il y ait entre elles des différences notables, je ne les décrirai pas : j'en laiſſe le ſoin aux naturaliſtes plus exercés que moi dans ce genre d'obſervations.

» On nomme *tette-chevres* des oiſeaux voleurs de » nuit, ſemblables à un gros merle, & qui le jour » ne voient point. Ils entrent dans les étables des » bergers, tettent les chevres ; & celles à qui ils » font ce tort, perdent leur lait & la vue » (*a*).

(*a*) Caprimulgi appellantur grandioris merulæ aſpectu ; fures nocturni, interdiu enim viſu carent. Intrant paſtorum ſta-

M. Poinſinet dit, dans ſa note ſur ce paſſage de Pline, » Nous ne connoiſſons point cet oiſeau en » France » ; & il s'appuie du P. Hardouin, qui dit ſeulement : *Non habet in Gallia nomen hæc avis.* Ils ſe trompent l'un & l'autre : cet oiſeau eſt très commun aux environs de Paris, où on l'appelle *crapaud-volant.*

Il eſt à préſumer que Pline, & Ariſtote qu'il copie, n'avoient pas vu le *caprimulgus.* Cet oiſeau n'a pas l'aſpect du merle : il eſt ſur ma table au moment où j'en parle. Il tient, à quelques égards, de l'hirondelle, il en a le vol ; & c'eſt une petite chouette aſſez ſemblable au coucou pour la forme générale & la groſſeur. Il a un pied neuf à dix pouces d'envergure, huit à neuf pouces de l'extrémité du bec au bout de la queue. Il paroît être de l'eſpece des oiſeaux qu'on appelle *apodes.* Ses pattes n'ont aucun des caracteres de la ſerre des oiſeaux de proie : elles ſont ſi foibles & ſi courtes, qu'il tombe comme une lourde maſſe ; &, une fois poſé, il a beaucoup de peine à reprendre ſon vol. De là ſans doute, & peut-être à cauſe de ſon cri, les gens de la campagne l'ont nommé *crapaud-volant.* Son bec court, pointu, & à peine courbé, n'a pas plus de force que celui d'une

---

bula, caprarumque uberibus advolant ſuctum propter lactis : quâ injuriâ uber emoritur, capriſque cæcitas, quas ita mulſere, oboritur. (L. 10, c. 40.)

fauvette ; il s'élargit beaucoup, &, comme celui de l'hirondelle, préſente une ouverture conſidérable.

Qu'il tette les chevres, c'eſt un conte de bonne femme. Si notre crapaud-volant eſt le *caprimulgus* de Pline, il eſt certain, par la forme & l'office des parties de ſa tête, qu'il ne peut tetter. Il eſt même abſurde, quand on le voit, de le ſuppoſer. Sa langue n'eſt qu'un petit filet de deux à trois lignes de longueur, très adhérente à la cloiſon de la mâchoire inférieure, & par conſéquent inhabile à tetter. La preuve s'augmente, ſi l'on obſerve les deux rangs de huit ſoies noires & aſſez dures qui arment les bords ſupérieurs du bec : elles ſont longues de ſept à huit lignes, & leur office eſt d'enlacer & de retenir la proie que rencontre l'animal.

Sa nourriture n'eſt, comme on le voit dans ſon eſtomac, que de mouches, de papillons & d'autres inſectes. S'il vivoit de lait de chevres, comment ſubſiſteroit-il dans des bois où il n'y a pas de chevres, & qui ſont remplis de ces oiſeaux ? J'ai d'ailleurs interrogé les habitants de quelques contrées à chevres, & où leurs prétendus nourriſſons ne ſont pas inconnus : on n'y avoit pas entendu parler de ce conte plinien.

Ne ſeroit-ce pas ici une de ces hiſtoriettes qui courent le monde, & dont on peut trouver, ou du moins préſumer la ſource. Un valet d'étable, voleur du lait de quelques chevres qu'il aura pris la précau-

tion de traire furtivement, n'aura pas manqué de s'excuſer auprès de ſon maître, en lui diſant: *L'oiſeau de nuit eſt venu; il a tetté mes bêtes.* On l'aura cru; & le conte, allant de bouche en bouche, aura ſervi à d'autres valets frippons: puis, ſe répandant au loin, il aura trouvé Ariſtote, qui l'a conſigné comme une belle & bonne vérité, ſemblable à celle des ſouris qui engendrent, dit-il, en ſe léchant.

Sur ce qu'on a prétendu que le crapaud-volant aime à tetter les chevres, M. de Bomare dit, à la fin de ſon article: *Ceci demande confirmation.* Pour nous, nous dirons que cet habile homme n'avoit pas vu l'oiſeau avant d'écrire, attendu qu'il croit que *ſes narines ont pour plumes huit eſpeces de ſoies de cochon.* Cette deſcription eſt, comme on voit, fort inexacte, puiſqu'elle place aux narines les ſoies qui deſcendent de la partie ſupérieure du bec.

Au reſte, le prétendu tette-chevre eſt des plus communs en France.

» La force de l'œuf eſt ſi grande, que le bois ſur » lequel on l'aura répandu ne brûlera point, & qu'un » vêtement qui en aura été mouillé, ne brûlera pas » non plus » (*a*).

Rien de plus ſimple que de copier ici la note de

(*a*) Vis verò tanta eſt, ut lignum perfuſum ovo non ardeat, ac ne veſtis quidem contacta aduratur. (L. 29, c, 3.)

M. de Querlon sur ce passage. *Cette observation*, dit-il, *n'avoit pas sans doute été vérifiée par Pline.*

» J'ai appris de plusieurs personnes qu'il s'engen-
» dre un serpent de la moëlle épiniere de l'homme.
» En effet, la plupart des générations se font d'une
» maniere occulte & inconnue, même dans le genre
» des quadrupedes » (*a*).

Un des refrains ordinaires est de dire : Pline rapporte assez souvent des absurdités, mais il ne les croit pas, & il ne les donne que comme l'histoire de l'esprit humain. Cependant ici le voilà qui, d'une rêverie des plus absurdes, tire une conséquence pour déclarer une grande vérité : le mystere de la génération. Ovide est moins absurde ; il s'en tient à dire dans ses contes bleus : *Il y a des gens qui croient la métamorphose de la moëlle épiniere en serpent.* Il ne pensoit pas que le naturaliste de Vérone seroit du nombre de ces gens-là.

» Les salamandres ne sont ni mâles ni femelles,
» non plus que les anguilles, & tous les animaux
» qui ne se reproduisent, ni comme vivipares, ni
» comme ovipares » (*b*).

(*a*) Anguem ex medulla hominis spinæ gigni accepimus à multis. Pleraque enim occultâ & cæcâ origine proveniunt, etiam in quadrupedum genere. (L. 10, c. 66.)

(*b*) Neque est iis (salamandris) genus masculinum femi-

Cela eſt fidélement copié d'Ariſtote, & nous ne pouvons imputer à Pline que l'inexpérience & la crédulité : *magiſter dixit.* Les ſalamandres ſont tantôt ovipares, & tantôt vivipares ; de ſavants naturaliſtes l'ont obſervé. Pour l'anguille, il eſt démontré qu'elle eſt vivipare.

» Les abeilles pendantes en grappe dans les tem-
» ples ou dans les maiſons, ſont des préſages publics
» & particuliers, ſouvent expiés (accomplis) par de
» grands événements » (*a*).

Je ne traduis pas le dernier membre de cette phraſe par, *On a ſouvent employé les grandes expiations pour détourner les malheurs qu'on croyoit qu'elles* (*les abeilles*) *pronoſtiquoient.* Au ſurplus, malgré ce contre-ſens, je reconnois que M. Poinſinet eſt un homme ſavant, &, à beaucoup d'égards, un traducteur habile : mais en tordant ainſi Pline, cet auteur ne fait que rapporter une pratique ſuperſtitieuſe, au lieu qu'en le traduiſant comme il a écrit, on peut voir qu'il confirme la ſuperſtition, ce qui eſt fort différent : *on croyoit* n'eſt pas non plus du texte.

---

ninumve, ſicut neque in anguillis, omnibuſque quæ nec animal nec ovum ex ſeſe generant. (L. 10, c. 68.)

(*a*) Tunc oſtenta faciunt (apes) privata ac publica, uvâ dependente in domibus templiſve, ſæpè expiata magnis eventibus. (L. 11, c. 17.)

» La piquure du ſcorpion eſt toujours mortelle » aux filles, & preſque toujours aux femmes » (*a*).

M. Poinſinet dit ſeulement ſur ce paſſage : *Diſtinction puérile.* Mais ſi on eût demandé à Pline la raiſon de cette diſtinction, il eût répondu : Je ſuis tranſcripteur : quand mes auteurs donnent des raiſons, je les rapporte ; n'en donnent-ils pas, je me tais, ou j'ajoute une ſentence approbatrice. Maupertuis s'eſt aſſuré, par des expériences, qu'il s'en faut beaucoup qu'en Italie la piquure des ſcorpions ſoit toujours venimeuſe.

» Les animaux ſans cornes ont l'ongle du pied » d'une ſeule piece » (*b*).

Pline oublie le ſanglier, le cochon, le chevrotin, le dromadaire, la gazelle, & je crois d'autres encore : mais non, il n'oublie rien ; il copie Ariſtote, *de partib. anim.* l. 4, ch. 10.

» L'élément le plus contraire à la génération pro- » duit même quelques animaux. En Cypre, dans » les fourneaux à fondre le bronze, on voit voler au » milieu des flammes une ſorte de groſſe mouche à

(*a*) Morte conficiunt (ſcorpiones) virginibus letali ſemper ictu, & feminis ferè in totum. (L. 11, c. 25.)

(*b*) Solidas habent ungulas, quæ non ſunt cornigera. (L. 11, c. 45.)

» quatre pieds : elle ſe nomme *pyrale*, quelques-
» uns la nomment *pyrauſte*. Elle vit auſſi long-temps
» qu'elle reſte dans le feu ; pour peu qu'elle s'en
» éloigne, elle meurt » (*a*).

M. Poinſinet, dans ſa note ſur cette mouche, dit fort ſenſément : *Nul phyſicien éclairé n'admettra ſon exiſtence.* Pline n'eſt donc pas un phyſicien éclairé, & c'eſt M. Poinſinet qui le dit dans ſon édition & ſa traduction de Pline. Cependant ſon aſſertion a des conſéquences encore plus dures ; car Pline ici ne fait que copier Ariſtote. Séneque eſt auſſi de l'avis que le feu engendre des animaux ; mais M. de Pauw eſt le ſeul, dira-t-on, qui regarde Séneque comme un naturaliſte. Hé bien, voulez-vous qu'Elien le ſoit davantage? liſez le ſecond chapitre de ſon ſecond livre de la nature des animaux, vous y trouverez des oiſeaux nommés *pyrigonos*, qui naiſſent & vivent dans le feu, & qui meurent auſſitôt qu'ils atteignent l'air froid. Peut-être ſerez-vous obligé de dire auſſi : Ce n'eſt pas là un *phyſicien éclairé.*

J'ai lu avec quelque attention l'ouvrage de M. Poinſinet ; j'ai cru voir qu'il n'eſt pas trop infatué de

---

(*a*) Gignit aliqua & contrarium naturæ elementum. Siquidem in Cypri æreariis fornacibus, & medio igni, majoris muſcæ magnitudinis volat pennatum quadrupes : appellatur *pyralis*, à quibuſdam *pyrauſta*. Quamdiu eſt in igne, vivit : cùm evaſit longiore paulò volatu, emoritur. (L. 11, c. 36.)

son auteur, & que l'objet de cette traduction est plus de démontrer la supériorité de la physique moderne sur l'ancienne, que d'exalter celle de Pline. Ces paroles du titre, *Les connoissances des anciens comparées avec les découvertes des modernes*, ne m'en ont laissé aucun doute. Boileau, dans sa lettre à M. Perrault, où sont les articles de leur paix boiteuse, disoit déja, en parlant des Latins : *Je prouverois que, pour le grand savoir & la multiplicité des connoissances, leurs Varrons & leurs Plines, qui sont leurs plus doctes écrivains, paroîtroient de médiocres savants devant nos Bignons, &c.* Si Boileau vivoit, & qu'il comparât seulement Pline aux naturalistes qui illustrent aujourd'hui l'Europe, quelle place modeste ne lui assigneroit-il donc pas ?

» Les oiseaux n'ont ni veines ni arteres : les tor-
» tues n'en ont pas non plus » (*a*).

Si je disois un mot sur ce passage, on se moqueroit autant de l'observateur que du naturaliste ; je renvoie donc au livre 29, chap. 17, où Pline recommande lui-même d'ouvrir la veine qui est sous l'aile du pigeon : *Vena autem sub ala ad hunc usum inciditur ;* au chap. 4 du même livre, au chap. 10 du livre 33, où il parle des propriétés vraies ou supposées du sang de tortue.

(*a*) Aves nec venas nec arterias habent : item testudines. (L. 11, c. 37, sub finem.)

On trouve auſſi dans ce chapitre que l'homme eſt le ſeul des animaux en qui les yeux ne ſoient pas conſtamment de la même couleur dans les différents individus : *Oculi hominis tantùm diverſo colore : cæteris in ſuo cuique genere ſimiles.* Comment peut-on dire ce *tantùm*, quand on doit avoir vu que des chiens, des chevaux & d'autres animaux, ont auſſi cette variété dans les yeux ?

» Il n'eſt pas permis de mêler les greffes ſans diſ-
» tinction, ni de greffer ſur des épines ; parcequ'a-
» lors il ſeroit plus difficile d'expier la foudre, at-
» tendu qu'un ſeul coup tombé ſur un arbre ainſi
» greffé, eſt compté pour autant de ſortes de fou-
» dres qu'il y auroit d'arbres greffés » (*a*).

Bon pour le college des augures. Mais eſt-ce là de l'hiſtoire naturelle ? » C'eſt à regret que l'on s'a-
» muſe à éplucher de telles niaiſeries », dit le P. Hardouin. *His extricandis nugis piget immorari.* Il auroit pu répéter ſouvent ces paroles dans le cours de ſon commentaire.

» On dit que la chauve-ſouris n'a qu'un os à la

(*a*) Neque omnia inſita miſceri fas eſt, ſicut nec ſpinas inſeri, quando fulgura expiari non queunt facilè ; quotque genera inſita fuerunt, tot fulgura uno ictu pronunciantur. (L. 15, c. 15.)

» cuiſſe »

» cuiſſe » (*a*), ou bien *n'a qu'un os aux hanches ;* ou bien encore *n'a point de jarret*, ainſi que M. Poinſinet le traduit. Quel que ſoit le ſens du paſſage, il ſemble que Pline eſt également repréhenſible. 1°. Rien n'étoit plus aiſé que de regarder ſi la chauve-ſouris n'a qu'un os à la cuiſſe. 2°. S'il s'agit des hanches, elle y a deux os bien diſtincts : ils joignent chaque côté de l'os ſacrum, & ſe réuniſſent par une ſuture, plus bas que la pointe terminante du coccyx. 3°. Si c'eſt du jarret qu'il faut entendre *coxendix*, l'inſpection étoit auſſi fort aiſée à faire ; car je l'ai faite.

Je ne crois pas qu'une note de M. Poinſinet ſur la chauve-ſouris réponde bien au texte de Pline : la voici : » Elle n'a point de jarret aux jambes de de- » vant, qui lui ſervent d'ailes ; ou du moins ce » qu'on pourroit appeller le jarret ou le coude n'y » eſt point à ſa vraie place, mais beaucoup plus » loin ». Me ſeroit-il permis de ne pas confondre le jarret, qui n'appartient qu'aux jambes de derriere, avec le coude qui n'eſt qu'à celles de devant ? Je crois avoir vu auſſi, dans les ſquelettes que j'ai examinés, que l'os *du bras* n'eſt pas fort long, & que le coude eſt à ſa vraie place ; attendu que la véritable place

(*a*) Eidem (veſpertilioni) coxendix una traditur. (L. 10, c. 61.)

d'une jointure eſt celle qui facilite à l'animal un libre uſage de ſes membres.

Pline dit auſſi que la mere porte ſes petits & les tient enveloppés en volant: *Parens geminos volitat amplexa infantes, ſecumque portat.* A cela M. Poinſinet dit que les bras & les ailes de la chauve-ſouris étant la même choſe, *il eſt aſſez difficile de concevoir comment elle peut à la fois embraſſer ſes deux petits & ſe ſoutenir en l'air.* Mais pas trop difficile, ce me ſemble. La membrane qui comprend les pattes de derriere & la queue, ſe replie en dedans & fait une ſorte de poche. Ne ſeroit-ce pas là que les petits pourroient être placés quand leur mere les tranſporte, ſi ce tranſport étoit vrai? Le ſens du mot latin *amplecti* n'eſt pas reſtreint à l'action de tenir quelque choſe dans ſes bras; il ſignifie même plus proprement *enlacer, envelopper de toutes parts.* Les ſerpents qui enlaçoient & ſerroient Laocoon & ſes enfants n'avoient pas de bras; Virgile dit pourtant:

Parva duorum
Corpora natorum ſerpens amplexus uterque
Implicat.

» Les annales rapportent que pendant le ſiege de » Caſilinum par Annibal, une ſouris fut vendue » deux cents nummes; que celui qui l'avoit vendue » mourut de faim, & que l'acheteur vécut » (*a*).

(*a*) Veniſſe murem CC. nummis, Caſilinum obſidente An-

Mais si Pline eût copié ceci de Strabon, ou d'un autre écrivain grec, & que, d'après un récit de bon sens, il nous eût fait un conte absurde ! Strabon rapporte, livre 5, le même trait; mais il dit que celui qui mourut de faim vendit six boisseaux de grains qu'il avoit, μέδιμνον; ce qui est bien plus vraisemblable que de faire vendre une souris 200 nummes, & de dire que le vendeur mourut de faim par le défaut d'un aussi mince repas, lequel sauva la vie à celui qui s'en régala. Pline, dans son exemplaire de Strabon, aura peut-être vu le mot écrit par abréviation; il aura lu μῦν, & aura trouvé là sa souris, ou, si vous voulez, son rat. Mais Valere-Maxime & Frontin disent aussi que c'étoit une souris. Tant pis pour le jugement de Valere-Maxime & de Frontin. M. Poinsinet les cite tous deux : il auroit bien dû citer Strabon, il eût fait juger de Pline.

» Le dauphin surpasse en vîtesse non seulement » tous les animaux marins, mais il est plus vîte que » l'oiseau, plus prompt que le trait : s'il n'avoit la » gueule bien au-dessous du museau, presque au mi- » lieu du ventre, aucun poisson ne lui échapperoit. » Mais la sagesse de la nature a mis un frein à la ra- » pidité des dauphins, puisqu'ils ne sauroient attra-

nibale : eumque qui vendiderat fame interiisse, emptorem vixisse, annales tradunt. (L. 8, c. 57.)

» per leur proie que renverſés & retournés ſur le » dos » (*a*).

On a vu, dans un article précédent, que les dauphins, qui ne ſont pas plus camus qu'une infinité d'autres poiſſons, n'en ſont pas moins fort aiſes qu'on les appelle *camus :* mais j'avois oublié qu'au même chapitre ils ont la gueule preſque au milieu du ventre, quoiqu'il n'en ſoit rien. Les dauphins, dont on connoît trois ou quatre eſpeces, ont la gueule bien fendue, comme le bec d'une oie, depuis le bout du muſeau juſque vers les yeux. C'eſt, comme on ſait, le requin qui a la gueule fort éloignée du muſeau : il faut qu'il ſe retourne pour ſaiſir ſa proie ; c'eſt de lui que parle Ariſtote, quand il dit cela. On peut donc voir que Pline, qui le copioit, ne l'entendoit pas toujours, & qu'il n'avoit jamais vu de dauphins, ou qu'il étoit loin d'avoir l'œil obſervateur. Les dauphins que j'ai vus & deſſinés me ſuffiſent pour en juger. J'ai ſur ma table des mâchoires naturelles de dauphin, & j'écris :

» Le quatrieme jour des calendes de mai, la conf-

(*a*) Velociſſimum omnium animalium, non ſolùm marinorum, eſt delphinus : ocior volucre, acrior telo : ac niſi multùm infra roſtrum os illi foret, medio penè in ventre, nullus piſcium celeritatem ejus evaderet. Sed affert moram providentia naturæ, quia niſi reſupini atque converſi non corripiunt. (*L. 9, c. 8.*)

» tellation du chien se couche : elle est très dange-
» reuse ; & pour l'appaiser, il est nécessaire de lui
» offrir, avant qu'elle se couche, une chienne en
» sacrifice » (*a*).

Qu'un poëte, un augure, ou qui vous voudrez de cette classe, tienne ce langage, à la bonne heure : mais qu'un naturaliste vous dise qu'il est nécessaire de sacrifier une chienne à la canicule, vous demanderez s'il veille ou s'il dort ; on vous répondra : Il copie Columelle & Ovide.

» QUANT aux grains, il n'y est arrivé qu'un seul
» prodige (au moins je n'en connois pas d'autres),
» ce fut sous le consulat de Publius Ælius & de
» Cneus Cornelius, l'année de la défaite d'Anni-
» bal : on rapporte qu'il crut alors du bled sur les ar-
» bres » (*b*).

On a de la peine à ne pas rire quand on entend Pline appeller prodige, *ostentum*, ce qu'on peut voir tous les jours sans prodige, & que j'ai vu plusieurs fois. Le vent porte un peu de terre dans les angles de quelques branches ; un oiseau, un autre

(*a*) In IV calendas maii, canis occidit, sidus & per se vehemens, & cui præoccidere caniculam necesse sit. (L. 18, c. 29.)

(*b*) Et frugibus ostentum semel (quod equidem invenerim) accidit, P. Ælio, Cn. Cornelio Coss. quo anno superatus est Annibal : in arboribus enim tum nata produntur frumenta. (L. 18, c. 18.)

animal, le vent y porte des grains; il peut donc y croître, sans miracle, un ou plusieurs épis. Le prodige est de regarder comme un bon & vrai naturaliste, celui qui nous conte ces prodiges.

» On dit qu'en Pœonie on trouve un animal » sauvage nommé *bonasus;* il a la criniere du che- » val, & le reste du corps semblable au taureau : ses » cornes sont repliées en dedans de maniere qu'il » n'en peut faire usage pour se battre; c'est pour- » quoi son salut est dans la fuite; alors il lance quel- » quefois ses excréments à trois arpents de distance; » ils brûlent comme du feu ceux qui les touchent en » poursuivant cet animal » (*a*).

A trois arpents! la distance est un peu forte. Aristote, qui fert ici d'original à Pline, est plus modéré; il dit à quatre pas géométriques, ou quatre toises, selon qu'on voudra entendre εἰς τέσσαρας ὀργυιάς : la diminution est considérable. Où Pline a-t-il pris cette distance de trois arpents, & comment a-t-il osé l'écrire? De savants commentateurs prétendent que par *trium jugerum*, Pline entend les quatre pas ou toises

(*a*) Tradunt in Pœonia feram quæ *bonasus* vocetur, equinâ jubâ, cætera tauro similem, cornibus ita in se flexis, ut non sint utilia pugnæ : quapropter fugâ sibi auxiliari, reddentem in ea fimum, interdum & trium jugerum longitudine : cujus contactus sequentes ut ignis aliquis amburat. (L. 8, c. 15.)

d'Ariſtote. On oublie donc que trois ne ſont pas quatre, & que Pline dit ailleurs : *Hic* (*actus*) *erat CXX pedum ; duplicatuſque in longitudinem jugerum faciebat* (l. 18, c. 3). » L'actus étoit de 120 pieds ; » le double en longueur faiſoit un arpent ». On ne penſe pas non plus qu'il emploie dix-huit autres fois le mot *jugerum*, & toujours dans le ſens d'arpent, comme tous les Latins.

Peut-être ſera-t-on un peu ſurpris quand on lira (page 305, Hiſt. nat. de M. de Buffon, tome 11, in-4°.) : *Enfin Jules-Céſar, Pline, Pauſanias, Solin, &c. ont tous, en parlant des bœufs ſauvages, cité l'aurochs & le biſon, & ils n'ont rien dit du bonaſus.* C'eſt pourtant dans ce même chapitre quinze où Pline parle des bœufs ſauvages, de l'*urus* (c'eſt-à-dire de l'aurochs) & du biſon, qu'il parle auſſi du *bonaſus*, & même avec quelques détails. C'eſt là que M. de Buffon a lu ce qu'on y dit de l'animal que Pline ſeul appelle *machlis* ou *achlis*, & que notre illuſtre naturaliſte françois croit être l'élan. Si c'eſt l'élan, Pline aura dit de grandes abſurdités, puiſque, ſelon lui, l'élan n'auroit point de jointures aux jambes, & qu'il ne pourroit ſe coucher. Il ne pourroit non plus paître qu'à reculons, ſans quoi la levre ſupérieure, exceſſivement longue, s'engageroit entre ſes dents. Voyez la figure de l'élan couché ſur ſes genoux, tome 12, planche 7 de l'hiſtoire naturelle

Ariſtote, que Pline a copié, dit Θύασσος, *lib.* 9, c. 71, *Hiſt. animal.*

» Le bouillon blanc eſt propre aux tumeurs . . . . .
» Des perſonnes qui l'ont éprouvé, aſſurent qu'une
» pucelle nue & à jeûn y contribuera beaucoup, ſi
» elle adminiſtre le remede au malade à jeûn; &
» que tenant le dos de la main ſur la partie, elle
» prononce, APOLLON NE PERMET PAS QU'UNE PESTE
» AINSI ÉTEINTE PAR UNE PUCELLE NUE PUISSE
» CROÎTRE ENCORE; & que tenant ainſi la main
» tournée, elle prononce trois fois cette formule:
» le malade & la puceile doivent auſſi cracher tous
» deux autant de fois » (*a*).

Sauf la gaillardiſe du récipé, vive notre bon naturaliſte! Le chirurgien, ſa nudité, ſon inexpérience, & ſon opération de la main, font pourtant ſoupçonner pluſieurs perſonnes qui ne ſont pas ſans expérience, qu'on pourroit ſupprimer, ſinon le bouillon blanc, au moins la petite oraiſon. Mais Pline, de ſon côté, s'en rapporte auſſi à gens experts: il nous faudroit, avant de décider contre lui, avoir re-

(*a*) Panos ſanat . . . verbaſcum . . . . Experti affirmavere plurimùm referre ſi virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu ſupinâ tangens dicat: NEGAT APOLLO PESTEM POSSE CRESCERE, CUI NUDA VIRGO RESTINGUAT: atque ita retroſâ manu ter dicat, totieſque deſpuant ambo. (L. 26, c. 9.)

cours à des expériences réitérées & duement constatées. Rien d'ailleurs de plus aisé à trouver qu'une pucelle, & de plus honnête que la fonction qu'elle doit remplir ici.

Il seroit aisé, dans une traduction, de faire croire que Pline n'adopte pas cette recette : au lieu de traduire littéralement ces mots, *atque ita retrorsâ manu*, on pourroit donner un tour d'ironie à la phrase, & dire, par exemple, *on veut encore qu'après avoir retourné sa main, &c.* C'est ce qu'a fait M. Poinsinet; mais le texte de Pline subsiste & le condamne.

» Pour guérir les dartres, il faut prendre auprès » des rivieres une pierre commune chargée de » mousse seche & blanche, la frotter contre une » autre pierre, y mettre de la salive, toucher la » dartre avec cette pierre, & dire en grec : *Fuyez*, » *cantharides, voici le loup sauvage* » (*a*).

Quoique celui-ci n'ait pas le caractere du précédent, il n'est pas moins ridicule; & vous pouvez compter que le chapitre d'où il est extrait est fort sérieux & des plus dogmatiques : on peut assurer que Pline étoit loin de croire qu'il contînt une seule

(*a*) Lapis vulgaris juxta flumina fert muscum siccum, canum. Hic fricatur altero lapide, additâ hominis salivâ : illo lapide tangitur impetigo. Qui tangit, dicit : φεύγετε, κανθαρίδες, λύκος ἄγριος ὅμμε διώκει. (L. 27, c. 11.)

extravagance, rapportée même pour s'en moquer.

» Il y a proche d'Ariminum une plante connue, » nommée *réſéda*. Elle réſout les tumeurs & diſſipe » toutes ſortes d'inflammations. Ceux qui s'en ſer- » vent ajoutent ces paroles : *Réſéda, appaiſe les ma-* » *ladies ; ſais-tu, ſais-tu quel mal a jetté ici ſes ra-* » *cines ? qu'elles n'aient ni tête ni pieds*. On dit trois » fois ces paroles, en crachant autant de fois » (*a*).

On ne peut pas dire que ce ſoit par de ſemblables traits que *Pline communique à ſes lecteurs une certaine hardieſſe de penſer*. Quant au plat jeu de mots, *Réſéda, morbos reſeda*, qu'il a la complaiſance de rapporter, c'eſt pour montrer ſans doute qu'un eſprit univerſel ne dédaigne pas les plus ridicules formulaires. M. Poinſinet dit ſur ce paſſage : » Toute cette formule eſt un tiſſu d'abſurdités & de » jeux de mots, ou alluſions onomatiques d'une » puérilité inſoutenable. Pline eût fait ſagement » ſans doute de ne point s'amuſer à recueillir d'auſſi » folles ſuperſtitions ». M. Poinſinet auroit eu bien

---

(*a*) Circa Ariminum nota eſt herba quam *reſedam* vocant. Diſcutit collectiones inflammationeſque omnes. Qui curant ea, addunt hæc verba : » Reſeda, morbos reſeda ; ſciſne, » ſciſne quis hic pullos egerit ? radices nec caput, nec pedes » habeant ». Hæc ter dicunt, totieſque deſpuunt. (L. 27, c. 12.)

à faire, s'il eût voulu placer de pareilles notes à chacun des endroits qui en méritent.

Au chapitre 13 du même livre 27, on trouve qu'aucun animal, excepté le serpent *spondyle*, ne touche aux racines du peucedanum & de l'aristolochie. La vérité est que Pline veut ici traduire Théophraste, qui parle de la racine d'une plante nommée *spondyle*, & qu'il prend une racine pour un serpent. Encore ne seroit-ce pas un serpent, mais un insecte du genre des mittes, *de blattarum genere*. M. Brotier dit qu'il croiroit que cela n'est pas de Pline, mais de quelque ignorant : à ce compte, quelques ignorants auront travaillé à l'ouvrage de Pline, & l'auront gâté. Ce pourra bien être aussi quelque ignorant qui, au chapitre 11 du livre 30, aura pris du bois sec, *phryganion*, pour un animal qu'il avoue ne pas connoître. Cet ignorant, qui copioit Chrysippe, n'étoit pas familier avec la langue grecque dans laquelle le mot *phryganon* est assez commun.

M. de Querlon reprend ici Dupinet, qui a reproché à Pline de n'avoir pas entendu le mot *phryganion*. Il dit que *c'est décider bien hardiment de l'intelligence d'un auteur mort plus de seize siecles avant lui, & certainement plus à portée que nous d'entendre Chrysippe*. Il conjecture ensuite que le mot *phryganion* désignoit obscurément la salamandre : mais Pline étoit *certainement plus à portée* que lui de le savoir, & cependant il l'ignoroit.

» Les étoiles s'étant nourries d'une trop grande » quantité d'humide, en rejettent le ſuperflu par » la force de leur feu, comme nous voyons qu'il ar- » rive parmi nous à la liqueur de l'huile dans des » lampes allumées : & c'eſt ce qu'on prend pour des » étoiles tombantes » (*a*).

Il n'y a pas là d'équivoque. Non ; mais, dit-on, l'aſtronomie, du temps de Pline, étoit fort peu avancée, & l'on croyoit encore que les étoiles ſe nourriſſoient & ſe ſoulageoient de leurs aliments ſuperflus. Qui vous a fait ce conte ? La nature des étoiles & leur diſtance de la terre étoient connues ; la matiere inflammable & viſqueuſe qui forme dans notre atmoſphere de petits globes de feu, n'étoit pas ignorée. Quand Epicure, Zénon, & d'autres, auroient enſeigné & cru que les étoiles ſe mouchoient, Séneque avoit ri de cette opinion. C'en étoit aſſez pour avertir Pline que les feux de la région éthérée pouvoient bien ne pas tomber dans notre atmoſphere.

» On rapporte des exemples que, ſans orage » & ſans autre cauſe que pour annoncer des événe- » ments futurs, pluſieurs arbres ſont tombés & ſe

---

(*a*) Illa (ſidera) nimio alimento tracti humoris igneâ vi abundantiam reddunt, cùm decidere creduntur : ut apud nos quoque id, luminibus accenſis, liquore olei notamus accidere. (L. 2, c. 8.)

» ſont relevés d'eux-mêmes Le peuple romain eut
» un ſemblable préſage pendant la guerre contre les
» Cimbres ; car, dans un bois conſacré à Junon dans
» la ville de Nuceria, un orme dont on avoit coupé
» la cime, parcequ'elle penchoit ſur l'autel de la
» déeſſe, étant tombé, ſe redreſſa de lui-même, &
» fleurit auſſitôt. Auſſi depuis cet événement la ma-
» jeſté du peuple romain, affoiblie par de grandes
» pertes, commença-t-elle à ſe relever. On rapporte
» que, dans la ville de Philippes, il arriva la même
» choſe à un ſaule qui étoit tombé & avoit été ébran-
» ché ; &, dans le *muſæum* de Stagire, à un peuplier
» blanc : toutes ces choſes ſont de bon augure » (*a*).

Si c'eſt par déférence pour le peuple que Pline parle ainſi, ſa conduite eſt indigne, & du but de ſon ouvrage, & d'un philoſophe. S'il croyoit ce qu'il rapporte, on peut aiſément juger ſur quels fondements étoient bâties ſa doctrine & ſa philoſophie.

(*a*) Eſt in exemplis, & ſine tempeſtate, ullâve cauſâ aliâ quàm prodigii, cecidiſſe multas (arbores) ac ſuâ ſponte reſurrexiſſe. Factum hoc populi romani Quiritibus oſtentum cimbricis bellis, Nuceriæ in luco Junonis, ulmo, poſtquam etiam cacumen amputatum erat, quoniam in aram ipſam procumbebat, reſtitutâ ſponte, ita ut protinùs floreret : à quo deinde tempore majeſtas populi romani reſurrexit, quæ ante vaſtata cladibus fuerat. Memoratur hoc idem factum & in Philippis, ſalice prociduâ atque detruncatâ ; &, Stagiris in muſæo, populo albâ : omnia fauſti ominis. (L. 16, c. 32.)

On ne sauroit trop le répéter, celui qui sappe le premier principe de toutes les religions, & qui, dans le même livre, appuie sur des croyances superstitieuses, est-il un philosophe & un homme qui fait usage de sa raison ?

» On n'a contre le typhon qu'un foible remède, » c'est de jetter du vinaigre à sa rencontre; le vi- » naigre étant très froid de sa nature » (*a*).

Plutarque dit, dans ses propos de table, que de tout ce qui est propre à éteindre le feu, rien ne convient mieux que le vinaigre, qui, plus que toute autre chose, étouffe la flamme par son excessive froideur. J'ai vu autoriser le passage de Pline par celui de Plutarque. Etayer une absurdité par une autre, ce n'est pas la rendre plus croyable, c'est se rendre plus ridicule soi-même. Quand le vinaigre auroit une qualité *extinctrice* pour le feu, les typhons ou trombes marines ne sont ni du feu, ni de la flamme, proviennent-ils des feux sous-marins.

Le typhon, plus furieux que la plus dangereuse trombe, est un ouragan épouvantable qui, bouleversant la mer, la confond avec le ciel. Comment un homme sensé a-t-il pu croire qu'il étoit possible d'en approcher assez, pour y jetter du vinaigre ? Où

(*a*) Typhon . . . tenui remedio aceti in advenientem effusi, cui frigidissima est natura. (L. 2, c. 48.)

ſont les ſociétés de ſavants qui, ſur de bons mémoires, atteſtent ce fait ? On n'a juſqu'à préſent que des mots vagues de quelques marins qui *croient*, dit-on, *qu'on peut les diſſiper par le vinaigre.* Pour que cela fût de quelque autorité, ne faudroit-il pas y joindre des expériences ? on n'en rapporte aucune. Un préjugé qui, de proche en proche, pourroit bien être venu de Pline lui-même ou de plus haut, n'eſt pas un raiſon. Ne fait-on pas tous les jours croire à des milliers d'hommes les plus grandes abſurdités ? Le capitaine Cook vit, dans la nouvelle Zélande, une trombe à 50 verges (150 *pieds*) de ſon vaiſſeau ; l'équipage étoit frappé de la plus grande terreur : cependant à cette diſtance elle n'eut aucun effet dangereux ; le vaiſſeau n'y fut pas pouſſé.

Mais, comme il n'eſt pas facile de jetter de loin du vinaigre ſur une trombe, ne ſeroit-ce pas quand par malheur le vent y pouſſe un vaiſſeau, qu'on peut avoir recours à cette opération ? Je crois qu'alors il n'en ſeroit plus temps, parcequ'on ſeroit accablé de l'épouvantable maſſe d'eau qui abymeroit l'équipage. Le meilleur moyen, celui qu'on emploie, eſt de s'en détourner, s'il eſt poſſible. On penſe auſſi que le canon peut y ſervir ; & je le croirois. Mais comme on ne pouvoit en faire uſage au temps de Pline, il ne paroît pas que cet auteur nous ait indiqué le bon *remede.*

Pline dit, au chapitre 103 du même livre, qu'avec

de l'huile on appaise toutes les tempêtes, *omne oleo tranquillari*. L'expérience a montré depuis long-temps que cela est vrai, non pour toutes les tempêtes, mais pour calmer l'agitation des flots, & pour rompre les brisants. Plutarque l'assure aussi; il ajoute qu'Aristote en donne pour raison que le vent glissant sur l'huile qui est lisse, n'a plus la même action, & qu'ainsi l'agitation diminue. Les éditeurs de Pline ne citent point ce passage d'Aristote, parcequ'il n'est pas venu jusqu'à nous: mais le témoignage de Plutarque, qui pouvoit le lire encore, qui l'avoit lu, y supplée bien, & prouve suffisamment que notre Pline, ici comme ailleurs, copie Aristote. Nous voyons qu'il croyoit également à une chimere absurde, & à une vérité dont j'ai été témoin en Hollande. Ceux qui pensent que les modernes n'ont pas vérifié le fait, ne connoissent pas le *Recueil de traités de physique & d'histoire naturelle* de Deslandes.

» Il y a entre les raiforts & la vigne une telle an-» tipathie, que si un cep est auprès d'un raifort, il » s'en éloignera » (*a*).

M. Poinsinet remarque fort juste que Pline a confondu le *raphanis* des Grecs avec leur *raphanos*, c'est-à-dire, le raifort avec le chou. Le P. Hardouin

(*a*) Odium his (raphanis) cum vite maximum, refugitque juxta satos. (L. 19, c. 5.)

avoit

avoit fait la même obſervation, & avoit auſſi montré qu'ailleurs Pline attribue cette antipathie de la vigne au chou, *braſſica.* C'eſt qu'ailleurs il compile un Latin, & qu'ici c'eſt un Grec. Une faute de mémoire & la mépriſe d'un mot grec a cauſé le *quiproquo. Pline confond miſérablement, pour l'ordinaire, le raifort avec le chou*, dit M. Brotier : *Quæ plerumque miſerè confundit Plinius.* Le premier chapitre du 24e livre nous dit que le chêne & l'olivier, le chêne & le noyer, ainſi que le chou & l'origan, ſont fort antipathiques. Les amitiés des plantes & leurs haines réciproques ſont ſi fréquentes chez Pline, que c'eſt pitié. J'ai fait ce qu'il auroit dû faire : j'ai planté des choux & des raiforts auprès d'une vigne, & je n'ai vu aucun des trois s'éloigner de ſes voiſins.

» Si on rejette dans la ruche un bourdon après » lui avoir arraché les ailes, il arrachera les ailes aux » autres bourdons » (*a*).

Cette obſervation particuliere eſt copiée d'Ariſtote, & mal copiée. Le naturaliſte grec dit que ce ſont les abeilles mêmes qui alors caſſent les ailes aux autres bourdons qui ſont dans la ruche. On ſent à chaque page qu'il étoit plus facile à Pline, qu'il lui ſembloit plus expéditif de copier Ariſtote, que

(*a*) Fucus ademptis alis in alveum rejectus, ipſe cæteris adimit. (L. 11, c. 11.)

d'étudier les abeilles. Il avoit dit, quelques lignes plus haut, que lorsque ces insectes n'ont plus besoin de bourdons, elles se rassemblent plusieurs contre chacun d'eux, les chassent & les tuent. Ce fait n'est pas encore bien décidé. Selon M. *Charles Bonnet*, de qui je le tiens, & qui l'a vu au travers de sa ruche vitrée & plate, les abeilles relèguent les bourdons dans un coin de la ruche, où, privés de nourriture, ils périssent de faim; & elles les jettent ensuite dehors. M. de Réaumur dit que, lorsque la reine a été fécondée, les abeilles se mettent trois ou quatre contre chaque bourdon, & le percent de leur poignard; que les vivants & les vers prêts à éclorre, tout est également massacré. Ce fait m'est assuré encore par M. Dentan, citoyen de Geneve: il a vu lui-même ce massacre; il a vu les abeilles percer les bourdons au défaut de leurs anneaux. Peut-être les deux observations ne sont-elles pas générales, peut-être toutes deux sont-elles vraies, & que ce qui arrive dans une ruche n'est pas l'image exacte de ce qui arrive dans l'autre.

Revenons à Pline: à l'exception de ce qu'on sait depuis bien des siecles, son discours sur les abeilles est rempli d'erreurs. Si vous voulez le croire, il vous dira, chap. 12, que le miel tombe du ciel, qu'il en est la sueur, que c'est la salive des astres que déguisent ensuite les travaux des abeilles. C'est ainsi que Virgile avoit dit: *Protinùs aërii mellis cœlestia*

dona exsequar. Cette erreur des anciens, qui obſervoient peu profondément, ne doit pas nous étonner. Ils avoient remarqué que, ſur-tout au mois de mai, les herbes & les feuilles des arbres ſe couvrent le ſoir & le matin d'une ſubſtance fluide, qu'il ne faut pas confondre avec la roſée : le goût en eſt fin & délicat comme celui du miel ; elle en a le *gluten*, & participe à ſon odeur. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *miélat*. Les anciens crurent que c'étoient les aſtres qui fourniſſoient cette liqueur, & que les abeilles ne faiſoient que l'élaborer : mais les modernes ne croient plus ni à cette ſueur du ciel, ni à cette ſalive des aſtres. M. Brotier n'héſite pas à traiter cette opinion de monſtrueuſe, *opinionum portenta*, de rêverie des anciens, *quæ antiqui comminiſcebantur.*

Voyez le chapitre 63 du livre 2 ; Pline nous y peint la terre comme une mere tendre qui reçoit l'homme, le nourrit, le cache enſuite dans ſon ſein ; porte les monuments qui le font revivre après ſa mort, & jamais ne s'irrite contre lui. Tandis que les eaux retombent en pluie, ſe durciſſent en grêle, s'enflent en vagues, ſe précipitent en torrents ; que l'air s'épaiſſit en nuées, devient furieux dans les tempêtes, la terre indulgente, douce, bénigne, ne ſe laſſe point d'en être l'eſclave : elle lui prodigue ſes ſucs, ſes ſaveurs, ſes odeurs, ſes couleurs ; elle nourrit tout pour lui. Si elle produit des poiſons, nourrit des ſerpents, c'eſt pour ſon bien encore ; elle n'attend que

ſes ordres pour s'y refuſer; elle lui offre des remedes pour leur échapper; elle éloigne de lui ce qui peut lui nuire; elle couvre ſes crimes. Et cependant l'homme n'eſt ingrat qu'envers elle; il l'inſulte, l'engloutit dans les mers, la ronge par les eaux, la tourmente avec le fer, le bois, le feu, la pierre, plus pour ſon plaiſir que pour ſes beſoins; & ce n'eſt pas à ſa ſurface qu'il ſe borne, il pénetre dans ſes entrailles pour en tirer des métaux, il les lui arrache pour orner ſes doigts de pierres précieuſes, &c. On ne peut faire un tableau avec plus d'imagination, & il eſt impoſſible d'y mettre moins de ſens.

» L'HISTOIRE nous apprend qu'il eſt tombé » des pluies de ſang, de lait, de chair, de fer, de » laine, de brique, de pierre-ponce..... Les aruſ- » pices prédirent les fléaux que ces pluies annon- » çoient, &c. » (*a*).

J'abrege le texte, & je n'en mets qu'une indication dans le françois. Voyez M. de Réaumur, t. 2, depuis la page 297 juſqu'à 302; l'Encyclopédie,

(*a*) Inferiore cœlo relatum in monumenta eſt, lacte & ſanguine pluiſſe .... & ſæpè aliàs : ſicut carne .... exque ea non putruiſſe, quod non diripuiſſent aves. Item ferro in Lucanis.... Effigies, quæ pluit, ſpongiarum ferè ſimilis fuit : aruſpices præmonuerunt ſuperna vulnera. Lana pluit circa caſtellum Cariſſanum.... Eodem cauſam dicente lateribus coctis pluiſſe, &c. (L. 2, c. 56.)

art. *Pluie;* le Diction. de M. de Bomare, art. *Neige*, 3e édition; & les notes de M. Guettard, à la fin du premier tome de Pline de M. Poinſinet, &c. &c. vous connoîtrez juſqu'où va la crédulité de Pline. Mais, dit-on, ces faits ſont avérés ou confirmés par d'autres ſemblables, & Pline, après tout, s'en tient à l'autorité de l'hiſtoire. Un naturaliſte, quand il écrit, ne connoît d'autorité que la nature : elle eſt ſon livre, ſon hiſtoire, ſa loi. S'il tranſmet à la poſtérité des événements qui l'étonnent, il doit rechercher leurs cauſes après s'être aſſuré de leur réalité, & jamais il ne doit les débiter comme des pronoſtics. Dira-t-on que Pline avoit à ménager les monuments ſacrés de Rome ? La ſuperſtition n'étoit plus reſpectée même ſur les théâtres : Séneque le tragique en fournit la preuve.

» Il eſt certain cependant qu'il eſt tombé des » pierres du ciel . . . J'en ai vu moi-même une dans » le pays des Vocontiens, qui étoit tombée depuis » peu » (*a*).

Je crois qu'un naturaliſte auroit dit que ces pierres étoient lancées en l'air par quelques éruptions, & qu'elles retomboient à des diſtances fort éloignées ;

(*a*) Decidere tamen crebrò (lapides) non erit dubium. . . . Ego ipſe vidi in Vocontiorum agro, paulò antè delatum. (L. 2, c. 58.)

car un naturaliſte n'écrit que pour inſtruire, après s'être inſtruit lui-même. Liſez le paſſage entier dans l'auteur, vous trouverez que, de ſon temps, on montroit encore en Thrace une de ces pierres tombée en plein jour proche *le fleuve d'Aïx* (*a*); qu'elle faiſoit

(*a*) *Ægos-potamos*, *Ægos-flumen*, *le fleuve d'Aïx* ou *de la Chevre*, étoit une ville de la Cherſoneſe de Thrace; Pline en parle encore dans le 4e livre, & en marque la ſituation près d'une autre ville nommée *Ciſſa* ou *Creſſa*. Dans les deux endroits il laiſſe en grec le génitif *Ægos*, de la chevre, & traduit en latin le mot *potamos*, *flumen*. Je crois même que le génie de ſa langue l'y obligeoit, & il ne faut pas inférer de là qu'il veuille parler d'une riviere. Le P. Hardouin s'exprime deux fois de même : *Ægos-flumen Cherſoneſi quondam urbem fuiſſe ſcito.* —*Juxtà aliud oppidum cui Ægos-fluminis nomen fuit.* J'ai repréſenté le tour de Pline en traduiſant *le fleuve d'Aïx*. La contrée, appellée tantôt elle-même *Ægos-potamos*, & tantôt *Ægos-potamitès*, fut célebre par la victoire que Lyſander, général de Lacédémone, y remporta ſur les Athéniens.

M. Poinſinet veut que l'*Ægos-flumen* de Pline ſoit en effet une riviere. Il ſemble avoir contre lui Plutarque, Ammien Marcellin qui dit, l. 22, c. 8, que la Nicomédie confine avec la Cherſoneſe & l'*Ægos-potamos*; les anciens géographes Stephanus & Pomponius Mela, le périple de Scylax, Tzetzès qui dit expreſſément que c'eſt une ville de Thrace: Θράκης δὲ τοῦτο πόλις Pluſieurs petites rivieres arroſoient la contrée où elle étoit ſituée, car Stephanus & Tzetzès la nomment Αἰγὸς ποταμοὶ, *Ægos-flumina*.

Un géographe moderne, Ortélius, qui vivoit dans le ſeizieme ſiecle, & qui fut nommé le Ptolémée de ſon temps, eſt plus favorable à M. Poinſinet, puiſqu'il donne le même nom

la charge d'une charrette, & qu'elle avoit la couleur d'une pierre brûlée; que même, lorſqu'elle ſe détacha du ſoleil, il paſſoit une comete; que ſi Anaxagore en prédit la chûte, ſa prédiction eſt plus miraculeuſe que le fait. » Ceci, dit M. Poinſinet, fait » voir que Pline n'étoit pas auſſi crédule qu'on l'a » ſouvent accuſé de l'être ». De ce qu'un homme ne croit pas avec Anaxagore que le ſoleil ſoit une pierre, en réſulte-t-il qu'il ne croie pas bien d'autres contes?

Enfin il n'y a point de doute qu'il ne ſoit tombé des pierres du ciel, puiſque lui Pline en a vu une qu'on diſoit en être tombée. Vous obſerverez bien auſſi qu'il ne dit pas que cette pierre des Vocontiens

---

à la contrée & aux rivieres qui l'arroſent. Le nom d'*Ægos-potamos*, dit-il, ou *fleuve de la Chevre*, vient de quelques iſles de l'Archipel qui de loin ont la figure de cet animal: pluſieurs rivieres qui ſe jettent dans les environs en ont pris le nom, ainſi que cette partie du rivage.

Mais Ortélius eſt trop récent pour être ici d'une grande autorité. Il place *Ægos-potamos* ſur l'Archipel, & il étoit ſur la Propontide: il paroît confondre l'étymologie d'*Ægos-potamos* avec celle de la mer *Egée*, ou *mer de la Chevre*, qui dut ſon nom à un écueil qui avoit quelque reſſemblance avec cet animal. Au reſte, il peut être vrai, mais on ne peut prouver par l'autorité des anciens, qu'il y eût une riviere nommée *Ægos-potamos*, qui ait donné ſon nom à la ville & à la contrée. Les exemples en ſont communs: Vienne ſur la Vienne, Moskva (Moskou) ſur la Moskva, &c.

soit venue d'ailleurs que du ciel, & vous conclurez que les pluies de pierres, ainsi que tant d'autres semblables merveilles, remontent à une très haute antiquité; mais que, depuis les bonnes observations, ces choses n'arrivent plus par les mêmes causes. Cependant Aristote n'en fut pas dupe; il dit que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée : l'idée de la merveille est ici bien déchue. (*Arist. Meteor. lib.* 1, *cap.* 7.) Pline lui-même dit, au chap. 38 de ce livre, que la plupart conviennent qu'il ne pleut des pierres que quand elles ont été enlevées par le vent. Pourquoi donc les fait-il tomber ici du ciel ou du soleil?

» Aussitôt que les pies croient qu'un homme a vu » leur nid, elles en transportent les œufs ailleurs. » Ces oiseaux n'ayant pas les doigts propres à em- » brasser & à transférer leurs œufs, emploient, dit- » on, un moyen admirable; car, avec une matiere » glutineuse tirée de leur ventre, ils attachent un » œuf à chaque bout d'un petit rameau; puis fai- » sant le balancier égal, ils le posent sur leur cou, » & les transportent ainsi à la nouvelle demeure » qu'ils ont choisie » (*a*).

(*a*) Picæ cùm diligentiùs visum ab homine nidum censere, ova transgerunt aliò. Hoc in his avibus, quarum digiti non accommodati complectendis transferendisque ovis, miro traditur modo; namque furculo super bina ova impositò ac ferru-

Si Pline avoit ſu que les nids des pies n'ont qu'un trou fort étroit, à peine ſuffiſant pour le paſſage de l'oiſeau, il n'eût pas rapporté cette petite fable avec tant de complaiſance. Il n'eût pas non plus adopté, comme il fait, ce tranſport, de quelque maniere qu'on lui eût conté l'*admirable* moyen; mais il paroît bien qu'il ne connoiſſoit les mœurs des pies que par Ariſtote, qui leur donne neuf œufs, quoiqu'elles n'en pondent que cinq ou ſix, mais qui cependant ne parle ni du tranſport des œufs, ni du moyen de l'opérer.

Une conſtruction preſque informe, & qu'au premier coup-d'œil on croiroit ſans art, voûtée légèrement par des rameaux, la plupart épineux, & qui ſe renverſent en tous ſens, hériſſée tout autour pour parer aux inſultes; le deſſous ſolidement luté par un mélange de terre & de menus branchages; une ouverture de côté large de deux pouces environ, voilà le nid des pies, tel que je l'ai examiné. A la campagne où j'habite les pies voient que je regarde leurs nids tous les jours, & n'en continuent pas moins de couver. Ceux qui s'amuſent à dénicher les petits de bonne heure, ſavent qu'auſſitôt après la mere fait dans le même nid une ſeconde couvée.

» On a obſervé que les bleſſures & les maladies

minato alvi glutino, ſubditâ cervice medio, æquâ utrimque librâ deportant aliò. (L. 10, c. 33.)

» s'enflamment certainement, s'il survient quel-
» qu'un qui ait fait un voyage à pied (*a*).

Ceci est dit à propos d'herbes foulées aux pieds. Les sucs de quantité d'herbes ont des propriétés médicinales, on l'éprouve tous les jours; mais que leurs vertus operent de la façon que le conte ici Pline, c'est une chimere absurde. D'ailleurs le voyageur n'avoit-il donc marché que sur des herbes funestes, & n'avoit-il pas aussi foulé des contre-poisons qui devoient anéantir l'effet des premieres?

» DANS les déserts d'Afrique on rencontre de
» temps en temps des figures d'hommes qui se for-
» ment & se dissipent en un instant » (*b*).

Voilà vraisemblablement les εἴδωλα d'Epicure, & les *simulacra* de Lucrece. En effet, ces fantômes ne pouvoient-ils pas être des simulacres de quelques voyageurs qui avoient péri dans ces déserts? Ce qu'on en appercevoit par intervalle, étoit des pellicules, des membranes fort subtiles, des surfaces, en un mot des émanations, qui, selon Lucrece, avoient l'apparence des corps. Mais ces effigies se défiguroient & se dissipoient en un instant. Cette physique ingé-

---

(*a*) Observatum certè est inflammari vulnera ac morbos, superventu eorum qui pedibus iter confecerint. (L. 25, c. 2.)

(*b*) In Africæ solitudinibus hominum species obviæ subinde fiunt, momentoque evanescunt. (L. 7, c. 2.)

nieuſe & chimérique à part, on voit que par le mot *ſpecies* Pline entend *figure, apparence;* & quand il dit ailleurs, *Hic primus ſpecies exprimere inſtituit*, il entend qu'Apollodore exprima le premier dans ſes tableaux la beauté, l'aſpect des figures. Voyez l. 35, c. 9, f. 36.

Ces effigies des déſerts d'Afrique me ramenent à un coup-d'œil général ſur le chapitre entier, où tout ce que la démence a pu raſſembler d'abſurdités ſur les différentes eſpeces d'hommes, eſt ſoigneuſement compilé.

J'ai appris d'un homme bien autrement naturaliſte que Pline, d'un vrai ſavant, que quand on connoît la deſcription de l'univers, tel que la mythologie indienne & tibétaine le ſuppoſe, & les contes de ces peuples ſur les différentes races d'anges, ainſi que celles des habitants des différentes parties de leur monde, on voit diſtinctement que ces variétés d'hommes monſtrueux, que Pline rapporte bonnement d'après les menteurs Ctéſias, Mégaſthenes, Déimachus, & d'autres, ſont des fragments mal entendus de cette mythologie.

L'ironie qu'emploie Aulu-Gelle pour ſe moquer de la crédulité de Pline au ſujet de ces hommes chimériques, eſt très agréable. A ſon retour de Grece en Italie, il trouve ſur le port de Brindes un tas de vieux livres grecs à vendre : il les marchande ; on les lui laiſſe à un prix fort modique : il ſe hâte de payer,

& les emporte tout moisis qu'ils étoient; car, exposés depuis long-temps aux injures de l'air, ils n'avoient pas trouvé d'acheteurs. Mais après en avoir lu quelques traits, le dégoût & l'ennui le gagnerent: il abandonna cette bibliotheque dont la lecture ne pouvoit procurer ni utilité, ni agrément, quoiqu'ensuite il eût trouvé, ajoute-t-il, les mêmes choses dans le septieme livre de l'Histoire naturelle de Pline: *Quod postea quoque in libro Plinii Secundi naturalis historiæ legi septimo.* (Noct. attic. lib. 9, c. 4.)

Une note de Dacier terminera convenablement cette remarque. » Déimachus, peu de temps après la » mort d'Alexandre, & sous le regne de Ptolémée, » fils de Lagus, fut envoyé en ambassade vers un roi » des Indes appellé *Allitrochades*, fils du roi Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une » histoire des Indes, qu'il mêla de tant de mensonges & de tant de fables, que Strabon assure que » de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il » n'y en a point qui méritent si peu d'être crus que » Déimachus & Mégasthenes. Pline a pourtant rempli son histoire des relations de ces fideles historiens. (*Note* 14 *sur la comparaison de Solon & de Publicola.*) Si Dacier ne vous satisfait pas, Plutarque vous dira lui-même, en commençant la vie d'Artaxerxès: *Ctésias a farci ses livres de toutes sortes de fables, non seulement incroyables, mais triviales & ridicules.*

» Les femmes qui naiſſent avec des dents ſont de » mauvais augure, ainſi que le fut Valérie au temps » des rois. Les aruſpices, conſultés ſur ſa naiſſance, » répondirent qu'elle cauſeroit la ruine de la ville où » elle ſeroit portée. Elle fut envoyée à Sueſſa Pome- » tia, ville alors très floriſſante : la ville fut détruite, » & la prédiction accomplie. Celles qui naiſſent la » partie naturelle fermée, ſont d'un malheureux » préſage : Cornélie, mere des Gracques, en eſt un » exemple . . . Les dents ſeules réſiſtent au feu, & » ne brûlent point avec le reſte du corps . . . Les » femmes en ont moins que les hommes : quand » les canines ſupérieures ſont doubles à la mâchoire » droite, elles leur promettent les careſſes de la for- » tune, comme Agrippine, mere de Néron, l'éprou- » va ; quand c'eſt à gauche, le pronoſtic eſt con- » traire » (*a*).

(*a*) In feminis ea res (cum dentibus naſci) inauſpicati fuit exempli, regum temporibus. Cùm ita nata eſſet Valeria, exitio civitati in quam delata eſſet futuram reſponſo aruſpicum vaticinante, Sueſſam Pometiam illâ tempeſtate florentiſſimam deportata eſt, veridico exitu conſecuto. Quaſdam concreto genitali gigni, infauſto omine, Cornelia, Gracchorum mater, indicio eſt.... Dentes autem tantùm invicti ſunt ignibus, nec cremantur cum reliquo corpore . . . . Feminis minor numerus : quibus in dextra parte gemini ſupernè, à canibus cognominati, fortunæ blandimenta pollicentur, ſicut in Agrippina, Domitii Neronis matre : contrà in læva. (L. 7, c. 16.)

Tarquin le ſuperbe étoit en guerre contre les Volſques. Les aruſpices, qui ne manquoient ni d'yeux ni d'oreilles, ſachant que Tarquin ſe propoſoit d'attaquer Sueſſa, & de lui faire beaucoup de mal, conſeillerent d'y envoyer Valérie, laquelle ne manqueroit pas d'y porter malheur & d'accomplir la prédiction des aruſpices; cela s'entend: mais pour l'honneur de Pline leur confrere, il ne faut pas fouiller dans cette partie de ſa conſcience. Pour les femmes qui naiſſent imperforées, on ne s'apperçoit plus qu'elles ſoient d'un ſiniſtre préſage; une petite opération enleve apparemment le maléfice. Quant aux dents qui ne brûlent point, le médecin du Laurens ſoutient contre Pline qu'elles brûlent comme les autres os; & le médecin Rioland ſoutient contre du Laurens qu'elles ne brûlent pas. Je ne ſoutiens rien, mais j'ai mis quelques unes des miennes au feu; je les ai vues brûler: de vous dire pourquoi, je n'en ſais rien, ſinon qu'elles ont brûlé à-peu-près comme d'autres os, leſquels, comme on ſait, ne ſont jamais réduits en cendres dans l'inſtant. Les femmes ont-elles moins de dents que les hommes, & cela ne rouleroit-il pas communément, pour les deux ſexes, entre 28 & 32? L'exemple de l'heureuſe Agrippine aſſaſſinée par le monſtre qu'elle avoit mis au jour, eſt-il bien choiſi? Oui, ſi c'eſt un bonheur d'être toute ſa vie dévorée d'ambition, de paſſer ſes jours dans le crime, la crainte & le remords, de mettre

au monde un Néron, & d'être éventrée par ſon ordre.

» DANS Céphalénie un certain fleuve ſépare une » contrée remplie de cigales, d'une autre où l'on » n'en trouve aucune » (*a*).

On trouve indiſtinctement des cigales par-tout à Céphalénie : un fleuve ne leur ſert pas de limites, attendu qu'il n'y a point dans cette iſle ce qui proprement s'appelle *fleuve* ou *riviere*. Mais, dira-t-on, comment Ariſtote, Pline, Elien, auroient-ils aſſuré ce fait, s'il eût été faux ? L'aſſurance des deux derniers doit être comptée pour rien, puiſqu'ils ne ſont que les copiſtes du premier ; &, fuſſent-ils en plus grand nombre, ce ne ſeroit qu'un plus grand nombre de copiſtes. Il ne reſte donc que l'autorité d'Ariſtote, qui peut avoir été dans l'iſle de Céphalénie, & avoir vu cette riviere ; ceux qui n'y ont pas été ſemblent n'avoir pas le droit de le contredire. Voyons cependant ſi l'on ne pourroit pas former des doutes ſur ſon aſſertion. Les Grecs modernes qui habitent Céphalénie, nomment *potamos*, *riviere*, l'eau de la pluie qui s'écoule dans des canaux faits exprès : ils donnent le même nom à plus de cinquante autres canaux que fourniſſent de petites ſources au bas des montagnes

(*a*) In Cephalenia amnis quidam penuriam earum (cicadarum) & copiam dirimit. (L. 11, c. 27.)

& près de la mer. Les anciens Grecs les nommoient *riax* & *ochetos*. Laquelle de ces sortes de rivieres sert de bornes, de limites aux cigales, & quel est le nom de cet *amnis quidam?* Quand on me l'aura dit, & qu'on m'aura prouvé qu'il existe, ou qu'il existoit, je dirai : Les Céphaléniens avec qui j'ai vécu, que j'ai spécialement interrogés sur ce point, & qui m'ont assuré le contraire, n'ont donc ni vu ni connu le sol qui les a fait naître & qu'ils ont habité. Comme Aristote n'a pas dit qu'il eût vécu à Céphalénie, je dois donner quelques degrés de plus de confiance à des personnes que je sais qui y ont vécu, qui y ont pris naissance. Ajoutons que l'isle de Céphalénie est petite, que son sol est de roche fort dure, & qu'une riviere ne pourroit creuser son lit sur un pareil terrain. M. d'Anville en a mis une dans Céphalénie; c'est un copiste de plus d'Aristote.

» Les moineaux mâles sont très lascifs. Ils ne » vivent, dit-on, qu'un an; la preuve est fondée » sur ce qu'on ne voit aucune apparence de noirceur » à leur bec au commencement du printemps, & » qu'il ne commence à leur noircir qu'en été. Les » femelles vivent un peu plus long-temps » (*a*).

(*a*) Mares (passeres) negantur anno diutiùs durare, argumento quia nulla veris initio appareat nigritudo in rostro, quæ ab æstate incipit. Feminis longiusculum spatium. (L. 10, c. 36.)

On

On voit ici, comme ailleurs, que notre naturaliſte s'étoit peu amuſé de bagatelles. S'il eût élevé des moineaux dans ſa jeuneſſe, il auroit pu ſavoir que les mâles peuvent aller juſqu'à dix ans. J'en avois un de cet âge; & comme nous étions à-peu-près auſſi raiſonnables l'un que l'autre, & tout auſſi ſavants, nous étions grands amis. Mais Pline écrit d'après Ariſtote. Il falloit plutôt écrire d'après des moineaux, & faire attention que les belettes, les fouines, & pluſieurs oiſeaux de proie, les détruiſent trop ſouvent pour qu'ils puiſſent vivre long-temps autour de nos habitations; leur incontinence peut auſſi concourir à abréger leur vie. Cependant ſi Pline eût regardé les moineaux, il eût vu des becs noirs au printemps, comme chacun en voit. Qui ſont donc tous ces becs noirs qui careſſent & fécondent leurs femelles au printemps? La vérité eſt que les jeunes mâles ont le bec à-peu-près comme celui des femelles: la ſeconde année il devient noir pour toujours.

» Les cadavres des hommes flottent ſur le dos, » ceux des femmes ſur le ventre, comme ſi après » leur mort la nature ménageoit encore leur pu» deur » (*a*).

(*a*) Virorum cadavera ſupina fluitare, feminarum prona, velut pudori defunctarum parcente naturâ. (L. 7, c. 17.)

La phyſique de Pline, ou celle de ſon temps, avoit beau être foible, le ſens commun, l'obſervation la plus légere, auroient pu le garantir de certains travers, ſi ſon goût pour les ſentences épigrammatiques ne l'eût trop ſouvent emporté. Quand l'eſprit fait oublier que la nature n'a rien ſtatué de particulier ſur la pudeur de chaque ſexe, & ſpécialement ſur celle d'un corps mort; (la pudeur d'un cadavre!) quand l'obſervation n'a pas dit que la capacité du ventre des femmes, généralement plus remplie d'inteſtins que celle du ventre des hommes, jointe au poids de certaines gorges, doit être emportée par ſa peſanteur; en un mot, quand, dans un ouvrage ſérieux, on préfere ſouvent un *concettino* à une raiſon, a-t-on bien mérité, quelque ſavoir qu'on ait d'ailleurs, la réputation de grand naturaliſte? Mais des ſiecles l'ont accordée à Pline. Eh! qu'a de commun l'autorité des ſiecles avec des vérités démontrées, quand elles la contrediſent?

J'aurois pourtant deux queſtions à faire à Pline. Je lui demanderois ſi la jeune fille qui n'auroit encore que peu de ventre, & dont la rondeur du ſein ſeroit à peine indiquée, flotteroit ſur le ventre ou ſur le dos; & de quel côté flotteroit auſſi l'homme fort gras, fort ventru. J'ignore la réponſe: mais je crois que, pour cette fois, la nature ménageroit la pudeur de l'homme ventru, & qu'elle abandonneroit aux regards impudiques la fille de quatorze ans qui n'auroit que peu

de ventre, & dont la rondeur du sein se feroit à peine appercevoir.

» On cite en exemple un prodige arrivé lorsque » Denys, tyran de Sicile, fut chassé de ses états; » l'eau de la mer devint douce pendant un jour dans » le port de Syracuse » (*a*).

Quand on le citeroit, ne devriez-vous pas savoir qu'après de grandes pluies l'eau de la mer devient plus douce le long des côtes, & conséquemment dans les ports? Ne dites-vous pas vous-même, c. 105, » que les eaux douces sont portées sur la mer comme » plus légeres » : *Dulces mari invehuntur, leviores haud dubiè?* Sans doute le tyran fut chassé de Syracuse après de grandes pluies. Plutarque en dit autant que Pline, & ajoute que ce prodige vint de la part des dieux, pour signifier que les Syracusains alloient être heureux. Ils furent alternativement tyrannisés & tyrans : les dieux définissoient-ils ainsi le bonheur?

» Pourquoi les plaisirs ne sont-ils pas égaux aux » peines, le nombre fût-il égal? & pourquoi n'y a- » t-il aucun plaisir qui puisse compenser la moindre » peine » (*b*)?

(*a*) Est in exemplis, Dionysio Siciliæ tyranno, cùm pulsus est eâ potentiâ, accidisse prodigium, ut uno die in portu dulcescereț mare. (L. 2, c. 100.)

(*b*) Quid quòd bona malis paria non sunt, etiam pari nu-

Pourquoi ? C'eſt que cela n'eſt pas vrai. C'eſt qu'il faudroit dire de quelle nature ſont ces plaiſirs & ces peines, avant de décider s'il y a parité ou s'il n'y en a pas, & qu'il faudroit avoir auſſi égard au caractere des perſonnes; car nous jugeons des peines & des plaiſirs par l'impreſſion qu'ils font ſur notre imagination & ſur nos ſens. C'eſt qu'une mere tendre oubliera la peine que lui cauſoit la perte de ſon ſerin, ſitôt qu'elle aura vu revivre ſon enfant dont elle pleuroit déja la mort : je vous demande ſi ce plaiſir ne *compenſera* pas la perte de ſon oiſeau. Et ſi vous-même, après beaucoup de contradictions, de peines, de chagrins, vous êtes enfin parvenu à faire une belle & bonne action, tout cela n'aura-t-il pas diſparu ? le plaiſir ne vous reſtera-t-il pas d'autant plus vif & pur, qu'il vous en aura coûté plus d'efforts, plus de ſacrifices, pour y parvenir ?

Se lamenter ſans ceſſe ſur les maux de la vie, ou n'y voir que des plaiſirs, c'eſt ſe tromper également. On ne peut refuſer à Pline beaucoup d'érudition & pluſieurs traits d'une bonne philoſophie ; mais il ignoroit peut-être un ſecret inconnu aux hommes atrabilaires Son imagination peut-être ne lui retraçoit pas ce qu'il avoit eu de jours agréables, il n'en nourriſſoit pas l'idée, & ſon ame auſtere n'en ſavouroit pas

---

mero, nec lætitia ulla minimo mœrore penſanda ? (L. 7, c. 40.)

l'image. De là l'obſervation fauſſe qu'il fait ici.

Nous ne pouvons nier, ſans nous faire illuſion, qu'il eſt des hommes infortunés dont l'exiſtence ne ſemble être qu'une ſenſation continuée de douleur & de triſteſſe; pour ceux-là point de compenſation, du moins apparente: mais ce n'eſt pas d'eux que parle Pline; & les exemples en ſont, je crois, trop rares pour qu'on en puiſſe tirer une concluſion univerſelle. Il s'agit ici de l'homme en général, non de tels hommes en particulier; c'eſt de l'homme entraîné par des paſſions, ſources de ſes plaiſirs ou de ſes peines, guidé ou égaré par ſes affections: ſous ce point de vue, l'opinion qu'un ſentiment amer inſpiroit à Pline, n'eſt point fondée. M. Poinſinet dit pourtant: *Ceci eſt puiſé dans une connoiſſance bien profonde des replis du cœur humain.* Je ne ſais ſi je dois être fâché ou bien aiſe de n'être pas de cet avis; mais enfin je n'en ſuis pas.

Plutarque, qui avoit, autant qu'je puis croire, une connoiſſance paſſable du cœur humain, n'en eſt pas non plus. A la fin de la vie de Marius, il loue ceux qui mettent en ligne de compte juſqu'aux moindres faveurs de la fortune, ſans en oublier une ſeule, & qui les conſervent cherement juſqu'à la fin dans leur mémoire, *au lieu*, ajoute-t-il, *que les ingrats & les inſenſés laiſſent périr & couler avec le temps tout ce qui leur arrive de bon & d'agréable.* On peut ajouter auſſi que notre cupidité, jointe à mille au-

tres passions, nous engage, nous plonge continuellement dans les embarras & les maux de la vie. Nous militons sans cesse avec les méchants, & nous nous plaignons des maux de la vie! Il semble que ce devroit être de notre insatiable déraison. Si nous savions mettre au moins un intervalle entre les tracasseries de la société & la mort, nous éprouverions qu'il reste encore assez de plaisirs purs & tranquilles, pour compenser les anciennes peines; mais c'est le privilege des ames douces, & la consolation de leur foiblesse.

» Des hommes sont ambidextres, d'autres sont » gauchers; ce qui ne se trouve jamais parmi les » femmes » (*a*).

Il est très décidément faux que parmi les femmes il n'y ait jamais de gaucheres. Il est également faux qu'il n'y ait pas de femmes ambidextres: il en est, & j'en ai vu sans les chercher; il est à Paris des exemples des unes & des autres. Sans doute les Françoises n'ont pas, sur ce sujet, un privilege refusé aux Romaines, & un observateur ordinaire en auroit pu trouver parmi celles-ci. Mais Pline a lu & répété cette décision magistrale, sans penser que la nature ne fait pas, à cet égard, de distinction entre les deux

(*a*) Quibusdam æquas utrâque (vires), aliquibus lævâ manu præcipuas: nec id unquam in feminis. (L. 7, c. 17.)

ſexes, & que l'éducation, & l'habitude de ſe ſervir d'une main préférablement à l'autre, rendent ſeules l'une des deux mains plus forte & plus adroite que l'autre. Les peines qu'on prend ſouvent, celles qu'on prenoit du temps de Pline, pour obliger les petites filles à ſe ſervir de *la belle main*, n'étoient pas ſans doute un aſſez bon livre pour ce naturaliſte : une erreur d'Hippocrate, copiée ſans réflexion, étoit préférable.

J'aurois voulu trouver chez Pline, ou ailleurs, la raiſon d'une autre préférence de la droite à la gauche, & une autre auſſi de la gauche à la droite. Voici le fait. Les haricots tournent en montant de gauche à droite autour de la rame qui les ſoutient ; les liſerons en font autant autour des rameaux où ils s'élevent. Cette direction de ſpirale eſt ſi conſtante, qu'on la détourneroit en vain ; elle reprendroit ſa marche néceſſaire. J'ai obſervé un autre effet qui me paroît auſſi ſurprenant : les jeunes tiges de chevre-feuille, & celles d'une ſorte de morelle, tournent naturellement & conſtamment de droite à gauche autour des branches où elles cherchent à ſe ſoutenir ; le houblon en fait autant. Le tronc même du chevre-feuille, à quelque âge, à quelque groſſeur qu'il puiſſe être, eſt tourné ſur lui-même dans ce ſens, comme une colonne torſe. Le tronc du grenadier l'eſt de gauche à droite. Pluſieurs plantes étrangeres ont auſſi, diſent quelques phyſiciens voyageurs, les

mêmes variétés. Mon ignorance a causé mon admiration ; & je crois bien que ce qui m'est inconnu dans ces deux effets contraires, n'est qu'un jeu pour les vrais naturalistes.

» Lorsqu'une maison va s'écrouler, les rats se » sauvent, & les araignées tombent avec leurs toi- » les » (*a*).

Hélas ! c'est tout le contraire, quand notre logis se délabre. Il faut remarquer que le chapitre d'où ce passage est tiré, n'est qu'un composé sans distinction de pronostics superstitieux offerts dans les sacrifices par les entrailles des animaux, & de quelques indices naturels que nous recevons, notamment des renards, qui nous avertissent quand la glace peut porter. Ils posent, dit-on, l'oreille sur la glace ; & s'ils n'entendent pas couler l'eau, ils passent : Plutarque le dit aussi. Le renard est très fin, très défiant ; & je n'en suis pas plus assuré du fait, ni du raisonnement qui doit le conduire dans cette expérience. Chez Elien, les rats, les souris, & même les belettes, pressentent aussi la ruine d'une maison. Varron, sans examiner, l'avoit dit, & on copioit Varron.

J'aime autant le conte de cet homme qui, ne sachant pas le grec, entendit cependant en rêve des

(*a*) Ruinis imminentibus, musculi præmigrant, aranei cum telis primi cadunt. (L. 8, c. 28.)

mots grecs pendant la nuit. Il court dès le matin trouver Saumaise, & lui en demander l'explication. Ils signifient, répondit le savant, *Va-t-en, ne vois-tu pas que la mort te menace?* Mon homme quitte aussitôt sa maison, qui ne manque pas de tomber la nuit suivante. Il est heureux qu'il se soit trouvé là un bourguignon grec pour sauver la vie d'un bon-homme qui ne savoit pas le grec, & à qui son esprit tutélaire avoit jugé à propos de parler grec. C'est à Grotius que nous devons ce trait.

» A Memphis, il y a dans le Nil un lieu nommé » *Phiala*, parcequ'il a la figure d'une phiole. On y » jette tous les ans une coupe d'or & une d'argent, » lorsqu'on célebre la naissance d'Apis; & pendant » cette célébration qui dure sept jours, chose admi- » rable! les crocodiles ne font de mal à personne: » mais après la sixieme heure du huitieme jour, » ces animaux cruels reprennent leur férocité ordi- » naire » (*a*).

Vous voyez que cela est raconté avec tout l'air de candeur d'un homme qui le croit, ou veut le faire

(*a*) Memphi, est locus in Nilo, quem à figura vocant *Phialam:* omnibus annis ibi auream pateram argenteamque mergunt iis diebus quos habent natales Apis: septem hi sunt, nirumque neminem per eos à crocodilis attingi: octavo post horam diei sextam, redire belluæ feritatem. (L. 8, c. 46.)

croire. Le prêtre d'Apis n'en eût pas mieux parlé. Si le fait est vrai, on a bien eu tort, & Cambyse tout le premier, de vouloir mettre le bœuf Apis à la broche; car le doigt de Jupiter étoit visiblement marqué à *Phiala*.

» On a aussi remarqué que les veaux apportés sur » les épaules d'un homme pour être sacrifiés, n'ap- » paisent pas volontiers les dieux. Si la victime est » boiteuse, si elle n'appartient pas à celui qui l'offre, » si elle s'éloigne de l'autel, les dieux ne sont pas » favorables » (*a*).

Combien l'esprit de superstition dégrade les hommes! vous voyez ce qu'il fait dire même à Pline, qui ne croyoit pas en Dieu. Est-il prêtre? est-il naturaliste? quelque choix que vous fassiez, vous ne pourrez le tirer honorablement d'affaire, & sans qu'il ait abusé de sa raison.

» Les cochons aiment à se rouler dans la fange. » Leur queue est tortillée. On a observé qu'ils ap- » paisent plus aisément les dieux quand elle l'est à » droite, que quand elle l'est à gauche » (*b*).

(*a*) Hoc quoque notatum vitulos ad aras humeris hominis allatos, non ferè litare, sicut nec claudicante, nec alienâ hostiâ deos placari, nec trahente se ab aris. (L. 8, c. 45.)

(*b*) In luto volutatio (suum) generi grata. Intorta cauda:

Eſt-ce pour jetter du ridicule ſur les aruſpices, que Pline, d'après Ariſtote & Varron, rapporte cette obſervation religieuſe? Parler toujours des dieux, quand on déclare formellement qu'il n'y a point de dieu, c'eſt faire ſoi-même une forte cenſure de ſon jugement.

» Les autruches combattent avec leurs pieds, ſemblables à ceux du cerf, & fendus en deux » (*a*).

Il y a preſque autant de différence entre les pieds du cerf & ceux de l'autruche, qu'entre le cerf & l'autruche : ſi Pline en a vu, il ne les voyoit donc pas en obſervateur : s'il n'en a point vu, il s'en rapportoit donc au premier mot qu'il trouvoit. Si M. de Buffon vouloit dire que l'autruche, *ainſi* que le cerf, n'a que deux ongles aux pieds, je ne crois pas qu'il employât le mot *ſemblables*, *ſimiles ;* car on pourroit lui répondre : Pourquoi pas ſemblables aux bœufs, aux moutons, aux rennes, aux cochons, &c. qui ont auſſi les pieds fourchus? Mais ce vrai naturaliſte dit : *Ses grands pieds nerveux & charnus ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau ;* & cela eſt vrai.

» Les autruches ont tant de ſtupidité dans une ſi

---

id etiam notatum faciliùs litare, in dexterum quàm in lævum detortâ. (L. 8, c. 51.)

(*a*) Ungulæ iis (ſtruthiocamelis) cervinis ſimiles, quibus dimicant, biſulcæ. (L. 10, c. 1.)

» grande hauteur de corps, qu'elles se croient bien » cachées quand elles ont fourré leur tête dans un » arbrisseau » (*a*).

Il est assez croyable, au premier coup-d'œil, que l'autruche paroisse un sot animal : voyons pourtant si la précaution qu'elle a de cacher sa tête est une preuve de sa sottise. » On dit que, lorsqu'elles se » sentent forcées & hors d'état d'échapper aux chas- » seurs, elles cachent leur tête, & croient qu'on ne » les voit plus ; mais il pourroit se faire que l'absur- » dité de cette invention retombât sur ceux qui ont » voulu s'en rendre interpretes, & qu'elles n'eussent » d'autre but en cachant leur tête, que de mettre du » moins en sûreté la partie qui est en même temps » la plus importante & la plus foible » (*Hist. nat. de l'autruche*). Tant pis pour notre ancien naturaliste, s'il est un de ces interpretes sur qui doit retomber l'absurdité. Pline avoit pourtant lu Diodore de Sicile, que même il cite honorablement dans sa préface : *Apud Græcos*, dit-il, *desiit nugari Diodorus.* Eh bien, ce même Diodore, qui ne s'amusoit point, selon Pline, à des ba atelles, dit mot pour mot, en parlant des autruches, ce que dit M. de Buffon. Pline préfere donc un conte absurde à une idée raisonna-

(*a*) Non minùs stoliditas (mira struthiocamelorum) in tanta reliqui corporis altitudine, cùm colla frutice occultaverunt, later. sese existimantium. (L. 10, c. 1.)

ble qu'il connoiſſoit. Diodore n'étoit pas naturaliſte. Qu'importe, pourvu qu'il ait raiſon? Pline n'étoit ni peintre ni ſculpteur; & vous prétendez bien qu'il a raiſon, quand il parle de la peinture & de la ſculpture.

» La nature a refuſé la nourriture aux aigles dans » le temps qu'ils font leurs petits, & a pourvu à ce » que, pour les nourrir, ils n'enlevaſſent pas les » petits des autres animaux ſauvages: leurs ongles » ſe renverſent alors, & leurs plumes blanchiſſent » d'abſtinence; en ſorte que c'eſt avec raiſon qu'ils » haïſſent leurs petits » (*a*).

La nature n'en fait pas autant aux ongles du lion, du tigre, du loup, & à ceux des autres oiſeaux de proie. Il eſt également faux que les aigles blanchiſſent d'inanition, & que, pour cette cauſe, ils haïſſent leurs petits: s'ils blanchiſſent, c'eſt de vieilleſſe.

Si les perſonnes qui vénerent Pline au-delà des bornes convenables, faiſoient quelque attention à de ſemblables paſſages, & ils ſont nombreux dans cet auteur, on oſe croire qu'elles reviendroient de leur excès de prévention. Il ne garantit pas tout ce qu'il

(*a*) Quippe eo tempore ipſis (aquilis) cibum negavit natura, proſpiciens ne omnium ferarum fetus raperentur. Ungues quoque earum invertuntur diebus iis, albeſcunt inediâ pennæ, ut meritò partus ſuos oderint. (L. 10, c. 3.)

rapporte ; il copie cela du naturaliſte grec ; vraiment oui. Mais ſi le premier a tort, le ſecond l'a bien davantage ; car, pendant les ſiecles qui s'écoulerent entre Ariſtote & Pline, on avoit dû trouver bien ridicules ces ongles renverſés : ou perſonne ne liſoit Ariſtote, ou perſonne ne voyoit des aigles.

Qu'un écrivain moderne, s'il n'eſt pas de nos amis, débitât ſeulement une abſurdité ſemblable, nous ne perdrions pas l'occaſion de le montrer au doigt comme un homme ſans jugement, y eût-il dans ſon livre des choſes très juſtes en aſſez bon nombre, & même profitables. Voyez l'article *Lecteur* dans le Dictionnaire encyclopédique.

Que diroit-on d'un auteur de notre temps qui oſeroit avancer que l'aigle fait la guerre au roitelet, parcequ'étant appellé le roi des oiſeaux, il eſt jaloux de ce petit animal, qui porte auſſi le titre de la royauté. Il auroit beau ajouter, *ſi nous voulons le croire*, on ne voudroit pas même l'écouter. Cependant Pline dit, après Ariſtote : *Diſſident... aquilæ & trochilus, ſi credimus, quoniam rex appellatur avium.* (L. 10, c. 74.)

» Hylas, regardé comme un des étrangers qui » aient le plus ſavamment écrit des augures, dit que » la chouette, le hibou, le piquebois, la tourterelle, » la corneille, ſortent de l'œuf par la queue ; parce- » que le poids de leur tête faiſant renverſer l'œuf, la

» partie de derriere eſt échauffée par la mere » (*a*).

Quand on s'autoriſe auſſi ſpécialement du témoignage d'un ſavant, c'eſt qu'on y croit; Pline y croit d'autant mieux, que plus loin, ch. 53, il dit que tous les oiſeaux naiſſent par les pieds, au contraire des autres animaux : *Aves omnes in pedes naſcuntur, contra quàm reliqua animalia.*

Il paroît certain que, dans l'ordre naturel, c'eſt par le gros bout que l'œuf doit ſortir de la poule; & c'eſt ainſi que je l'en ai vu ſortir. Voici ſon premier état viſible. Une membrane veineuſe tient l'œuf, c'eſt-à-dire le jaune, & le fait adhérer à l'utérus par le côté où eſt le germe; & lorſque, détaché de la grappe ovaire, il fait ſa route dans le conduit de l'œuf, où le blanc ſe forme, où la coque ſe fait & durcit, pour enfin ſortir du vagin (s'il m'eſt permis d'employer ici ce terme), c'eſt par le gros bout qu'il en ſort, ſoit qu'il ſe renverſe, ou qu'il ſoit ainſi dirigé depuis l'ovaire. Si des œufs ſont ſortis par le bout pointu, c'eſt peut-être par la même raiſon que des enfants ſont venus par les pieds. Voilà du moins ce que des obſervations réitérées m'en ont fait appercevoir.

(*a*) Externorum de auguriis peritiſſimè ſcripſiſſe Hylas nomine putatur. Is tradit noctuam, bubonem, picum arbores cavantem, trygonem, cornicem, à cauda de ovo exire: quoniam pondere capitum perverſa ova, poſteriorem partem corporum fovendam matri applicent. (L. 10, c. 16.)

Les pieds ni la tête du poulet n'existant pas encore quand l'œuf sort, il résulte que Pline avance une absurdité en disant, *Aves omnes in pedes nascuntur.* Car si ces parties étoient alors dans leur état distinct, ce seroit la tête qui sortiroit la premiere, puisqu'elle est située vers le gros bout de l'œuf, & que le poulet en sort par ce côté, & toujours par la tête : vérité triviale que savent tous ceux qui ont des poules, mais que le P. Hardouin a l'attention de revêtir de l'autorité de Columelle, d'Albert & d'Harvey. Le surplus de sa note montre que Pline a mal entendu son Aristote, & qu'il a inconsidérément aussi pris l'oiseau pour l'œuf : erreur qui, d'un côté comme de l'autre, seroit égale. Le commentateur Pintianus dit que, pour ôter toute équivoque entre l'œuf & l'oiseau, il vaudroit mieux lire *ova omnia*, que *aves omnes.* J'en suis fâché pour Pintianus, & pour tous ceux qui font dire à un auteur ce qu'il ne dit pas.

Pline avance encore une fausseté qui est la conséquence de la premiere, quand il ajoute, *contra quàm reliqua animalia ;* puisque dans l'enfantement, soit des femmes, soit des femelles des animaux, le fruit vient ordinairement par la plus grosse partie, la tête ; & qu'il en est ainsi de l'œuf : heureux méchanisme qui dilate & soulage en même temps l'organe de la mere. Pline dit cependant au chapitre 52, en parlant de la ponte, que les œufs sortent par le gros bout :

Exeunt

Exeunt à rotundissima sui parte, dum pariuntur. Ici il copie Aristote, & là c'est Hylas. Ainsi vont souvent ses enseignements.

Si Pline a fait un *quiproquo* sur un passage grec, il en a bien fait un autre sur la quatrieme satyre d'Horace, livre 2. Il dit: » Horace croit que les œufs » oblongs sont d'un goût plus agréable que les au- » tres ». *Quæ oblonga sint ova, gratioris saporis putat Horatius Flaccus* (l. 10, c. 52). Horace ne croit point du tout cela. C'est un certain *Catius* qui vient lui débiter une série de sottises sur les ragoûts, & dont le poëte se moque par un remerciement ironique. La mépriſe est forte: on l'avoit remarquée avant moi. Cependant M. Poinsinet donne raison à Pline, en disant dans sa note: *C'est ainsi qu'il s'exprime* (Horace) *dans ces vers*, &c. M. Poinsinet, sans doute par distraction, a pris pour les sentiments d'Horace les propos d'un interlocuteur ridicule que ce poëte introduit.

» Les œufs ronds, continue Pline, produisent » une poule, les autres un coq ». *Feminam edunt, quæ rotundiora gignuntur; reliqua marem.* Chacun sait ou doit savoir que ce n'est là qu'un vieux conte populaire qu'on ne feroit plus croire à la moindre fille de basse-cour. Mais Pline lisoit, écrivoit donc bien légèrement? Je le prouve quelquefois.

» Les animaux qui n'ont qu'un ongle au pied, ne

» font qu'un petit ; ceux qui en ont deux, font deux » petits » (*a*).

Ce qui n'empêche pas que les vaches, les biches, les rennes, les brebis, &c. n'en faſſent qu'un ordinairement ; & que le rhinocéros, qui a trois ongles, & l'éléphant, qui en a cinq devant & quatre derriere, n'en faſſent qu'un non plus. Les truies, qui n'ont que deux ongles au pied, & qui font tant de petits, ne ſe reglent pas ſur cette doctrine.

» D'ABORD après avoir été couvertes, les juments, » ſeules entre tous les animaux, courent au nord ſi » elles ont conçu un mâle, & au midi ſi c'eſt une » femelle » (*b*).

Voilà encore une de ces abſurdités qu'Ariſtote fournit à Pline, lequel s'en méfie ſi peu, qu'il la mêle ſans diſtinction avec ce qu'il dit de vrai & de faux ſur la génération des animaux terreſtres. Pline a beau dire ; ſon livre n'eſt point fait pour *le petit peuple*, *les gens de la campagne*, *la foule des ouvriers*, & *les gens ſans études*. Tous ces gens-là ne pourroient pas diſcerner les deux parties de cette compilation,

---

(*a*) Quæ ſolidas habent ungulas, ſingulos : quæ biſulcas, & geminos pariunt. (L. 10, c. 63.)

(*b*) Equæ..... à coïtu ſolæ animalium currunt ex adverſo aquilone auſtrove, prout marem aut feminam concepere. (L. 10, c. 63.)

c'eſt-à-dire la bonne & la mauvaiſe; elles ſont trop confondues.

» Le temple de Quirinus, c'eſt-à-dire de Romu-
» lus, eſt mis au nombre des plus anciens. Au de-
» vant de ce temple furent pendant long-temps deux
» myrtes ſacrés : on nommoit l'un *patricien*, & l'au-
» tre *plébéien*. Le patricien ſe diſtingua, produiſit,
» s'embellit pendant pluſieurs années, durant leſ-
» quelles auſſi l'autorité du ſénat fut en vigueur : le
» plébéien étoit jaune, ſec, & ſans ornements. Mais
» ce dernier s'accrut enſuite & ſe fortifia, & le pa-
» tricien devint foible & languiſſant au temps de la
» guerre des Marſes : alors auſſi l'autorité du ſénat
» s'affoiblit, & peu à peu ſa majeſté s'éclipſa » (*a*).

Que deux myrtes fiſſent les deſtins de Rome, c'eſt une aſſez plaiſante hiſtoriette ; mais qu'un naturaliſte la donne pour vraie, qu'il la paſſe en compte avec les inſtructions qu'il deſtine à la poſtérité ſur le myrte, cela eſt tout auſſi plaiſant.

(*a*) Inter antiquiſſima namque delubra habetur Quirini, hoc eſt, ipſius Romuli. In eo ſacræ fuêre myrti duæ ante ædem ipſam per longum tempus, altera *patricia* appellata, alterave *plebeia*. Patricia multis annis prævaluit, exuberans ac læta, quamdiu ſenatus quoque floruit, illa ingens : plebeia retorrida ac ſqualida. Quæ poſteaquam evaluit, flaveſcente patriciâ, marſico bello, languida auctoritas patrum facta eſt, ac paulatim in ſterilitatem emarcuit majeſtas. (L. 15, c. 29.)

» POURVU qu'un voyageur porte des branches de » myrte, il pourra faire beaucoup de chemin à pied » sans trop se fatiguer » (*a*).

Pline se plaît à répéter que la vertu de telle ou telle branche ou baguette, quand on la porte à la main, préserve de ceci, remédie à cela : ce seroit lui ressembler par ses côtés foibles, que de répéter aussi trop souvent le reproche. Encore si, poëte érotique, Pline chantoit un jeune amant qui porte à sa bien aimée, dont la demeure est un peu loin, son bouquet de myrte sans être fatigué du voyage, le rêve du poëte seroit doux ; il ne faudroit point lui en demander raison, le myrte est consacré à l'amour.

» TOUTEFOIS ces fleurs si peu durables sont en » même temps si merveilleuses, qu'il n'y a aucun » peintre dont le pinceau puisse bien représenter la » vivacité, le mélange & la variété de leurs cou- » leurs » (*b*). (Traduction de M. Poinsinet.)

Les fleurs que peignoit Pausias, & que Pline exalte au trente-cinquieme livre, chapitre onze, n'étoient donc que des *à-peu près ?* Les anciens ne peignoient donc pas les fleurs comme les ont peintes

(*a*) Virgæ quoque ejus (myrti) gestatæ modo viatori prosunt in longo itinere pediti. (L. 15, c. 29.)

(*b*) Sed ne picturâ quidem sufficiente imagini colorum reddendæ, mixturarumque varietati. (L. 21, c. 1.)

quelques modernes? Voici une autre obſervation. Ce chapitre premier n'eſt que l'exorde du livre vingt-unieme. Pline va parler des fleurs, & leur conſacrer une grande partie du livre. Eſt-il donc ſurprenant que rempli de ſon ſujet, il ſe ſoit livré d'avance à ſon goût pour la déclamation, goût qu'il montre ſur-tout dans la plupart de ſes exordes? Car, encore une fois, ou les anciens peignoient auſſi bien les fleurs qu'autre choſe; ou tout ce qu'on dit de la beauté de leur coloris n'eſt pas exact, puiſqu'il eſt plus facile de réuſſir à bien peindre des fleurs, qu'à bien peindre l'hiſtoire.

O Pline, & l'on dit que vous êtes connoiſſeur en peinture; & vous n'avez pas l'idée complete de ſes poſſibilités! Vous aſſurez bonnement qu'elle ne peut bien repréſenter les fleurs; il faut que vous n'en ayiez vu que de médiocrement peintes. Mais quand cela ſeroit; avant que j'en connuſſe de parfaites, j'étois certain qu'on en pouvoit faire, car je connoiſſois les moyens; je les voyois employés dans d'autres tableaux. Tout ſe tient, tout s'enchaîne dans l'art... Pardon; je vous en demanderois trop. Cependant, ſi vous euſſiez vu les beaux *Van-Huyſum*, & particulièrement les deux que j'ai admirés à Geneve chez M. Liotard; ſi vous euſſiez pu connoître, dans le cabinet du prince d'Orange, un tableau de fleurs & de fruits par *David de Héem*, vous auriez jetté au feu ce que vous dites ici.

» La feuille du peuplier blanc eſt de deux cou-
» leurs, blanchâtre par-deſſus & verte par-deſ-
» ſous » (*a*).

Quoique toutes les éditions que j'ai vues, & le manuſcrit de Pétersbourg, portent ainſi, l'erreur eſt ſi particuliere, que je la prendrois volontiers pour une inadvertence, ou pour une faute de copiſte. Mais comme Pline continue ſes erreurs ſur le peuplier, en diſant qu'il a les feuilles garnies d'un coton qui s'envole, *populorum foliis grandiſſima lanugo evolat*, ce qui n'appartient qu'à ſa graine, à ſa ſemence; je ſuis obligé de croire qu'il n'avoit ſeulement pas regardé un peuplier, quoique cet arbre ſoit commun en Italie. Il n'y a pas un petit payſan, s'il y a des peupliers autour de ſon village, qui ne ſache que les feuilles ont le deſſous blanchâtre, & le deſſus verd, comme celles de toutes les plantes, plus ou moins. Mais notre naturaliſte ignoroit vraiſemblablement que ce *blanchâtre* eſt un tiſſu cotonneux qui pompe & reçoit l'humidité, la roſée de la terre, qui, en y montant, rafraîchit & nourrit les feuilles. Il dit auſſi que le peuplier ne porte ni fruit, ni graine, ce qui eſt faux; & ailleurs il preſcrit la graine de peuplier pour remede. On veut qu'il entende les peupliers blancs, lorſqu'il dit qu'ils n'ont ni fruit ni

(*a*) Alba folio bicolor (populus), ſuperne candicans, inferiore parte viridi. (L. 16, c. 23.)

graine ; mais il ne s'en explique nulle part, & son assertion est générale : *Fructum... nullum ferunt... ne semen quidem... populus ; alnus*, &c. (L. 16, c. 26.) Quand il enseigne que la graine du peuplier noir est bonne contre le mal caduc, il nomme celui de Crete, qui peut avoir exclusivement cette vertu : mais lorsqu'il dit ensuite en général que le peuplier ne porte pas de graine, il tombe dans une contradiction manifeste, & contrarie en même temps la vérité. Le fruit du peuplier blanc est une petite coque multipliée sur le filet du chaton, de la longueur d'un bel épi de blé ; elle s'entr'ouvre en trois ou quatre parties quand elle est mûre : sa graine, adhérente à des aigrettes cotonneuses, s'envole alors au gré du vent. C'est ainsi que je l'ai vue, que je l'ai semée, & qu'elle a germé.

Pline répete en plusieurs endroits que les feuilles du peuplier, & celles d'autres arbres qu'il nomme, se retournent en sens contraire au commencement de l'été ; & qui le croiroit? il y comprend même le tilleul. Avec ces préliminaires, il étoit naturel à Pline de voir le blanchâtre dessus & le verd dessous. La seconde erreur, conséquence de la premiere, alloit de soi-même ; car c'est dès le second livre qu'il donne cette fausse instruction.

Que les feuilles de peuplier, continuellement agitées par le vent, paroissent de fois à autre en sens contraire, ou qu'elles soient suspendues de côté, c'est

une vérité des plus connues, & non une raiſon pour tomber dans la mépriſe de Pline. Il faut croire qu'il ignoroit que ces feuilles, ainſi que celles du tremble, tiennent aux branches par un pédicule plus ou moins long & délié; que ce pédicule eſt applati par les côtés, & qu'en tournant ſur un des côtés foibles, il ſe courbe quand il ne peut plus réſiſter au poids de la feuille, qui, par cette action, eſt placée verticalement.

Sans être naturaliſte, & laiſſant les livres, j'ai regardé avec attention les feuilles du peuplier. Cet examen aiſé, cette étude de quelques moments, m'a donné le droit de rectifier un écrivain qui a écrit ſur les feuilles de peuplier ſans les regarder; & ce que j'écris aujourd'hui, je crois qu'avec cette légere attention, j'aurois pu l'écrire il y a deux mille ans, quelles qu'euſſent été en hiſtoire naturelle les foibles lumieres de mes contemporains.

Ce que dit Pline du prétendu renverſement de ces feuilles eſt ſi étrange, que je ne puis m'empêcher d'en placer ici la ſubſtance. » La nature a dit au-cul-» tivateur : Quand tu verras les feuilles de tes ar-» bres ſe retourner, c'eſt pour t'avertir que l'été s'a-» vance. Je les ferai retourner ainſi devant toi, & » je ne ferai pas retourner celles des arbres ſauva-» ges & difficiles à trouver; ce ſera pour t'épargner » la peine de les aller chercher ſur les montagnes » & dans les forêts ».

Convenons que, ſuivant Pline, la nature fut trop

avare de ſes bienfaits, puiſqu'elle laiſſa dans l'ignorance ſur les progrès de l'été, ceux des cultivateurs qui n'ont pas dans leurs campagnes d'arbres à feuilles retournantes.

» Nous accuſons la terre, & nous lui imputons » nos crimes, parcequ'elle produit les poiſons; mais » qui eſt-ce qui les y cherche, ſi ce n'eſt l'homme? » Les oiſeaux & les bêtes ſauvages s'en garantiſſent » & les fuient » (*a*).

Pourquoi donc, honnête homme que vous êtes, prêtez-vous encore des ſecours à l'homme criminel, en lui enſeignant de tant de manieres à préparer des poiſons? Votre livre en eſt infecté, malgré les promeſſes que vous faites quelque part de n'en parler que pour les condamner. Au ſurplus, ſi on vous a dit que les oiſeaux & d'autres animaux ſont tous fort habiles à diſcerner & à fuir les poiſons, comptez qu'on vous a trompé. Combien de beſtiaux ne meurent-ils pas tous les jours par des pâturages qu'ils aiment & qui les empoiſonnent! combien de poiſſons avalent un appât mortel! combien d'oiſeaux qui

(*a*) Quoniam tamen ipſa materia intùs accedit ad reputationem ejuſdem parientis & noxia, noſtris eam criminibus urgemus, culpamque noſtram illi imputamus. Genuit venena: ecquis invenit illa præter hominem? Cavere ac refugere alitibus ferisque ſatis eſt. (L. 18, c. 1.)

ne ſont pas venus vous dire quelle graine, quel fruit, quelle herbe les avoit fait mourir, lorſque cherchant à prolonger leur vie, ils en trouvoient la fin!

Vous vous étonnez que les Grecs aient décrit les herbes malfaiſantes, & vous êtes moins ſurpris qu'ils aient fait connoître les poiſons, attendu, ajoutez-vous, que la condition humaine eſt telle que la mort eſt communément le meilleur port. *A Græcis & noxias herbas demonſtratas miror equidem: nec venenorum tantùm; quoniam ea vitæ conditio eſt, ut mori plerumque etiam optimi portûs ſit.* (L. 25, c. 3.) Il ne falloit donc pas dire, dans l'exorde bourſoufflé du 19e livre, que la ſépulture & la condition inévitable de mourir ſont une dure néceſſité, comme on le verra dans un inſtant. C'eſt, au reſte, dans ce chapitre troiſieme où Pline aſſure qu'il n'enſeignera pas les moyens d'avorter, & de provoquer à l'amour; mais c'eſt un monument de ſes inconſéquences & de ſes contradictions. On verra plus loin que ces belles promeſſes ſont démenties d'une maniere bien humiliante pour ſa mémoire: en vain voudroit-on ſe le diſſimuler.

Pline dit au livre 8, chap. 18: » Les chameaux » ont contre les chevaux une averſion naturelle ». *Odium adversùs equos gerunt naturale.* Au livre 11, chapitre 37, il compoſe un petit faiſceau d'erreurs, où les chameaux ſont compris: » Les chevaux, les

» mulets, les ânes, les cerfs, les chevreuils, les » sangliers, les chameaux, les dauphins, *dit-il*, » n'ont point de fiel ». *Equi, muli, asini, cervi, capræ, apri, cameli, delphini, (fellem) non habent.* Nous avons vu tant de fois que Pline ramasse où il peut, qu'il est inutile de marquer les sources où il a puisé tout ceci. Le P. Hardouin l'a noté; M. Poinsinet a traduit les notes du P. Hardouin: on peut donc avoir recours à l'un ou à l'autre. Le traducteur de Pline a aussi très à propos donné un passage d'Oléarius: mais comme il a, je crois, trop abrégé ce passage, il faut le placer ici tout entier; il répondra mieux aux contes populaires qu'on vient de lire.

» La bile étant le principe de la colere, il y a » de quoi s'étonner de ce que Pline dit que les cha- » meaux, les chevaux & les ânes n'ont point de fiel. » Je n'ai pas pu connoître non plus, ce que le même » Pline dit après Xénophon, que les chameaux ont » de l'aversion pour les chevaux. Quand j'en vou- » lois parler aux Perses, ils se moquoient de moi, & » disoient que ce n'étoit pas sans sujet que les cha- » meaux haïssoient les chevaux; parceque bien sou- » vent les chevaux peuvent entrer dans les écuries, » & se mettre à couvert là où les chameaux, qui n'y » peuvent pas entrer parceque la porte est trop » basse, sont contraints de coucher à l'air, & de » souffrir qu'on loge les chevaux dans leurs étables. » Comme en effet, il n'y a quasi point de *caravane*

» où l'on ne voie des chameaux, des chevaux & des » ânes logés enſemble dans une même écurie, ſans » qu'ils témoignent de l'averſion ou de l'animoſité » les uns pour les autres ». *Oléarius, Voyages de Moſcov. & de Perſe, liv. 5, page 553, traduct. de Wicquefort.*

La réponſe ironique des Perſes, que M. Poinſinet auroit dû laiſſer dans ſa citation, peint bien & leur humeur gaie & leur ſurpriſe.

» A quoi le lin n'eſt-il pas employé? et quoi de » plus merveilleux qu'une herbe qui rapproche l'E- » gypte de l'Italie? ... O témérité, ô perverſité, qui » cultive de quoi recevoir les vents & les orages, & » qui ajoute au danger d'être porté ſur les vagues! » Mais que dis-je? une voile plus grande que le » navire ne ſuffit pas; & quoiqu'il ne faille qu'un » mât pour chaque vergue, on y attache néanmoins » voiles ſur voiles, & d'autres encore à la proue & » à la poupe, tant on emploie de moyens à pro- » voquer la mort. Une autre merveille enfin, c'eſt » qu'une plante ſi baſſe & ſi foible, produite par » une ſi petite graine, faſſe la communication de » toute la terre..... Nous avons parlé en ſon lieu de » l'inventeur des voiles: on ne peut aſſez l'avoir en » horreur pour avoir trouvé le moyen de nous faire » périr ſans ſépulture; comme ſi la mort & la ſé- » pulture n'étoient pas déja une aſſez dure néceſſité...

» Un autre malheur de cette pernicieuſe culture, » c'eſt que rien ne croît plus aiſément que le lin; & » afin que nous comprenions que la nature y ré- » pugne, c'eſt qu'il brûle & qu'il amaigrit la terre » qu'il occupe » (*a*).

Ce ſeroit trop ſe défier du lecteur que d'examiner ſcrupuleuſement cette déclamation. Ailleurs la mort eſt deſirable, elle eſt un port ſalutaire contre les maux qui nous accablent: ici la mort eſt une aſſez dure néceſſité, ſans aller encore la chercher de maniere à n'être pas enterré. Que dire de cette philoſophie? Que dire du lin qui brûle la terre, tant la nature répugne à ſon accroiſſement, quoique rien ne croiſſe plus aiſément que le lin? Des contradictions

(*a*) Sed in qua non occurret vitæ parte (linum), quodve miraculum majus, herbam eſſe quæ admoveat Ægyptum Italiæ? . . . Audax vita, ſcelerum plena: aliquid ſeri, ut ventos procellaſque recipiat: & parùm eſſe fluctibus ſolis vehi. Jam verò nec vela ſatis eſſe majora navigiis. Sed quamvis amplitudini antennarum ſingulæ arbores ſufficiant, ſuper eas tamen addi velorum alia vela, præterque alia in proris, & alia in puppibus pandi, ac tot modis provocari mortem. Denique tam parvo ſemine naſci quod orbem terrarum ultrò citròque portet, tam gracili avenâ, tam non altè à tellure tolli. . . Nulla exſecratio ſufficit contra inventorem dictum ſuo loco à nobis; cui ſatis non fuit hominem in terra mori, niſi periret & inſepultus..... Præterea ut ſciamus faviſſe pœnas, nihil gignitur faciliùs: ut ſentiamus nolente id fieri naturâ, urit agrum, deterioremque etiam terram facit. (L. 19, *Proœmium.*)

perpétuelles, des imaginations données pour des raiſons, découvrent un eſprit qui, manquant de point fixe, eſt toujours prêt à ſe jetter dans tous les contraires imaginables. Heureux quand il rencontre le vrai!

La plus grande partie de la déclamation de Pline devoit s'adreſſer au chanvre, puiſqu'autrefois, comme aujourd'hui, c'étoit le plus communément de chanvre que l'on faiſoit les voiles : mais enfin on en faiſoit quelquefois de lin que l'on nommoit *carbaſa*. Les poëtes ſe ſervoient quelquefois du mot *lina* pour exprimer les voiles : il n'en falloit pas davantage à Pline pour fonder ſon accuſation.

Entre un grand nombre d'abſurdités que le lin lui a fournies, je ne puis me diſpenſer d'en citer une. » Anaxilaüs rapporte, dit-il, que ſi on entoure un » arbre de ce lin (l'asbeſte), on pourra l'abattre ſans » que les coups ſoient entendus de perſonne : c'eſt » donc le premier lin de l'univers ». *Anaxilaus auctor eſt linteo eo circumdatam arborem ſurdis ictibus, & qui non exaudiantur, cædi. Ergò huic lino principatus in toto orbe.* (L. 19, c. 1.)

Nous avons vu Pline traiter d'homme à jamais exécrable celui qui inventa le moyen de naviger avec moins de danger : & le même Pline, dans le chapitre 46 du livre 2, admire le zele & le courage des navigateurs qui les premiers ont traverſé les mers pour découvrir des contrées inconnues, acquérir de

nouvelles connoiſſances, & ſe rendre utiles à la poſtérité.

» Je ſais une herbe dont le nom eſt inconnu, & » dont la vertu eſt de chaſſer d'un champ de millet » & de panis les étourneaux & les moineaux. Choſe » admirable! ſi on enterre cette herbe aux quatre » coins du champ, aucun oiſeau n'y entrera » (*a*).

Il faut convenir que cette maniere d'être utile aux hommes eſt ici fort déſobligeante. Si vous ignorez le nom de cette herbe que vous connoiſſez, donnez-en du moins une deſcription aſſez claire pour le botaniſte, & même pour l'homme des champs, vous ſur-tout qui écrivez pour *les gens de la campagne*.

On apprend, dans le même chapitre, un ſecret qui conſolera peut-être de l'obſcurité de l'autre. Pour préſerver le millet des vers & des moineaux, il ne faut que faire, pendant la nuit, le tour du champ avec une grenouille de buiſſon, & l'enterrer enſuite au milieu de ce champ dans un pot de terre.

» L'Asbeste croît au milieu des cruels ſerpents, » dans les déſerts de l'Inde brûlés par le ſoleil, &

(*a*) Peſtem à milio atque panico, ſturnorum paſſerumve agmina, ſcio abigi herbâ cujus nomen ignotum eſt, in quatuor angulis ſegetis defoſsâ: mirum dictu! ut omninò nulla avis intret. (L. 18, c. 17.)

» où il ne pleut jamais ; il s'accoutume à vivre en » brûlant ; on en trouve rarement ; il eſt difficile à » tiſſer, parceque ſes fibres ſont fort courtes » (*a*).

Pline ignoroit que l'asbeſte ou l'amiante eſt une ſorte de minéral ; il le met, comme plante, dans la claſſe du lin, dont il indique différentes eſpeces. Il ſemble que ce ne ſoit pas une ignorance du temps, puiſque l'amiante ou asbeſte ſe filoit, qu'on en faiſoit de la toile, & que les cadavres des rois en étoient enveloppés, afin que leurs cendres ne fuſſent pas confondues avec celles du bûcher. Pline ſait & dit tout cela ; & ſon erreur paroît d'autant moins excuſable, qu'on peut préſumer que la nature de ce minéral étoit connue des Romains.

Au livre 36, chapitre 19, il dit que l'amiante eſt ſemblable à l'alun, & ne ſe conſume pas au feu : *Amiantus alumini ſimilis nihil igni deperdit.* Eſt-ce une explication ou un changement d'avis ? Non ; Pline multiplioit les êtres ſans s'en douter, trompé par deux dénominations différentes de la même ſubſtance, que les anciens appelloient tantôt *amiante*, l'incorruptible, & tantôt *asbeſte*, l'inextinguible. Il trouvoit chez Dioſcoride, livre 5, ch. 158, l'*amiante*,

(*a*) Naſcitur (linum asbeſtinum) in deſertis aduſtiſque ſole Indiæ, ubi non cadunt imbres, inter diras ſerpentes : adſueſcitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem. (L. 19, c. 1.)

ἀμίαντος

ἀμίαντος, *est une pierre semblable à l'alun, & qui résiste au feu*, &c. : & il copioit son auteur sans le moindre scrupule. Il a même ajouté que l'amiante résiste spécialement à tous les sortileges des magiciens : *Hic veneficiis resistit omnibus, privatim magorum.* Mais ce qui appartient bien à Pline, c'est que l'asbeste, cette prétendue plante incombustible, croisse tout exprès dans le climat brûlant de l'Inde, pour *s'accoutumer à vivre en brûlant.* L'amiante du nord, & même celui de Sibérie, également incombustibles, font à la vérité quelque tort à la perspicacité de Pline. Je crois qu'en traduisant ce passage, M. Poinsinet n'auroit pas dû ajouter un *pour ainsi dire*, qui n'est pas dans Pline, car cet auteur parle affirmativement : *Adsuescit vivere ardendo.*

» Cette partie de la nature (les poissons) fournit » aussi des présages : ils ont une prescience de l'ave- » nir. Pendant la guerre de Sicile, Auguste se pro- » menant au bord de la mer, un poisson en sortit & » vint tomber à ses pieds. Les devins, consultés sur » cet événement, répondirent que ceux qui tenoient » actuellement les mers, seroient sous les pieds de » César. Sextus Pompée se vantoit alors d'être fils » de Neptune, tant il se glorifioit de ses victoires » navales » (*a*).

(*a*) Sunt & in hac parte naturæ auguria, sunt & piscibus

Ce poiſſon n'annonçoit vraiſemblablement qu'un autre poiſſon qui le pourſuivoit. Sextus n'avoit que des forces inférieures, & perdit courage la veille du combat, en voyant le bon état de la flotte ennemie; la valeur des généraux d'Octave étoit connue; lui-même avoit tant de confiance, qu'il dormit profondément, dit Suétone, toute la nuit qui précéda le combat, & qu'il fallut le réveiller: on pouvoit donc prédire la victoire; & peut-être auſſi la prédiction n'a-t-elle été faite, comme tant d'autres, qu'après l'événement.

» QUE les poiſſons comprennent ces raiſons, » qu'ils obſervent la regle des temps, cela doit encore plus étonner, ſi l'on remarque à combien peu » de gens il eſt connu que la pêche la plus abondante ſe fait quand le ſoleil entre au ſigne des » poiſſons » (*a*).

Je ſais que M. Poinſinet traduit ce paſſage bien

---

præſcita. Siculo bello, ambulante in littore Auguſto, piſcis è mari ad pedes ejus exſiliit; quo argumento vates reſpondêre, Neptunum patrem adoptante tum ſibi Sex. Pompeio (tanta erat navalis rei gloria), ſub pedibus Cæſaris futuros qui maria tempore illo tenerent. (L. 9, c. 16.)

(*a*) Has intelligi ab iis cauſas, ſervarique temporum vices, magis miretur, ſi quis reputet quotocuique hominum noſci uberrimam eſſe capturam, ſole tranſeunte piſcium ſignum. (L. 9, c. 19.)

autrement que moi. Pour abréger, je ne déduirai pas les raisons qui m'empêchent d'être de son avis; j'ai d'autres observations à faire.

En voici une. Il est aujourd'hui bien connu que le temps de la pêche ne se regle pas sur la figure imaginaire que présente l'assemblage de quelques étoiles: mais ne plaisantons pas trop ici sur la crédulité de Pline; il n'y a pas deux siecles que, chez nous, Louis XIII fut surnommé *le Juste*, parcequ'il naquit sous le signe de la balance.

Voici mon autre observation. M. Poinsinet fait, sur sa traduction du passage que nous venons de citer, la note suivante: » Il est bien inconcevable que » tous les critiques & les interpretes de Pline se » soient généralement abusés au sens si évident de » ce passage. Le P. Hardouin, entre autres, s'est figu- » ré que le surcroît de merveilles dont parle Pline, » tomboit sur le rapport onomatique du signe cé- » leste des poissons avec la pêche des poissons: mé- » prisable jeu de mots, auquel on se convaincra que » Pline n'a pas même pensé, si l'on daigne faire la » moindre attention à l'interprétation claire & pal- » pable que je donne à ce passage ».

Pourquoi interpréter? Ne vaut-il pas mieux traduire tout simplement, & rejetter l'interprétation en note? Mais chaque traducteur a ses principes dont je ne veux pas disputer. Ce que j'ai à dire, c'est qu'après avoir donné bien de l'attention aux paroles de

M. Poinſinet, celles de Pline ne m'en paroiſſent pas moins contenir une erreur fondée ſur une ſorte de jeu de mots.

Quoi ! M. Poinſinet prétend que ſon auteur auroit mépriſé le jeu de mots que lui prête ici le P. Hardouin ! Mais quand on ſait que Pline a dit, *Il eſt néceſſaire de ſacrifier une chienne à la canicule*, on devient P. Hardouin. Quand on ſait qu'il a dit que *la voie lactée allaite comme de ſes mamelles toutes les graines ſemées* (*a*), on devient P. Hardouin. Quand on lit dans M. Poinſinet, tome *6*, page 512 : » C'eſt » une rêverie des anciens... un des préjugés onoma- » tiques fondés ſur le rapport illuſoire du nom... » Pline, dans la ſuite de ce chapitre, inſiſtera en- » core ſur cette aſſertion ridicule » : on devient encore P. Hardouin. Quand on ſe ſouvient d'avoir lu, liv. 30, ch. 15, que la maladie nommée *ſiriaſis* ſe guérit avec des os trouvés dans la fiente d'un chien, par la vertu ſans doute de l'étoile *ſirius*, placée à la langue de la conſtellation appellée *canicule* (petite chienne), comment peut-on n'être pas de l'avis du P. Hardouin ? Enfin, quand on reporte le coup-d'œil ſur la premiere note de M. Poinſinet, on admire ſon oſcillation, & l'on devient plus que jamais P. Hardouin.

(*a*) Eſt præterea in cœlo, qui vocatur *lacteus circulus*, etiam viſu facilis. Hujus defluvio, velut ex ubere aliquo, ſata cuncta lacteſcunt. (L. 18, c. 29.)

» Si on enduit de sang de renard une étoile de » mer, & qu'on la cloue au linteau supérieur d'une » porte, ou avec un clou d'airain à la porte même, » on croit qu'il n'entrera aucun poison dans le logis, » ou que certainement il ne pourra nuire » (*a*).

Voyez, cherchez, consultez les idées que vous avez de la science & du devoir d'un vrai naturaliste, & dites si Pline est ici sans reproche à ces deux égards. Voulez-vous qu'il ne prenne pas cette absurdité pitoyable sur son compte, je le veux bien aussi; mais écrivez-en autant, & vous verrez comme on vous jugera.

» Pour guérir les fievres froides, il faut faire » mourir des chevaux marins dans de l'huile rosat, » & en frotter le malade. On attache même sur lui » des chevaux marins; ou bien on lui attache dans » un linge les petites pierres qu'on trouve en pleine » lune dans la tête de la merlue » (*b*).

Si vous êtes curieux de pareilles sornettes, lisez tout le chapitre, il vous en offrira plusieurs à choisir.

(*a*) Mala medicamenta inferri negant posse, aut certè nocere, stellâ marinâ vulpino sanguine illitâ, & affixâ limini superiori, aut clavo æreo januæ. (L. 32, c. 5.)

(*b*) Hippocampi necantur in roseo, ut perungantur ægri in frigidis febribus. Et ipsis alligantur ægris. Item ex asello pisce lapilli, qui plenâ lunâ inveniuntur in capite, alligantur in linteo. (L. 32, c. 10.)

Vous y trouverez que des grenouilles, cuites dans un carrefour, guériſſent la fievre quarte, ſi on les attache au malade à ſon inſu, mais après lui avoir taillé les ongles; qu'il faut porter les grenouilles dans un morceau de drap moitié blanc & moitié noir; qu'une femme qui marche ſur un caſtor fait une fauſſe couche; & quantité d'autres beaux ſecrets pareils: j'en rapporte ailleurs quelques uns, ſi je ne me trompe.

» LES marchandiſes médicinales apportées de » l'Inde, de l'Arabie, ou des autres climats étran- » gers, ne ſont pas de mon objet. Je n'approuve » point les remedes qui viennent de ſi loin; ils ne » valent rien pour nous, ni même pour les gens du » pays qui les produiſent, ſans quoi ils ne les ven- » droient pas » (*a*).

Cette aſſertion paroît loin d'être juſte, & nous éprouvons tous les jours le contraire. L'Amérique n'étant pas découverte, Pline ne pouvoit prévoir que le quinquina ſeroit un bon ſpécifique pour d'autres encore que pour les Péruviens de qui nous l'avons eu; que l'ipécacuanha, qui nous vient du Bréſil &

(*a*) Nos nec indicarum arabicarumque mercium, aut externi orbis attigimus medicinas. Non placent remedia tam longè naſcentia: non nobis gignuntur; immò ne illis quidem, alioqui non venderent. (L. 22, c. 24.)

du Pérou, ſeroit le plus puiſſant remede contre la dyſſenterie. Mais, de ſon temps, quantité de remedes venus de loin opéroient des guériſons; pourquoi les déſapprouve-t-il? C'eſt qu'il improuve quelquefois dans une page ce qu'il conſeille & approuve dans une autre.

Nous allons en voir un exemple, & je me ſervirai de la traduction de M. Poinſinet. Après avoir exalté la poſſeſſion de pluſieurs plantes qui venoient à Rome de fort loin, telles que la *ſcythique*, *l'euphorbe*, *la britannique*, *l'éthiopis*, Pline ajoute: » Enfin que » d'autres plantes de différents climats viennent de » toutes parts au ſecours des hommes, ce ſont là les » fruits de la paix dont jouit la terre ſous l'immenſe » & majeſtueux empire romain, qui nous fait voir » & des hommes de contrées & de nations ſi diver- » ſes, & des montagnes qui portent leurs cimes juſ- » que dans les nues, & leurs productions reſpecti- » ves, & les plantes dont elles ſont couvertes. Puiſſe » être durable ce préſent des dieux, qui ſemblent » avoir donné les Romains au monde comme une » ſeconde lumiere pour les éclairer »! (L. 27, c. 1.) Qu'il y ait dans cette derniere phraſe une négligence grammaticale, cela eſt indifférent à mon objet: il ſuffit que le lecteur puiſſe voir que Pline chante ici, avec l'emphaſe d'un poëte ampoulé, ce dont il parle ailleurs avec mépris.

» Les pommes & les poires, en ſi petite quantité » qu'elles ſoient, ſont un très peſant fardeau pour » les bêtes de ſomme. Si on leur en fait manger au- » paravant, ou qu'on leur en montre, le fardeau » leur ſera, dit-on, plus léger » (*a*).

Le foible *dit-on*, *aiunt*, qu'on voit dans ce paſſage, prouve ſi peu que notre auteur regardât le fait comme une fable, qu'ailleurs il le répete auſſi ſérieuſement, & ſans *aiunt*. Quoi qu'il en ſoit, je demande ſi c'eſt ſur un oui-dire qu'un naturaliſte doit produire une choſe dont la fauſſeté eſt auſſi facile à vérifier. *Il eſt humiliant pour la raiſon humaine*, dit M. Poinſinet, *qu'un homme tel que Pline ait recueilli un pareil conte*. Il en a recueilli bien d'autres.

» Le poids des fruits dont on charge les bêtes de » ſomme les fait ſuer auſſitôt, quelque léger que » ſoit le fardeau, à moins qu'on ne les leur montre » auparavant » (*b*).

Il faut bien le rapporter, puiſqu'il eſt annoncé. Cela eſt précédé d'un exorde impoſant, & fait du ton d'un homme qui va dire de grandes choſes; &,

---

(*a*) Mala piraque portatu jumentis mirè gravia ſunt vel pauca. Remedio aiunt eſſe, ſi priùs edenda dentur aliqua, aut utique oſtendantur. (L. 23, c. 7.)

(*b*) Pomorum onera à jumentis ſtatim ſentiri; ac niſi priùs oſtendantur his, quamvis pauca portent, ſudare illico. (L. 24, c. 1.)

comme on peut le voir dans l'auteur même, ce n'eſt que le *fumum ex fulgore* du poëte.

Il ſemble que Pline avoit des préambules tout préparés pour chacun de ſes livres, comme Démoſthene & Cicéron en avoient pour leurs plaidoyers. Notre naturaliſte, dans la plupart des ſiens, eſt monté ſur le ſtyle pompeux & ſéduiſant de l'éloquence. Mais quand nous attendons les vérités de la nature, & qu'on nous donne des contes à dormir debout, tels que ces poires, ces pommes, & tant d'autres ſemblables, comment l'exorde & le diſcours figurent-ils enſemble?

» On eſt moins ſurpris (d'un fait précédemment » rapporté), quand on ſait que le vêtement qui aura » ſervi aux funérailles ne ſera point mangé des vers, » & qu'il eſt difficile de tirer des ſerpents autre- » ment qu'avec la main gauche » (*a*).

Ce chapitre eſt un compoſé de remedes pris du corps humain contre les magiciens, ou, ſi vous voulez, de contes de bonnes vieilles, & tout auſſi ridicules que ceux que j'ai extraits. Vingt fois je fus tenté de ne voir dans tout cela qu'une ironie contre les charlatans : mais je cherchois en vain des raiſons

(*a*) Minùs miretur hoc qui ſciat veſtem à tineis non attingi, quæ fuerit in funere : ſerpentes ægrè præterquam lævâ manu extrahi. (L. 28, c. 3.)

pour appuyer cette idée, qui me réconcilioit avec le bon sens de Pline; tous mes efforts ne servirent qu'à me persuader que l'auteur avoit exposé ses rêves de bonne foi, & qu'il y croyoit: d'ailleurs il réfute plusieurs fois ces charlatans directement & sans ironie.

» La plante nommée *selago* est semblable à la sa-
» bine. On la cueille sans l'entremise du fer, avec
» la main droite passée par l'ouverture gauche de la
» tunique, comme si on faisoit un larcin. Il faut être
» vêtu de blanc, avoir les pieds nuds, bien lavés, &
» avoir fait, avant de la cueillir, des libations de
» pain & de vin. On l'emporte dans une serviette
» neuve » (*a*).

Pline auroit beau dire cent & cent fois qu'il ne garantit pas tout ce qu'il rapporte; il n'en est pas moins vrai qu'une absurdité pareille, confondue avec d'autres remedes qui ne sont point absurdes, & que, selon sa déclaration, il ne garantit pas davantage, le laissera toujours atteint & convaincu d'être un compilateur léger, & trop enclin à la superstition pour un naturaliste.

(*a*) Similis herbæ huic sabinæ est *selago* appellata. Legitur sine ferro dextrâ manu per tunicam quâ sinistrâ exuitur, velut à furante, candidâ veste vestito, purèque lotis nudis pedibus, sacro facto, priusquàm legatur, pane vinoque. Fertur in mappa nova. (L. 24, c. 11.)

» La figure que l'on donne aux néréides n'eſt pas » imaginaire. Elles ont ſeulement le corps hériſſé d'é- » cailles aux parties qui ont la forme humaine » (*a*).

Vous voyez clairement que Pline croit aux néréides : la phraſe n'eſt pas ſuſceptible d'une interprétation contraire. Cependant liſez ce qui ſuit.

» Pline n'a pas craint de donner aux néréides » une exiſtence phyſique dans ſon hiſtoire naturelle : » mais les ſavants naturaliſtes modernes ont vu dans » cette aſſertion d'un écrivain d'un tel poids, non la » crédulité d'un eſprit ordinaire, mais la fidélité » d'un hiſtorien rapportant les fables de ſes contem- » porains ſans y croire, & penſant qu'il ſuffiſoit de » les citer pour les réfuter ; & voilà le ſens qu'il faut » donner à quantité d'autres paſſages de ce grand » peintre de la nature ». (Antiquités d'Herculanum, traduites en françois par P. Sylvain Marechal, t. 3, p. 55, Paris, 1780.)

Quoi ! Pline a donné une exiſtence phyſique aux néréides, & c'eſt aux ſavants naturaliſtes à décider s'il leur a donné cette exiſtence ! Sa phraſe eſt claire, & c'eſt aux naturaliſtes à décider ſi elle dit ce qu'elle dit en effet ! ce ſont les naturaliſtes qu'il faudra prendre pour juges d'une queſtion grammaticale ! Cette

---

(*a*) Nereidum falſa non eſt (forma), ſquamis modò hiſpido corpore, etiam quà humanam effigiem habent. (L. 9, c. 5.)

faute n'eſt pas de l'auteur ou des auteurs de l'original italien, elle leur a été prêtée par le traducteur françois. Ils ont dit ſeulement : *In fatti Plinio, 9, 5, le d ſcrive come moſtri del mare, e colla pelle, anche nella parte umana, ſquamoſa ; ed atteſta con publici documenti eſſerne vedute a tempi di Auguſto & di Tiberio in Lisbona e nella Gallia.* Rien de plus conforme au texte de Pline.

Le ſavant Maillet croyoit auſſi à l'exiſtence des tritons & des néréides. Cela n'eſt pas étonnant : leur exiſtence ſervoit d'appui à ſon ſyſtême.

» L'ARBRE nommé *aquifolia*, planté dans une » maiſon à la ville ou à la campagne, la préſerve » des ſortileges » (*a*).

Que certains défenſeurs de Pline oſent ici nous dire qu'il ne croyoit pas aux ſortileges, & qu'il n'avoit pas d'excellents antidotes tout prêts au beſoin ! Les écrits de plus d'un ancien, dira-t-on, ſont remplis de pareilles ſottiſes. Mettons donc Pline au rang des anciens qui ont dit beaucoup de ſottiſes.

» LES chiens ont trouvé l'herbe *canaria* (le chien-» dent), qui les purge quand ils ſont dégoûtés : ils la » mangent en notre préſence, mais de maniere

(*a*) Aquifolia arbor in domo aut villâ ſata, veneficia arcet. (L. 24, c. 13.)

» qu'on ne distingue jamais ce que c'est ; on ne la » voit qu'après qu'ils l'ont mâchée. Cette malignité » du chien a été remarquée dans l'usage d'une autre plante plus efficace encore : car lorsqu'il est » mordu par un serpent, il se guérit, dit-on, avec » une certaine plante, mais qu'il ne cueille point » tant qu'il est regardé par l'homme » (*a*).

On voit pourtant tous les jours, & à côté de soi, le chien manger l'herbe du chiendent. Mais quand il se cacheroit pour se purger, il faut être un subtil observateur pour trouver en cela de la malignité. L'autre certaine plante pourroit bien aussi ne pas prouver davantage la malignité d'un animal si bien reconnu, & par Pline lui-même, pour ami de l'homme : car un ami voudroit plutôt enseigner un remede à son ami que de le lui cacher. Pourquoi donc Pline dit-il cela ? c'est qu'il le copie.

» On guérit les charbons ou anthrax par le moyen » d'un charbon ardent qu'on laisse éteindre en sa » présence, & en frottant le mal avec la cendre

---

(*a*) Invenerunt & canes canariam, quâ fastidium deducunt, eamque in nostro conspectu mandunt, sed ita ut nunquam intelligatur quæ sit : etenim depasta cernitur. Notata est hæc animalis hujus malignitas in alia herba major : percussus enim à serpente mederi quâdam sibi dicitur ; sed illam, homine inspectante, non decerpit. (L. 25, c. 8.)

» de ce charbon, enlevée avec le doigt » (*a*).

C'eſt au milieu de quatre autres remedes qui peuvent être bons, que Pline intercale celui que vous liſez : le tout eſt rapporté du même ton, c'eſt-à-dire ſérieuſement. Sa ſcience en médecine n'alloit donc pas juſqu'à diſcerner les remedes au moins vraiſemblables d'avec les rêveries ſuperſtitieuſes & populaires.

Vous lirez au livre 22, ch. 25, que pour guérir promptement les froncles ou clous il faut prendre neuf grains d'orge, tourner chaque grain avec la main gauche trois fois autour du mal, & jetter tous les grains au feu; que pour faire tomber les verrues, il faut les toucher avec des pois qu'on enveloppe enſuite d'un linge, & qu'on jette derriere ſoi.

» Lucius Piſon rapporte, au commencement de » ſes annales, que le roi Tullus Hoſtilius, s'efforçant » d'évoquer Jupiter du ciel par un ſacrifice ſemblable à celui que lui avoit fait Numa, & dont le rit » étoit tiré de ſes livres, fut frappé de la foudre » pour avoir manqué à quelques circonſtances de » ce rit. Combien d'autres auteurs nous font voir » qu'avec des paroles on change de grandes deſtinées, de bons ou de mauvais préſages » ! (*b*).

(*a*) Carbunculos . . . . è carbone in conſpectu extincto, favillâ digito ſublatâ & illitâ. (L. 26, c. 11.)

(*b*) L. Piſo primo annalium auctor eſt Tullum Hoſtilium

M. Poinſinet penſe que ce ſacrifice évocatoire n'étoit autre choſe qu'une expérience d'électricité; cela pouvoit bien être. Mais l'idée en fut donc entièrement perdue & preſque auſſitôt; car aucun des anciens qui nous reſtent n'en a parlé, que je ſache. Cette perte eſt facile à concevoir, puiſqu'on ſuppoſe que ceux qui connoiſſoient l'expérience gardoient le ſecret pour la faire ſervir à des preſtiges. Il dut en être de même d'un grand nombre de découvertes chez les anciens: leurs inventeurs les tenoient ſecretes par intérêt, & elles tomboient dans l'oubli. C'eſt une des cauſes des foibles progrès de la phyſique dans l'antiquité. Quant à Pline, & c'eſt mon objet, il prétend qu'avec des paroles on peut attirer la foudre du ciel, & changer de grandes deſtinées. Voyez, je vous prie, ſi cette prétention eſt bien celle d'un naturaliſte.

» Je vais dire une choſe étonnante, mais dont » l'expérience eſt facile. Si on ſe repent d'avoir frappé » quelqu'un de près ou de loin, & qu'auſſitôt on ſe » crache dans la paume de la main, celui qui a re- » çu le coup ne ſent plus d'abord aucun mal: c'eſt ce

---

regem ex Numæ libris eodem, quo illum, ſacrificio Jovem cœlo devocare conatum, quoniam parùm ritè quædam feciſſet, fulmine ictum: multi verò magnarum rerum fata & oſtenta verbis permutari. (L. 28, c. 2.)

» qu'on éprouve ſouvent lorſqu'on a éreinté un qua-
» drupede en le frappant ; avec ce remede, il re-
» prend auſſitôt ſon allure » (*a*).

Ainſi un mari pourra bâtonner ſa femme, elle de ſon côté pourra lui jetter un chandelier à la tête ; ils n'en iront que mieux, pourvu qu'auſſitôt après la correction ils ſe repentent, & qu'ils n'oublient pas de ſe cracher dans la paume de la main ; *l'expérience eſt facile.*

» Sa propre urine, qu'il me ſoit permis de le
» dire, appliquée récente avec une éponge ou un
» linge, eſt d'une grande efficacité pour la morſure
» des chiens, & même des chiens enragés, en y mê-
» lant de la cendre ; pour les piquures des hériſ-
» ſons de mer dont les piquants ſont entrés dans la
» peau, & pour la morſure des ſerpents » (*b*).

Tout ce que dit ici notre auteur eſt chimérique ;

(*a*) Mirum dicemus, ſed experimento facile: ſi quem pœniteat ictûs eminus cominuſve illati, & ſtatim exſpuat mediam in manum quâ percuſſit, levatur illicò percuſſus à pœna. Hoc ſæpè delumbatâ quadrupede approbatur, ſtatim à tali remedio correcto animalis ingreſſu. (L. 28, c. 4.)

(*b*) Sua cuique autem (urina), quod fas ſit dixiſſe, maximè prodeſt, confeſtim per ſe, canis morſui, echinorumque ſpinis inhærentibus, & in ſpongia laniſve impoſita: aut adversùs canis rabidi morſus, cinere ex ea ſubacto: contraque ſerpentium ictus. (L. 28, c. 6.)

l'expérience

l'expérience & la raiſon n'ont confirmé aucune de ces propriétés, dit M. Guettard dans le Pline de M. Poinſinet. Dirons-nous qu'on a fourré ces ſortes de chimeres dans l'ouvrage de Pline? nous en ſerions réduits à ne croire de lui que la moitié de ſon livre.

» UNE dent de loup attachée au cou des enfants » les empêche d'avoir peur, & les préſerve des ma» ladies de la dentition; une peau de loup produit » le même effet » (*a*).

Mais c'eſt là, direz-vous, une puérile ſuperſtition dont Pline ſe moque aſſurément. Liſez-le donc dans ſon propre ouvrage, & vous verrez s'il a le ton plaiſant. Vous verrez auſſi que, pour guérir de la colique, il faut prendre un os qu'on trouve dans les excréments d'un loup, & ſe l'attacher au bras, pourvu que cet os n'ait pas touché la terre.

Pline eſt inépuiſable ſur ces ſortes de contes: mais encore ne faut-il pas lui en prêter qu'il n'ait pas faits. Le Journal encyclopédique du 15 août 1782, p. 94, fait l'éloge d'un recueil tiré d'une grande bibliotheque. L'auteur, dit le journaliſte, ne manque jamais de mettre au rang des fables les erreurs qui nous ſont parvenues ſous le nom de vérités. *Il s'eſt ſur-tout*

(*a*) Dens lupi adalligatus infantium pavores prohibet dentientique morbos: quod & pellis lupina præſtat. (L. 28, c. 19.)

attaché dans ce volume à relever celles qui déparent les ouvrages de Pline le naturaliſte.

Voilà une partie de l'éloge, & voici une citation.

» Le goût que Pline paroît avoir pour les fables » ne ſe trouve pas en défaut quand il parle des » loups. Il prétend..... qu'il y a des pays où les » hommes deviennent loups ».

Eſt-ce l'auteur ou le journaliſte qui ſe trompe? je l'ignore, n'ayant vu que le journal; mais je ſais que Pline combat l'erreur qu'on lui prête ici. Voici ce qu'il dit: *Homines in lupos verti, rurſumque reſtituiſibi, falſum eſſe confidenter exiſtimare debemus, aut credere omnia quæ fabuloſa tot ſæculis comperimus.* (L. 8, c. 22.) » Que des hommes deviennent loups » & ſoient enſuite rendus à leur premiere forme, » nous devons hardiment aſſurer que cela eſt faux, » ou croire toutes les fables dont tant de ſiecles nous » ont appris la fauſſeté ».

Suivant le même auteur, Pline prétend auſſi que *le poil de la queue d'un cheval eſt un philtre merveilleux pour ſe faire aimer de toutes les femmes, pourvu que ce poil ſoit arraché de ſon vivant.* Ce n'eſt pas Pline qui prétend cela: il le rapporte au contraire comme un conte qu'il ne croit pas.

Je ſouhaite de n'avoir pas fait moi-même beaucoup de ſemblables mépriſes.

» Les ſerpents fuient auſſi ceux qui portent ſur

» eux une dent de cerf, & ceux qui ſont oints de » moëlle ou de graiſſe de cerf, ou de veau » (*a*).

Vous noterez que le chapitre d'où j'extrais ce paſſage commence par diſpoſer le lecteur à la plus entiere confiance ; Pline dit qu'il contient des remedes excellents, & pourtant communs, tirés des animaux: *Communia animalium remedia atque eximia dicemus.* Du reſte, on n'y voit aucun reproche aux magiciens & aux charlatans, & c'eſt bien Pline qui dit ce qu'il croit raiſonnable dans tout le chapitre.

» Il eſt certain auſſi qu'il ſe trouve ordinaire» ment des os dans les excréments des loups, & » qu'en les portant attachés ſur ſoi ils opérent le » même effet, la guériſon du mal de dents » (*b*).

Pline quelquefois ſe moque des faiſeurs d'amulettes, & le voilà qui en recommande une des plus abſurdes que l'on connoiſſe. Ne vous en étonnez pas : la ſeule médecine qu'il eſtimoit & la ſeule dont il traite, eſt l'empirique.

» Quand les aines ſont écorchées & enflées, on

(*a*) Fugiunt (ſerpentes) & omninò dentem cervi habentes, aut medullâ perunctos, ſevove cervi aut vituli. (L. 28, c. 9.)

(*b*) Certumque eſt in excrementis eorum (luporum) plerumque inveniri oſſa. Hæc adalligata eumdem effectum habent. (L. 28, c. 11.)

» les guérit en mettant dans la plaie trois crins de » cheval, noués chacun de trois nœuds » (*a*).

Vous pourriez croire que c'eſt ici une de ces recettes de charlatans que Pline ne rapporte que pour s'en moquer; vous vous tromperiez aſſurément : c'eſt un remede qu'il conſeille à ceux qui ſe ſont écorchés en allant à cheval.

» Il paroît auſſi que le chien a enſeigné à l'hom- » me à vomir » (*b*).

Non vraiment cela ne paroît pas. Mais il paroît qu'un écrivain à qui il ne vient point à l'eſprit qu'une convulſion très involontaire ne peut pas être le fruit d'une leçon, n'eſt pas naturaliſte.

» Il y a une troiſieme eſpece de phalange, nom- » mée *araignée lanugineuſe*, dont la tête eſt fort » groſſe. En la fendant on trouve, dit-on, dans ſon » corps deux petits vers, leſquels enveloppés dans » de la peau de cerf, & attachés ſur les femmes » avant le lever du ſoleil, les empêchent de conce- » voir, ainſi que Cécilius l'a écrit dans ſes commen-

---

(*a*) Inguina & ex ulcerum causâ intumeſcunt. Remedio ſunt equi ſetæ tres totidem nodis alligatæ intra ulcus. (L. 28, c. 15.)

(*b*) Vomitiones quoque hoc animal (canis) monſtraſſe homini videtur. (L. 29, c. 4.)

» taires. La vertu de ces vers ne dure qu'un an: » c'eſt de tous les abortifs le ſeul qu'il ſoit permis » de preſcrire, parceque la fécondité de quelques » femmes trop chargées d'enfants mérite cette in- » dulgence » (*a*).

A-t-on jamais vu plus folle & plus dangereuſe inconſéquence? Si votre préſervatif, mon cher Pline, ou celui de Cécilius, étoit auſſi bien une vérité comme il n'eſt qu'une ſottiſe, que cependant vous ne regardez pas comme telle, ne voyez-vous pas que les filles en uſeroient plus ſouvent que les femmes, leſquelles ont au moins quelques raiſons d'avoir des enfants? C'eſt donc ainſi, prédicateur auſtere, citoyen bienfaiſant, que vous prêchez les mœurs!

Le voilà ce Pline ſi honnête, & ſi extravagant, tour à tour impie, crédule, philoſophe, corrupteur & ſuperſtitieux: il vous échappe à l'inſtant où vous croyez le tenir. Quelle lumiere jette ce paſſage ſur ceux de ſon eſpece où notre naturaliſte enſeigne l'avortement, & dont les recettes ne ſont pas d'un

(*a*) Tertium genus eſt eodem phalangii nomine araneus lanuginoſus, grandiſſimo capite. Quo diſſecto inveniri dicuntur intus vermiculi duo, adalligatique mulieribus cervinâ pelle ante ſolis ortum, præſtare ne concipiant, ut Cœcilius in commentariis reliquit. Vis ea annua eſt: quam ſolam ex omni atocio dixiſſe fas ſit, quoniam aliquarum fecunditas plena liberis tali veniâ indiget. (L. 29, c. 4.)

effet bien incertain, ni les ingrédients fort difficiles à trouver !

Comme au fond il n'y a pas de différence entre s'empêcher de concevoir & se faire avorter, puisque tout fruit est dans la semence, Pline ne peut être excusé. Cependant il nous dit au chapitre 13 du livre 25 : » Je n'enseignerai pas ce qu'il faut boire » de ciguë pour avorter ». *Remedia liberationi quibus bibenda censetur (cicuta) non equidem præceperimus.* C'est comme s'il disoit : » Je ne montrerai » pas à tuer un homme avec de la ciguë, mais seulement avec les petits vers de la phalange ».

La doctrine des anciens philosophes sur les avortements fait frémir. Aristote avoit dit, dans ses Politiques, que si une femme avoit plus d'enfants qu'elle n'en pouvoit nourrir, & qu'il lui arrivât de concevoir encore, elle devoit se faire avorter. Aristote pensoit en cela comme son maître Platon, qui lui-même, s'il n'est pas un calomniateur, pensoit comme son maître Socrate. C'est, en effet, dans la bouche de ce sage qu'il met que des femmes qui concevoient de leur mariage, devoient se faire avorter ou exposer leurs enfants. Un interlocuteur, qui, à la honte du philosophe, doit être regardé comme l'interprete de ses sentiments, ne manque pas de répondre à Socrate : *Rien de plus raisonnable.* Républ. de Platon, l. 5.

Hippocrate, loin d'enseigner une telle atrocité,

exigeoit que les médecins s'engageaſſent par ſerment à ne donner aucun remede propre à faire avorter. L'avortement, chez les Romains, étoit puni de mort ou pour le moins de banniſſement. Comment Pline oſoit-il donc le conſeiller & dédier ſon livre à Titus ?

C'eſt peut-être par une ſorte d'expiation, qu'il donne ailleurs une recette pour forcer les femmes à concevoir. » Si, dit-il, des crins attachés à la queue » d'une mule quand l'étalon la couvre, ſont noués » enſemble à l'inſtant de l'œuvre de la génération, » ils forceront les femmes à concevoir ». *Cogunt concipere invitas ſetæ ex cauda mulæ, ſi junctis evellantur, inter ſe colligatæ in coitu.* (L. 30, c. 15.) Et qui doit ſe charger de faire le nœud ? eſt-ce l'homme ? eſt-ce la femme ? eſt-ce un étranger ? L'opération doit-elle ſe faire en préſence des parties intéreſſées ? Au moins ne reſſemble-t-elle pas à celle de nouer l'aiguillette.

» Les chiens fuient un homme qui porte ſur ſoi » le cœur d'un chien. Pour les empêcher d'aboyer, » il faut avoir une langue de chien dans ſa chauſſure » ſous le gros orteil ; ou bien la queue d'une belette » qu'on aura lâchée après l'amputation » (*a*).

(*a*) Cor canicum habentem fugiunt canes. Non latrant verò, linguâ caninâ in calceamento ſubditâ pollici : aut caudam muſtelæ, quæ abſciſſa dimiſſa ſit, habentes. (L. 29, c. 5.)

Ce passage est un de ceux dont l'auteur ne rejette pas le contenu. Croyez-vous donc que, muni de ces ingrédients, Pline se fût exposé à quelque gros chien de ferme qui ne l'eût pas connu?

» La sidérite à larges feuilles qu'on aura déracinée de la main gauche avec un clou, & liée sur le » mal, guérit les écrouelles, si après la guérison on » garde la plante, de crainte qu'un scélérat d'herboriste l'ayant replantée, le mal ne revienne, » comme il arrive quelquefois » (*a*).

M. Poinsinet dit que *Pline n'est guere excusable d'avoir cru à ces prétendues propriétés malfaisantes du plantain, de la renoncule & de l'iris, replantés après le traitement du malade.* Ne l'excusons donc pas, & convenons que certains de ses défenseurs ne sont guere excusables non plus.

» On dit que les cerfs ont vingt petits vers dans » la tête, tant sous la langue, qu'autour de la ver» tebre qui joint la tête au cou » (*b*).

(*a*) Sideritis latifolia, clavo sinistrâ manu circumfossa adalligatur, custodienda sanatis, ne rursus fata diro herbariorum scelere (ut in quibusdam) rebellet. (L. 26, c. 5.)

(*b*) Cervis in capite inesse vermiculi sub linguæ inanitate, & circa articulum, quâ caput jungitur, numero viginti producuntur. (L. 11, c. 37.)

M. de Réaumur, qui ne copioit pas Ariſtote, mais qui diſſéqua toute chaude encore une tête de cerf que le prince de Conti venoit de lui envoyer, trouva ſous le palais deux poches naturelles, chacune avec leur ouverture. Ces poches ou bourſes étoient remplies de vers gros & petits; & M. de Réaumur croit qu'il y en avoit plus de cent; car, en ne comptant que les plus gros, il en tira, dit-il, 64 à 65. Selon d'autres obſervations, les cerfs ont auſſi quelques vers dans le ſuc mucilagineux de la vertebre qui joint la tête au cou. Mais le nombre de vingt petits vers, ni plus ni moins, qui doit ſe trouver dans la tête des cerfs, ne prouveroit-il pas deux choſes contre Pline? que n'ayant jamais diſſéqué de cerf, il s'expoſe légèrement à produire un dicton abſurde; & qu'il ne ſoupçonne pas même que ces vers dépoſés ſucceſſivement par des mouches doivent être en nombre indéterminé, ſelon le temps de leur naiſſance & celui de leur transformation en mouches, qui ſortent alors par les narines du cerf. Il peut arriver qu'un de ces animaux, lorſqu'on le prend, n'ait que vingt vers dans la tête, qu'Ariſtote n'en trouva que ce nombre dans le ſujet qu'il examinoit actuellement, & qu'il fit ſa note. Mais ce n'eſt pas une raiſon à Pline pour en faire une regle générale: il a donné plus d'un exemple de cette mauvaiſe façon de raiſonner. Voyez le cinquieme tome des Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des inſectes, page 69 & ſuivantes.

» En Cantabrie les sources du Tamaris sont d'un » mauvais augure quand elles ne coulent pas au mo- » ment qu'on vient les voir, ainsi qu'il est arrivé » depuis peu à Lartius Licinius envoyé commandant » après sa préture ; il mourut sept jours après » (*a*).

Voilà encore un fait sérieusement rapporté pour appuyer un préjugé populaire. Licinius est mort quelques jours après avoir visité la fontaine sans la voir couler ; donc ceux qui arriveront trop tôt ou trop tard pour la voir couler, sont menacés de mort. Pline croit prouver par un seul fait ce qu'on refuseroit encore de croire après un grand nombre d'observations.

» La fontaine d'Aréthuse, dont Syracuse est arro- » sée, est toute merveilleuse ; elle sent le fumier » pendant les jeux olympiques : cela est vraisembla- » ble, puisque l'Alphée, qui passe à Olympie, se » rend en cette isle par le fond de la mer » (*b*).

Ce n'est pas moi qui donne atteinte ici à l'érudition grecque de Pline, & à sa géographie raisonnée :

(*a*) Et in Cantabria fontes Tamarici in augutiis habentur... Dirum est non profluere eos aspicere volentibus, sicut proximè Lartio Licinio legato post præturam ; post septem enim dies occidit. (L. 31, c. 2.)

(*b*) Et illa miraculi plena, Arethusam Syracusis fimum redolere per olympia : verique simile, quoniam Alpheus in eam insulam sub ima maria permeet. (L. 31, c. 5.)

mais voyez l'article *Alphée* & l'article *Aréthuſe* dans le Dictionnaire encyclopédique ; ils ſont de M. Diderot. Ils vous diront ce que c'eſt qu'*Alphée* & *Alphaga*. Ils vous diront auſſi comment Pline, qui aimoit ces ſortes de contes, n'a débité là qu'une petite fable ; & que cette odeur de fumier, provenant des victimes immolées à Olympie, n'eſt qu'un menſonge. Strabon l'avoit dit, & s'en étoit auſſi moqué.

Pline, livre 2, chapitre 103, dit que le Rhône & d'autres fleuves traverſent le Léman (le lac de Geneve) ſans confondre leurs eaux avec celles du lac : *Nec largiores quàm intulere aquas evehentes.* On voit répéter tous les jours cette erreur dans les traités & les dictionnaires de géographie.

J'ai vécu près d'une année ſur les bords du lac de Geneve ; j'ai vu le Rhône lorſque, ſortant du mont Saint-Gothard, il entre fort trouble dans le Léman, & qu'il y dépoſe ſon limon, comme le font tant d'autres rivieres qui s'y jettent auſſi : j'ai reconnu ſa route limonneuſe peut-être dans l'eſpace de deux lieues ; mais plus loin, ni la couleur des eaux, ni aucun courant, n'ont pu m'en faire reconnoître la trace. J'ai vu l'eau du lac, toujours claire, ſe décharger à Geneve où elle eſt de la plus grande limpidité, & former un fleuve : enfin j'ai reconnu que ce fleuve qu'on nomme *le Rhône*, n'eſt plus le même Rhône qui ſort du mont Saint-Gothard.

» Corœbus d'Athenes inventa l'art des potiers » de terre. Anacharsis de Scythie inventa la roue des » potiers : selon d'autres, ce fut Hyperbius, Co- » rinthien » (*a*).

Pour Hyperbius, il étoit, dit-on, fils de Mars, & Corœbus étoit au siege de Troie ; mais ne parlons que d'Anacharsis. Le besoin que Pline avoit de copier pour former sa compilation, étoit quelquefois si fort, qu'il en oublioit même ce qu'il savoit. Ce chapitre en fourniroit plusieurs exemples, mais un seul peut suffire. Comment oser dire qu'Anacharsis, qui vivoit trois siecles environ après Homere, inventa la roue du potier, tandis qu'on lisoit dans l'Iliade la comparaison que fait le poëte d'une danse en rond avec *le mouvement d'une roue tournée par la main du potier?* Pline copioit, & quelquefois aux dépens de sa mémoire & de son jugement. Vous voyez qu'il nomme Anacharsis le premier, comme plus vraisemblablement l'inventeur, quoique la roue eût été inventée plusieurs siecles avant lui.

» Si une femme enceinte apperçoit un lievre ma- » rin femelle, il lui prend aussitôt un vomissement » & une convulsion d'estomac si étrange, qu'enfin » elle avorte » (*b*).

(*a*) Figlinas Corœbus Athenienſis. In iis orbem Anacharſis Scythes : ut alii, Hyperbius Corinthius. (L. 7, c. 56.)

(*b*) Siquidem gravidæ ſi omninò aſpexerint feminam ex

Cela n'eſt pas incroyable, ſi on lui dit : Voilà un lievre marin femelle dont la vue fait avorter les femmes enceintes. L'imagination s'ébranle, elle trouble, elle effraie, les nerfs s'agitent, ſe roidiſſent, le ſang s'arrête ou ſe précipite, & l'avortement pourra bien s'enſuivre. Autant en ſeroit de tout autre animal qui auroit l'aſpect déplaiſant, & duquel on feroit la même peur à une femme enceinte. Ces vieux contes qui ne ſont plus de mode, y reviendront auſſitôt que la charlatanerie d'un côté, & l'ignorance de l'autre, voudront les rétablir. Mais ce ne ſera pas du moins en Angleterre ni dans les marchés de Londres : on y vend des lievres marins aux femmes enceintes comme aux autres, ſans qu'elles éprouvent de vomiſſement, de convulſions d'eſtomac, d'avortement.

On donne auſſi le nom de *lievre marin* à la limace de mer, & on la dit venimeuſe au toucher : mais comme cet inſecte ne ſe trouve que dans la mer de l'Inde, il y a peu d'apparence que ce ſoit le lievre marin de Pline. M. de Bomare (art. *Lievre marin*) montre beaucoup d'embarras, & en cauſe à ſes lecteurs.

» L'œil droit d'une grenouille enveloppé dans de

---

eo genere duntaxat (leporis marini), ſtatim nauſeâ & redundatione ſtomachi vitium fatentur, ac deinde abortum faciunt. (L. 32, c. 1.)

» la laine de couleur native, & pendu au cou, gué-
» rit la chassie de l'œil droit, comme l'œil gauche
» guérit la chassie de l'œil gauche; & si l'on arrache
» les yeux de la grenouille dans l'instant de l'ac-
» couplement, & qu'on les porte également sus-
» pendus au cou dans une coque d'œuf, ils gué-
» riront aussi les taies des yeux » (*a*).

Très assurément Pline ici ne se moque de personne; il enseigne un remede pour les yeux, avec toute la candeur & la bonne foi possibles.

» Je n'omettrai pas l'exemple d'un foyer célebre
» dans l'histoire romaine. Elle dit que, sous le regne
» de Tarquin l'ancien, il parut soudain au foyer du
» palais des parties naturelles masculines, formées
» de cendre. Ocrisia, esclave de la reine Tanaquille,
» y étant assise, en devint enceinte, & donna la vie
» à Servius Tullus qui succéda à la couronne. C'est
» pour cela qu'un jour l'enfant dormant dans la
» chambre du roi, sa tête parut en feu, & qu'on
» le crut fils du dieu Lare. En mémoire de cet évé-
» nement, Tullus institua la fête des Compitales,
» & celle des Dieux domestiques » (*b*).

(*a*) Ranæ dexter oculus dextro, siniſtro lævus suſpensi è collo, nativi coloris panno, lipitudines sanat. Quòd si per coitum ranæ eruantur, albuginem quoque, alligati similiter in putamine ovi. (L. 32, c. 7.)

(*b*) Non præteribo & unum foci exemplum, romanis lit-

Il y a deux questions à faire ici, qu'il n'est pas permis d'éluder. Pline croyoit ou ne croyoit pas cette ridicule opération attestée par l'histoire romaine. S'il ne la croyoit pas, pourquoi la rapporte-t-il sérieusement pour clôture d'un chapitre où il traite, on ne peut pas plus sérieusement aussi, des qualités du feu? S'il la croyoit, je vous laisse à juger de sa physique & de sa philosophie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au livre 2, chapitre 107, il dit que Servius Tullus étant encore enfant, il parut une flamme sur sa tête, lorsqu'il dormoit, & qu'il en arriva autant à L. Marcius. Il est certain aussi que Pline met ces effets naturels au nombre des merveilles; *Ignium per se miracula*, est le titre de la section. Vous voyez bien qu'il ne connoissoit pas l'*ignis lambens;* qu'il n'en avoit pas recherché la nature; qu'il ne se doutoit pas que c'est une espece de feu follet, un feu électrique qu'on voit quelquefois sur la tête des enfants, des hommes, & sur quelques animaux. Mais, dit-on, Pline étoit naturaliste pour son temps. Il l'étoit! Avoit-il observé, analysé, disséqué les objets de la

---

teris clarum. Tarquinio Prisco regnante, tradunt repentè in foco ejus comparuisse genitale è cinere masculini sexûs, eamque quæ insederat ibi, Tanaquillis reginæ ancillam Ocrisiam captivam, consurrexisse gravidam : ita Servium Tullum natum, qui regno successit. Indè & in regia cubanti puero caput arsisse visum, creditumque Laris familiaris filium; ob id Compitalia & ludos Laribus primum instituisse. (L. 36, c. 27.)

nature ? Nous apprenons de son neveu que ses études consistoient en lectures & en extraits, faits avec précipitation, légèrement, en courant : *Liber legebatur, adnotabatur, & quidem cursim.* Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature. D'ailleurs Pline, sans être naturaliste, auroit dû noter dans ses lectures la réfutation qu'avoit faite Denys d'Halicarnasse de la conception miraculeuse d'Ocrisia.

Plutarque étoit crédule, cependant il l'étoit bien moins que Pline. En rapportant des faits de cette espece, souvent il fait entrevoir qu'il n'y croit point ; en voici un exemple. *Il faut savoir*, dit-il vie de Lysandre, *que, dans le royaume de Pont, une femme déclara qu'elle étoit grosse du fait d'Apollon. Les uns, comme on peut croire, rejetterent cette prétendue grossesse, qu'ils traiterent de fable ; & les autres la crurent & la reçurent comme un point de religion.* Plutarque montre que cette imposture & ses suites furent ourdies par Lysandre.

» La populace croit que les corbeaux pondent ou » s'accouplent par le bec, & que, pour cette raison, » si les femmes enceintes mangeoient un œuf de » corbeau, elles rendroient leurs enfants par la » bouche ; & encore que s'il y avoit un œuf de cor- » beau dans la maison, elles accoucheroient diffici- » lement » (*a*).

(*a*) Ore eos (corvos) parere aut coïre vulgus arbitratur :

Là

Là dessus Pline produit, avec un sérieux qui fait rire, l'autorité d'Aristote, pour avertir de l'endroit où les poules ont l'œuf. A quoi bon citer un auteur grave pour prouver une vérité triviale? Quelques érudits ont conservé cet usage sans le rendre moins ridicule.

» Il est certain que les femmes enceintes doivent » se garder des œufs de corbeaux, parceque si elles » passoient par-dessus, ils les feroient avorter par la » bouche » (*a*).

Pline a-t-il écrit ici que si les femmes ne se gardoient pas des œufs de corbeaux, elles feroient de douloureux avortements, *abortus asperos*, comme on lit dans plusieurs manuscrits, entre autres dans celui de Pétersbourg, & dans les anciennes éditions? ou bien a-t-il dit qu'elles avorteroient par la bouche, *per os*, comme le portent apparemment les nombreux manuscrits consultés par le P. Hardouin & par M. Brotier? Si nous suivons la premiere leçon, Pline, qui dans le dixieme livre a regardé comme une erreur populaire de croire que les œufs de cor-

ideòque gravidas, si ederint corvinum ovum, per os partum reddere: atque in totum, difficulter parere, si tecto inferantur. (L. 10, c. 12.)

(*a*) Ovum corvi gravidis cavendum constat, quoniam transgressis abortum per os faciat. (L. 30, c. 12.)

beaux fiſſent avorter les femmes par la bouche, nous apprend, au trentieme livre, que du moins ils leur cauſent de triſtes avortements, & c'eſt conſerver ſans doute une aſſez forte portion de crédulité. Mais ſi nous voulons adopter la ſeconde leçon, qui ſemble appuyée ſur la pluralité des manuſcrits, Pline admet comme une vérité reſpectable, au trentieme livre, ce qu'il a rejetté comme une erreur de bonne femme au dixieme.

M. Brotier, ſur l'autorité des mêmes manuſcrits, a ſuivi la leçon du P. Hardouin: mais quand il dit en note ſur le paſſage du livre 30: » On a déja » parlé ci-deſſus de cette fable populaire, livre 10, » ſect. 15 »: *De hac vulgi fabula jam dictum ſuprà, lib.* 10, *ſect.* 15: il auroit pu ajouter ce que nous avons dit, que Pline avoit bien changé de façon de penſer d'un livre à l'autre, & qu'il avoit fini par traiter de vérité conſtante (*conſtat*) ce qui n'étoit auparavant à ſes yeux qu'un conte de bonne femme. M. Poinſinet s'eſt conformé au texte du P. Hardouin.

» On provoque les purgations des femmes avec » une araignée qui file de haut en bas; on doit la » prendre dans le creux de la main, & après l'avoir » écraſée, l'appliquer à la partie ſexuelle: ſi on » prend l'araignée lorſqu'elle remonte, elle arrê- » tera les purgations » (*a*).

(*a*) Araneus, qui filum deducit ex alto, capi debet manu

Dans ce moyen de rendre la santé aux femmes, on ne peut s'empêcher d'admirer l'exactitude des rapports entre la maladie & le remede : ce qui descend fait descendre, & ce qui remonte fait remonter.

» Le jour même de la victoire contre les Cimbres, & celui de la défaite de Persée, Castor & Pollux l'annoncerent à Rome ; ce furent des présages divins & qui se rapportent à la vue » (*a*).

Florus, qui écrit plus en poëte qu'en historien, a tout le sens qu'il faut pour dire, quand il rapporte le même trait, » s'il est permis de le croire ». (*Si credere fas est.*) La Mothe le Vayer ne l'en a pas moins tancé, pour avoir trop cruement rapporté cette vision populaire. Que n'auroit-il pas dit si Florus eût été naturaliste ? Cicéron, livre 2, *de la nature des dieux*, dit que ce n'étoit qu'un conte ridicule, & que pour l'homme crédule qui y ajoutoit foi, il n'y avoit pas de fables incroyables, attendu que les deux fils de Tyndare, dont les corps avoient été ré-

---

cavâ (ad adjuvandas purgationes) trituſque admoveri : quòd ſi redeuntem prehenderit, inhibebit idem purgationes. (L. 30, c. 14.)

(*a*) Cimbricæ victoriæ, Caſtoreſque Romani, qui perſicam victoriam ipſo die quo contigit nunciavêre, visûs & numinum fuêre præſagia. (L. 7, c. 22.)

duits en cendres, ne pouvoient plus monter à cheval; car c'eſt ainſi, diſoit-on, qu'ils venoient annoncer des victoires. Pline avoit lu Cicéron; & ni le bon ſens de Cotta, ni le ſien même, ne le prémuniſſoit pas contre les chimeres de Balbus & de la populace romaine. Lui-même dit plus loin dans ce ſeptieme livre que par vanité on fait un dieu de celui qui en ceſſant de vivre n'eſt même plus un homme. *Vanitas... deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit.* Le chapitre d'ailleurs eſt fort hétérodoxe.

Mais le ſage Plutarque croyoit à cette apparition. Eh bien! le ſage Plutarque raiſonnoit cette fois auſſi peu juſte que Pline.

» CHRÉSIPHRON, architecte du temple de Diane » à Epheſe, déſeſpérant de pouvoir placer le fron- » tiſpice au-deſſus de la porte, car la pierre étoit » extrêmement peſante, fut ſi chagrin qu'il ne pre- » noit aucun repos, & qu'il voulut ſe donner la » mort. On rapporte qu'abattu de cette penſée, il » vit la nuit en dormant la déeſſe dont il bâtiſſoit le » temple, qui l'exhortoit à vivre, & l'aſſuroit qu'elle » avoit poſé la pierre. En effet, le lendemain on » trouva cette pierre à ſa place, de maniere qu'il » ſembloit qu'elle s'étoit poſée d'elle-même & par » ſon propre poids » (*a*).

(*a*) Operi præfuit Chreſiphron architectus... Difficillimè

Il y a là, si je ne me trompe, trois personnages : celui de l'écrivain, qui pourroit bien voir la supercherie, mais qui aime les petits contes ; le personnage de l'architecte, qui pouvoit bien être un peu charlatan ; enfin les prêtres de Diane, dont l'adresse étoit soutenue de la crédulité populaire : ou bien le tout n'est qu'un de ces contes qui croissent avec le temps ; à moins que vous ne vouliez que Diane ait posé la pierre.

» DANS la même ville (Cyzique) il y a une » pierre appellée la *pierre fugitive*. Les Argonautes, » qui s'en servirent pour ancre, l'y laissèrent. Les » Cyzicéniens l'avoient mise dans leur Prytanée, » d'où s'étant échappée souvent, ils l'arrêterent avec » du plomb » (*a*).

M. Guettard, dans sa note sur ce passage, après

---

hoc contingit in limine ipso quod foribus imponebat. Etenim ea maxima moles fuit : nec sedit in cubili, anxio artifice, mortis destinatione suprema. Tradunt in ea cogitatione fessum nocturno tempore in quiete vidisse præsentem deam cui templum fiebat, hortantem ut viveret, se composuisse lapidem : atque ita postero die apparuit, & pondere ipso correctus videbatur. (L. 36, c. 14.)

(*a*) Eodem in oppido est lapis, *fugitivus* appellatus : Argonautæ eo pro ancora usi, ibi reliquerant. Hunc è Prytaneo (ita vocatur locus) sæpè profugum vinxere plumbo. (L. 36, c. 15.)

avoir nommé deux autres ſavants auſſi crédules que Pline, dit : *Lorſqu'on lit de pareils faits dans des auteurs ſemblables à ceux-ci, & ſur-tout à Pline, on ne ſait ce qu'on doit admirer le plus, ou la bonté qu'ils ont de les rapporter, & encore plus celle qu'ils ont de les croire ; ou bien la fineſſe, pour ne pas dire la fourberie de ceux qui peuvent y avoir donné lieu.*

» Le veau marin vit également dans la mer & ſur » la terre : il a le même inſtinct que le caſtor. Lorſ- » qu'on le pourſuit, il vomit ſon fiel, utile à beau- » coup de remedes, ainſi que ſa preſſure qui ſert » contre l'épilepſie : cet animal ſait qu'on l'attaque » pour cela » (*a*).

Voilà Pline qui prétend que les veaux marins vomiſſent leur fiel ; Elien, d'accord avec Théophraſte, dit qu'ils l'avalent. M. de Buffon parle un peu différemment. Quand on pourſuit les veaux marins, dit-il, ils lâchent ſouvent leurs excréments qui ſont jaunes & d'une odeur abominable. Voilà ce que Pline, ou plutôt ceux qu'il copie, prenoient pour du fiel. Pour Ariſtote, il dit que le veau marin n'a point de fiel ; il ſe trompe. Les chaſſeurs & les pê-

(*a*) Similis & vitulo marino victus, in mari ac terra : ſimile fibro & ingenium. Evomit fel ſuum, ad multa medicamenta utile : item coagulum, ad comitiales morbos : ob ea ſe peti prudens. (L. 8, c. 31.)

cheurs de veaux marins en ſavent ſur ce fiel plus qu'Ariſtote : mais ils ignorent que ces animaux nous envient les remedes qu'ils portent.

» Les cerfs ſe cachent quand ils quittent leur » bois, parcequ'ils ſont alors ſans armes, & auſſi » parcequ'ils nous envient ſon utilité. Ils ne nous » permettent pas de trouver leur corne droite, qui » apparemment eſt bonne à quelques remedes » (*a*).

Ariſtote, qui s'en tenoit quelquefois à être un naturaliſte de cabinet, dit que c'eſt la corne gauche qu'on ne trouve pas ; quand il s'agit d'un conte, le Grec vous le dira comme le Latin. Voici comme le cerf cache ſon bois. Pour s'en débarraſſer, il eſt obligé de l'accrocher à quelque branche, afin d'avoir un appui qui réſiſte aux petits efforts qu'il fait, lorſqu'il le met bas ; & comme il ne quitte jamais les deux côtés le même jour, on n'en rencontre qu'un dans un même endroit, ſoit à terre, ſoit à des branches d'arbres. Voyez ce qu'en dit M. de Buffon, que je tranſcris, & qui n'enſeigne pas que pluſieurs animaux envient aux hommes certains médicaments.

» J'ai appris, & j'en fais mention comme d'un

(*b*) Latent (cervi) amiſſis (cornibus), velut inermes : ſed & hi bono ſuo invident. Dextrum cornu negant inveniri, ceu medicamento aliquo præditum. (L. 8, c. 32.)

» prodige, qu'un chien parla, & qu'un ſerpent » aboya, lorſque Tarquin fut chaſſé du trône » (*a*).

Que penſerions-nous de M. de Buffon, s'il eût écrit dans ſon immortel ouvrage, *Entre les prodiges que nos ancêtres ont recueillis, je dois faire mention du loup-garou & des revenants qui parurent lorſque Childéric III fut détrôné*, & s'il s'en trouvoit preſque autant à chaque page ?

» Si le vent vient du nord, on dit que les bre- » bis font des mâles, & des femelles s'il vient du » midi » (*b*).

Il faut obſerver que cet *on dit*, *dicunt*, déſigne Ariſtote & d'autres auteurs en qui Pline a le plus de confiance, & qui lui fourniſſent, avec des vérités, des contes abſurdes.

» La nageoire droite du veau marin a une vertu » ſoporifique ; elle fait dormir en ſe la mettant ſous » la tête » (*c*).

Il eſt un genre de contes à dormir debout qui ſont

(*a*) Canem locutum, in prodigiis (quod equidem adnotaverim) accepimus : & ſerpentem latraſſe, cùm pulſus eſt regno Tarquinius. (L. 8, c. 41.)

(*b*) Aquilonis flatu (oves) mares concipi dicunt, auſtri feminas. (L. 8, c. 47.)

(*c*) Præterea dextræ pinnæ (vituli marini) vim ſoporiferam ineſſe, ſomnoſque allicere ſubditam capiti. (L. 9, c. 13.)

bien familiers à Pline. Mais les bons endroits de cet auteur, & ſon ſtyle en général, réveillent à propos. On le lit avec ſatisfaction lorſqu'il traite du ſoin des arbres, de l'agriculture, des grains, &c.; s'il commet alors quelques fautes, elles ſont plus rares, &, en général, ſes guides l'ont moins trompé. Il eſt croyable auſſi qu'il parloit de ce qu'il voyoit.

» Il y a encore aujourd'hui vis-à-vis d'Ilion, proche de l'Helleſpont, au ſépulcre de Protéſilas, des » arbres qui, chaque ſiecle, deviennent aſſez hauts » pour regarder cette ville; alors ils ſe ſechent & » croiſſent enſuite de nouveau » (*a*).

On a déja vu, on voit, & l'on verra, combien Pline aimoit les petits contes : ſa profeſſion d'écrivain naturaliſte ne le garantiſſoit pas toujours de la ſuperſtitieuſe ignorance populaire.

Liſez la fable ſuivante; elle eſt de la premiere héroïde de Philoſtrate.

» Les ormes que vous voyez ſur cette hauteur y » furent plantés par les nymphes, qui donnerent » à leurs branches tournées vers Ilion la faculté de » croître chaque matin, & de ſécher bientôt après;

(*a*) Sunt hodie ex adverſo Ilienſium urbis, juxta Helleſpontum, in Proteſilai ſepulcro arbores, quæ omnibus ævis cùm in tantum accrevere ut Ilium aſpiciant, inareſcunt, ruſuſque adoleſcunt. (L. 16, c. 44.)

» tandis que celles de l'autre côté reſtent en bon » état ». Ces ormes étoient les arbres dont parle Pline ; ils entouroient le tombeau de Protéſilas, & leurs branches deſſéchées ſignifioient le regret de ce héros grec d'être mort ſi jeune.

Cette merveille avoit donc ſes variantes : Pline la fait ſéculaire ; Philoſtrate, éphémere : ainſi vont les contes.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment Pline enſeigne à guérir le mal de tête, car il y a pluſieurs remedes, liſez ceci, que je copie dans la traduction de M. Poinſinet, l. 29, ch. 6. » On emploie *en amu-* » *lette* des os tirés de la tête du vautour, ou la cer- » velle du même oiſeau que l'on mêle avec de l'huile » & de la réſine de cedre, pour s'en frotter la tête » & le dedans des narines. *On opere encore le même* » *effet* avec la cervelle d'une corneille ou d'une » chouette, cuite & mangée comme un aliment or- » dinaire ; avec la crête d'un coq qu'on a laiſſé pen- » dant vingt-quatre heures enfermé ſans lui donner » à manger, ou avec des plumes arrachées de ſon » cou & attachées à celui du malade, à qui on fait » obſerver la même diete ; avec la cendre d'une be- » lette dont on ſe frotte la tête ; avec un brin d'herbe » ou de bois arraché du nid d'un milan, *que l'on* » *met ſous ſon oreiller ;* avec la peau d'un rat que » l'on fait brûler, & dont on délaie la cendre dans

» du vinaigre pour s'en frotter la tête; avec le petit » os d'une limace trouvée entre deux ornieres, os » que l'on passe à travers l'oreille avec une aiguille » d'ivoire, & que l'on pend à son cou dans un sac » fait de peau de chien, *ce remede réussit à beaucoup* » *de gens qui le font*.... On prend encore, pour les » maux de tête, celle d'un limaçon que l'on coupe » avec un roseau tranchant, lorsqu'il est à paître le » matin, ce qui se fait principalement *dans la pleine* » *lune;* on l'enveloppe dans un morceau d'étoffe, & » on l'attache avec un petit ruban *au cou du ma-* » *lade*, &c. ».

Il faut observer que Pline ne dit pas, comme on le lit dans la traduction que je viens de citer, *On emploie en amulette;* traduction qui feroit croire que l'auteur rend seulement compte d'une superstition populaire qu'il méprise: mais il dit bien nettement: » Les remedes pour les maux de tête sont, &c. ». *Capitis doloribus remedia sunt, &c.*

Lorsque Pline veut rendre raison de la grande fertilité de l'ancienne Italie, voici comment il s'y prend: » Quelle étoit donc la cause d'une si grande » abondance? C'est qu'alors les généraux d'armée » cultivoient leurs champs de leurs propres mains, » & que la terre, COMME IL Y A LIEU DE LE CROIRE, » se réjouissoit de se voir soignée par des hommes » couronnés de lauriers, & décorés de triomphes ». (Traduction de M. Poinsinet.) *Quænam ergò tantæ*

ubertatis causa erat? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri, UT FAS EST CREDERE, *gaudente terrâ vomere laureato & triumphali aratore.* (Lib. 18, cap. 3.)

Si on eût présenté à Pline ce qu'il dit lui-même (chap. 6) de ce bon laboureur traduit en justice par ses voisins comme sorcier, qui fut absous quand il eut montré aux juges les outils dont il se servoit, & qu'il leur eut parlé de ses fatigues, de ses veilles, & de ses sueurs; si on lui eût montré ses propres paroles, » Aussi nos ancêtres disoient-ils que le meilleur engrais d'un champ, c'est l'œil du maître », *Et ideò majores fertilissimum in agro oculum domini esse dixerunt*; & qu'on lui eût dit, Jugez-vous vous-même sur ce mot plein de sens: Pline auroit rougi d'avoir eu tant d'esprit, & si peu de sens & de goût dans le chapitre 3, &, après s'être montré philosophe, il auroit effacé la phrase où il n'avoit été que rhéteur ampoulé.

Si on rassembloit toutes les fusées de cette espece que Pline a répandues dans son ouvrage, & qu'on y joignît ses autres erreurs, dont je ne donne qu'une légere notice, on surprendroit bien des lecteurs. Mais il faudroit, pour ce travail, la connoissance profonde de chacune des matieres que Pline a traitées; il faudroit le discernement le plus exquis & la plus grande impartialité. Il faudroit aussi qu'on mît à côté les beaux endroits de cet écrivain, ceux qui

ſont bien de lui, & qu'après on pût dire hardiment : » Voilà Pline, voilà ſon goût, ſon jugement, ſa cri- » tique, ſes lumieres ; & voilà comme tant de gens » qui parlent de cet auteur, l'ont mal connu juſqu'à » ce jour ».

Voici ce qu'on a fait. Hermolaüs Barbarus a corrigé 5000 fautes ; Dupinet a fait plus de 1200 corrections ; le P. Hardouin en compte environ 2000 de ſa façon ; MM. Poinſinet & Brotier viennent d'en faire auſſi pluſieurs ; & je ne compte pas toutes celles que d'autres ont faites : mais ſans ſe tromper de beaucoup, on peut évaluer à 10 ou 12000, les corrections faites au texte de Pline depuis qu'on s'en eſt occupé.

S'il ne falloit pas retrancher de ce calcul les leçons tirées des manuſcrits, qui peuvent bien être celles de Pline, & ſi les nouveaux éditeurs ne rejettoient pas ſucceſſivement une partie des corrections de leurs prédéceſſeurs, Pline reſſembleroit bientôt à ce vaiſſeau ſur lequel Théſée alla délivrer les Athéniens du tribut que leur impoſoit Minos : à meſure que le vaiſſeau pourriſſoit, on remplaçoit le bois pourri par des pieces de bois neuf. Il dura plus de neuf cents ans, toujours rajeuni, & l'on diſputoit pour ſavoir ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. On pourroit demander de même ſi ce ſeroit encore *Caii Plinii Secundi naturalis hiſtoria* que nous lirions.

» On trouve dans les annales que, sous le consulat de Marcus Lépidus & de Quintus Catulus, » au territoire de Rimini, un coq parla dans la maison de campagne de Galérius; seul exemple de » cette nature que je sache » (*a*).

Le temps & le lieu sont marqués, comment le fait seroit-il douteux? Pline, dira-t-on, n'osoit pas le nier, & devoit paroître respecter les annales de l'empire. Eh bien, il pouvoit se taire. D'ailleurs, ne croyez pas qu'il acquiesçât à l'autorité de ces annales quand elles contredisoient son opinion, ou plutôt celle des originaux qu'il copioit Si vous en voulez voir une preuve, vous la trouverez au liv. 8, ch. 36. Il auroit seulement dû se ressouvenir ici du chien qui parla, & du serpent qui aboya; ces exemples sont analogues à son coq: ainsi Pline *savoit* trois exemples de cette nature; mais il oublioit les deux autres qu'il avoit mentionnés au livre 8.

» Les hirondelles refusent de faire leur nid dans » les maisons de Thebes, parceque cette ville a été » fort souvent prise. Elles ne les font plus à Bizya en » Thrace, à cause des crimes de Térée » (*b*).

(*a*) Invenitur in annalibus, in Ariminensi agro, M. Lepido, Q. Catulo, Coss. in villa Galerii locutum gallinaceum, semel, quod equidem sciam. (L. 10, c. 21.)

(*b*) Thebarum tecta subire negantur (hirundines), quo-

Cette cauſe de l'abſence des hirondelles, attribuée aux crimes de Térée, avoit ſans doute des charmes pour notre auteur; car il l'avoit déja rapportée dans un des livres précédents: *Intus Bizya, arx regum Thraciæ, à Terei nefaſto crimine inviſa hirundinibus.* (L. 4, c. 11.) C'eſt empiéter un peu trop ſur les droits de Lucrece & de Virgile: un naturaliſte en proſe devoit ſavoir & dire qu'il fait un vent ſi froid dans cette région, que les hirondelles n'y peuvent pas habiter. Il pouvoit rapporter auſſi que beaucoup d'oiſeaux de proie s'en ſont rendus maîtres. Quant à Thebes, ne diroit-on pas qu'elle étoit régulièrement détruite & rebâtie tous les ans, ou du moins qu'elle n'avoit jamais aſſez ſubſiſté pour que les hirondelles puſſent y faire des nids? Pline ſavoit le contraire. Quel degré de confiance mérite un naturaliſte, quand, au lieu de bonnes obſervations, il s'amuſe à des contes que le charme des vers rend tolérables chez les poëtes?

» Je trouve que le rhume de cerveau ſe diſſipe en » baiſant les narines d'un mulet (*a*).

Le remede eſt bien ſimple. Mais eſt-il d'un bon

---

niam urbs illa ſæpius capta ſit: nec Bizyæ in Thracia, propter ſcelera Terei. (L. 10, c. 24.)

(*a*) Gravedinem invenio finiri, ſi quis nares mulinas oſculetur. (L. 30, c. 4.)

naturaliſte ? Je ne ſais ; mais je ſais que Pline n'a pas dédaigné d'en parer ſon ouvrage.

» On trouve de petits vers qui, liés au cou, re-
» tiennent l'enfant juſqu'au terme : il faut les ôter
» quand la femme eſt en travail, autrement elle
» n'accoucheroit pas ; il faut même prendre garde
» de ne les point poſer à terre » (*a*).

Preſque tout le chapitre eſt un faiſceau de puérilités ſemblables ; & Pline les débite avec la meilleure foi du monde. Il ſuffira d'en placer une ici ; j'en remarque ailleurs quelques autres. » Si, dit-il, dans
» l'endroit où un homme entend le coucou pour la
» premiere fois, on décrit l'eſpace qu'occupe le pied
» droit de cet homme, & qu'on en enleve la terre,
» par-tout où cette terre ſera répandue il ne viendra
» pas de puces ». *Aliud eſt cuculo miraculum, quo quis loco primo audiat alitem illam, ſi dexter pes circumſcribatur, ac veſtigium id effodiatur, non gigni pulices ubicumque ſpargatur.* (L. 30, c. 10.)

» Les oiſeaux nommés *féleucides* viennent dé-
» truire les ſauterelles qui dévaſtent les moiſſons du

(*a*) Inveniuntur & vermiculi, qui adalligati collo continent partum. Detrahuntur autem ſub partu : aliàs eniti non patiuntur. Cavendum etiam ne in terra ponantur. (L. 30, c. 12.)

» mont

» mont Caſius : c'eſt Jupiter qui les accorde aux » prieres des habitants » (*a*).

Voilà Pline qui ne connoît d'autre dieu que le Grand-Tout, & qui dit que Jupiter le dieu exauce des prieres. Pour les oiſeaux ſéleucides, ils ne ſont point fabuleux, ainſi que quelques écrivains l'ont dit. Ces oiſeaux ſont le merle, ou plutôt l'étourneau couleur de roſe ; ils ſont communs en Orient, dans les déſerts de Crimée, d'Aſtracan & de Sibérie, où on les voit ſuivre les volées de ſauterelles paſſageres : Jupiter les y envoie encore chaque année.

» Les Eléens, infeſtés de mouches qui leur cauſent la peſte, invoquent le dieu Myïagros ; & les » ſacrifices ſont à peine terminés, qu'elles meurent » toutes » (*b*).

Voilà à préſent notre coſmothéiſte qui parle d'appaiſer le dieu aux mouches : mais voyons le paſſage ſuivant.

» Aucun animal n'eſt réputé moins docile que

(*a*) *Seleucides* aves vocantur, quarum adventum ab Jove precibus impetrant Caſii montis incolæ, fruges eorum locuſtis vaſtantibus. (L. 10, c. 27.)

(*b*) Elei (invocant) Myïagron deum, muſcarum multitudine peſtilentiam afferente : quæ protinùs intereunt, quàm litatum eſt illi deo. (L. 10, c. 28.)

» la mouche, & ne paſſe pour avoir moins d'intel-
» ligence, d'où il eſt encore plus étonnant qu'à
» Olympie, lorſque dans les jeux ſacrés on a im-
» molé un taureau au dieu que les Grecs appellent
» *Myïodès*, on voie les mouches ſortir par nuées du
» territoire » (*a*).

Si notre naturaliſte eût connu les bons ouvrages modernes ſur les inſectes, particulièrement celui de Réaumur, il les auroit auſſi compilés, & je vous réponds qu'il n'eût pas dit que les mouches ont, de tous les animaux, le moins d'intelligence. Mais paſſons cela : remarquons ſeulement que cette immolation d'un taureau ne manquoit pas de ſe faire dans le temps que les mouches étoient près de partir du territoire, & que là, comme ailleurs, le peuple pour qui l'on immoloit avoit moins d'intelligence que les mouches.

Pline, qui a auſſi peu de foi au dieu Myïagros & au dieu Myïodès, chaſſeurs de mouches, qu'au dieu Jupiter, fait une forte invective, au commencement du 30e livre, contre les diſeurs de pareilles fornettes. Il en rapporte même pluſieurs ſelon ſa coutume, & les déſapprouve, quoiqu'elles ne ſoient pas plus

(*a*) Nullum animal minùs docile exiſtimatur, minoriſve intellectûs : eo mirabilius eſt, Olympiæ ſacro certamine, nubes earum, immolato tauro deo quem *Myïoden* vocant, extra territorium id abire. (L. 29, c. 6.)

abſurdes que celles qu'il adopte, ni très aſſurément que ces trois dernieres.

Si vous voulez ſavoir ce qu'on a pu dire d'abſurdités ſur le poiſſon appellé *echeneïs* par les Grecs, *remora* par les Latins, & *ſucet* ou *arrête-nef* par les François, liſez le premier chapitre du 31e livre de Pline : il en parle auſſi dans le chap. 25 du livre 9 & ailleurs.

Selon lui, ce petit poiſſon arrête un vaiſſeau tout en ſe jouant, quelque vent qu'il faſſe, quelque tempête qu'il y ait, quelque force de rames & de voiles qu'on emploie. Il eſt d'une ſi grande force, que, par ſa ſeule adhérence au vaiſſeau, il donne un frein à l'impétuoſité la plus fougueuſe, aux efforts les plus puiſſants de la nature, qui renverſent tous les ouvrages humains; il fait enfin ce que les cables & les ancres les plus peſantes ne pourroient jamais opérer. Hélas! vanité humaine! *Heu! vanitas humana!* un chétif & tout petit poiſſon d'un demi-pied de longueur arrête la plus formidable armée navale. Il arrêta le vaiſſeau de Marc-Antoine à la bataille d'Actium; il arrêta celui de Caligula, malgré les efforts de quatre cents rameurs; il en arrêta beaucoup d'autres. Ceux qui le virent alors (car on plongea pour le trouver) & ceux qui l'ont vu depuis, diſent qu'il eſt fait comme une grande limace. Comment oſerions-nous douter du pouvoir de la nature à placer

des vertus surprenantes dans ses productions, après l'exemple de ce petit poisson qui arrête un puissant navire? Pour Aristote, il croit que l'échéneïs a des pieds semblables à des nageoires, sur lesquels il se pose : *Pedes eum habere arbitratur Aristoteles, ita positâ pinnarum similitudine*, l. 9, c. 25. Voilà en substance la vaine déclamation sur la remore, que Pline convient de n'avoir pas vue. Beaucoup moins verbeux que Pline, Elien croit aussi la fable de cette remore.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'Aristote ait cru que ce poisson ait des pieds. » Il s'est trouvé, dit-il, » des gens qui lui ont faussement attribué des pieds, » trompés par les nageoires qui en ont l'appa- » rence » (*a*).

L'échéneïs a deux nageoires à côté de la tête, deux sous la gorge, & dont la naissance est entre les deux ouies, & un peu plus bas, un aileron dorsal, un ventral, & les deux qui forment la queue, le tout à-peu-près comme plusieurs poissons les plus communs. La maniere dont celui-ci est armé d'un rang de dents, soutenues de plus petites, & même

(*a*) *Non defuere qui falsò ei pedes adscripserint, decepti pinnis quæ pedum præ se ferunt speciem.* (Hist. anim. l. 2, c. 17.) Je rapporte la traduction latine, parcequ'elle est exacte, & qu'elle sera entendue de plus de lecteurs, que le grec d'Aristote.

juſqu'aux imperceptibles, ſur la hauteur de cinq ou ſix rangs, eſt fort curieuſe. Le deſſus de ſa tête applatie eſt auſſi armé d'un organe dont la forme & l'arrangement tranſverſal reſſemble aux feuilles de la ſenſitive : on y remarque dix-ſept ſillons. Les éminences qui les ſéparent ſont garnies dans toute leur longueur de petits crochets ſerrés & recourbés vers la queue. Tel eſt cet organe mobile qui ſert à l'animal pour s'attacher où bon lui ſemble, ſoit à des pieces de bois, ſoit à de gros poiſſons, qu'il ne quitte pas même lorſqu'en les pêchant on les tire de l'eau. Pluſieurs remores ſont ainſi venues avec des *goulus* qu'elles n'arrêterent en aucune ſorte.

M. Valmon de Bomare a bien décrit ce poiſſon dans ſon Dictionnaire d'hiſtoire naturelle, édition de 1780; dans les précédentes, entre autres celle de 1769, il eſt inexact, & ſingulièrement fautif : le deſſus de la tête y eſt pris pour le deſſous. Cette erreur peut d'autant plus étonner, que l'auteur y donne à la remore un à deux pieds & demi de longueur, & quatre doigts d'épaiſſeur. C'étoit donc la grande remore d'Amérique qu'il avoit ſous les yeux, & il lui étoit bien plus facile d'obſerver exactement la figure de l'animal, que ſur la petite remore de la Méditerranée, la ſeule que connuſſent les anciens. Dans l'édition de 1780, M. de Bomare dit : *La configuration particuliere de la tête de ce poiſſon induit facilement en erreur ſur la poſition des parties qu'il importe*

de connoître. Cependant il ſemble que les yeux placés au-deſſus de la gueule, & l'anus placé ſous le ventre, devroient prévenir l'erreur. La mâchoire inférieure eſt plus longue que la ſupérieure. Il a deux très petits orifices naſals à chaque côté de la mâchoire ſupérieure, & plus proches du coin de la bouche que de l'œil, lequel eſt auſſi tout près du deſſus de la tête; ce poiſſon n'a pas d'écailles; ſa couleur eſt brun cendré.

Pline auroit dû ſe procurer une remore. Ce que j'en dis eſt d'après l'objet naturel que les anciens connoiſſoient, c'eſt-à-dire la remore de la Méditerranée. J'en ai auſſi une autre de deux pieds de long; c'eſt la remore d'Amérique: ſa forme eſt ſemblable à celle de la premiere; ſa couleur eſt blanchâtre, & le nombre des ſillons tranſverſaux de ſa tête eſt de vingt-trois. Depuis pluſieurs ſiecles, la remore n'a plus cette méchante fantaiſie d'arrêter les vaiſſeaux, & ne s'adreſſe pas même à la moindre chaloupe.

» Avec quel ſilence, quelle légèreté, les chats ſe » gliſſent pour attraper les oiſeaux! avec quelle fi- » neſſe ils épient les ſouris! avec quelle adreſſe ils » les prennent! Comme ils ſavent que l'odeur de » leurs excréments les trahit, ils les couvrent de » terre » (*a*).

(*a*) Feles quidem quo ſilentio, quàm levibus veſtigiis obre-

L'objet de Pline eſt d'enſeigner que les chats couvrent leurs excréments, afin que les oiſeaux & les ſouris qu'ils guettent, ne les ſentant point, ſe laiſſent plus facilement attraper. Je ſuis loin de nier l'intelligence & les ruſes combinées de certains animaux; elles ſont quelquefois ſurprenantes. Mais ſi on eût objecté à Pline : Vous dites ailleurs qu'il y a des animaux naturellement ſales, & d'autres naturellement propres, ne ſe pourroit-il pas que les chats fuſſent du nombre de ces derniers ? qu'auroit-il répondu? Si on lui eût repréſenté que beaucoup d'animaux très puants, & plus chaſſeurs que le chat, ne prennent pas la précaution du chat, & que ſi une cauſe eſt ſimple, ſi elle eſt connue, c'eſt battre la campagne que d'en chercher d'autres qui offrent des contradictions, ne l'auroit-on pas embarraſſé ? Pline ne connoiſſoit pas aſſez bien les chats, il ne leur avoit pas vu couvrir auſſi les excréments d'autres animaux, & même leurs propres aliments, quand ils leur déplaiſent, ou qu'ils n'ont plus faim. On voit par cet article, & par quantité d'autres, que Pline étoit né avec trop peu d'aptitude à l'obſervation. Liſez ce qui ſuit.

» On a remarqué que ſi l'on porte ſur ſoi le cœur

punt avibus! quàm occultè ſpeculatæ in muſculos exſiliunt! Excrementa ſua effoſsâ obruunt terrâ, intelligentes odorem illum indicem ſuî eſſe. (L. 10, c. 73.)

» d'un vautour, on eſt non ſeulement garanti de » l'attaque des ſerpents, mais auſſi des bêtes féro- » ces, des voleurs & de la colere des rois » (*a*).

Voilà qui eſt d'un genre ſi particulier, qu'on a de la peine à croire que Pline y ajoutât foi. Cependant ce qui précede & ce qui ſuit dans ce chapitre, ne laiſſe aucun doute ſur ce qu'il en penſoit : ajoutez qu'ailleurs il affirme de ſemblables abſurdités. Ce ſont en partie toutes ces abſurdités répandues çà & là, qui ajoutent à la difficulté de l'entendre. La prévention cherche à ſauver des ridicules à cet auteur. Quoiqu'un livre ſoit fait depuis 1700 ans, les préjugés qu'il renferme en ſont-ils plus reſpectables ? Sans doute on doit craindre d'ajouter aux erreurs dont il eſt rempli, & de l'entendre mal : mais ce reſpect religieux ne doit pas être puſillanime ; il ne faut pas juſtifier ce qui ne peut être défendu, acquieſcer à ce que le bon ſens rejette, adopter ce qui n'a en ſa faveur que ſon ancienneté : la vérité, l'erreur, n'ont point d'âge qui ajoute au reſpect ou à la juſtice qu'on leur doit. L'éducation nous imprime une ſorte de ſoumiſſion religieuſe pour les auteurs de l'antiquité : elle jette un voile ſur leurs fautes, & c'eſt ſouvent aux dépens de notre raiſon & de nos connoiſſances.

(*a*) Adnotatum... cor ejus alitis (vulturis) habentes, tutos eſſe ab impetu non ſolùm ſerpentium, ſed etiam ferarum latronumque, & regum irâ. (L. 29, c. 4.)

Ils étoient avant nous, ils ont dû se tromper plus que nous; il est juste de leur pardonner : mais il faut oser les juger, & permettre qu'on les juge. On ne s'égorge plus pour Aristote; mais n'avons-nous pas jusqu'à ce jour des gens qui insultent ceux qui leur montrent Pline comme il est, & qui même pourroient bien chercher à leur rendre de mauvais offices?

» Le *tarandus* des Scythes (le renne) change de » couleur; ce qui n'arrive pas aux autres animaux » couverts de poils..... Il prend la couleur des ar- » bres, des arbrisseaux, des fleurs, & de tous les » endroits où il se cache, quand il a peur; c'est » pourquoi on le prend rarement » (*a*).

Cette billevesée est complete. Pline écrit du renne & en juge comme d'une infinité d'autres choses au sujet desquelles il recueille des mensonges ou des vérités, sans distinction & sans critique. On sait que les rennes se prennent & s'apprivoisent aisément, qu'ils ne changent pas de couleur quand ils ont peur, & que seulement ils deviennent blancs l'hiver.

(*a*) Mutat colores & Scytharum tarandus, nec aliud ex iis quæ pilo vestiuntur.... Colorem omnium arborum, fruticum, florumque reddit, in quibus latet, metuens, ideò rarò capitur. (L. 8, c. 34.)

Je parierois que ces arbres, ces arbriſſeaux, ces fleurs, ne ſont autre choſe que de la neige. Les auteurs que Pline copioit, & qui peut-être n'avoient jamais vu de rennes chez les Scythes, ſe ſont laiſſé tromper ou par leur imagination, ou par des menſonges qui maſquoient la vérité, que je crois connoître & que je vais dire; car j'ai vu quelques rennes en Ruſſie. Ces animaux, qui ſont blancs en hiver, ne ſe diſtinguent pas facilement quand ils ſe tiennent au milieu des neiges. Leur bois, garni d'un duvet blanc, peut être pris pour des branches d'arbuſtes, quand ils ſe raſſemblent en troupeaux. Le fait eſt naturel & certain. Mais Pline préféroit une idée merveilleuſe à la vérité, que peut-être il auroit pu connoître en faiſant plus d'informations. Il ſe trompe auſſi quand il dit que le renne ſeul change de couleur. Il ne ſavoit pas qu'au nord les écureuils & les lievres changent auſſi de couleur tous les hivers: le premier devient gris, l'autre blanc. Une ignorance de cette eſpece n'eſt pas à beaucoup près auſſi repréhenſible que celle qui lui fait attribuer au renne la faculté de prendre telle ou telle couleur; car, en Italie, Pline ne voyoit pas blanchir les lievres & les écureuils griſonner; & l'on eſt bien plus excuſable de ne pas deviner certains effets de la nature, que de lui ſuppoſer des effets qui choquent la vraiſemblance. Pline dit auſſi que le renne eſt gros comme un bœuf: *Tarando magnitudo quæ bovi.* Ces animaux ſont, du

moins comme je les ai vus, de la groſſeur d'un moyen cerf.

Ils ont les jointures des pieds conſtruites de maniere que, quand ils courent, on entend à chaque pas qu'ils font un cliquetis ſemblable au bruit de deux cailloux tombant l'un ſur l'autre. M. de Bomare rapporte cette ſingularité ſur un ſimple oui-dire, & il ajoute : » Nous doutons de la réalité de ce fait, » car il ſeroit aſſez ſingulier pour que MM. de » Maupertuis & Linnæus en euſſent fait mention ». Pour moi, je puis aſſurer qu'ayant vu marcher & courir des rennes, j'ai entendu ce bruit comme l'entendent tous ceux qui les voient.

» L'œil droit d'un ſerpent, lié ſur ſoi, guérit les » fluxions des yeux, pourvu qu'on laiſſe aller le ſer- » pent vivant » (*a*).

S'il ne tenoit qu'à cela pour guérir certains yeux, il y a long-temps qu'ils auroient vu Pline comme il eſt.

» Il eſt inutile de décrire le *phyteuma*, puiſque » ſon uſage eſt ſeulement d'exciter à l'amour » (*b*).

(*a*) Serpentis oculum dextrum adalligatum contra epiphoras prodeſſe, ſi ſerpens viva dimittatur. (L. 29, c. 6.)

(*b*) Phyteuma quale ſit deſcribere ſupervacuum habeo, cùm ſit uſus ejus tantùm ad amatoria. (L. 27, c. 12.)

Plaisant scrupule, quand il nomme la plante qu'il ne décrit pas, quand il en décrit tant d'autres, & qu'il les indique avec la dose pour le même usage! Il n'auroit pas fallu nommer le *phyteuma*, parceque chacun peut savoir que c'est une espece de réséda, mais qui n'a pas plus de puissance en amour qu'une quantité d'autres moyens que Pline rapporte. Le réséda est en général adoucissant, &, comme Pline le dit ailleurs lui-même, il dissipe les inflammations. Celui que Dioscoride & son copiste Pline nomment *phyteuma*, est, selon Linnæus, la plus commune espece, le *reseda vulgaris :* mauvais spécifique pour exciter à l'amour.

» Le fils de Crésus parla dès le berceau, à six » mois : ce fut un prodige qui annonçoit la ruine » totale du royaume » (*a*).

Ne pourroit-on pas croire que les armes puissantes & victorieuses de Cyrus étoient une prophétie plus claire & plus certaine encore ? Mais, dira-t-on, ces sortes de prodiges & de miracles, dont Pline est si peu économe, Tite-Live ne les rapporte-t-il pas aussi dans son histoire ? *Julius Obsequens* n'en a-t-il pas composé un petit faisceau bien curieux, bien ridicule, sous le titre *De prodigiis?* Tite-Live, à qui

(*a*) Semestris locutus est Crœsi filius in crepundiis : quo prodigio totum id concidit regnum. (L. 11, c. 51.)

on l'a reproché, n'étoit pas naturaliſte. Pour *Obſequens*, que ſavons-nous ſi, vers la fin du quatrieme ſiecle, il n'étoit pas, ſous l'apparence de la ſuperſtition, un homme ſenſé qui raſſembloit toutes ces puérilités, qui les dégageoit, les ſéparoit du corps ſéduiſant de l'hiſtoire, afin d'en faire mieux ſentir l'abſurdité? Il ne paroît aucun projet dans ſon faiſceau : c'eſt un aſſemblage ſec, nud, fait ſans approuver ni rejetter quoi que ce ſoit de ce qui le compoſe; je ne connois rien de plus froid. Si pourtant on vouloit que ce *Julius* fût ſuperſtitieux, je n'aurois aucun droit de le nier; mais je lui verrois d'illuſtres aſſociés.

» Il y eut, au ſujet du laurier, des événements » mémorables concernant l'empereur Auguſte. Lorſ- » que Livie Druſille, qui, après ſon mariage, eut » le titre d'*Auguſta*, étoit promiſe à Céſar, il ar- » riva qu'étant aſſiſe, un aigle laiſſa tomber d'en » haut dans ſon giron une poule très blanche ſans » la bleſſer. Comme Livie conſidéroit cette poule » avec aſſurance, elle vit par ſurcroît de merveille » qu'elle tenoit dans ſon bec un rameau de laurier » chargé de ſes baies. Les aruſpices ordonnerent » de conſerver religieuſement l'oiſeau & ſa race, » ainſi que le rameau & ſes rejettons. Ce qui fut » exécuté dans une maiſon de campagne des Céſars, » ſituée près du Tibre à neuf milles environ de Rome

» par la voie Flaminia : cette maiſon en fut nommée » la *maiſon aux poules ;* & le rameau pouſſa des » branches touffues » (*a*).

Un philoſophe qui nous rapporte une ſupercherie de Druſille, faite de concert avec ſon aruſpice, ne ſeroit-il pas auſſi bien un flatteur de cour, comme il eſt un agrégé au college des augures ? C'étoit une maîtreſſe femme que cette Livie Druſille, & qui avoit l'art de mener ſon mari. Pline, qui devoit le ſavoir beaucoup mieux que nous, s'abaiſſe à célébrer & à déguiſer un tour de femme qui, ſeulement fiancée, prépare déja les voies pour régner ſur ſon futur autrement que par ſa beauté. Peut-être auſſi le tour fut-il concerté avec Auguſte lui-même, qui vouloit étourdir le peuple ſur ce qu'il y avoit de repréhenſible dans ſon mariage. Dans un chapitre ſérieux, où l'on traite en naturaliſte de treize eſpeces

---

(*a*) Sunt & circa divum Auguſtum eventa ejus (lauri) digna memoratu. Namque Liviæ Druſillæ, quæ poſteà *Auguſtæ* matrimonii nomen accepit, cùm pacta eſſet illa Cæſari, gallinam conſpicui candoris ſedenti aquila ex alto abjecit in gremium illæſam : intrepidèque miranti acceſſit miraculum, quoniam teneret roſtro laureum ramum onuſtum ſuis baccis. Conſervari alitem & ſobolem juſſere aruſpices, ramumque eum ſeri ac ritè cuſtodiri. Quod factum eſt in villa Cæſarum, fluvio Tiberi impoſita juxta nonum lapidem Flaminiâ viâ, quæ ob id vocatur *ad gallinas :* mirèque ſilva provenit. (L. 15, c. 30.)

de lauriers, doit-on gâter ſon ſujet par un prétendu miracle de cour?

Mais Suétone & Dion rapportent le même fait? Sans doute : cependant vous n'en inférerez pas que les dieux aient envoyé l'aigle, la poule & le rameau de laurier, pour annoncer, plutôt à Livie qu'à Auguſte, la gloire de l'empire & l'abondance qui devoit y régner; car les dieux devoient ſe croire aſſez grands ſeigneurs pour adreſſer leur meſſage à l'empereur lui-même. D'ailleurs, une poule qui ſe trouve tout à propos avec un rameau de laurier dans le bec, lorſqu'un aigle vient l'enlever, & qui le garde, eſt, comme dit Pline, un événement digne d'être rapporté. C'eſt pourtant dommage que l'enſemble de ce petit conte ſoit ſi clair, qu'un enfant comprendroit la ſupercherie.

» QUAND un âne en voit mourir un autre, il » meurt auſſi très promptement » (*a*).

Ici les manuſcrits ſont d'accord : un ſeul, qui n'eſt pas celui de Pétersbourg, dit *viſu* pour *viſo*; de ſorte que, ſelon lui, quand un âne en voit mourir un autre, il perd auſſitôt la vue. Des commentateurs trouvant l'idée trop abſurde, ont corrigé *aſino meiente viſo*. Ainſi, ſuivant eux, quand un âne en voit piſſer un

(*a*) Aſino moriente viſo, celerrimè id genus deficit. (L. 8, c. 43.)

autre, il piſſe auſſi très promptement. Devinez, ſi vous pouvez, laquelle de ces trois bonnes choſes Pline a écrite.

On lit dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, article *Adultere :* » Pline le naturaliſte dit : *Coccyx ova* » *ſubdit in nidis alienis ; ita plerique alienas uxores* » *faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans » le nid des autres oiſeaux ; ainſi force Romains » rendent meres les femmes de leurs amis ». L'auteur célebre de cette citation, après avoir indiqué le livre 10, chapitre 9, ajoute : » La comparaiſon » n'eſt pas trop juſte ..... le cocu, ſuivant la bonne » grammaire, devroit être le galant ; & c'eſt le » mari ».

Cela eſt vrai ; mais Pline n'y ſauroit que faire, puiſqu'il dit ſimplement, & ſans aucune comparaiſon : *Semperque parit* (*coccyx*) *in alienis nidis.* (Lib. 10, c. 9.) » Le coucou pond toujours dans le nid » des autres oiſeaux ». Remarquons d'ailleurs qu'ici Pline ne penſe pas, il ne fait que traduire Ariſtote ; c'eſt pourquoi il laiſſe dans ſon latin le mot grec *coccyx :* autrement il auroit dit *cuculus*, comme à trois ou quatre autres endroits, où il nomme cet oiſeau ſans traduire perſonne.

» Des auteurs célebres rapportent que vingt-cinq » grains de trefle aquatique, que nous avons appellé » *minyanthes*, ſuffiſent pour contre-poiſon univerſel ; » ils

» ils lui attribuent d'ailleurs beaucoup d'autres pro-
» priétés : mais l'autorité d'un homme très grave
» m'engage à n'être pas de leur sentiment. En effet,
» le poëte Sophocle assure que ce trefle est un poi-
» son. Le médecin Simus dit aussi que ce trefle, en
» décoction ou broyé, & appliqué sur le corps, cause
» la même sensation de brûlure que si on l'appli-
» quoit sur une morsure de serpent » (*a*).

Que diroit-on d'un naturaliste ou botaniste qui, parmi nous, écriroit que, malgré l'autorité des auteurs célebres dans cette science, il s'en rapporte à celle de Racine ou de Corneille pour un médicament ? On diroit, si je ne me trompe, que ce botaniste feroit là un raisonnement tout à contre-sens. On ajouteroit que, quand on s'engage à traiter sérieusement de l'histoire naturelle, & qu'on veut être plus qu'un foible & indécis compilateur, on prend du trefle aquatique, on fait les expériences convenables, & l'on trouve que loin d'être un poison brû-

(*a*) Præterea celebratis auctoribus, contra omnia venena pro antidoto sufficere XXV grana ejus (trifolii), quod *minyanthes* ex eo appellavimus, tradi : multa alia præterea in remediis ejus adscribi. Sed me contra sententias eorum gravissimi viri auctoritas movet. Sophocles enim poëta venenatum id dicit. Simus quoque è medicis, decocti, aut contriti, succum infusum corpori, easdem uredines facere, quas si percussis à serpente imponatur. (L. 21, c. 21.)

lant, ce trefle eſt ſeulement un puiſſant amer & diurétique. Les filles ruſſes, dit-on, font un fréquent uſage de ſa décoction. N'oublions pas que l'autorité de Sophocle figure d'ailleurs bien plaiſamment dans un ouvrage où Sophocle eſt traité d'*impudent menteur*, l. 37, c. 2, parcequ'il rapporte un menſonge poétique. Pline étoit-il bien ſûr que le poëte ne mentît pas encore ici ?

Le paſſage où Pline a ſi mal traité Sophocle, pour avoir donné une origine fabuleuſe à l'ambre ou ſuccin, mérite d'être rapporté. L'injuſte dureté avec laquelle il parle de ce poëte, qui n'avoit fait qu'uſer des privileges de la poëſie, eſt une autorité que peuvent citer en leur faveur les critiques qui, en relevant les fautes réelles & trop nombreuſes que lui-même a commiſes, ſe ſont écartés quelquefois du ton de reſpect & de vénération, dont quelques uns de ſes partiſans voudroient qu'on ne ſortît jamais avec l'objet de leur culte.

» Ce qui m'étonne ſur-tout, dit notre auteur, » c'eſt que Sophocle le tragique, qui a porté ſi haut » la majeſté du cothurne, qui a laiſſé une ſi bonne » réputation de ſes mœurs, qui étoit d'une des » meilleures familles d'Athenes, qui eut part aux » affaires publiques, qui commanda une armée, ait » écrit qu'au-delà de l'Inde l'ambre naît des larmes » des oiſeaux méléagrides (des pintades) qui pleu- » rent Méléagre. Qui ne ſera pas ſurpris qu'il ait

» cru cela, qu'il ait eſpéré de le pouvoir perſuader
» à d'autres ? Eſt-il poſſible de trouver un enfant
» aſſez ignorant pour croire que des oiſeaux pleu-
» rent périodiquement tous les ans, qu'ils verſent
» de ſi groſſes larmes, & que ces oiſeaux ſoient
» ſortis de la Grece, où mourut Méléagre, pour
» aller le pleurer dans l'Inde ? Eh quoi ! les autres
» poëtes ne produiſent-ils pas bien d'autres choſes
» auſſi fabuleuſes ? Oui : mais avoir oſé ainſi parler
» ſérieuſement d'une ſubſtance qui ſe trouve tous
» les jours en abondance, & qui ſuffit elle ſeule
» pour confondre le menſonge, c'eſt montrer un
» ſouverain mépris pour les hommes, c'eſt mentir
» avec une impunité qui n'eſt pas tolérable » (*a*).

Quoi ! un poëte montre un ſouverain mépris pour

(*a*) Super omnes eſt Sophocles, tragicus poëta, quod equidem mirer tantâ gravitate cothurni, & præterea vitæ famâ, aliàs principe loco genitus Athenis, rebus geſtis, exercitu ducto. Hic ultra Indiam fieri (ſuccinum) dixit è lacrymis meleagridum avium Meleagrum deflentium. Quod & credidiſſe eum, vel ſperaſſe aliis perſuaderi poſſe quis non miretur ? quamve puritiam tam imperitam poſſe reperiri, quæ avium ploratus annuos credat, lacrymaſve tam grandes, aveſque à Græcia, ubi Meleager periit, ploratum iſſe in Indos ? Quid ergo ? non multa æquè fabuloſa produnt poëtæ ? Sed hoc, eâ in re quæ quotidie inveniatur atque abundet, & hoc mendacium coarguat, ſeriò quemquam dixiſſe, ſumma hominum contemptio eſt & intoleranda mendaciorum impunitas. (L. 37, c. 2.)

les hommes, quand il leur préſente, à l'exemple de ſes confreres en Apollon, une fantaiſie poétique! Quoi! Eſchyle, Philoxene, Nicandre, Euripide, Satyrus, auront pu *dire les premiers que les ſœurs de Phaéton, changées en peupliers, le pleurerent ſi amèrement ſur les bords de l'Eridan ou du Pô, que leurs larmes produiſirent l'ambre* (même chapitre); ils n'eſſuieront pour cette fiction poétique aucun reproche; & Sophocle, pour avoir bu comme eux des eaux du Pinde, pour s'être abandonné comme eux à l'ivreſſe du poëte, ſera traité d'impudent menteur! *Eſt-il poſſible de trouver un enfant aſſez ignorant pour croire* que Sophocle ait ſérieuſement débité cette fable, qu'il y ait cru, qu'il ait prétendu la faire croire à d'autres? Qui ne voit que les vers qui ont inſpiré à Pline tant d'humeur étoient ſans doute dans un chœur, où les poëtes tragiques déployoient toutes les richeſſes de la mythologie, & y ajoutoient encore par leur imagination? S'il y a quelque choſe de répréhenſible ici, c'eſt aſſurément l'importance & le ſérieux que Pline met à ſa répréhenſion.

Quoi! Sophocle, parcequ'il a cru pouvoir employer ou inventer une fable poétique, lui qui étoit poëte, aura dégradé la majeſté du cothurne, les diſtinctions qu'il obtint dans ſa patrie, l'honneur qu'il eut de commander une armée; & Pline, malgré la *gravité* de ſon ſujet, Pline élevé aux charges les plus importantes de l'empire, *maximis officiis*, aura pu

écrire sérieusement des fables aussi absurdes pour le moins, y croire, & vouloir les persuader à d'autres ! La cause n'est pas égale entre un naturaliste qui doit enseigner la vérité, & un poëte dont le talent est de trouver ou d'embellir des fictions, & qu'on ne va pas consulter sur la vérité d'un fait qui concerne l'histoire naturelle. Sophocle *ment avec une impunité qui n'est pas tolérable*, parcequ'il donne à l'ambre une fausse origine : c'est Pline qui lui fait ce reproche ; & lui-même rapporte que l'*helenium* est né des larmes d'Hélene : *Helenium è lacrymis Helenæ dicitur natum ;* & il ne fait aucun reproche à l'inventeur de cette fable, qui cependant ne paroît pas avoir été un poëte ! (L. 21, c. 10.)

La fable de Sophocle sur les oiseaux de Méléagre n'est pas plus absurde que celle qui est racontée par notre naturaliste sur les oiseaux de Diomede. » Ils » étourdissent, dit-il, les étrangers de leurs cris ; » &, par un discernement qui tient du prodige, ils » caressent les Grecs seuls, rendant cet honneur à » la nation dont étoit Diomede. Chaque jour ils » rempliſſent d'eau leur bec & leurs plumes, & vont » arroser & purifier le temple de ce héros. De là » vient la fable des compagnons de Diomede chan-» gés en oiseaux » (*a*).

(*a*) Advenas barbaros clangore infestant (aves diomedeæ), Græcis tantùm adulantur, miro discrimine, velut generi Dio-

Les expreſſions de Pline ſont remarquables. Il eſt bien vrai, ſelon lui, que les oiſeaux de Diomede étourdiſſent les étrangers de leurs cris; qu'ils ne careſſent que les Grecs; qu'ils vont chaque jour arroſer & purifier le temple du héros. Tout ce qu'il y a de fabuleux, c'eſt que ſes compagnons aient été changés en oiſeaux.

Il faut croire qu'en écrivant le dixieme livre, Pline avoit moins d'humeur contre les fables, que lorſqu'il fut parvenu au trente-ſeptieme, qui cependant n'en eſt pas dépourvu.

Eh quoi! naturaliſte, vous nous contez *ſérieuſement* le menſonge puérile des oiſeaux de Diomede, & vous ne voulez pas qu'un poëte uſe des privileges de ſon art, & que la vapeur des eaux caſtaliennes lui monte quelquefois au cerveau! Soyez ſévere, car vous avez beſoin de ſévérité; mais c'eſt contre vous-même.

Au reſte, les héros étoient en poſſeſſion d'avoir, après leur mort, des oiſeaux pleureurs. Memnon n'en avoit-il pas comme un autre, qui, à un jour fixé, venoient balayer & arroſer fort proprement ſon tombeau? Voyez Pauſanias, l. 10, c. 31. Elien, en différents endroits, vous contera auſſi des choſes

---

medis hoc tribuentes; ædemque eam quotidie pleno gutture madentibus pennis perluunt atque purificant: unde origo fabulæ Diomedis ſocios in earum effigies mutatos. (L. 10, c. 44.)

curieuses d'oiseaux & de chiens qui, dans les temples, savoient aussi distinguer les Grecs des Barbares. *Græcia mendax !*

» QUAND les grenadiers commencent à fleurir ; » ce qui paroît d'abord est nommé par les Grecs *cy-* » *tinus*, & offre une observation admirable dont » plusieurs personnes ont fait l'expérience. Si quel- » qu'un, après avoir ôté sa ceinture, dénoué ses » souliers, & tiré son anneau, le cueille avec le » pouce & le quatrieme doigt de la main gauche, » s'en frotte légèrement les yeux, & l'avale sans que » cette fleur naissante touche ses dents, on assure » qu'il n'aura, pendant l'année, aucune foiblesse » d'yeux » (*a*).

Quand un écrivain produit un pareil conte ; qu'il le met au rang des expériences admirables, *Miræ observationis multorum experimento ;* qu'il l'annonce par un *affirmatur ;* qu'il le fait suivre par d'autres recettes qui ne sont pas extravagantes, ne donne-t-il

(*a*) Primus pomi hujus partus florere incipientis, *cytinus* vocatur Græcis, miræ observationis multorum experimento. Si quis unum ex his, solutus vinculo omni cinctûs & calceatûs, atque etiam annuli, decerpserit duobus digitis, pollice & quarto sinistræ manûs, atque ita lustratis levi tactu oculis, mox in os additum devoraverit, ne dente contingat, affirmatur nullam oculorum imbecillitatem passurus eo anno. (L. 23, c. 6.)

pas lieu à quelques doutes sur la réalité de sa science en physique & en médecine ?

» Quoiqu'il n'y ait que dix parties, ou un peu » plus, dans notre visage, entre tant de milliers d'hom- » mes il n'y a pas deux ressemblances parfaites, ce » qu'aucun art, même en cherchant à y parvenir, » ne peut opérer dans un petit nombre » (*a*).

Si des artistes, soit peintres, soit statuaires, font les portraits ressemblants de mille hommes qui ne se ressemblent pas, il est certain que les mille portraits n'auront pas entre eux plus de ressemblance : nous supposons d'excellents artistes. Pline avoit donc mal vu la quantité de portraits peints & sculptés qui étoient de son temps à Rome. Auroit-il donc écrit de l'art sans presque y rien voir par ses yeux ?

Pline auroit-il fait une équivoque en fondant sa comparaison du naturel avec l'art sur les statues grecques, où en effet la variété des caracteres de tête n'est pas considérable ? On sait que, pour la plupart, elles ont un air de famille, les femmes sur-tout. Il régnoit un beau style d'école, qui se transmettoit de statue en statue ; mais par les bustes, les médailles,

(*a*) Jam in facie vultuque nostro cùm sint decem, aut paulo plura membra, nullas duas in tot millibus hominum indiscretas effigies exsistere : quod ars nulla in paucis numero præstet affectando. (L. 7, c. 1.)

& les pierres gravées qui nous reſtent, nous voyons qu'il n'en eſt pas ainſi des portraits, puiſqu'ils ſont très variés.

J'accorde que certains artiſtes n'aient pas, autant que d'autres, le talent de varier leurs têtes; ce n'eſt pas alors la faute de l'art, mais de ceux qui l'exercent. L'art peut imiter toutes les variétés de la nature; & ſi nous pouvions raſſembler l'immenſe quantité de têtes qu'il a produites, nous les verrions variées par le goût, le temps, l'âge, le pays, & d'autres circonſtances dont les artiſtes dépendent. Ce ſont auſſi les circonſtances qui contribuent à placer la variété ou la reſſemblance ſur nos phyſionomies. Chez une nation dans laquelle les races ne ſont pas mélangées, on retrouve aſſez généralement la même conformation de tête & le même air de viſage; on la prendroit ſouvent pour une famille: mais où le ſang eſt mêlé & les races croiſées, les airs de têtes ſont variés à l'infini. Les fréquents changements de la température de l'air concourent auſſi au même effet, diſent les phyſiciens.

Pour faire ſa comparaiſon des variétés de la nature avec la prétendue ſtérilité de l'art, Pline auroit dû enviſager les deux objets ſous les points de vue que j'ai marqués: il auroit dû ſur-tout ne pas confondre l'art avec l'inſuffiſance ou la pratique maniérée de certains artiſtes à qui l'on reproche de donner

à toutes les têtes qu'ils produiſent un air de famille. L'antiquité a eu, comme nous, de ces artiſtes dont la ſtérilité ne doit pas être rejettée ſur l'art, mais ſur leur pareſſe, qui les engageoit à ſuivre une routine facile au lieu de conſulter la nature, ou ſur le goût qu'ils avoient pris pour certains modeles qu'ils copioient & recopioient toujours. Si les conſeils que Socrate donnoit à Parrhaſius étoient juſtes, & ils l'étoient ſans doute (voyez tome 1, page 290), l'art peut varier à l'infini les portraits, les caracteres, les expreſſions, les figures, les phyſionomies : ſi j'ai mal entendu le paſſage de Pline, mon obſervation doit reſter nulle. Mais quelques lecteurs penſeront plutôt avec moi que l'art ne lui étoit pas aſſez familier pour qu'on puiſſe exiger de lui le coup-d'œil de l'artiſte, ni même celui d'un homme qui ſe feroit occupé des beaux arts avant que d'en écrire ; & ils concluront que Pline, dès le ſeptieme livre de ſon ouvrage, avoit prouvé que dans les derniers livres il n'écriroit pas de l'art en auſſi grand connoiſſeur que certaines gens le prétendent.

» Il y a des auteurs qui nomment *xyris* le glayeul
» ſauvage. Cette herbe guérit les ulceres de la tête,
» les écrouelles & les tumeurs des aînes. On en-
» ſeigne qu'il faut, pour ces uſages, la tirer de la
» terre avec la main gauche, & que ceux qui la

» cueillent doivent dire pour quelle perſonne &
» pour quelle maladie ils l'arrachent » (*a*).

Que croit ici notre philoſophe? on n'en ſait rien; mais il parle ſur cet article tout auſſi dogmatiquement qu'il le fait dans le reſte du chapitre, quelle que ſoit la bonté ou la nullité des remedes qu'il y preſcrit.

Le chapitre 6 du livre 22 finit par une obſervation riſible. Selon Pline, la nature a environné d'épines les plantes les plus utiles à l'homme, celles qu'elle a ſpécialement deſtinées à ſon uſage: elle n'a pas voulu que les quadrupedes & les oiſeaux y touchaſſent. Mais pourtant l'âne, malgré cette prohibition de la nature, mange fort naturellement le chardon, plante apéritive, &, à titre de medicament, utile à l'homme.

Les oiſeaux & pluſieurs quadrupedes ne mangent-ils pas le plus ſouvent, & avant nous, les fruits & les grains que la nature environna de pointes & de dards? Le rhinocéros ne ſe repaît-il pas auſſi de branches toutes hériſſées d'épines? Et que dire de tant de fruits délicieux, de tant de plantes ſalutaires à qui la

(*a*) Sunt qui ſilveſtrem (iridem), *xyrin* vocent. Strumas hæc, vel panos, vel inguina diſcutit. Præcipitur ut ſiniſtrâ manu ad hos uſus eruatur, colligenteſque dicant cujus hominis utique causâ eximant. (L. 21, c. 20.)

nature n'a pas donné de sentinelles ? Quels sont même les fruits qui ne nous obligent pas de lutter contre les ravages des insectes, des quadrupedes & des oiseaux? Pline moralise quelquefois supérieurement : mais la nature, plus savante, nous dit à tous, hommes & bêtes : Voilà votre nourriture & votre pharmacie éternelles, usez-en ; si vous en abusez, vous serez punis : la nature tient parole.

» On dit même que si l'on tire à soi une branche » de cet arbre (le figuier), que, la tête renversée, » on en arrache un nœud avec les dents sans être » vu de personne, qu'on le lie avec un fil dans un » morceau de peau fine, & qu'on le suspende à son » cou, on guérira les écrouelles & les maux d'o- » reilles » (*a*).

J'imiterai M. Poinsinet, qui, dans sa note sur ce passage, dit : » Nous ne perdrons pas un temps pré- » cieux à combattre de telles superstitions ». J'ajouterai seulement que, suivant la traduction de M. Poinsinet, Pline paroît s'en moquer, ce que je ne vois pas dans le texte.

» Si un enfant, avant l'âge de puberté, enleve

(*a*) Produnt etiam (ficus), si quis inclinatâ arbore, supino ore, aliquem nodum ejus morsu abstulerit, nullo vidente, atque cum aluta illigatum licio è collo suspenderit, strumas & parotidas discuti. (L. 23, c. 7.)

» avec ses dents l'écorce encore tendre d'une bran-
» che de figuier sauvage, la moëlle de cette branche
» liée sur soi avant le lever du soleil, guérira des
» écrouelles. Si on entoure du bois de cet arbre le
» cou des taureaux, quelque féroces qu'ils soient, il
» a la propriété admirable de les arrêter au point de
» les rendre immobiles » (*a*).

Il y a encore dans ce chapitre quelques conseils du même genre, donnés avec autant de gravité. M. Poinsinet se contente de dire : *Quant à la superstition qui regne dans tout ce passage, on nous dispensera d'en démontrer l'absurdité.*

Le chapitre 10 du livre 26, qui contient une recette fausse & puérile pour faire, à son choix, des garçons & des filles, est un répertoire scandaleux de plusieurs moyens d'exciter les deux sexes à la débauche la plus effrénée ; aussi n'en rapporterai-je rien en françois : mais voici du latin que le R. P. Hardouin a complaisamment commenté : *Prodigiosa sunt, quæ circa hoc tradit Theophrastus, auctor alioqui gravis, septuageno coïtu durasse libidinem contactu herbæ*

(*a*) Corticem ejus (caprifici) impubescentem puer impubis si, defracto ramo, detrahat dentibus, medullam ipsam adalligatam ante solis ortum, prohibere strumas. Caprificus tauros quamlibet feroces, collo eorum circumdata, in tantum mirabili naturâ compescit, ut immobiles præstet. (L. 23, c. 7.)

cujusdam, cujus nomen genusque non posuit. C'est bien dommage, car vous l'eussiez aussi nommée comme vous avez fait du *phyteuma.* Mais l'officieux P. Hardouin y supplée dans sa note où les indications sont claires. Le païen Théophraste & le païen Athénée, qui nous ont laissé dans l'ignorance, n'ont pas cru que leur mission dût aller aussi loin que celle du chrétien & jésuite Hardouin.

» Coïtus stimulat fel aprugnum illitum : item » medullæ suum haustæ; sevum asininum, anseris » masculi adipe admixto illitum. Item à coïtu equi » Virgilio quoque descriptum virus, & testiculi » equini aridi, ut potioni interi possint; dexterve » asini testis in vino potus proportione, vel adalliga- » tus brachiali. Ejusdem à coïtu spuma collecta ro- » seo panno, & inclusa argento, ut Osthanes tradit. » Salpe genitale in oleum fervens mergi jubet sep- » ties, eoque perungi pertinentes partes. Bialcon ci- » nerem ex eodem bibi, vel tauri à coïtu urinam, » lutoque ipso illini pubem ». (L. 28, c. 19.)

Voilà les recettes fort sages, fort honnêtes, que Pline expose d'après un des deux magiciens nommés *Osthanès*, & d'après qui vous voudrez : mais toujours est-il certain qu'il les expose; & pour ne pas laisser les gens en peine, il a soin de marquer les préparations. *Les ouvriers & les gens de la campagne* avoient-ils donc besoin de toutes ces vilenies écrites

dans leur langue naturelle ? Accordons qu'un magicien pouvoit ne pas se tromper dans quelques expériences physiques, ou que Pline au moins le pensât ; mais ce n'étoit pas une raison pour publier froidement une recette aussi malhonnête qu'elle peut être nuisible. S'il ne se pensoit pas, sa faute est plus grande encore. Quoi qu'il en soit, il dit, en nommant je ne sais quelle drogue, dans le chapitre onzieme : » Cela » est nuisible, c'est pourquoi je n'en parle point ». *Est autem hoc non hippomanes, quod alioqui noxium omitto.* Vous qui l'entendez, voyez comme il tient parole sur ce qu'il croit nuisible, & comment il n'en parle pas.

» PORTENTUM est, quod tradunt : abortivum fieri » in venere, antè perfusâ (cedri succo) virilitate ». (L. 24, c. 5.)

Un homme qui dit ailleurs que les femmes sont portées à se procurer l'avortement, qui savoit aussi que les loix romaines avoient prononcé contre ce délit, devoit-il mettre entre les mains des fous un moyen de le commettre ? Que le *portentum* signifie *surprenant*, *prodigieux*, *monstrueux*, ou ce qu'on voudra, il n'arrêtera pas des cerveaux effrénés, qui, avec la fureur de satisfaire leur passion, auront de fortes raisons d'en prévenir les suites. Ils passeront par-dessus quelques mots précédents, qui leur disent que *le cedria conserve les morts & fait mourir les*

vivants. Les femmes & quantité d'hommes qui n'entendoient pas le grec, pouvoient, avec le livre de Pline, se passer des auteurs qu'il traduit. Que Pline crût ou ne crût pas à l'efficacité de l'épreuve, il est également répréhensible, puisqu'il nomme le *cedria.* Ailleurs, il ose proposer aux hommes usés par l'âge ou par les débauches, une plante capable de ressusciter encore leur luxure, ou plutôt de les tuer promptement, si l'effet n'en étoit pas chimérique. *Peculiaris laus ejus, quòd fatigato venere corpori succurrit marcentesque senio jam coïtus excitat.* (L. 22, c. 22.) Pline a des recettes pour tous les âges, même pour ceux que la nature a réduits au silence des passions. Il feroit horreur dans ces passages, si l'on supposoit qu'il eût pensé aux conséquences de ce qu'il osoit écrire.

C'est au chapitre 3 du livre 25 que Pline déclare qu'il ne veut point enseigner les poisons, les abortifs, les aphrodisiaques, attendu que ces derniers firent mourir Lucullus. *Ego nec abortiva dico, ac ne amatoria quidem, memor Lucullum, imperatorem clarissimum, amatorio periisse.* Nous avons vu comme il tient parole, & nous leverrons encore.

Pline, après avoir parlé de différentes fleurs, comme la violette, le narcisse, le lis, la rose, l'hyacinthe, le safran, &c. dit qu'en Egypte les fleurs, à l'exception

l'exception du myrte, ſont ſans odeur : *In Ægypto ſine odore hæc omnia : tantùmque myrtis odor præcipuus.* (L. 21, c. 11.) Que Pline ait fait ou non le voyage d'Egypte, cela eſt étranger à la queſtion, puiſqu'il lui étoit facile d'interroger des Egyptiens, ou des Grecs & des Romains qui avoient vu ce pays. Comment donc eſt-il poſſible qu'il n'ait pas ſu qu'en Egypte l'odeur de toutes les fleurs eſt délicieuſe, qu'elle l'emporte ſur celles de l'Italie & de la Grece, & que les eſſences & les parfums qu'on en extrait ſont les plus odoriférants ? Théophraſte a dit : *Toutes les plantes en Egypte ſont inodores, à l'exception du myrte ;* & Pline a écrit ce qu'il a trouvé dans ſon auteur, ſans voir plus loin. Le ſens commun, la mémoire, des voyageurs en Egypte, M. de Maillet, &c. m'ont donné à ce ſujet une bien médiocre idée du jugement de Pline. Lui-même ne ſe ſouvient pas ici qu'au livre 13, chap. 4, il dit : *Cæterò terrarum omnium Ægyptus accommodatiſſima unguentis : ab ea Campania eſt, copiâ roſæ.* » Au reſte, il n'y a pas de » pays où les parfums égalent ceux d'Egypte. Après » elle, la Campanie ſe diſtingue par l'abondance de » ſes roſes ». Sans doute que là ce n'étoit pas Théophraſte que Pline copioit.

Quoique Pline eût été en Afrique, il faut croire qu'il n'avoit pas vu l'Egypte, ou du moins qu'il n'y avoit pas vu d'hippopotame, puiſque, entre autres fauſſetés qu'il en rapporte, il dit que cet animal a le

dos & la criniere du cheval, & deux ongles au pied comme le bœuf : *Ungulis binis, quales bubus, dorso equi & jubâ.* (L. 8, c. 25.) J'ai vu un hippopotame à La Haie, dans le cabinet d'hiſtoire naturelle. Il a quatre doigts à chaque pied ; &, loin d'avoir la criniere d'un cheval, ſon cou, ainſi que tout ſon corps, eſt abſolument ſans poil. Ce que M. de Buffon rapporte de la figure de l'hippopotame eſt fort exact. Où Pline a-t-il donc pris ce qu'il dit là? dans Ariſtote.

» Salpé enſeigne que, pour appaiſer l'engour-
» diſſement de quelque membre que ce ſoit, il faut
» ſe cracher dans le ſein, ou ſe mettre de la ſalive
» à la paupiere ſupérieure. Si nous croyons cela,
» croyons donc auſſi que c'eſt avec raiſon que, s'il
» ſurvient un étranger dans une maiſon, ou ſi l'on
» regarde un enfant pendant qu'il dort, la nourrice
» crache trois fois ſur lui » (*a*).

Il faut ſavoir que Salpé étoit une ſage-femme de Lesbos très renommée, & qu'elle écrivit de tout ce qui concerne les femmes, leurs maladies,

---

(*a*) Salpe, torporem ſedari quocumque membro inſtupente, ſi quis in ſinum exſpuat, aut ſi ſuperior palpebra ſalivâ tangatur. Nos ſi hæc, & illa credamus ritè fieri : extranei interventu, aut ſi dormiens ſpectetur infans, à nutrice terna adſpui. (L. 28, c. 4.)

& les remedes que la médecine peut indiquer pour elles. Pline cite & consulte quelquefois Salpé; ici il paroît se moquer de sa ridicule recette. Mais cette recette nous donne lieu à une observation, c'est qu'en Russie les femmes ont grand soin de cacher leurs petits enfants, sur-tout aux étrangers; mais s'il arrive qu'on les regarde, ou qu'on dise: Voilà un bel enfant, il se porte bien; tout est perdu, l'enfant mourra, ou du moins sera fort malade. Il est cependant un moyen de prévenir ce malheur: la nourrice crache aussitôt trois fois, leche l'enfant, marmotte quelques paroles, & le charme est enlevé. Ces femmes n'ont jamais lu Pline, n'ont jamais entendu parler de Salpé: mais les sottises font le tour du globe: la raison est bien plus sujette à rester aux barrieres. Les Grecs superstitieux crachoient sur leur poitrine pour détourner les mauvais présages. *Voyez Théophraste, caractere* 17; *& Théocrite, idylle* 21.

» Anaxilas dit que si une jeune vierge se frotte » les mamelles avec du suc de ciguë, elles ne croî- » tront point. Ce qui est certain, c'est qu'appliqué » sur les mamelles des nouvelles accouchées, il fait » tarir leur lait; & si l'on en frotte les parties se- » cretes d'un jeune homme vers l'âge de puberté, il » le rendra inhabile à l'acte vénérien » (a).

(a) Anaxilaus auctor est mammas à virginitate illitas (ci-

Ne peut-on pas demander quel eſt l'objet de Pline, lorſqu'il enſeigne aux filles à ſe faire pour toujours une jolie petite gorge, & à contracter le laboratoire du lait au riſque de pluſieurs maladies? Si ce n'étoit pas de bonnes meres, de bonnes nourrices qu'on en vouloit faire, mais des coquettes ou des filles de joie, à la bonne heure; mais je ne croirois pas que Pline dût s'en mêler. Au ſurplus, le métier de faire des eunuques ne convient pas davantage à un homme qui déclare ne vouloir rien écrire que d'honnête. Rendre, dans la même phraſe, les femelles plus agaçantes & châtrer les mâles, eſt d'ailleurs une bizarrerie qu'on pourroit trouver extravagante. Ce n'étoit pas la peine de copier Anaxilas & Dioſcoride pour enſeigner d'auſſi beaux ſecrets. Mais enfin, Pline aimoit les petites gorges; car ailleurs il dit encore, d'après Dioſcoride, que les feuilles d'*epimedium* pilées dans du vin empêchent de croître le ſein des jeunes filles. *Epimedion . . . folia in vino trita virginum mammas cohibent.* (L. 27, c. 9.) Il le dit encore ailleurs.

» Le pas-d'âne n'a ni tige, ni fleur, ni graine » (*a*).

---

cutâ), ſemper ſtaturas. Quod certum eſt, lac puerperarum mammis impoſita extinguit, veneremque teſtibus circa pubertatem illita. (L. 25, c. 13.)

(*a*) Tuſſilago . . . . . ſine caule, ſine flore, ſine ſemine. (L. 26, c. 6.)

Celui-là eſt fort. La fleur de pas-d'âne à la vérité ne dure pas long-temps, & paroît avant la feuille; c'eſt pourquoi on l'appelle *filius ante patrem*. Il ne paroît pas que Pline ait fort étudié cette plante: mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a ſuivi l'aveugle opinion populaire. Dioſcoride, l. 3, c. 109, dit que la fleur de pas-d'âne, qui paroît au premier printemps, avant les feuilles, paſſe ſi vîte que bien des gens croient qu'elle n'exiſte pas. Pline eſt de ces gens-là. Si la plante étoit de celles qui ne croiſſent que dans des pays fort éloignés, on pourroit le pardonner; mais une plante ſi commune en Italie!

Et n'enſeigne-t-il pas auſſi que la fougere n'a ni fleur ni graine? *Filicis duo genera nec florem habent, nec ſemen.* Comment peut-on entrer dans quelques détails ſur la nature de cette plante, & ignorer que le mâle a ſa fleur, & enſuite ſa graine, arrangées le long de chaque côté des feuilles, & qu'elles leur ſont adhérentes par-deſſous? Pline n'avoit pas même étudié la fougere, ce qui n'empêche pas de l'appeller *le naturaliſte*. Il dit encore ailleurs que les genévriers ne fleuriſſent pas: *Nec juniperi florent.* (L. 16, c. 25.)

» Les pantheres & les lions n'attaquent pas ceux » qui ſont frottés de bouillon de poule, & particu- » lièrement ſi on y a fait cuire de l'ail..... Je n'omet- » trai pas une choſe ſurprenante, quoiqu'elle ne » concerne point la médecine: ſi on mêle de la chair

» de poule avec de l'or fondu, elle le consume; ainsi » cette chair est le poison de l'or. Mais les coqs » mêmes ne chantent pas, si on leur met un collier » de sarment » (*a*).

Peut-on mieux voir la marque d'une compilation indigeste, que dans ce ridicule collier de sarment amené à propos d'or fondu, empoisonné ou absorbé par de la chair de poule? Est-ce le ramassis de ces pitoyables fornettes, qu'on appelle une histoire naturelle? Pline est, comme on sait, un très bon écrivain, mais trop souvent un très foible raisonneur. Transcrivons sur le bouillon de poule ou de coq une note de M. Guettard, placée dans le tome 10 de M. Poinsinet, page 102. » Un bouillon de coq ne paroît pas un re- » mede bien efficace. Pline ramasse ici tout ce qu'il » a oui dire des vertus pour la plupart imaginaires » des diverses substances dont il fait mention. Les » auteurs anciens se copioient les uns les autres à » cet égard; & il semble que le plus ancien n'avoit » le plus souvent écrit que d'après l'opinion du vul- » gaire ».

(*a*) Pantheræ leonesque non attingunt perunctos eo (jure gallinæ), præcipuè si & allium fuerit incoctum . . . Non præteribo miraculum, quanquam ad medicinam non pertinens : si auro liquescenti gallinarum membra misceantur, consumunt id in se. Ita hoc venenum auri est. At gallinaceis ipsis circulo è sarmentis addito in collum, non canunt. (L. 29, c. 4.)

Les pantheres, dont parle ici notre auteur, me rappellent ce qu'il en dit au livre 8, chap. 17. Il prétend que cet animal, qu'il sembleroit n'avoir pas vu, n'est distingué du léopard que par sa blancheur, & qu'il n'y a pas trouvé d'autre différence. M. de Buffon me paroît expliquer le passage avec une sagacité supérieure; mais il ne peut disconvenir que les pantheres qu'il a vues ne se rapportent pas à ce que dit Pline. Voyez la dissertation du naturaliste françois, articles *Panthere, Once & Léopard.*

Le naturaliste latin a si peu raison, que plusieurs voyageurs, & Bosman entre autres, ont trouvé les observations de Pline sur les pantheres absolument fausses, d'après la comparaison qu'ils en ont faite avec le témoignage de leurs yeux. M. Poinsinet me surprend beaucoup, lorsqu'au lieu de faire parler M. de Buffon, il fait la note suivante sur les paroles de Pline: *Quidam ab iis pantheras candore solo discernunt; nec adhuc aliam differentiam inveni.* » Le » fond de la couleur de la panthere femelle est en » effet plus blanc que chez le mâle. Consultez la re- » présentation gravée que donne de l'un & de l'au- » tre M. de Buffon, volume 8 ». C'est le volume 9.

Je ne crois pas que ce fût d'après une épreuve usée, & blanche par conséquent, qu'il falloit juger cette question; mais d'après ces paroles de M. de Buffon: » Pline, & plusieurs autres après lui, ont

» écrit que, dans les pantheres, la femelle avoit la » robe plus blanche que le mâle.... mais nous n'a- » vons pas observé cette différence dans les pantheres » de la ménagerie de Versailles qui ont été dessinées » vivantes ». J'ai laissé le discours, & j'ai regardé les gravures de mon exemplaire, où elles sont en effet conformes à ce qu'en dit M. de Buffon; la femelle est du même fauve que le mâle. Il est vrai que, dans cet exemplaire, les figures sont des premieres épreuves, c'est-à-dire avant la lettre. Il faut connoître la différence qu'il peut y avoir entre une bonne & une mauvaise épreuve, quand on veut juger des parties colorées d'une estampe; & quand on veut défendre Pline, il faut s'assurer des témoignages sur lesquels on s'appuie. J'achetai mon exemplaire de l'histoire naturelle de M. de Buffon en 1766; & les figures étoient déja si blanches, que je les jettai au feu. J'acquis des premieres épreuves par les graveurs mêmes avant de faire relier. M. Poinsinet ne fit son 3e volume qu'en 1771: les planches n'étoient pas devenues meilleures; & c'est, si je ne me trompe, la cause de sa mépriſe.

» Au commencement de l'été il croît, dit-on, à » la cime de la gallidraga (espece de chardon), de » petits vers qui, enfermés dans une boîte avec du » pain, & liés au bras du côté qu'on a mal aux dents, » enlevent aussitôt & merveilleusement la douleur,

» La vertu du remede ne dure qu'un an, & même » il ne faut pas que ces vers aient touché la terre » (*a*).

Pline dit *tradunt*. Hé bien, quand il le diroit ! ne dit-il pas auſſi le même mot ou ſes équivalents pour des choſes très ſenſées ? Cette façon de parler ſignifie chez lui, je ne l'ai pas éprouvé, je ne l'ai pas étudié, je n'en réponds pas, je n'en ſais rien, cela pourroit être. Or je demande ſi ce langage trop ſouvent répété eſt celui d'un naturaliſte, quand il n'y ajoute rien, quoiqu'il puiſſe faire une expérience.

M. Brotier dit que beaucoup d'expériences ont confirmé la vertu de ces vers contre le mal de dents; mais il n'ajoute pas s'il faut les employer de la maniere que Pline indique.

» Une femme nue qui a ſes regles, chaſſe les » vents, la grêle & la foudre. Sur mer elle détourne » les tempêtes, ſi elle eſt nue, même ſans avoir ſes » regles » (*b*).

(*a*) In hoc (ſummo capite gallidragæ), creſcente æſtate, vermiculos naſci tradunt, quos pyxide conditos adalligari cum pane brachio ad eam partem quâ dens doleat, mirèque illico dolorem tolli. Valere non diutiùs anno, & ita ſi terram non attigerint. (L. 27, c. 10.)

(*b*) Jam primùm abigi grandines turbineſque contra fulgura, ipsâ in menſe connudatâ, ſic averti violentiam cœli : in navigando quidem tempeſtates etiam ſine menſtruis. (L. 28, c. 7.)

La discussion sérieuse & la plaisanterie sont également interdites, quand les absurdités vont jusqu'à ce point d'extravagance. Tout ce chapitre, ainsi que le quinzieme du livre 7, n'est qu'un tissu d'inepties sur les regles des femmes. Notre philosophe, qui tantôt y croit, tantôt n'y croit pas, a la patience de les rapporter toutes fort en détail, & ce détail est long. C'est pour jetter du ridicule sur les charlatans, dira-t-on, qui enseignoient à ce sujet des recettes infâmes. Je veux le croire: mais je craindrois qu'une assez grande partie de ce ridicule ne retombât sur Pline même; car il croit, ainsi que la plus simple femmelette, à trop de sottises concernant les purgations périodiques des femmes.

» La chair de loup mangée par les femmes en » travail est efficace; ou si, lorsque l'accouchement » commence, il se tient auprès d'elles quelqu'un » qui en ait mangé: c'est même un préservatif con- » tre les maléfices dont on les auroit chargées. Il se- » roit funeste que le loup lui-même arrivât à l'im- » proviste » (*a*).

Qu'une dame veuille se résoudre, pour accoucher

(*a*) Carnes lupi edisse parituris prodest; aut si incipientibus parturire sit juxtà qui ederit, adeò ut etiam contra illatas noxias valeat. Eumdem supervenire pernicioſum est. (L. 28, c. 19.)

plus promptement, à manger du loup, cela eſt poſſible à toute force. Qu'une autre perſonne, par amitié, veuille bien en faire autant à même fin, je le crois encore. Mais que cette chair ait la vertu d'enlever un ſort jetté ſur une femme en travail, je demanderai ce que c'eſt qu'un ſort dans le ſens de maléfice, & comment la chair de loup peut l'enlever. Pline, qui écrivoit pour la poſtérité, auroit dû mieux expliquer des effets auſſi extraordinaires.

» Théophraste écrit que les ſtellions (ſorte de » léſards) dépoſent leur vieille peau, à la maniere » des ſerpents; qu'ils la dévorent à l'inſtant, en- » viant, par ce moyen, aux hommes un remede con- » tre le mal caduc; & que leur morſure eſt mortelle » en Grece, mais ſans danger en Sicile. Les cerfs, » quoique les plus doux des animaux, ont auſſi leur » malice » (*a*).

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt fort ſimple. » Théophraſte ne dit point que le ſtellion dé- » vore ſa vieille peau, parcequ'il nous en envie la » poſſeſſion, mais par cet inſtinct aveugle & inexpli-

(*a*) Theophraſtus auctor eſt anguis modo & ſtelliones ſenectutem exuere, eamque protinùs devorare, præripientes comitiali morbo remedia. Eoſdem mortiferi in Græcia morsûs, innoxios eſſe in Sicilia. Cervis quoque eſt ſua malignitas, quanquam placidiſſimo animalium. (L. 8, c. 31.)

» cable qui excite plusieurs femelles d'animaux à » manger leur arriere-faix, & quelquefois leurs » petits mêmes ».

Pline lisoit quelquefois ses auteurs les plus familiers avec tant de négligence, qu'il ignoroit ce qu'ils avoient dit à l'endroit même qu'il citoit. En voici un exemple. Il reproche à Trogus Pompeius (liv. 11, c. 52) une prétendue divination de la durée de notre vie par la conformation de nos membres; il ne voit pas que Trogus ne fait que copier Aristote, & cependant il venoit de toucher du doigt cet endroit d'Aristote, puisqu'il dit : *Je suis surpris qu'Aristote ait cru, & plus encore qu'il ait écrit, qu'il y a dans le corps humain des signes qui indiquent que la vie d'un individu sera plus ou moins longue.* L'infatigable P. Hardouin cite Aristote à mesure que Pline fait parler Trogus : M. Poinsinet a traduit presque toutes ces citations : ainsi chacun est en état de juger.

» Il faut, pour avoir l'haleine saine, se rincer la » bouche avec du vin pur, avant de se coucher. Il » faut prendre le matin quelques gorgées d'eau » froide en nombre impair, pour se garantir du » mal de dents... Ces remedes sont sûrs & bien » éprouvés » (*a*).

(*a*) Mero ante somnos colluere ora, propter halitus : frigidâ matutinis impari numero ad cavendos dentium dolores... certa experimenta sunt. (L. 28, c. 4, circa finem.)

Ce nombre impair n'eſt pas un précepte dangereux : ſeulement il peut jetter quelques doutes ſur la ſituation actuelle de l'eſprit du précepteur.

» L'Afrique ſeule n'engendre point de cerfs » (*a*).

Les voyageurs & les relations les plus croyables aſſurent pourtant que les cerfs d'Afrique ſont plus forts que ceux des autres contrées. Pline copie dans cet endroit Hérodote & Ariſtote, & même il dit quelque part qu'il a été en Afrique. Mais s'eſt-il avancé dans les forêts ? n'auroit-il pas reſté ſur les côtes ? Les Grecs & les Romains connoiſſoient-ils l'intérieur de l'Afrique ? L'*agmina cervi* de Virgile feroit croire cependant que les Romains n'ignoroient pas qu'il y eût des cerfs en Afrique. Oppien, dont l'érudition eſt reconnue, loue les cerfs de Libye. M. l'abbé de la Caille, plus certain de ce qu'il voyoit que de ce qu'il liſoit dans Pline, a vu des cerfs en Afrique. Voyez ſon journal.

» Il n'y a dans l'Afrique ni ſangliers, ni cerfs, ni » chevreuils, ni ours » (*b*).

Comment peut-on lire dans les annales que, le

(*a*) Cervos Africa propemodùm ſola non gignit. (L. 8, c. 33.)

(*b*) In Africa autem nec apros, nec cervos, nec capreas, nec urſos. (L. 8, c. 58.)

quatorzieme jour des calendes d'octobre, Domitius Ahénobarbus fit venir cent ours de la petite Afrique pour combattre dans le cirque, & parler ainſi? On croit s'être tiré d'affaire en diſant ailleurs: » Je ſuis » étonné qu'on ajoute qu'ils étoient Numides, puiſ- » qu'il eſt conſtant que l'Afrique ne produit point » d'ours ». *Miror adjectum Numidicos fuiſſe, cùm in Africa urſum non gigni conſtet.* (Cap. 36.) Mais ne prouve-t-on pas plutôt par cette aſſertion l'ignorance où l'on eſt du ſujet qu'on traite? Il eſt très anciennement *conſtant* que l'Afrique produit des ours; Geſner, dans ſon hiſtoire des animaux, dit qu'on trouve beaucoup d'ours en Ethiopie; on en voit encore dans la Baſſe-Egypte, & vers le déſert de Saint-Macaire, où l'on accordoit la ſépulture à ceux qui étoient conſacrés. Quant aux chevreuils, l'abbé de la Caille en a vu en Afrique de pluſieurs eſpeces. Une lettre de M. Gaudin à M. Dodart, intendant de Bourges, prouve auſſi qu'il y a des ſangliers & des cerfs en Afrique. Voyez cette lettre dans le Supplément à l'Encyclopédie, article *Iſle de France:* elle forme le corps de l'article. Ce n'eſt pas non plus au haſard que M. de Buffon dit *qu'on trouve en Afrique des ſangliers auſſi abondamment qu'en Europe.*

» Nous apprenons que Zoroaſtre eſt le ſeul homme » qui ait ri le jour même de ſa naiſſance; ſon cer- » veau palpitoit avec tant de force, qu'il repouſſoit

» la main qui en approchoit, préſage de ſa ſageſſe » future » (*a*).

Si Zoroaſtre eût été, par exemple, un cerveau exalté, un de ces hommes qui donnent leur délire pour des vérités ſublimes, le préſage eût été tout auſſi poſitif. Remarquez qu'au commencement du même livre Pline dit que la palpitation du cerveau, dans un enfant, eſt un ſigne de foibleſſe.

La note de M. Poinſinet ſur ce paſſage eſt ſi judicieuſe, que je dois la rapporter. » Ce que Pline donne » ici pour une marque du génie futur de Zoroaſtre, » il nous l'a donné, au commencement de ce livre, » pour la marque la plus évidente de l'état débile » des enfants ; en quoi il me paroît être en contra- » diction avec lui-même, & tomber dans la décla- » mation, en recueillant au haſard des contes de » bonnes femmes. N'a-t-il pas dit plus haut : *Quam- » diù palpitans vertex, ſummæ inter cuncta anima- » lia imbecillitatis indicium* ».

Voilà donc M. Poinſinet détracteur de Pline. Point du tout : c'eſt la force de la vérité qui l'entraîne ; car il fait beaucoup de ces ſortes de remarques ; ce qui n'empêche pas que dans ſa préface,

---

(*a*) Riſiſſe eodem die quo genitus eſſet, unum hominem accepimus Zoroaſtrem. Eidem cerebrum ita palpitaſſe, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ. (L. 7, c. 16.)

dans quelques discours particuliers & dans plusieurs de ses notes, Pline ne soit incapable de pareilles contradictions, & de recueillir au hasard des contes de bonnes femmes.

» La grande pivoine est un remede contre les » songes que les Latins nommoient *faunorum ludi-* » *bria* » (*a*).

M. de Pauw, dans un de ses ouvrages, loue Pline d'avoir sagement conseillé ce remede. Pline copie là Dioscoride & Théophraste; & si l'on veut lui attribuer ici la sagesse du remede qu'il copie, il faut donc lui attribuer aussi toutes les extravagances qu'il copie de même en mille endroits de son ouvrage.

Si M. de Pauw n'a pas fermé tout de suite le livre après avoir trouvé les paroles dont il fait l'éloge, il doit avoir lu : » On enseigne qu'il faut arracher la » pivoine pendant la nuit, parceque si un pivert » s'en appercevoit, il se jetteroit, pour la défendre, » aux yeux de ceux qui l'arrachent ». *Præcipiunt eruere noctu, quoniam si picus martius videat, tuendo in oculos impetum faciat.* Il auroit pu voir aussi, livre 27, chap. 10, que Pline, en rapportant mot à mot la même absurdité, s'avise enfin, mais un peu tard, de dire : *Magnâ id vanitate ad ostentationem rei fic-*

(*a*) Pæonia.... medetur & faunorum in quiete ludibriis. (L. 25, c. 4.).

tum

tum arbitror. » Je crois que cela a été imaginé fort » légèrement, pour rendre la choſe plus merveil- » leuſe ». C'étoit au livre 25 qu'il falloit placer ce *je crois*, tout foible qu'il eſt, & ne pas montrer tant de lenteur à rejetter une ſottiſe qu'il faut proſcrire auſſitôt qu'on l'a ſous la plume.

Suppoſez que M. de Buffon ait écrit : » On en- » ſeigne qu'il faut puiſer de l'eau dans un étang » pendant la nuit, tandis que les brochets dorment, » parceque, s'ils s'en appercevoient, ils viendroient » happer la main de ceux qui puiſeroient. Mais *je* » *crois* que ce n'eſt là qu'une imagination controu- » vée pour rendre les brochets redoutables ». Mal- gré la célébrité de l'illuſtre naturaliſte, on ne pour- roit s'empêcher de dire : » Il eſt bien triſte de voir » le génie tomber ainſi dans le délire ».

N'inſultez donc plus M. de Buffon en l'appellant *le Pline françois*, ou du moins expliquez-vous.

» On trouve dans le cœur des chevaux un os tout- » à-fait ſemblable aux dents canines; on fait ceſſer » la douleur de ces dents en ſcarifiant la gencive avec » cet os. On prétend auſſi qu'en ôtant une dent de » cheval mort, au même nombre que celle où eſt la » douleur, elle ceſſera. Anaxilas nous apprend que le » virus du coït des cavales, brûlé dans des lampes, » produit un ſpectacle monſtrueux de têtes de che-

» vaux : il en eſt de même des âneſſes » (*a*).

Ce chapitre contient des recettes topiques bonnes ou mauvaiſes pour les maux de la tête, des yeux & des dents ; & la miſérable parentheſe du virus des cavales s'y trouve intercalée ſans à propos & ſans jugement. Seroit-ce une ironie ? Pas plus que ce qui ſuit immédiatement, & qui eſt tout auſſi faux, mais que Pline rapporte avec aſſurance, comme un fait hiſtorique. *Nam hippomanes tantas in veneficio vires habet, ut affuſum æris mixturæ in effigiem equæ Olympiæ, admotos mares equos ad rabiem coïtûs agat.* » Car » l'hippomane eſt un charme ſi puiſſant, qu'ayant » été mêlé avec la fonte d'une jument d'airain à » Olympie, cette figure excite les étalons au plus » furieux rut ».

Vous voyez que Pline tient de ſi bonne foi à cette erreur, qu'il cherche même à l'appuyer d'un fait hiſtorique. La méthode ſeroit bonne, ſi l'hippomane avoit en effet une vertu, & s'il pouvoit la conſerver dans le bronze en fuſion : mais on ſait que ſa vertu eſt purement imaginaire ; & pour peu que l'on con-

(*a*) In corde equorum invenitur os, dentibus caninis maximè ſimile : hoc ſcarificari dolorem, aut exempto dente emortui equi maxillis, ad numerum ejus qui doleat, demonſtrant. Equarum virus à coïtu in lychnis accenſum Anaxilaus prodidit equinorum capitum viſus repræſentare monſtrificè : ſimiliter ex aſinis. (L. 28, c. 11.)

noiſſe le feu de nos fourneaux, on ſait que s'il en avoit une, il faudroit bien qu'il la perdît en vapeurs.

M. Poinſinet, en ſe tenant ſcrupuleuſement à la lettre du paſſage de Pline, paroît ne l'avoir pas entendu. Voici comment il le traduit : » L'hippomane » a pour les maléfices une telle force, qu'étant jetté » dans la fonte d'une figure d'airain qui doit repré- » ſenter une jument d'Olympie, les chevaux entiers » qui en approchent éprouvent à l'inſtant le plus fu- » rieux rut ». Le ſens qu'offre cette verſion eſt bien ſingulier : on diroit que c'eſt une choſe d'uſage, ou du moins qui ſe répete ſouvent, de fondre une figure qui repréſente une jument d'Olympie, & de jetter de l'hippomane dans la fonte.

Il faut ici expliquer Pline par Pauſanias & par Elien. Ces auteurs nous apprennent qu'il s'agit d'un fait paſſé. Cette figure de jument, dont ils parlent auſſi bien que Pline, étoit à Olympie dans l'Altis. Il ne s'agit donc pas, dans le paſſage en queſtion, d'un métal *qui doit repréſenter*, mais qui en effet repréſentoit depuis long-temps une jument. Pauſanias dit que c'étoit un cheval, & que l'ouvrage étoit de Dionyſius d'Argos. (L. 5.) Elien dit, comme Pline, que c'étoit une jument. *De nat. anim. l.* 14, *cap.* 18. Il ajoute en finiſſant le chapitre : *Que cela ſoit vrai ou faux, je le donne comme je l'ai reçu.* Il auroit pu répéter ſouvent cette formule ; car il rapporte bien des petits contes.

Enfin tout le chapitre de Pline eſt ſérieux ; nulle part on n'y peut ſoupçonner le ton de l'ironie. Dans un ſeul endroit, où il dit que la verge du lievre guérit du mal de tête, il ajoute *ſi credimus* (ſi nous pouvons le croire). Ce foible doute n'eſt guere le langage d'un vrai naturaliſte.

Venons à l'os du cœur des chevaux. Un naturaliſte qui ne ſe contenteroit pas de copier Ariſtote, & qui feroit des études anatomiques ſur les chevaux, ne diroit pas *In corde equorum invenitur os ;* parce-qu'il ſembleroit que cet os eſt néceſſairement dans le cœur des chevaux : ſuppoſant que, par une monſtruoſité de la nature, on l'y trouvât quelquefois, il y auroit de la folie à l'indiquer comme un remede commun, & dont chacun peut uſer pour le mal de dents.

Le P. Hardouin rapporte que Riolan trouva un os dans le cœur du préſident Nicolaï & dans celui de Marie de Médicis, & que Trullus en vit un dans le cœur d'Urbain VIII. Il peut s'en trouver dans quelques autres encore ; mais s'enſuit-il qu'on puiſſe dire, *On trouve un os dans le cœur des hommes?* Pour le remede, ainſi que celui de la dent de cheval mort, ce ſont des contes à faire pitié : j'en ai tant rapporté de ſemblables, qu'il ſeroit honteux de m'arrêter à ceux-ci.

Je m'arrête encore pour dire que *Carlo Ruini*, M. Bourgelat, & d'autres anatomiſtes, qui ont diſſé-

qué des chevaux, nient qu'ils leur aient jamais trouvé un os dans le cœur : il n'eſt que dans celui des animaux ruminants. Voici comme il eſt ſitué dans celui du bœuf, & comme je l'y ai vu. Il embraſſe les côtés de la baſe de la groſſe artere du cœur, l'aorte ; mais ſans ſe réunir en anneau, il forme deux demi-cercles irréguliers. Quant à ſon exiſtence dans le cœur des chevaux, le célebre anatomiſte & profeſſeur M. Camper m'a permis de tranſcrire de ſes manuſcrits ce qu'il dit de cet os, & j'ai cru que ce peu de mots me ſuffiſoit : *Certum eſt os non reperiri in corde elephanti, neque in corde equi.* » Il eſt certain qu'il ne » ſe trouve pas d'os dans le cœur de l'éléphant ni » dans le cœur du cheval ».

» L'USAGE de brûler les morts n'eſt pas ancien » chez les Romains : ils les enterroient. Mais quand » ils ſe furent apperçus que, dans les guerres loin- » taines, les corps étoient quelquefois exhumés, ils » prirent l'uſage de les brûler. Cependant pluſieurs » familles conſerverent les anciennes coutumes : on » dit, par exemple, que, dans la maiſon Cornelia, » perſonne ne fut brûlé avant Sylla le dictateur. Il » voulut l'être dans la crainte du talion, parcequ'il » avoit exhumé le corps de Marius » (*a*).

(*a*) Ipſum cremare apud Romanos non fuit veteris inſtituti : terrâ condebantur. At poſtquam longinquis bellis obrutos

Mon objet n'étant pas d'entrer ici dans une longue discussion, voici seulement ce que j'ai à dire. Jean Kirchmann, savant Allemand, qui a écrit *de funeribus Romanorum*, a prouvé par diverses autorités, & par Pline lui-même, que l'usage de brûler les morts est fort ancien. M. Bruhier cependant, au lieu d'en convenir, dit : » Ce que je trouve de plaisant, c'est la sortie que fait Kirchmann sur Pline... » Prétend-il donc savoir mieux les usages des Romains qu'un auteur célebre du pays, & qui vivoit » quinze siecles avant lui » ? (De l'incert. des signes de la mort, tome 1, page 499, seconde édition.)

Il étoit peu embarrassant de répondre à M. Bruhier : il ne s'agissoit que de lui montrer ce passage de Pline, l. 14, c. 12 : *Numæ regis Postumia lex est : Vino rogum ne respergito.* Ce qui signifie que, par la loi *Postumia*, le roi Numa abolit les effusions de vin sur les bûchers funéraires. Comme on n'abolit pas un usage qu'il ne soit établi, notre historien naturaliste s'est étrangement contredit; &, pour n'avoir pas assez lu Pline & Kirchmann, M. Bruhier fait un reproche à un savant qui ne le mérite pas.

La critique de M. Bruhier n'est pas seulement

---

erui cognovere, tunc institutum. Et tamen multæ familiæ priscos servavere ritus : sicut in Cornelia, nemo ante Syllam dictatorem traditur crematus; idque voluisse, veritum talionem, eruto C. Marii cadavere. (L. 7, c. 54.)

injuſte; elle eſt faite avec légèreté. S'il avoit lu le ch. 6 du 3e livre de Kirchmann qu'il critiquoit, il y auroit trouvé le paſſage que nous venons de rapporter, & il auroit vu que ſon objection avoit été prévenue.

Le P. Hardouin, éditeur de Pline, avoit relevé cette faute de ſon auteur; & M. Poinſinet, ſans le citer, a traduit ſa note. La loi de Numa y eſt rapportée, & il y joint encore d'autres preuves. » Numa, » dit-il, comme nous l'apprend Plutarque, défen- » dit qu'on brûlât ſon corps: on brûloit donc les » corps de ſon temps. Cicéron, *de Legibus*, *lib.* 2, » obſerve que, par la loi des douze Tables, il étoit » défendu d'enterrer & de brûler les corps dans » l'enceinte de la ville: l'uſage étoit donc à Rome » de brûler les corps de temps immémorial. Ma- » crobe, *Saturn. l.* 7, *c.* 7, atteſte que, de ſon temps, » l'uſage de brûler les morts étoit totalement aboli ». Macrobe vivoit à la fin du quatrieme ſiecle, ſous l'empereur Théodoſe.

» On rapporte un fait qu'il eſt à propos de re- » marquer: les paons avalent leur fiente, parce- » qu'ils envient aux hommes l'utilité qu'ils en pour- » roient retirer » (*a*).

(*a*) Quâ in mentione ſignificandum eſt pavones ſimum ſuum reſorbere tradi, invidentes hominum utilitatibus. (Lib. 29, c. 6.)

C'eſt ſur ce fondement, dit M. de Buffon, *qu'on impute au paon d'être envieux*. Le vrai naturaliſte voit combien ce fondement eſt ridicule; mais l'écrivain ſujet à intenter, ſur de ſemblables griefs, de telles accuſations contre d'autres animaux, n'eſt pas plus à cet égard, qu'à beaucoup d'autres, au-deſſus du vulgaire.

» ARCHÉLAUS écrit que chaque lievre a la double » faculté des deux ſexes, & peut également engen- » drer ſans le ſecours du mâle. La nature, bienfai- » ſante envers nous, a produit des animaux féconds, » doux, & propres à notre nourriture » (*a*).

Hérodote, livre 3, le dit; Ariſtote le nie: mais Pline, à qui l'idée plaît, l'adopte ſans héſiter. Il avoit étudié les facultés génératrices des lievres dans les auteurs les plus ſuſpects ſur cette matiere; il ſavoit complimenter éloquemment la nature ſur la fécondité de ces animaux; mais il ne diſſéquoit pas un lievre avant d'écrire le compliment.

» LES taupes, enſevelies ſous la terre, ſous l'élé- » ment le plus denſe, le plus ſourd, entendent fort

(*a*) Archelaus auctor eſt... utramque (leporibus) vim ſingulis ineſſe, ac ſine mare æquè gignere. Benigna circa hoc natura, innocua & eſculenta animalia fecunda generavit. (L. 8, c. 55.)

» distinctement; quoique la voix s'éleve, elles en-
» tendent ce qu'on dit; & si on parle d'elles, on
» prétend qu'elles le comprennent & fuient » (*a*).

Pline, quoiqu'instruit, croit les contes les plus absurdes des hommes les plus ignorants; c'est la nourrice qui endort l'enfant, ce n'est pas le précepteur qui l'éclaire : jamais il ne se demande le *pourquoi* d'une chose; tout ce que nous venons de dire le prouve : un plus grand nombre d'exemples ne le démontreroit pas mieux; je ne puis cependant passer sous silence celui-ci. » Il y a des forêts dans la
» mer Rouge, où croissent particulièrement le lau-
» rier & l'olivier portant leurs fruits; &, quand il
» pleut, il s'y forme des champignons qui, frappés
» des rayons du soleil, se changent en pierres-pon-
» ces » (*b*). Il ne manquoit plus à Pline, après cette découverte, qu'à nous montrer des madrépores se former sur le sommet des montagnes; car, dans ce chapitre, il établit des forêts au fond de la Méditerranée, de la mer Rouge & de l'Océan indien. Au

(*a*) Liquidiùs audiunt talpæ obrutæ terrâ, tam denso atque surdo naturæ elemento. Præterea, voce omnium in sublime tendente sermonem, exaudiunt; & si de iis loquare, intelligere etiam dicuntur & profugere. (L. 10, c. 69.)

(*b*) In mari verò Rubro silvas vivere, laurum maximè & olivam ferentem baccas, & cum pluat, fungos, qui sole tacti mutantur in pumicem. (L. 13, c. 25.)

ſurplus, les bons naturaliſtes ont oublié cette origine des pierres-ponces; c'eſt dommage. On voit au moins qu'avec Théophraſte & de la crédulité, on peut groſſir un livre qui ſera célébré, canoniſé preſque par des hommes qui n'ont auſſi que de la crédulité.

C'est un plaiſir de voir comment Pline établit la dureté du diamant, pour nous conter dans le chapitre 4 du livre 37, que le ſang du bouc rompt cette pierre indomtable qui réſiſte aux deux plus grandes forces de la nature, le fer & le feu. Il ne ſavoit pas que le feu ſolaire & celui de réverbere font entièrement diſparoître le diamant, & qu'on peut le briſer à coups de marteau; ce que les diamantaires appellent *cliver* un diamant: ils ſe ſervent auſſi de la ſcie pour le diviſer. On le réduit en lames très minces avec un petit couteau très mince que l'on frappe avec un petit marteau ou maillet de bois. Si les anciens l'ignoroient, Pline à cet égard n'eſt pas plus répréhenſible que ſon ſiecle. Mais vous allez voir les belles choſes que le ſang de bouc lui fait dire.

» Cette force invincible (celle du diamant) qui » réſiſte aux deux plus fortes puiſſances de la nature, » le fer & le feu, eſt briſée par le ſang de bouc, » pourvu qu'il ſoit récent & encore chaud, quand » on y met tremper le diamant, qu'il faut auſſi frap- » per à pluſieurs coups: ſi même alors les enclumes » & les marteaux ne ſont pas excellents, ils ſe briſent.

» A quel génie doit-on cette invention? par quel » hasard a-t-elle été trouvée? ou quelle conjecture a » pu donner lieu de faire l'épreuve d'un si grand se- » cret, & par le moyen du plus puant des animaux? » Cette découverte est certainement un bienfait des » dieux» (*a*).

Celui qui voit là un bienfait des dieux, est pourtant le même homme qui, pour commencer son livre 36, dit que les hommes ont porté leur folie jusqu'à tailler les montagnes, afin d'en tirer le marbre, sans parler des métaux & des pierres précieuses, *gemmæ*. Mais ici les dieux, de moitié avec tous ces fous, leur donnent *certainement*, *profectò*, un moyen de porter leur délire à sa perfection; & voilà que ce moyen n'a ni sens ni raison.

Le chapitre 4 du livre 37 finit par nous enseigner que le diamant rend les poisons inutiles, dissipe les visions & chasse les vaines craintes de l'esprit. *Ada-*

(*a*) Si quidem illa invicta vis (adamantis), duarum violentissimarum naturæ rerum, ferri igniſque contemptrix, hircino rumpitur sanguine, neque aliter quàm recenti calidoque macerata, & sic quoque multis ictibus: tunc etiam, præterquam eximias, incudes malleosque frangens. Cujus hoc ingenio inventum? quove casu repertum? aut quæ fuit conjectura experiendi rem immensi secreti, & in fœdissimo animalium? Numinum profectò muneris talis inventio omnis est. (L. 37, c. 4.)

mas & venena irrita facit, & lymphationes abigit, metuſque vanos expellit à mente. Auſſi voyons-nous que plus certaines têtes ſont chargées de diamants, moins elles ſont attaquées de ces maladies, & qu'on diſſipe quelquefois les craintes des dames avec des diamants.

La dracontite ou dracontia eſt auſſi fort amuſante. Pour poſſéder ce joyau il faut endormir les dragons qui les portent, & leur couper la tête; car ſi on les tuoit éveillés, dès qu'ils ſe ſentiroient mourir, ils eſcamoteroient la matiere de la pierre précieuſe, à cauſe de l'envie que chacun ſait qu'ils portent aux hommes. *Dracontites, ſive dracontia, è cerebro fit draconum: ſed niſi viventibus abſciſo nunquam gemmeſcit, invidiâ animalis mori ſe ſentientis.* (L. 37, c. 10.)

Si vous parcourez les deux ou trois derniers chapitres de ce livre 37, vous trouverez la pierre *cumeces*, qui, poſée ſous la tête pendant la nuit, fait avoir des ſonges à-peu-près comme des oracles; la *gloſſopetre*, qui pourroit bien tomber du ciel au décours de la lune; l'*ombria*, qui peut bien auſſi tomber avec la foudre & les orages; la *paneros*, qui fit faire des enfants & compoſer des vers élégants à la reine Timaris; la *ſélénite*, qui contient la figure de la lune, & qui la repréſente chaque jour ſelon ſa

croiſſance ou ſon déclin; la *ſidérite*, qui excite la chicane; la *dendrite* blanche, qui, enterrée ſous un arbre quand on le coupe, empêche que la hache ne s'émouſſe. Quand vous aurez tout lu, vous exercerez votre critique pour démêler, dans un nombre infini de pierres arrangées par ordre alphabétique, ce que Pline vous donne pour vérité d'avec ce qu'il vous donne pour menſonge.

Pour moi, fatigué de tous ceux qui fourmillent dans cet auteur, je m'en tiens aux articles répréhenſibles que j'ai tranſcrits. Il y en auroit bien d'autres ſur mon papier, ſi je les avois rapportés tous; mais le lecteur à la fin obſédé me reprocheroit l'ennui que lui cauſeroient tant de ſottiſes populaires accumulées, & mon ardeur perſévérante à lui prouver ce qui n'a plus beſoin de l'être, il ne me liroit pas; ce qu'il pourra bien faire encore en voyant la maſſe de ce que je lui donne ici. Mais je l'invite à conſulter la traduction de M. Poinſinet de Sivry: quoiqu'en pluſieurs endroits elle ſoit plus favorable à Pline que ſon texte, on y voit encore une foule d'erreurs de toutes les eſpeces. Je l'invite auſſi à parcourir dans le neuvieme tome les 160 pages environ de notes alphabétiques ſur le 27e livre par M. Guettard; & s'il veut connoître la critique des erreurs de Pline en botanique par *Leonicenus Vicentinus*, il la trouvera dans le même volume.

Après quelques obſervations générales & une

conséquence nécessaire que j'ai à tirer, j'abandonnerai pour une bonne fois ce travail déplaisant, en supposant même qu'il fût de quelque utilité. Très assurément je ne l'ai pas entrepris pour le sot & vain plaisir de déprimer Pline; il est aisé de s'en appercevoir. Laissons faire à la sottise qui ne raisonne pas cette imputation odieuse. Laissons-la faire encore à ceux qui ne disent le mal que pour s'en donner la froide & cruelle satisfaction, & qui portent volontiers le même jugement des autres.

J'admire sincèrement Pline par ses beaux côtés. Je le vois comme je verrois une femme d'une grande réputation de beauté, mais qu'à son insu je surprendrois le matin: ce qu'elle auroit de charmes vrais ne m'empêcheroit pas d'appercevoir les défectuosités que sa couturiere, sa femme de chambre & son coëffeur masquent à d'autres yeux. Bien entendu que je ne serois pas son amant; car je la verrois alors plus belle que la Vénus de Médicis. En un mot, si j'ai peu loué Pline (car je l'ai loué), c'est que mon sujet ne m'y engageoit pas davantage; que je n'ai aucune raison pour être l'écho de ses amants & de ceux qui le fardent; & qu'enfin on a tant exagéré les éloges de cet auteur, qu'il est inutile de répéter encore les voix qui l'ont célébré. Mon motif une fois bien vu, paroîtra tout autrement honnête, puisqu'il tend à détruire le prestige qui nous égare, & à montrer la vérité toujours si utile aux sciences & aux arts.

Si l'on vouloit faire un ouvrage intitulé *Recueil de ſottiſes populaires*, on devroit écrire comme une bonne partie du livre de Pline eſt écrite. Mais ſi l'on fait l'hiſtoire du monde phyſique, ſavant & philoſophique, on ne doit pas l'affubler de toutes les abſurdités des rues, les donnât-on quelquefois pour telles. Que penſeroient les lecteurs de l'Encyclopédie, ſi, dans l'article *Botanique*, on leur diſoit : » Cette herbe eſt » bonne pour la fievre ; mais on aſſure qu'il faut dire » trois fois, *Domine, ſalvum fac regem*, en ſe fourrant le petit doigt de la main gauche dans l'oreille » droite, ſans être vu de perſonne ? *Ou bien*, On » dit que le cerfeuil eſt rafraîchiſſant, & qu'il purifie le ſang ; mais pluſieurs perſonnes qui l'ont » éprouvé aſſurent qu'il faut le cueillir la veille de » la ſaint Jean au clair de la lune, l'envelopper dans » du drap rouge, & le mettre dans la poche de ſa » culotte, en ſe pinçant neuf fois le bout du nez ». N'eſt-il pas vrai que ces lecteurs fermeroient le volume où l'on abuſeroit ainſi de leur patience ?

Il y a des exemples. Nos annales rapportent. Quelques uns enſeignent. On aſſure. On dit. On remarque. Pluſieurs en ont fait l'expérience. Nous avons appris. On prouve, &c. ne tireroit jamais d'affaire un ſavant qui ſans ceſſe & indiſtinctement emploieroit ces formules pour dire une vérité & une ſottiſe ; on ne voudroit point du tout convenir que cette maniere d'inſtruire fût bonne : c'eſt pourtant celle de Pline.

Il déclare, à la fin du chap. 3, l. 25, qu'il ne veut parler, ni des moyens de troubler la raiſon, ni de ceux de faire avorter, ni de ceux qui provoquent à l'amour, à moins que ce ne ſoit pour enſeigner à s'en garantir, & pour les cenſurer. On ne peut rien dire de plus raiſonnable : le progrès des mœurs eſt le but du philoſophe ; c'eſt l'intérêt univerſel. Otez les mœurs de la ſociété, qu'y reſtera-t-il ? des dupes & des frippons, des ſcélérats hypocrites ou à viſage découvert, & des victimes de leur ſcélérateſſe. L'homme célebre par la ſageſſe réunie aux talents ſupérieurs, fait chérir la vertu & les talents ; la probité obſcure n'a malheureuſement pas cet avantage. Mais que des hommes ſublimes par la ſcience & le génie ſoient dépravés par les mœurs, éclairaſſent-ils l'univers, ils ne feront pas moins le ſcandale & le poiſon de leurs concitoyens. Auſſi devons-nous garder nos hommages les plus complets pour celui qui joint la ſageſſe à la célébrité.

Comment donc ce Pline qu'on vient de voir ſi honnête, n'a-t-il pas effacé le chapitre où les propriétés funeſtes de certaines plantes ſont miſes à la diſcrétion de la premiere *Locuſte* qui en voudra faire uſage ? Elle y trouvera ce qu'il faut pour faire devenir entièrement fou, & pour faire mourir plus promptement qu'avec l'opium. La loi *Cornelia de veneficiis* ne retenoit pas l'écrivain.

Cet homme ſi ſage a oublié d'effacer auſſi vingt endroits

endroits où une fille peut s'inſtruire de la vertu de différentes herbes propres à l'avortement. Que dis-je ? Pline le permet, le conſeille, on l'a lu. Deux ou trois chapitres, & environ cinquante autres traits répandus dans l'ouvrage, forment un catéchiſme précieux pour les débauchés des deux ſexes ; il leur offre à choix des moyens d'aſſouvir leur lubricité. Je ſais que les recettes érotiques & aphrodiſiaques ſont enſeignées dans plus d'un traité fait par les modernes ; & je demande pourquoi pluſieurs de ces enſeignements, même en admettant ce qu'ils ont d'utile, ſont écrits en langue vulgaire.

Je ne veux rapporter qu'un exemple de chacun des principaux chefs d'accuſation qu'on pourroit former contre Pline, & je ſupprimerai le nom des poiſons... *Cùm conſtet omnium venenorum ociſſimum eſſe * * * & tactis quoque genitalibus feminini ſexûs animalium, eodem die inferre mortem ? Hoc fuit venenum quo interemptas dormientes à Calpurnio Beſtia uxores M. Cæcilius accuſator objecit. Hinc illa atrox peroratio ejus in digitum.* Ceux qui entendent ce latin ſavent ce qu'il ſignifie. Je leur demande s'il ne contient pas une horreur d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt appuyée d'expériences réitérées. On a dit que Ladiſlas, roi de Naples, & ſa maîtreſſe, fille d'un médecin, moururent ainſi : la cauſe fut un mouchoir de propreté que lui avoit donné ſon pere pour s'en ſervir dans les premieres approches. *Il étoit exquis en ſenteur*

& en ouvrage ; meubles qu'elles n'y oublient guere en ces quartiers-là, dit Montaigne. On connoît un pareil exemple arrivé chez nous ; Brantôme l'a rapporté deux fois : c'étoit de ſon temps.

*Tertiò folia ſunt ****, minimè diligenter demonſtrando, remedia non venena tractantibus : quippe inſaniam facit, parvo quoque ſucco. Quanquam & græci auctores in jocum vertere. Drachmæ enim pondere luſum pudoris gigni dixerunt, ſpecies vanas imagineſque conſpicuas obverſari demonſtrantes. Duplicatum hunc modum, legitimam inſaniam facere. Quidquid verò adjiciatur ponderi, repræſentari mortem..... Quin & alterum genus, quod **** vocant, ſoporiferum eſt, atque etiam opio velocius ad mortem*, &c.

Je ſuppoſe qu'un honnête homme parmi nous ait écrit de la médecine, & qu'il ait dit : » Cette » plante a des propriétés dangereuſes ; mais je ne » les expliquerai pas, attendu que je me garde » bien d'enſeigner les poiſons, & qu'elle rend in- » ſenſé, pour peu qu'on prenne de ſon ſuc. Le poids » d'une drachme produit des illuſions libidineuſes, » & d'autres viſions dont on croit les objets réels & » ſenſibles. Si on double la doſe, on devient en- » tièrement fou ; & pour peu qu'on y ajoute en- » core, on avance bientôt ſa mort. Une autre eſ- » pece de cette plante eſt ſomnifere : elle fait même » auſſi mourir plus promptement que l'opium. C'eſt » du moins ce qu'en diſent les auteurs qui, en

» indiquant ce poiſon, avoient les intentions les plus » innocentes ».

Si cet honnête homme, qui auroit auſſi les intentions les plus innocentes, vouloit faire imprimer ſon ouvrage, croyez-vous qu'il en obtînt le privilege? Il ſeroit coupable ſans doute; mais Pline ne l'eſt-il pas davantage, puiſqu'après avoir déclaré dans ſa préface qu'il n'écrit que pour *le petit peuple*, *pour les gens de la campagne*, *pour la foule des ouvriers*, *en un mot pour les gens ſans étude*, il a l'inconſéquence de dire que ſon deſſein n'eſt que d'inſtruire les médecins, & non ceux qui font un criminel uſage des poiſons?

*Adeòque eæ Veneri naſcuntur, ut ſemen **** aſperſum genitali, feminarum aviditates augere ad infinitum Xenocrates tradat: itemque tres radices juxtà adalligatas.* Voyez ſi vous trouveriez convenable de publier en toutes lettres l'infamie contenue dans ce paſſage.

*Sic & *** ſeritur in Thaſo, aut *** ſilveſter, aut *** quod *** vocant, quoniam abortus facit.* Cela eſt ſimple & clair; mais je ne crois pas qu'on doive le traduire de Dioſcoride, & enſeigner aux dames à faire du vin abortif, quand on dit qu'elles ſont portées à ſe procurer l'avortement, qu'elles l'ont inventé: *Feminis verò abortus* (*excogitatus*). (L. 10, c. 63.) Et quand on fait un livre qui ſera lu par les méchants, les fous, les libertins, eſt-il prudent de

leur donner de pareilles instructions? Mais quand on ajoute, *En demonstranda remedia, quorum medicina majoris mali periculum afferat.* (L. 21, c. 31.) » Doit-on enseigner des remedes plus dangereux » que le mal contre lequel on les emploie »? très assurément alors on a perdu la tête.

Voyez comment ces sortes d'articles (j'en excepte un petit nombre qu'il n'est pas à propos d'indiquer ici) sont traités dans l'Encyclopédie, dont pourtant les auteurs avoient le droit de s'expliquer sur certaines matieres à proportion qu'elles intéressent la société. Comparez leur conduite à celle de Pline, & jugez laquelle des deux vous voudriez suivre. N'en seroit-il pas de Pline comme de certains confesseurs de petites filles, qui, à force de leur détailler l'objet & les formes variées de la concupiscence, développent des idées qui abregent le chemin? *Palàmque est virum aliàs sagacem & vitæ utilissimum, nimio juvandi mortales studio prolapsum*, dit Pline de Démocrite; on peut avec beaucoup de modération lui appliquer encore ici ses propres paroles (*a*).

Il paroît que le célebre Méad, médecin du feu roi d'Angleterre, étoit plus sage que Pline. Après

(*a*) Voyez ce que dit M. *de la Fosse*, dans l'Encyclopédie, du danger de ces tableaux, de la crédulité de quelques naturalistes, des préjugés qui en imposent aux plus grands compilateurs, qui, sur la foi d'autrui, en augmentent leurs recueils. On ne peut mieux désigner Pline.

avoir décrit les effets terribles d'une eau qu'il appelle *infernale*, il dit dans son *traité sur les compositions chymiques :* » Je possede ce secret dangereux; mais » je n'en donnerai pas la recette : n'apprenons pas » aux hommes un art destructeur ». Hélas ! il n'avoit plus qu'un pas à faire pour ressembler à Pline ; c'étoit de donner la recette, après avoir dit qu'il ne la donneroit pas.

Cependant on veut toujours se faire illusion, & certaines gens ont tout prêts des dictons trivials pour masquer leurs préventions, leur paresse, leur inattention, & pourquoi ne dirois-je pas leur ignorance ? *Pline étoit homme ; Pline étoit sujet aux erreurs de l'esprit humain ; Pline a pu & a dû se tromper.* Voilà le jargon ; & l'on ne manque pas de mettre en jeu le mot d'Horace : *Verùm opere in longo fas est obrepere somnum.* Mais j'oserois demander à ceux qui croient ainsi payer leur monde, s'ils pourroient mettre ces lieux communs à côté des passages que je viens de rapporter, & de quelques autres que je n'ai pas non plus voulu traduire, & si le sommeil de Pline ne passe pas un peu la permission de dormir.

Mais, dira-t-on, la plupart de ces recettes pourroient bien être fausses. Cela peut être ; cependant le méchant & le débauché n'en feront pas moins induits à chercher le crime. Qui vous assure que l'autorité de Pline, appuyée de celles de Xénocrate, de Dioscoride, & des autres qu'il copie, ne sera pas d'un

grand poids pour quelque mauvaise tête ? Si le traducteur qui donne Pline tout entier en françois n'en a pas soustrait ces passages dangereux, c'est apparemment qu'il a cru bien faire : je ne suis pas son juge, mais je n'aurois pas traduit ces lignes odieuses. Ce traducteur, qui certainement respecte la société, n'a pas voulu sans doute rappeller des crimes qui n'ont été que trop fréquents ; il n'a pensé qu'à bien faire connoître son auteur.

Je sais que, sinon des apologistes de ces horreurs, mais au moins des ames plus que tolérantes, disent que les débauchés ne s'avisent guere de consulter ces sortes de recueils pour exciter leur lasciveté & ses suites : mais attendez que chacun ait eu le temps de feuilleter une traduction complete de Pline : découvrez, si vous pouvez, les crimes secrets qu'elle aura pu suggérer ; & n'oubliez pas que les Escobar, les Sanchez, & les autres écrivains de cette sorte, sont enfermés sous clef dans plusieurs bibliotheques publiques. Lorsqu'en 1611 on fit à Paris la condamnation du livre de Sanchez, *de Matrimonio*, la sentence prononçoit, *pour être le livre abominable, & la lecture d'icelui pernicieuse.*

Pascal, dans sa neuvieme Provinciale, respecte assez la pudeur, & prévoit assez le danger pour dire : » J'appris sur cela les questions les plus extraordi- » naires qu'on puisse s'imaginer. Il m'en donna de » quoi remplir plusieurs lettres : mais je ne veux

» pas seulement en marquer les citations, parceque » vous faites voir mes lettres à toutes sortes de per- » sonnes, & je ne voudrois pas donner l'occasion » de cette lecture à ceux qui n'y cherchent que leur » divertissement ». J'ai été plus hardi que Pascal, mais peut-être avec assez de précaution pour n'être pas plus dangereux.

Gui Patin disoit que l'ouvrage de Pline étoit un des plus beaux livres du monde & la bibliotheque des pauvres. Il oublioit qu'avant de laisser entrer les pauvres dans leur bibliotheque, il auroit fallu en retrancher les nombreuses absurdités, & sur-tout quelques horreurs qui s'y rencontrent. La mordante causticité de Patin l'eût fait juger autrement, si Pline eût été son contemporain, & sur-tout s'il eût conseillé l'antimoine; car pour lui, docteur Patin, il n'estimoit guere en médecine que la saignée & le sirop de roses pâles.

Si je voulois examiner toutes les erreurs philosophiques & physiques de Pline, je ne manquerois pas de produire sur l'esprit des philosophes naturalistes l'effet que quelques écrivains operent sur celui des artistes & des connoisseurs, lorsque ces écrivains veulent entrer dans trop de détails sur l'art; je les ferois rire. Mais en mettant sous les yeux du lecteur le jugement d'un savant naturaliste qui instruit & ne fait pas rire, je serai à l'abri de toute raisonnable censure. Ecoutons M. de Buffon.

» Pline, dit-il, dont le fond de l'ouvrage sur l'hiſ-
» toire naturelle est en entier tiré d'Aristote, n'a
» donné tant de faits équivoques ou faux, que par-
» cequ'il les a indifféremment puisés dans les diffé-
» rents traités attribués à Aristote, & qu'il a réuni
» les opinions des auteurs subséquents, la plupart
» fondées sur des préjugés populaires ». M. de Buf-
fon en donne un exemple curieux par son absurdité,
& qu'il faut lire dans l'ouvrage même; après quoi il
ajoute : » Que de faits incroyables sont compris dans
» ce passage! Que de choses absurdes & contre toute
» analogie! &c. ». Puis il conclut en disant : » C'est
» ajouter trois faits absolument incroyables à deux
» qui sont déja difficiles à croire; & quoiqu'il y ait
» dans Pline bien des choses écrites légèrement, je
» ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois
» assertions; & j'aime mieux croire que la fin de ce
» passage a été entièrement altérée ». (Voyez les
pages 118 & 119 du 16e tome de l'Histoire natur.
in-4°.)

Voyez-y aussi, page 450, un fait contradictoire
avancé par Pline au sujet de l'autruche, & combattu
par M. de Buffon; & remarquez qu'il ajoute : » D'ail-
» leurs ce fait avancé par Pline, & répété par beau-
» coup d'autres, ne me paroît pas avoir été confirmé
» par aucun moderne digne de foi, & l'on sait que
» Pline avoit beaucoup plus de génie que de cri-
» tique ». Il se pourroit donc, à toute rigueur, qu'il

fût l'auteur de ces trois aſſertions. Quoi qu'il en ſoit, M. de Buffon, dans ſon hiſtoire de l'Hyene, après avoir rapporté quelques uns des contes que les anciens faiſoient de cet animal, les termine ainſi : » Je » finis pour qu'on ne me faſſe pas le reproche que » je vais faire à Pline, qui paroît avoir pris plaiſir à » compiler & à raconter ces fables ». (Tome 9, in-4°, page 279.)

Si dans le premier volume de l'*Hiſtoire naturelle* M. de Buffon a parlé de Pline bien différemment, c'eſt peut-être que ſon ouvrage étant à peine commencé, il ſuivoit encore le torrent, & que le voile n'étoit pas tombé. Mais comme il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les raiſons de cet illuſtre ſavant, & que je n'ai pas fait route à côté de lui dans la carriere immenſe de la nature, je m'en tiens à dire qu'au ſeizieme volume il a jugé Pline bien autrement qu'il n'avoit fait au premier. Si ayant reconnu ſa mépriſe, il avoit chanté la palinodie, je crois qu'il ſeroit d'autant plus éſtimable que les exemples en ſont rares (*a*).

(*a*) J'admire que M. Brotier place au rang des témoignages favorables à Pline, celui du diſcours premier de M. de Buffon, & qu'il regarde apparemment comme non avenu ce que je viens de rapporter du ſeizieme tome. Cela paroîtroit ſuppoſer qu'il n'a pas lu tous les volumes du naturaliſte françois, ſi injurieuſement appellé par de mal-adroits louangeurs *le Pline françois*.

Enfin, je le répete, Pline s'eſt emparé de preſque toutes les abſurdités qu'il trouvoit dans les livres qu'il copioit; & comme il y avoit des choſes excellentes, il les a auſſi placées dans ſa compilation. Si à cette marque on ne reconnoît ni un bon philoſophe, ni un bon critique, ni un bon naturaliſte, ce n'eſt pas ma faute. On pourroit cependant faire un gros volume pour prouver que Pline eſt un grand homme: on en pourroit également faire un auſſi gros pour prouver le contraire. Mais ſi on démontroit qu'il n'a preſque rien dit de lui-même, je crois qu'on pourroit diminuer le premier volume.

Pline ſavoit beaucoup, dit-on; mais qu'importe la quantité lorſqu'il s'agit de bien ſavoir? Si vous n'avez ni le temps ni l'occaſion d'étudier certains objets de la nature dont Pline a parlé, liſez au moins les ouvrages des ſavants naturaliſtes modernes; comparez-les à celui de Pline, & vous verrez comment il étoit ſavant. Mais défiez-vous de ceux qui le fardent pour vous le faire trouver beau; viſitez-le chez lui-même ſans apprêt. Voyez-le ſur-tout dans l'édition du P. Hardouin, à cauſe des notes, où vous trouverez les ſources connues dans leſquelles il a puiſé: par elles vous comprendrez aiſément l'uſage qu'il a fait d'une foule d'autres écrits que nous n'avons plus, & dont il a employé les membres épars, pour former ce qu'on appelle *Caii Plinii Secundi hiſtoria naturalis*.

Ceux qui connoiſſent Pline, ſavent qu'il ne fait qu'effleurer les matieres qu'il traite. Cette méthode, comparée à celle des vrais naturaliſtes, ſoit anciens, ſoit modernes, ne prouveroit-elle pas auſſi contre lui? Voici je crois comment. Le temps, les peines, les frais, l'étude profonde de la nature, conduiſent à donner des inſtructions plus étendues ſans comparaiſon que celles de Pline. Quand, par des recherches laborieuſes, on a bien connu une plante, un animal, on ne s'en tient pas à en marquer ſuccintement, & ſouvent ſans ordre, quelques propriétés vraies, fauſſes ou douteuſes. On eſtime aſſez ſes recherches & l'utilité dont elles peuvent être, pour n'en pas refuſer le fruit au public; & ne ſeroit-ce que pour ſa propre gloire, on lui fait part de toutes ſes connoiſſances : ſi Pline l'a fait, il eſt aiſé de meſurer & de peſer ſon ſavoir. Quelque art qu'il y ait dans ſon ſtyle, &, ſi l'on veut, dans la contexture de ſon ouvrage, cet art n'eſt au fond que celui d'un compilateur qui ſéduit, & d'un abréviateur élégant, mais qui montre bien peu de critique. Se méprendre à chaque page, donner à tout inſtant l'ivraie mêlée avec le bon grain, n'eſt pas le caractere d'un naturaliſte. Ceci eſt moins un jugement que les raiſons, ſi je ne me trompe, de celui que j'ai rapporté de M. de Buffon.

Mais Pline mourut, dit-on, avant d'avoir pu donner la derniere main à ſon ouvrage. On en dit

autant d'Elien, qui, copiant divers auteurs, inſéroit des contradictions dans ſes écrits, parceque ces auteurs ne s'accordoient pas toujours entre eux, & qu'il n'y faiſoit pas non plus aſſez d'attention. Tout écrivain dont on voudra couvrir les fautes, aura droit au même jugement, puiſque le plus médiocre peut, comme le plus habile, corriger ſon ouvrage; & je veux croire que Pline auroit bien pu corriger le ſien, ſans pour cela qu'il lui eût fait changer de caractere. Mais la queſtion n'eſt pas de ſavoir ce qu'il auroit fait; il s'agit ſeulement de voir ſi les fautes que j'ai obſervées ſont bien ou mal obſervées, & ſi on doit juger un auteur ſur ce qu'il a écrit, ou ſur ce qu'un beau jour il auroit écrit s'il en avoit eu le temps. Si ce n'eſt autre choſe que la vérité qui nous touche, nous dirons: *Amicus Plato, amicus Socrates, ſed magis amica veritas.*

Voilà tout ce que je me ſuis propoſé de dire ſur l'hiſtoire naturelle de Pline. Si ma hardieſſe déplaiſoit, ſi on croyoit que cette ſorte de critique n'eſt pas de mon reſſort, & que tout au plus je ne dois juger Pline que ſur l'art, je prierois encore les cenſeurs d'écouter l'obſervation ſuivante.

On convient généralement que les meilleurs juges, dans quelque partie que ce ſoit de nos connoiſſances, ſont ceux qui, par le ſuffrage univerſel, ont été reconnus pour s'y être le plus diſtingués. J'ai cité quelques jugements de cette eſpece; & ſi je n'ai fait

que m'y conformer, je n'aurai donc pas mal jugé non plus. Mais je vais en produire qui, pour le temps où ils ont été faits, & le grand homme qui va parler, ſont d'un poids auquel toute prévention doit céder. Si dans le ſeizieme ſiecle on penſoit ainſi, pourquoi ſeroit-on moins éclairé, moins libre, en un mot pourquoi vers la fin du dix-huitieme voudroit-on moins paſſer pour des êtres penſants? Ecoutons François Bacon.

» Nous voyons dans l'hiſtoire naturelle beaucoup » d'erreurs témérairement admiſes, & décrites avec » peu de choix & de jugement; comme on n'en » peut douter par les écrits de Pline, de Cardan, » d'Albert, de pluſieurs ouvrages des Arabes, qui » de tous côtés ſont remplis de narrations fabuleu- » ſes & faites à plaiſir, non ſeulement incertaines » & dénuées de toutes preuves, mais clairement & » manifeſtement convaincues de fauſſeté » (*a*).

» Ces trois choſes (le cours de la nature, ſon » étendue, & l'art) doivent être également com-

(*a*) In naturali hiſtoria videmus multa temerè ac parùm cum delectu aut judicio recepta & deſcripta; ut liquet ex ſcriptis Plinii, Cardani, Alberti, & plurimorum ex Arabibus, quæ commentitiis & fabuloſis narrationibus paſſim ſcatent, iiſque non ſolùm incertis & neutiquam probatis, ſed perſpicuè falſis, & manifeſto convictis. (De dignitate & augmentis ſcientiarum, l. 1.)

» prises dans l'histoire naturelle. C'est ce que Pline » a fait en grande partie : il est le seul qui en ait » embrassé la dignité ; mais il ne l'a embrassée en » aucune sorte comme il convient, ou plutôt il l'a » traitée d'une maniere indigne » (*a*).

Ainsi Pline a embrassé l'histoire naturelle avec dignité, parcequ'un bon écrivain en répand toujours sur ce qu'il écrit, parceque souvent le style de Pline a de la dignité, de la grandeur, de l'énergie ; mais il l'a traitée *d'une maniere indigne* par les erreurs, les fables & les puérilités dont il l'a remplie. Il seroit aisé de justifier par un grand nombre de phrases ce que Bacon appelle *dignitas* dans Pline, comme il l'a été de justifier la derniere partie de son jugement.

J'ai dit que je finirois par une conséquence nécessaire, il faut tenir parole. Si dans les parties essentielles de son livre, dans celles qui en sont l'objet, & qui le lui ont fait entreprendre, Pline manquoit souvent de connoissances, ne seroit-ce pas au moins un préjugé qu'il n'en avoit dans la peinture & la sculpture que de fort superficielles? On sait qu'il n'a parlé

(*a*) In historia naturali tria illa comprehendi par est (cursus naturæ, exspatiatio naturæ, & ars.) Quod etiam C. Plinius magna ex parte fecit ; qui historiam naturalem solus pro dignitate complexus est ; sed complexum minimè ut decuit, imò potiùs indignis modis tractavit. (De augm. l. 2, c. 2.)

de ces deux arts que par occaſion. Mais, pourroit-on dire, en ſuppoſant à cet auteur quelques foibleſſes dans la carriere immenſe qu'il a parcourue, ne pouvoit-il pas avoir de vraies connoiſſances en peinture? & ne voit-on pas tous les jours des écrivains, foibles dans un genre, s'élever dans un autre? Voici ma réponſe. Tout écrivain connoît ou doit connoître la matiere qu'il ſe propoſe de traiter *ex profeſſo*. Il eſt à croire auſſi que cette matiere étant de ſon choix, les parties accidentelles où le conduit ſon ſujet, ou qu'il croit devoir y faire entrer, pourroient lui être moins familieres que le fond qui l'a déterminé. On s'engageoit alors comme aujourd'hui. L'occaſion de parler des beaux arts ſe préſentoit, on la ſaiſiſſoit, ou même on la faiſoit naître. Les tableaux, les ſtatues, & les écrits des artiſtes qui en traitoient, ne manquoient pas; c'en étoit aſſez pour en écrire. Nous avons parmi nous des preuves bien connues de ce deſir de l'univerſalité, jointes à l'infortune de la mauvaiſe réuſſite : pourquoi les anciens n'en auroient-ils pas été pareillement atteints? & pourquoi auſſi quelques uns d'eux n'y auroient-ils pas échoué? Si j'ai prouvé que, malgré ſon élégance, Pline étoit foible naturaliſte, je crois pouvoir conclure qu'à plus forte raiſon il étoit foible connoiſſeur en peinture & en ſculpture. Le premier point me paroît comme démontré dans cet écrit, le ſecond l'eſt pour le moins autant dans les notes ſur trois livres

de Pline. Voilà cette conſéquence néceſſaire dont j'avois beſoin, & que je ne pouvois obtenir ſans en avoir poſé le principe. Eſt-il vrai ? la conſéquence eſt-elle tirée *ex viſceribus rei ?* Les hommes ſenſés, les hommes inſtruits, en jugeront. *Il faut citer les erreurs afin qu'elles ſe détruiſent elles-mêmes*, dit M. de Buffon en finiſſant l'article *Caille ;* & moi, je ne puis citer M. de Buffon plus à propos.

POST-SCRIPTUM (*a*).

Rapportons le fragment d'une fable ; elle eſt de la Motte : j'aimerois mieux qu'elle fût de la Fontaine ; mais elle eſt de la Motte. Ce n'eſt ni pour la naïveté ni pour l'élégance, mais c'eſt pour ſon grand ſens que je la cite : c'eſt celle de l'écreviſſe philoſophe.

Bon, dit une vieille obſtinée ;
Celle-ci veut ſavoir plus que nos anciens.
Suivons la loi qu'ils ont donnée ;
Marchons comme eux : quant à moi je m'y tiens.
Pour nous régir ſe croit-elle donc née ?
Petit eſprit ! mettez ſes raiſons bout à bout ;
Vous trouverez orgueil, rêverie, & c'eſt tout.

(*a*) C'eſt une parcelle d'un écrit que je n'ai pas fait, mais où j'avois fourni quelques pages. Qu'il me ſoit permis, pour le peu qu'elles valent, de les placer ici ; je ne les crois pas étrangeres à mon ſujet.

La

La vieille dit : & ſes injures
L'emporterent ſur la raiſon.
La philoſophe eſſuya les murmures
Du ſot peuple, & les têtes dures
Firent gloire d'aller toujours à reculon.

Une partie de cette prodigieuſe vénération qu'on a pour Pline, eſt due à l'aveugle admiration que nous avons en général pour ce qui eſt ancien, & à notre mépris pour ce qui eſt moderne. N'en ſoyons pas étonnés : l'antiquomanie eſt la maladie de tous les temps ; Horace, Pline le jeune, & d'autres, s'en ſont plaints. Ces deux auteurs ſur-tout ont été vraiment choqués de ce qui ſe paſſoit dans leur ſiecle, lorſqu'il s'agiſſoit de prononcer entre les anciens & les modernes, & il paroît que le premier ne croyoit guere à l'infaillibilité du public. Il étoit même indigné de voir accorder une préférence aveugle, qui n'avoit d'autre fondement que le droit d'ancienneté.

» Pour moi, dit Horace, je vous avoue que je ſuis » indigné, quand je vois que l'on condamne un ou- » vrage, non pas parcequ'il eſt mal écrit, mais par- » cequ'il eſt nouveau, & que quand il eſt queſtion » des anciens, on ne veut entendre parler ni d'in- » dulgence ni de grace, mais ſeulement d'éloges » & de récompenſes. Que je m'aviſe de douter ſi » les comédies d'Atta ſe ſoutiennent bien ſur la » ſcene, tous nos vieux ſénateurs s'écrieront auſſitôt

» qu'il faut être de la derniere impudence pour oſer
» critiquer des pieces qui ont été jouées par le pa-
» thétique *Eſope* & le ſavant *Roſcius*. D'où vient
» cela ? c'eſt que ce qui nous a plu autrefois, a com-
» me acquis le droit de nous plaire toujours ; c'eſt
» que l'on croiroit ſe dégrader, ſi l'on réformoit ſon
» jugement ſur celui des jeunes gens ; c'eſt que l'on
» a honte de reconnoître, ſur ſes vieux jours, que
» ce qu'on a appris dans ſa jeuneſſe ne mérite que
» d'être oublié. Qu'un homme loue aujourd'hui les
» hymnes que *Numa* fit pour être chantés par les
» Saliens, & qu'il entreprenne de nous faire ac-
» croire qu'il eſt le ſeul à les entendre, quoiqu'il
» n'y entende pas plus que moi ; eſt-ce par eſtime
» pour les anciens qu'il cherche à les faire valoir ?
» Point du tout : c'eſt qu'il veut déprimer les nou-
» veaux ; c'eſt qu'une jalouſie aveugle le porte à mé-
» priſer les auteurs de notre temps & tout ce qui ſort
» de leur plume » (*a*).

(*a*) Indignor quidquam reprehendi, non quia craſſè
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper :
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
Rectè necne crocum floreſque perambulet Attæ
Fabula, ſi dubitem, clament periiſſe pudorem
Cuncti penè patres ; ea cùm reprehendere coner
Quæ gravis *Æſopus*, quæ doctus *Roſcius* egit.
Vel quia nil rectum, niſi quod placuit ſibi, ducunt ;
Vel quia turpe putant parère minoribus, & quæ

L'ami d'Auguſte, de Mécene, du bon vin & des belles, aimoit auſſi à philoſopher gaiement. Ce que notre Pline avoit en morale aſſez triſte, en pointes, & ſouvent en ſuperficie, le voluptueux Horace l'avoit en fineſſe, en goût exquis & en gaieté. La même épître lui fournit ſouvent des occaſions de s'égayer ſur cette matiere, & il en fait des queſtions auſſi judicieuſes qu'elles ſont amuſantes. En voici qu'il avoit propoſées plus haut.

» Un auteur mort il y a cent ans doit-il être mis » au rang des auteurs parfaits, c'eſt-à-dire anciens ? » ou n'eſt-il encore qu'un écrivain ſans nom, c'eſt-» à-dire un moderne ? Etabliſſons un point fixe pour » bannir toute conteſtation.

» *Réponſe.* Je conviens qu'un auteur peut être re-» gardé comme ancien & comme excellent, un ſie-» cle après ſa mort.

» *Horace.* Mais s'il ne lui manque qu'un mois ou » qu'une année pour fournir le ſiecle, dans quel rang » le faudra-t-il mettre ? Le placerons-nous avec les » anciens & les excellents auteurs, ou le laiſſerons-

---

Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.
Jam ſaliare *Numæ* carmen qui laudat, & illud,
Quod mecum ignorat, ſolus vult ſcire videri;
Ingeniis non ille favet plauditque ſepultis,
Noſtra ſed impugnat, nos noſtraque lividus odit.

(L. 2, ep 1.)

» nous avec ceux qui doivent essuyer le mépris de
» notre âge & de l'âge suivant ?

» *R.* Un mois ou une année sont peu de chose
» sur un siecle entier : je veux bien avoir la complai-
» sance de lui donner place parmi les anciens écri-
» vains.

» *H.* J'accepte la grace que vous voulez bien m'ac-
» corder, & je fais comme celui qui dépouilla
» peu-à-peu la queue d'un cheval en arrachant les
» crins l'un après l'autre : des cent années je com-
» mence par en retrancher une, puis j'en ôte en-
» core une seconde, & ainsi consécutivement, jus-
» qu'à ce que celui qui mesure le mérite sur le ca-
» lendrier, & qui ne donne son estime qu'à ce qui
» a été comme consacré depuis long-temps par la
» mort, trouve que son raisonnement lui échappe
» partie par partie, & se réduit à rien » (*a*).

(*a*) Scriptor abhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos vetereſque referri debet, an inter
Viles atque novos ? Excludat jurgia finis.

Reſponſio. Eſt vetus atque probus, centum qui perficit annos.

Horatius. Quid ? qui deperiit minor uno menſe, vel anno,
Inter quos referendus erit ? vetereſne poetas,
An quos & præſens & poſtera reſpuat ætas ?

R. Iſte quidem veteres inter ponetur honeſtè,
Qui vel menſe brevi vel toto eſt junior anno.

H. Utor permiſſo, caudæque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum ;

Ecoutons à preſent ce que dit Pline le jeune à ce ſujet, en parlant de Pompée Saturnin. » Quoi ! » s'il avoit vécu parmi des gens que nous n'euſſions » jamais vus, nous courrions après ſes livres, nous » rechercherions juſqu'à ſes portraits ; & quand nous » l'avons au milieu de nous, n'aurons-nous que du » dégoût pour ſon mérite, à cauſe de la facilité que » nous avons d'en jouir ? Les hommes, ſelon moi, » ne font rien de plus indigne, rien de plus injuſte, » que de refuſer leur admiration à un homme, par- » cequ'il n'eſt pas mort, parcequ'il leur eſt permis » non ſeulement de le louer, mais de le voir, de » l'entendre, de l'entretenir, de l'embraſſer, de » l'aimer » (*a*).

Cette manie de trouver tout merveilleux chez les anciens, n'a pas peu choqué le P. Sanadon. Il s'en explique fort au long ; & voici comment il termine ſa judicieuſe plainte. » Dans les choſes obſcures

---

Dum cadat eluſus ratione ruentis acervi,
Qui redit in faſtos, & virtutem æſtimat annis ;
Miraturque nihil, niſi quod Libitina ſacravit.
(L. 2, ep. 1.)

(*a*) An ſi inter eos quos unquam vidimus floruiſſet ſolùm libros ejus, verùm etiam imagines conquireremus ; ejuſdem nunc honor præſentis & gratia quaſi ſatietate langueſcet ? At hoc pravum malignumque eſt non admirari hominem admiratione digniſſimum, quia videre, alloqui, audire, complecti, nec laudare tantùm, verùm etiam amare contingit. (L. 1, ep. 16.)

» & problématiques, une crédulité ancienne & uni-
» verſelle n'a aucun avantage ſur une opinion nou-
» velle & ſinguliere. Quelque tard que l'on vienne,
» l'on eſt toujours à temps d'appercevoir la vérité.
» La critique découvre tous les jours des choſes qui
» nous paroiſſent nouvelles & ſingulieres, & dont
» la connoiſſance ſeroit de tous les temps & de tous
» les hommes, ſi notre eſprit étoit moins borné. La
» nouveauté & la ſingularité d'un ſentiment ne ſont
» donc pas des raiſons de le rejetter ».

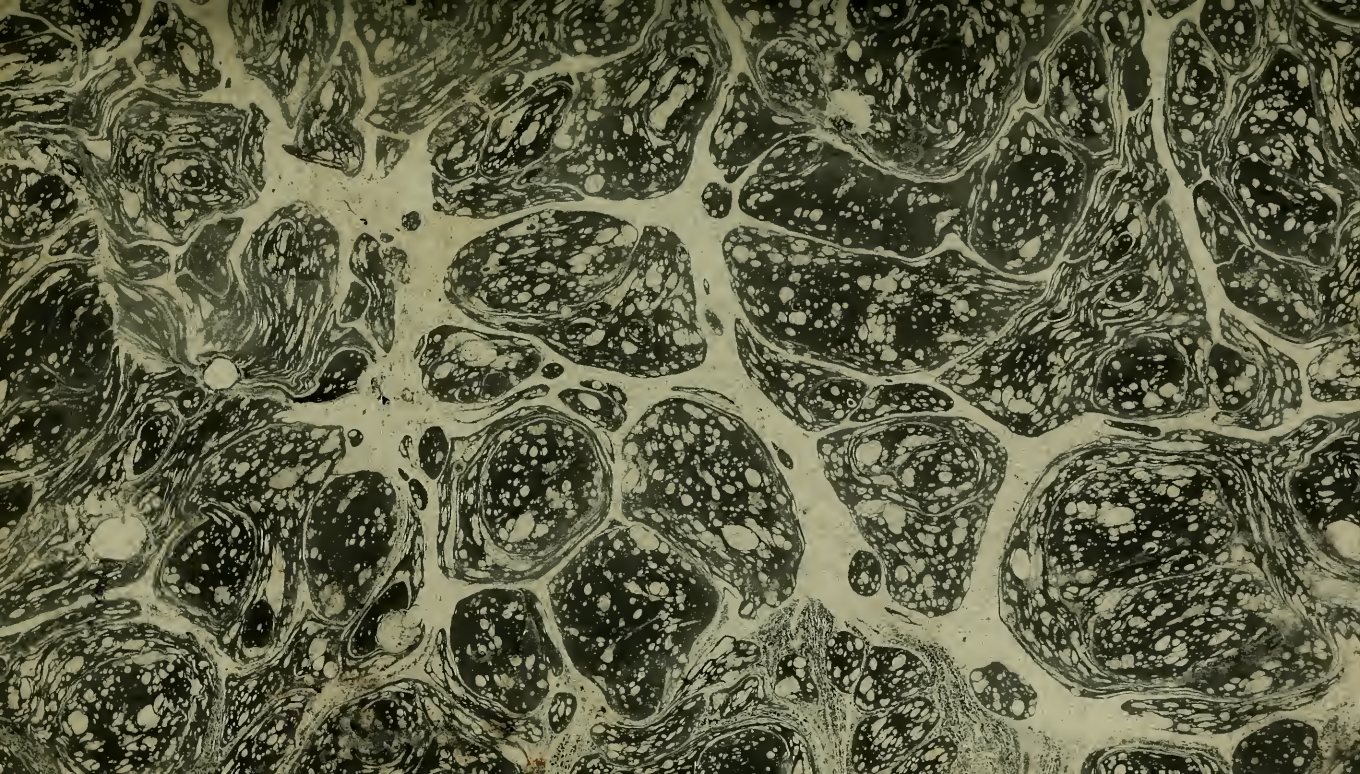
Notre naturaliſte n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi accommodant que le P. Sanadon: il faut voir comment il ſe prévaut d'un proverbe; comment il craint qu'on n'écrive contre lui; comment il ſonne l'alarme contre les critiques, & ſur-tout quand c'eſt une femme qui fait un livre contre Théophraſte. » Alors, dit-il, on n'a plus qu'à choiſir un arbre » pour s'aller pendre »: *Suſpendio arborem eligendi* (*a*). Cela n'empêcha pas que lui Pline (mais il étoit homme) ne reprît Démocrite, & qu'il ne lui eût volontiers donné de bons coups de houſſine, parcequ'il raiſonnoit mal en phyſique: *Utinamque*, dit-il, *ex ramo contactus eſſet Democritus* (*b*)! Il s'agit là d'une branche de palmier, qui, ſelon Démocrite, ſi on en touche l'eau, la rend ſi tranſpa-

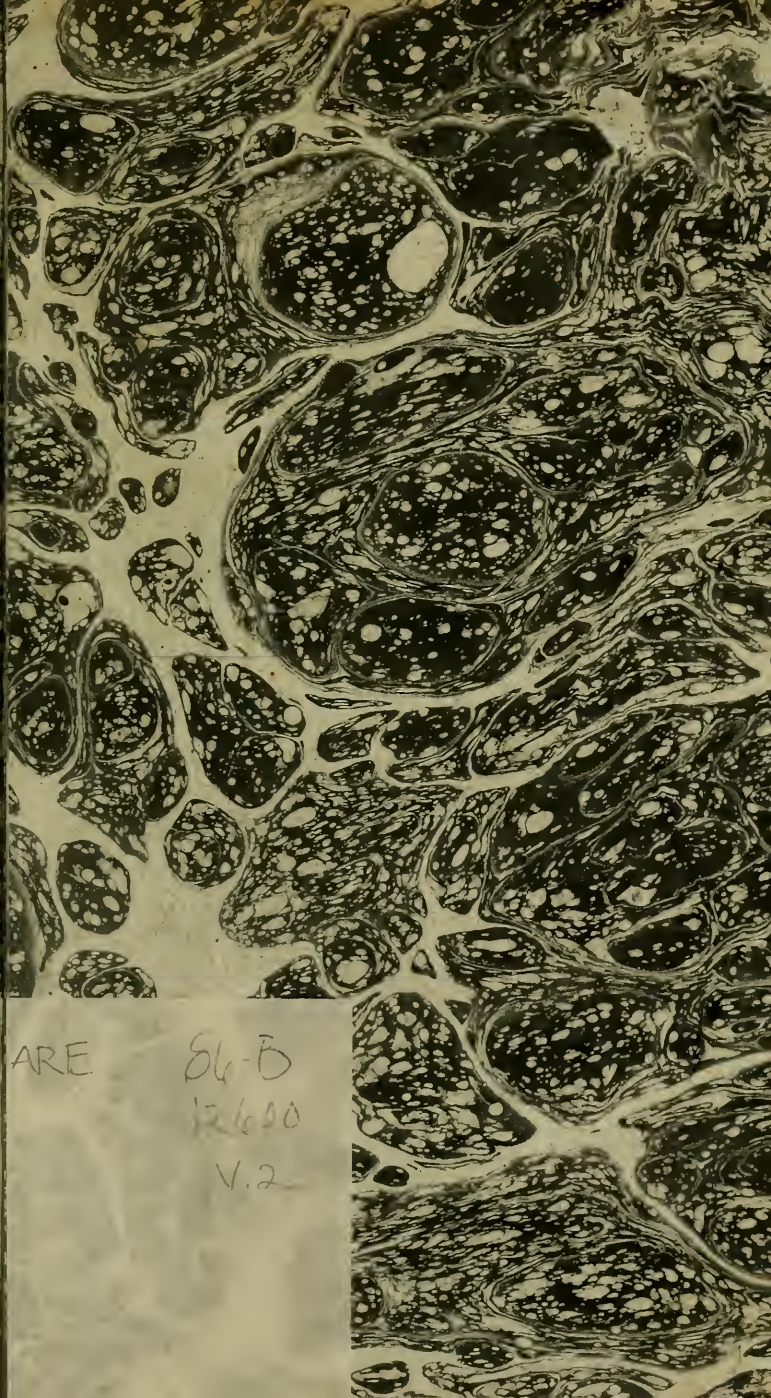
(*a*) *Præf. ad Veſpaſianum.*
(*b*) L. 28, c. 8.

rente, qu'on voit tout ce qu'elle contient; & Pline manquoit rarement l'occaſion de faire une pointe. Démocrite, qui rioit tant du ridicule des autres, méritoit bien auſſi qu'à ſon tour on le tançât un peu. Mais pour Théophraſte, pouvoit-il ſe tromper, même en aſſurant que *toutes les fleurs en Egypte ſont inodores, excepté le myrte?* D'ailleurs, Ariſtote lui avoit donné un nom qui ſignifie *éloquence divine*, & chacun ſait qu'un homme éloquent ne ſe trompe jamais.

Cicéron réprimande auſſi l'audacieuſe Léontium; voyez le premier livre de la Nature des dieux, n°. 33. Mais jettez un coup-d'œil ſur le n°. 13; vous y trouverez que le même Cicéron n'en traite pas moins d'inſupportable l'inconſtance des idées théologiques du divin Théophraſte. Léontium, toute ſavante qu'elle étoit, quelque fineſſe & quelque atticiſme qu'il y eût dans ſon écrit, n'en étoit pas moins auſſi une impertinente.

Fin du tome ſecond.





ARE 86-B
12600
V.2